LA BATAILLE DES FLANDRES (1)

L'YSER ET YPRES

I. — LA COURSE A LA MER

La victoire de la Marne avait, avec Paris, sauvé la France de l'invasion, mais elle n'avait qu'un moment déconcerté l'État-major allemand. Battu sur toute la ligne, de l'Ourcq à l'Ornain, l'ennemi avait reculé, parfois en assez mauvais arroi ; mais, ayant atteint l'Aisne, il avait pu s'y arrêter, s'y installer, s'y fortifier et il comptait, sur cette nouvelle ligne, nous tenir en échec. Mais, tandis que, entre l'Oise et la Meuse, il repousserait l'assaut des vainqueurs, — fatigués, — de la Marne, il tenterait, d'une part, de percer notre flanc droit au Sud de Verdun et, d'autre part, de déborder notre aile gauche au Nord de Beauvais.

On sait comment, la bataille de front se poursuivant fort âprement sur les bords de l'Aisne, l'essai de percement des Allemands, après avoir semblé réussir, du 21 au 24 septembre, entre la Woëvre et la Meuse, vint échouer, le 25, à Chauvoncourt, en face de Saint-Mihiel.

Il était logique que, n'ayant pu percer notre flanc droit,

l'ennemi reportât tous ses espoirs sur la seconde manœuvre : *le débordement de notre aile gauche.*

Pendant que des combats meurtriers continuaient à se livrer au Nord de Soissons et de Reims, sans qu'aucune décision en résultât, la cavalerie allemande commençait, dès la dernière semaine de septembre, son mouvement vers le Nord sur la rive gauche de l'Oise. De grands espoirs lui semblaient permis : la région qui s'étend entre Beauvais et Dunkerque était démunie de troupes capables de contenir des forces importantes, et le général von der Marwitz, grand maître de cette cavalerie, était résolu à aller aussi loin qu'il le faudrait, — au besoin jusqu'à la mer, — pour trouver notre *défaut.*

Il eût suffi que cette manœuvre se dessinât pour que l'État-major français prît toutes mesures pour garnir de forces les provinces du Nord. Mais, par ailleurs, constatant, après les premiers jours de combats, la solidité des organisations allemandes de l'Aisne, notre haut commandement avait eu la même pensée stratégique que l'État-major adverse. Si celui-ci espérait nous déborder sur notre aile gauche, nous pouvions, gagnant l'ennemi de vitesse, le déborder sur son aile droite, et, la guerre de siège commençant sur l'Aisne, aller chercher sur les plateaux et dans les plaines du Nord un champ de bataille où, derechef, pourrait se déployer notre valeur.

Alors avait commencé cette *Course à la Mer* des deux partis, qui vaut de faire l'objet d'une étude spéciale. Deux semaines, la double manœuvre tint le monde en suspens : lequel des deux ennemis déborderait l'autre? Le haut commandement français, tandis qu'il opposait cavalerie à cavalerie, Conneau et Mitry à Marwitz, transportait états-majors et corps d'armée en Picardie, en Artois. Castelnau, appelé de l'Est, couvrait Amiens avec la 2ᵉ armée, Maud'huy, détaché de l'Aisne, le prolongeait en Artois, couvrant Arras, tandis que le groupe des divisions territoriales, sous les ordres du général Brugère, doyen de notre armée, collaborait à la défense des deux provinces. Mais la Flandre restait ouverte et de nouvelles forces ennemies pouvaient, de Belgique, déboucher d'un moment à l'autre, venant faire leur jonction avec celles qui, précédées de la cavalerie de Marwitz, montaient du Sud. Seules, deux divisions territoriales, aux ordres du gouverneur de Dunkerque, le général Bidon, couvraient notre grand port du Nord et fer-

maient, — on pense avec quelle insuffisance, — la forte trouée qui, le 5 octobre encore, s'ouvrait de Dunkerque à Arras. Lille était déjà menacé par la cavalerie allemande, que nos divisions de cavalerie n'étaient encore que dans les environs de Saint-Pol. Tandis que la bataille faisait rage sur le front Castelnau, puis sur le front Maud'huy, — ces combats trouveront, je l'espère, bientôt leur historien, — la Flandre semblait livrée. Deux brigades territoriales, envoyées de Dunkerque, étaient à la vérité descendues sur Bergues et Saint-Omer et des divisions de l'armée Maud'huy (la nouvelle 10e armée) remontaient vers Loos; le 8, une brigade de cavalerie occupait Cassel, juste à temps pour en éloigner les patrouilles allemandes, et la jonction se faisait, le 9, entre les territoriaux venus du Nord et les cavaliers accourus du Sud. Mais il fallait bien d'autres forces et d'une autre importance, car, à cette heure même, Anvers, qui dans une certaine mesure pouvait être considéré comme la défense avancée des Flandres, tombait, et sa chute rendait disponibles de nouveaux corps allemands. En revanche, l'armée belge, battant en retraite, échappait à l'encerclement de la place. Mais, légitimement fatiguée, s'arrêterait-elle entre Ostende et Gand, entre Nieuport et Ypres? Pourrait-elle même s'arrêter pour combattre?

Il devenait de plus en plus probable que, de la mer à la Lys, les forces allemandes allaient déferler et la bataille du Nord qui, en attendant qu'elle s'étendît jusqu'à la mer, continuait à se déchaîner en Picardie et en Artois, devenait décidément, pour l'heure, la grosse affaire de la guerre.

Les Anglais allaient, sur leur requête, y être jetés.

Depuis le début des combats de l'Aisne, les troupes du maréchal French, trois corps qu'allaient grossir d'importans renforts coloniaux, occupaient, entre les armées Maunoury et Franchet d'Espérey, la partie du front de bataille où les avait amenés la poursuite d'après la Marne. Mais le maréchal s'en accommodait mal et, dès la fin de septembre, il avait manifesté le désir de reprendre sa place primitive à l'extrême gauche de l'armée alliée. Il se trouverait ainsi, à son sens, dans son rôle en quelque sorte naturel, car, porté vers le Nord, il se rapprocherait par là de ses bases de ravitaillement, les ports du Pas de Calais, tandis que ses soldats (je dirai tout à l'heure combien l'événement justifiait ce sentiment) se pourraient

flatter de l'idée que, dans une certaine mesure, ils couvraient de leurs corps la route de Londres.

Il avait été convenu que les trois corps britanniques seraient successivement transportés en Artois et dans la région d'Hazebrouck-Ypres. On pouvait espérer que l'armée alliée serait déployée jusqu'au Nord de la Lys assez tôt pour donner la main à l'armée belge en retraite. Et, de fait, celle-ci se trouvant, — on verra dans quelles conditions, — le 11 octobre, dans la région Ostende-Furnes et le 3e corps britannique atteignant, le 12, le Nord-Ouest de Hazebrouck, le 1er corps, celui qui, sous le général Haig, devait combattre à Ypres, roulait vers son futur champ de bataille où, à la vérité, il ne devait être en ligne que le 20, quand, déjà, tout prenait feu en Flandre. Ypres qui, le 10, au rapport d'un haut visiteur, « était gardé seulement par dix cyclistes, » avait été occupé par deux divisions territoriales, les 89e et 87e, qui, en attendant les Anglais, organisaient, dès le 15, une forte position défensive en avant de la ville, couvertes par le corps de cavalerie Mitry. L'armée belge, retraitant toujours, avait, le 12, atteint la ligne de l'Yser entre Nieuport et Dixmude où une brigade de fusiliers marins qui, nous dirons comment, avaient, depuis Gand, couvert la retraite, s'embossait, on sait pour quels exploits. Et le haut commandement, aussitôt finis les transports de l'armée anglaise, expédiait vers Dunkerque l'une de nos plus belles divisions, la 42e, qui, sur cette ligne de l'Yser, allait, aux côtés de l'armée belge, se couvrir de gloire sous les ordres du général Grossetti.

Ainsi, le 20, la ligne qui, quelques jours avant, était encore bien médiocrement tenue et presque inexistante de la Lys à la mer, semblait assurée d'une sérieuse défense, et déjà l'on pensait faire de cette ligne de défense un solide tremplin d'où s'élancer à la reconquête de la Belgique envahie. C'est en vue de cette offensive que l'État-major français songeait à grossir considérablement les forces françaises opérant, aux côtés de nos deux alliés, au Nord de la Lys. Le 9e corps d'armée y était acheminé, qui commencerait à débarquer le 21, et les troupes françaises qui allaient, au cours même des premières opérations, se grossir jusqu'à dépasser de beaucoup en Flandre les forces anglaises et belges réunies, seraient mises sous les ordres supérieurs du général d'Urbal, placé, dès le 20, à la tête du *Détachement d'armée de Belgique*, — bientôt la 8e armée.

Depuis le 5, le général Foch, avec le titre d'*adjoint au commandant en chef* et la mission de *coordonner* les efforts des troupes engagées de l'Oise à la mer, dirigeait de haut, avec une fermeté rare et une ingénieuse activité, les opérations des *armées du Nord.* Le 20, son attention était, pour les trois quarts, absorbée par les angoissans événemens de Flandre. Il allait, le 24, transférer son grand quartier général, de Doullens, dans le vieil hôtel de ville de Cassel, et ce transfert même eût suffi à indiquer quel intérêt capital prenait à cette date la bataille entre Lys et mer.

La *Course à la mer* était close, décevant le plan allemand de débordement; mais les Allemands ne sont pas gens, on le sait, à se résigner facilement à une déception ; ils allaient essayer d'obtenir par une formidable poussée le résultat qu'ils n'avaient pu atteindre par la rapidité de leurs mouvemens, et la *Course à la mer* n'était pas terminée que la *Bataille des Flandres* battait déjà son plein.

II. — LE CHAMP DE BATAILLE

« La partie de l'Europe où les Pays-Bas expirent en face de l'Angleterre et qui s'ouvre entre l'Ardenne et le Pas de Calais vers le bassin parisien est *une région historique entre toutes,* » écrivait, en 1904, M. Vidal La Blache.

La géographie ici, une fois de plus, explique l'histoire. Ces plaines attirent la bataille. C'est, entre la mer et les massifs boisés de l'Ardenne, le champ ouvert aux grands tournois, arène immense, commode à qui entend manœuvrer et, d'ailleurs, trouée énorme où les armées se peuvent engager à l'aise, sans être pour ainsi dire gênées par rien, ni fleuves profonds, ni forêts épaisses, ni chaînes élevées. Et l'enjeu, par surcroît, a toujours paru à la portée immédiate du vainqueur; car, si ce pouvait être, pour qui venait de France, Bruxelles, Anvers, Liége, ce peut être, pour qui se rue des Allemagnes ou des Pays-Bas mêmes, Dunkerque, ce peut être Lille, ce peut être Calais, — et par delà Arras, Paris, et par delà Boulogne, Douvres et Londres : « bassin de Londres et des Flandres, écrit encore le géographe, *parties d'un même tout.* »

Jamais plus qu'en parcourant, il y a quelque temps, cette

REVUE DES DEUX MONDES

LE CHAMP DE BATAILLE DES FLANDRES

région flamande, je n'avais été frappé de ce caractère d'*arène* large ouverte aux combats.

C'est d'abord la *Dune* où, un jour du XVIIe siècle, Condé, hélas ! avec les Espagnols, s'affronta à Turenne et perdit la partie, mer de sable jaune aux vagues immobiles où vient mourir la vraie mer, pâle et triste, bande de terrain souvent large d'une demi-lieue et qui, s'élevant parfois de dix, vingt, trente mètres, — le *Hoog Bliker*, à Coxyde, atteint 32 mètres, — sert de rebord septentrional, fragile et bas, à la cuvette flamande. De Dunkerque à Nieuport par Coxyde et Oost-Dunkerque, de Nieuport à Ostende par Lombartzyde et Westende, la bande d'or pâle enserre la campagne verte absolument plate où vers la Dune, se traînent les cours d'eau.

L'Yser est le type de ces cours d'eau, le plus important, — et aujourd'hui à tout jamais illustre. Cette petite rivière canalisée, — de Dixmude à Nieuport, — a une pente si insignifiante qu'on se peut demander par quel miracle elle a cours : on lui a, entre Lombartzyde et Nieuport-Bains, à travers la chaîne des dunes, frayé un estuaire cimenté, mais la marée refoulerait le cours d'eau bien en amont de Nieuport-ville, — petite ville forte située à 3 kilomètres plus au Sud, — si un formidable jeu d'écluses, plus que jamais célèbre depuis octobre 1914, ne permettait, au centre de la ville, de manœuvrer d'eau. Que ces écluses soient ouvertes au flux ou brisées par quelque cataclysme, la mer reprendrait jusqu'à six, sept, huit lieues vers le Sud, possession de son ancien domaine.

Car la plaine qui s'étend des Dunes jusqu'à la ligne un peu plus élevée de Saint-Omer-Cassel-Poperinghe-Ypres-Langemark, est de récente existence — s'entend relativement : elle a été conquise, au prix de quel labeur séculaire ! sur les flots marins. Mais, située généralement à un, deux, au plus quatre mètres au-dessus du niveau de la mer, elle est parfois de beaucoup en contre-bas. Et le procès de la terre et de la mer est si peu terminé qu'en plein XIXe siècle, on a vu celle-ci menacer de reprendre sa place. En tout cas, l'élément liquide demeure au fond le maître, sournoisement insinué dans le sol qui reste crevé de toutes parts de lagons, de minuscules étangs, coupé de fossés, — les *watergands*, — où filtre l'eau, vraie éponge qu'il suffit de presser bien légèrement pour que l'eau suinte de toutes parts sous l'argile : au demeurant, le pays le moins propre à la

tranchée, donc impropre à la défense et favorable à l'attaque, — sauf que l'eau peut y devenir elle-même défense. Les gens de Cassel et d'Ypres appellent cette région des polders et des hautes chaussées *le Noordland*, on pourrait l'appeler *Groenland* (terre verte), car entre les chaussées élevées où passent routes et chemins de fer, ce n'est que verdure, tapis d'herbe, merveilleux pâturage où la guerre, nos soldats en témoigneraient, surprit des troupeaux qu'elle affolait, prés où poussent des saules, des bouleaux, des arbres bas au frêle feuillage frémissant. A l'Est de l'Yser, — retenons ce trait, — il y a encore quelques bois; il en est un au Nord de Thourout, un à l'Est de Keyem, et, entre Roulers et Merkem, cette *forêt d'Houthulst* qui n'est certes importante qu'au regard d'une région sans bois, mais qui n'en jouera pas moins dans cette chronique un rôle important. A l'Ouest de la rivière, pas un bouquet sérieux.

Au Sud de ce pays, au delà d'une ligne qui va de Cassel à Langemark, le pays s'élève un peu, mais il faut vraiment que ces Flandres soient la région la plus plate de l'Europe pour que ce *piton de Cassel* en soit le belvédère, d'où, dit-on, on peut, aux beaux jours, découvrir cent trente bourgs et villages. Il n'en est pas moins vrai que cette vieille petite ville de Cassel a été, de par sa situation, un des nœuds historiques de ces « pays bas, » puisque trois batailles se sont, au XIe, au XIVe, au XVIIe siècle, livrées autour d'elle, en attendant que le général Foch en fît, au XXe siècle, l'observatoire d'où il dirigera la bataille des Flandres.

Des ondulations, — parfois des taupinières, — font de cette ligne Cassel-Langemark, orientée de l'Ouest à l'Est, un rebord de terrasse au-dessus du *Noordland :* une autre série de collines partant également de Cassel vers le Sud-Est peut encore, à la rigueur, jouer les chaînes, se dirigeant vers Bailleul. Et, entre les deux branches du compas, trois ou quatre hauteurs, — tout étant relatif, — sont appelées *monts :* le mont des Cats, le Mont Noir, le Sherpenberg, couronnés de moulins à vent et surtout le mont de Kemmel, qui domine vraiment, de Bailleul à Lille, de Lille à Menin, de Menin à Langemark, toute la région et cette légère crête Wytschaete-Messines, qui, à l'Est du Kemmel, en est le gradin inférieur, suffisamment élevée pour qu'elle ait été la partie la plus disputée, — avec les bords de l'Yser, — de ce vaste champ de bataille.

A travers ce pays relativement boisé, — les gens du *Noordland* l'appellent « le pays des bois, » — le canal d'Ypres, qui n'est que l'Yperlée canalisé, tend du Nord au Sud sa ligne droite d'eau pâle. Il unit l'Yser à la Douve. Cette riviérette coule lentement de l'Ouest à l'Est au Sud d'Ypres jusqu'à Warneton où elle se jette dans la Lys.

C'est la Lys qui, très nettement au Sud, délimite le champ de bataille flamand : issue des collines de l'Artois, elle va, après Merville, Estaires, Aire, Armentières, Warneton, arroser Werwicq, Menin et Courtrai. C'est un médiocre cours d'eau, mais, grâce à la nature du sol, il s'est creusé une vallée qui, écrit avec raison M. Vidal La Blache, « étonne par sa largeur. »

Ce fossé borne l'arène où tiendra notre bataille des Flandres, les combats se poursuivant d'ailleurs entre Arras et Lille.

Si, de la mer du Nord à la Lys, les élévations sont nulles ou médiocres, les rivières étroites et lentes, et rares les bois, les villages sont abondans. Guichardin écrivait au XV[e] siècle que la Flandre « n'est qu'une ville continue. » Telle impression ne résulte pas, dans sa rigueur, du spectacle qu'offre la région située à l'Ouest de l'Yser et de l'Yperlée : il n'en est pas moins vrai que tout le long des chaussées élevées de nombreux villages, — les *ham*, — s'allongent au-dessous de leurs *kerke* (églises) sans parler des fermes, — *hofstede*, — qui sont de vrais hameaux sur chaque monticule : Saint-Georges, Saint-Pierre-Cappelle, Shoore, Kloosterhoeke, Keyem, Beerst, Vladsloo, Stuywekenskerke, Oostkerke, Caeskerke, Saint-Jacques-Cappelle, Woumen, Clercken, Houthulst, Staden, Merkem, Westroosbeke, au Nord et au Sud de Dixmude, et autour d'Ypres, Noordschoote, Zuydschoote, Elverdinghe, Boesinghe, Bixschoote, Pilken, Langemark, Poelcapelle, Paschendaele, Saint-Jean, Zonnebeke, Zillebeke, Gheluvelt, Becelaere, Dardizele, Gheluve, Kruiseik, Zandwoorde, Vormizeele, Hollebeke, Houthem, Messines, Comines, etc. — noms qui vont devenir familiers au lecteur, villages dont vingt tiennent à la fois dans le regard de l'observateur qui, d'un moulin à vent ou de quelque clocher de *kerke*, embrasse un peu d'horizon. Car *kerke* et moulins sont dans le *Noordland*, — avec quelques hautes cheminées de briqueterie, — les seuls observatoires ; c'est ce qui a fait leur infortune : la plupart des villages ne présentent plus dans la zone de la bataille que des amas de ruines d'où, çà

et là, émerge une tour croulante. En revanche, les chaussées sont restées à peu près intactes : c'était un réseau de voies de terre et de fer qui, dans la bataille, ont joué plus d'un rôle; car, si la plupart ont simplement été les voies d'accès à la ligne de feu, certaines, tels le remblai du chemin de fer de Nieuport à Dixmude et la route d'Ypres à Menin par Gheluvelt, resteront célèbres, — véritables parapets derrière lesquels les alliés continrent, en des jours sévères, la poussée germanique.

Terre basse et large ouverte, sans obstacles naturels sérieux, tel est le champ de bataille. Au-dessus, un ciel presque toujours bas et terne, mais qui, à l'automne, laisse encore filtrer, à travers la brume presque constante, assez de lumière pour que cette brume reste légère et bleuâtre, — fort différente du brouillard presque opaque dont une légende romantique enveloppe la Flandre et sa dernière bataille. Cette brume flotte, à la vérité, sur toutes choses, estompant les contours, déroutant parfois toute observation : elle donne à la contrée un grand air de tristesse douce. Des collines de la Lys, sous le ciel pâle, vers la pâle mer, sur les prés crevés d'eau, sur les bourgs gris, sur les dunes de sable clair, elle jette un voile léger. Le pays entier apparaît ainsi empreint d'une mélancolie uniforme et vient mourir, sans qu'un instant soit rompue sa monotonie, à la mer du Nord aux flots blancs.

Cette contrée, c'est, — je le répète, — l'arène ouverte aux querelles de l'Europe occidentale. Aucune région n'évoque certainement tant de souvenirs guerriers. Du Courtrai de 1302, — cette *bataille des Éperons* où les Flamands « rompirent » la chevalerie française, — au Cassel de 1328 et au Roosebeke de 1382, où les rois de France prirent une si éclatante revanche, des Dunes de 1658 où Turenne battit les Espagnols au Oudenarde de 1708 où Vendôme fut déconfit par les Anglais de Marlborough, jusqu'au Roulers de 1794 où, en mettant en déroute les Autrichiens de Clarfayt, Macdonald et Pichegru préparèrent Fleurus, sans parler de Bouvines, de Malplaquet et de Denain, si proches, que de souvenirs! Il flotte dans cette brume fluide, au-dessus de ce sol argileux, sous ce ciel laiteux, des milliers d'ombres de guerriers morts. César lui-même avait failli y voir sombrer sa fortune contre les Gaulois Ubiens.

Le champ se rouvrait en octobre 1914, — paisible campagne remplie de tout un tumultueux passé.

III. — L'ENJEU ET LES TRAITS DE LA BATAILLE

Les Allemands, eux, voyaient, dans ce champ clos, en octobre 1914, un avenir plein de promesses.

Ils venaient de s'emparer d'Anvers et leur absolue confiance dans la « victoire allemande, » à peine ébranlée le soir de la Marne, s'en augmentait jusqu'au paroxysme. Sans doute, un accident malheureux, pensaient les chefs, leur avait fermé, — momentanément, — le chemin de Paris, mais tout chemin mène à Paris et, si on ne pouvait forcer la barrière que les Français achevaient d'élever de Thann à Arras, on la pourrait sans doute tourner. C'était le but primitif de la manœuvre, et il eût certes suffi à surexciter les courages. Mais depuis qu'ils venaient de balayer de la Belgique le gouvernement et l'armée qui (j'emprunte les termes à vingt articles) « avaient osé leur résister, » les Germains ne connaissaient pas de bornes à leur orgueil. Et, c'était, — peut-être surexcitée encore, — la mentalité monstrueusement outrecuidante que j'ai décrite chez les Allemands courant, — à la fin d'août, — sur l'Ile-de-France et la Champagne (1). Ils entendaient que la dépossession du roi des Belges fût totale, — et complète l'exemplaire exécution des « coupables. » Pas un coin de terre ne devait rester à Albert Ier et, après Liége, Bruxelles, Anvers, Bruges, Gand, le pays d'Ypres et de Furnes devait être occupé, — dernier lambeau du royaume piétiné. Ce serait le premier acte et le premier résultat de la victoire, — si tant est que les Belges en déroute « osassent » encore lutter sur ce dernier morceau de leur sol national. Même étayés par des Anglais et des Français, — et ils ne pouvaient l'être que faiblement, — ils seraient écrasés entre Nieuport et Dixmude et livreraient le passage.

C'est alors Dunkerque menacé, assiégé, bientôt pris comme l'avaient été Liège, Namur, Maubeuge, Anvers. Et après Dunkerque, c'étaient Calais, Boulogne. Car le grand dessein déjà se trahissait dans la presse officieuse et jusque dans les propos des hommes d'État: *la Bataille pour Calais*, c'est ainsi que l'Allemagne baptisera l'assaut qui, du 16 octobre au 15 novembre, se déchaînera. Se jetant sur le littoral du Pas de Calais,

(1) *La victoire de la Marne*, dans la *Revue* du 15 septembre 1916.

l'Allemagne tout d'abord isolerait, — ou presque, — de son île, le corps expéditionnaire anglais. Mais qui sait même si, maîtresse de la côte, elle ne parviendrait point, — quels projets paraissent fabuleux à la mégalomanie germanique? — à réaliser cette expédition d'Angleterre que Napoléon a projetée et crue possible, Napoléon dépourvu de sous-marins, d'avions et de canons à longue portée. En tout cas, saisir Dunkerque, Calais, Boulogne, c'est proprement étrangler l'Entente; c'est, avant même sans doute que l'exécution ait à suivre, faire capituler Albion devant une formidable menace. L'Allemagne marche *nach Cales* avec autant d'exaltation que naguère elle marchait *nach Paris*. Car elle entend frapper tout à la fois Paris et Londres, — en achevant, chemin faisant, la Belgique : « Hourrah pour la grande Allemagne, s'écrie un soldat allemand au début de la bataille. *Hourrah! nous allons conquérir le monde* (1)! » Et, à la même date, le Kronprinz de Bavière, commandant de Douai la VIe armée, dit à ses soldats : « Le moment est arrivé où la VIe armée *doit amener la décision des rudes combats qui durent depuis des semaines à l'aile droite de l'armée allemande...* En avant donc sans arrêt jusqu'à ce que l'ennemi soit *complètement abattu!* »

Non seulement des forces importantes seront prélevées sur le front allemand, maintenant stabilisé de la Meuse à la Somme, non seulement l'armée d'Anvers dévalera sans perdre un jour sur l'Yser, mais des corps nouveaux, fiévreusement et secrètement forgés au fond de l'Allemagne, seront soudain jetés, qui achèveront la déroute par le double effet de la surprise et de la masse. Et de fait, sous l'effroyable poussée, d'abord sur le front de l'Yser, ensuite sur le saillant d'Ypres, l'armée alliée paraîtra à plusieurs reprises fléchir : l'Empereur arrivera derrière ses guerriers, prêt à faire dans Ypres, dans Dunkerque, dans Calais, l'entrée solennelle que Paris ni Nancy n'ont vue.

Toujours, cependant, la ligne des alliés se refermera devant lui.

C'est que, précisément, nous avons pour résister là des raisons tout aussi fortes que l'Allemagne peut en avoir pour attaquer. Sans doute, le haut commandement français, d'accord avec l'État-major britannique, entend-il, au début, non seule-

(1) *Deutsche Krieg in Feldpostbrief*, I, p. 255 citée par M. Albert Pingaud dans la *Revue* du 1er décembre 1916.

ment achever de clore, de la Lys à la mer, ce mur qui déjà des Vosges aux collines d'Artois se dresse devant l'envahisseur, mais aussi s'élancer, par une offensive combinée des armées alliées, à la reconquête de la Belgique. Mais si cette offensive, se heurtant à une poussée allemande, plus forte qu'on n'avait pu l'imaginer, se trouve contrariée, du moins arrêtera-t-elle, au seuil des champs de bataille même, les efforts allemands et brisera-t-elle, avec cet effort, pour de longs mois, la force offensive de l'ennemi. Et si, cependant, les armées alliées ont conservé au roi des Belges fût-ce quelques lieues carrées de son royaume, si elles ont, en faisant échouer les projets sur Dunkerque et Calais, assuré la pleine liberté des communications entre la France et l'Angleterre et, à tout jamais, couvert la Grande-Bretagne, si enfin elles ont, tout en combattant, solidement fermé la barrière défensive derrière laquelle la France se pourra préparer à de nouveaux combats, elles auront remporté tout à la fois sur l'orgueil, la force et la fortune de l'Allemagne la plus grande victoire.

A cette victoire tout sera donc employé. Si, dès les premiers jours, l'intérêt de cette bataille est clairement apparu au haut commandement français, il est certain qu'en se développant, se magnifiant et s'aggravant, elle s'imposera, à la fin d'octobre, à son attention comme *la bataille* — tout court. Le grand quartier général qui, dès la seconde semaine d'octobre, songe déjà à étayer d'importantes forces les armées belge et anglaise, est peu à peu amené à doubler, tripler bientôt ces forces. Relevant sur les parties stabilisées et relativement calmes du front, régimens, divisions, bientôt corps d'armée, — on verra tout à l'heure lesquels, — il constituera au général d'Urbal une armée vite si importante, que, nos alliés aidant, l'énorme masse allemande se viendra briser là contre, comme, dix-huit mois plus tard, devant Verdun.

C'est bien plutôt en effet à la célèbre bataille de la Meuse de 1916 qu'à celle de la Marne de 1914, qu'il est permis de comparer la bataille des Flandres, premier type de ces grandes mêlées où les corps viennent des deux côtés s'ajouter aux corps, mêlée forcément échevelée, d'apparence désordonnée, remplie de hauts et de bas, de coups de théâtre, de reculs et de rétablissemens, se terminant par la déconfiture allemande, mais au prix de quels efforts surhumains! C'est ce qui me ferait dire que la

bataille de la Marne m'apparaissant comme une belle *tragédie classique*, celle des Flandres serait plutôt un passionnant *drame romantique*.

Ce qui ajoute à ce caractère, c'est l'étrange pêle-mêle d'élémens qui, du 15 octobre au 15 novembre, prennent part à cette mêlée. Tandis qu'à la Marne notre armée active et nos divisions de réserve presque seules, — l'armée britannique ne comptant alors que trois corps, — s'affrontent aux Allemands, c'est, en Flandre, un étrange mélange de troupes, d'armes, de races et même de couleurs. Les Anglais, grossis d'élémens coloniaux et d'abord des Hindous, occupent les abords d'Ypres; l'Yser est tenu par les Belges, descendans de ces gens des communes de Flandre et de Wallonie qui, dans des siècles passés, tenaient tête aux princes et aux rois; et tandis que le maréchal French et, sous lui, sir Douglas Haig, veillent à la « bataille anglaise, » c'est le roi des Belges, Albert Ier, qui, de Furnes, commande les troupes de sa nation. Le général Foch, enfin, et bientôt, sous lui, le général d'Urbal, dirigent la bataille française, enchevêtrée d'ailleurs aux batailles anglaise et belge. Mais notre armée elle-même présente un caractère singulièrement plus composite qu'à la Marne : les *territoriaux* du général Bidon, les *fusiliers marins* de l'amiral Ronarc'h y jettent une note nouvelle; on verra des *goumiers marocains* en pleins polders, des *bataillons sénégalais* soutenir les marins. Et lorsque les *monitors* de la flotte britannique et les contre-torpilleurs français seront venus, devant les Dunes, prolonger la bataille, on se fera une idée du caractère étrange et, répétons-le, *romantique* de ce drame dont un survivant me disait : « C'était, de la Lys à la mer, la *tour de Babel*, — sauf qu'on s'y entendait fort bien. »

On s'y entendra, — j'y reviendrai lorsque, à la fin de cette étude, je chercherai à dégager les causes du succès et les conséquences de l'action. On s'y entendra parce que tous ces soldats de toutes les races, de toutes les couleurs, de tous les bans, de toutes les armes communient dans une égale résolution : empêcher à tout prix l'Allemand de passer. Des Français qui entendent préserver d'une nouvelle invasion le sol de France, aux Anglais qui ont conscience de couvrir lointainement, avec Calais derrière Ypres, le seuil de leur maison, et aux Belges accrochés au dernier morceau de la leur, tous sentent battre

leur cœur à l'unisson en face d'un ennemi abominable, abominé, déjà souillé de mille crimes. Des chefs dont je dirai les réciproques témoignages de cordiale confiance à ces soldats qui s'embrasseront dans les tranchées conservées ou reconquises ensemble, tous, s'entr'aidant et reconnaissant leur entr'aide, devaient vaincre parce que, plus même que les Bavarois, Wurtembergeois, Hessois, Prussiens des deux princes de Bavière et de Wurtemberg, ils sont résolus à vaincre, et que cette résolution les fait frères d'armes, frères de pensée.

Sur cette large scène, que la mer elle-même ne ferme pas, mais prolonge et complète, dans ce décor glorieux en sa mélancolie et peuplé de tant de souvenirs guerriers, avec ces acteurs tous animés, — des deux princes allemands aux chefs alliés, — de la résolution de vaincre, le drame s'allait jouer, du 11 octobre au 20 novembre, où tenaient tant et de si grands intérêts.

On peut le diviser en quatre actes — sans entr'actes : *l'installation des trois armées alliées sur le champ de bataille :* Belges sur l'Yser, Anglais autour d'Ypres, Français partout ; *l'assaut allemand de Nieuport à Dixmude*, ce qu'on a appelé la *bataille de l'Yser*, au cours de laquelle les Belges et Français confondus, après des fortunes diverses, parviennent finalement à barrer la route à l'Allemand; puis ce qu'on a coutume de dénommer *la première bataille d'Ypres*, où Anglais et Français, après un début d'offensive heureuse, menacés d'enfoncement dans les tragiques journées des 30 et 31 octobre, arrachent à l'ennemi les positions un instant conquises par lui ; enfin, cette *deuxième bataille d'Ypres*, où, après un nouvel assaut marqué par l'intervention de la Garde, échoue, vers le 15 novembre, la dernière tentative de l'ennemi.

Ce sont ces quatre actes dont il s'agit maintenant de tracer les grandes lignes et de retracer les principales péripéties.

IV. — LES BELGES SUR L'YSER

(9 octobre. — 21 octobre.)

Le 9 octobre, un pigeon arrivait à tire d'aile à la place de Paris ; il portait sous son aile la première nouvelle d'un événement bien grave, qui tenait dans ce court message, venant de la grand'ville assiégée : « *Anvers envahi.* »

La ville tombait trop vite. Depuis que la première ligne des

forts avait été forcée, le haut commandement français, d'accord avec le gouvernement anglais, songeait à aller recueillir, sous les murs mêmes de la place assaillie, l'armée belge qui en devait sortir. Tandis que le général Pau courait vers Anvers avec mission de donner au Roi toutes indications de nature à assurer la coopération complète des armées belge et française et d'obtenir particulièrement que les troupes belges, sorties de la place, « continuassent leur effort au Sud-Ouest avec les forces alliées, » 6000 fusiliers marins, débarqués le 7, de Paris, à Dunkerque, sous le commandement de l'amiral Ronarc'h, étaient immédiatement dirigés sur Anvers où ils recevraient les instructions du général Pau. Par ailleurs, le gouvernement britannique jetait vers la place sa 7e division, sous les ordres de sir Henry Rawlinson. Brigade Ronarc'h et division Rawlinson n'étaient, dans l'esprit des chefs alliés, que les avant-gardes de l'armée alliée elle-même. Celle-ci, se réunissant, dans les circonstances indiquées au début de cette étude, dans le Sud-Ouest de la Flandre, devait, par une offensive à très large envergure, prévue pour le 12, s'avancer, par Tournai, Courtrai, Thourout et Ostende, vers Bruges et Gand et arriver assez vite dans la Flandre orientale pour menacer, en liaison avec l'armée belge, l'armée allemande assiégeante.

La chute d'Anvers ne déconcertait qu'en partie encore ces projets d'offensive; le général Joffre insistait, — et le général Pau en son nom, — pour que l'armée belge, qui serait sous peu secourue, essayât de résister à l'ennemi dans la région de Bruges-Gand. Mais, fatiguées, en partie désorganisées, les six divisions belges sorties d'Anvers se sentaient incapables de tenir tête au vainqueur. « La défense héroïque de Liége, sitôt suivie d'une longue retraite sur Anvers, écrit un de leurs compatriotes qui fut témoin de la retraite, de glorieuses et utiles sorties toutes terminées par un dur mouvement de recul vers la protection des forts, l'énervement d'un long siège, ce départ dramatique par le dernier chemin qui fût libre, la fatigue, la faim, le déchirement d'abandonner à chacun de ses pas un peu de sol natal, tout cela avait fait, semblait-il, *des fantômes de nos Soldats.* »

Tandis que les Anglais de Rawlinson, les fusiliers marins de Ronarc'h, — arrêtés à Gand par la nouvelle de la chute d'Anvers, — et la cavalerie du général belge Witte protégeaient

leur repli, les troupes du roi Albert s'écoulaient vers le Sud-Ouest, sans paraître même penser qu'elles pussent s'arrêter avant d'avoir atteint le territoire français où elles se reconstitueraient. Elles étaient, le 11, parvenues dans la région Thourout-Ostende, et déjà, par sa 6e division, l'armée belge atteignait les environs de Dixmude, mais avec l'évidente intention de continuer la retraite sur Calais. « Nous sommes des morts vivans (1), » disaient-ils.

Il semblait au haut commandement français que l'armée belge serait avantageusement dirigée sur la région Ypres-Poperinghe où elle serait en liaison immédiate avec les forces anglaises et françaises. A cette même heure, répondant au désir de tous, le roi Albert qui, dans ces circonstances, déployait de si rares qualités de cœur et d'intelligence, faisait savoir qu'il « serait heureux de recevoir les instructions du général Joffre au même titre que l'armée anglaise, » et se prêtait ainsi entièrement à la « coordination » que le général Foch avait, on le sait, mission d'établir entre les efforts de tous. Les cinq divisions disponibles seraient réunies « dans la région de Nieuport-Furnes-Dixmude, » cette concentration étant couverte par les élémens anglo-franco-belges qui avaient protégé la retraite : la 7e division de cavalerie française était par surcroît portée à Ypres pour établir une liaison avec les forces belges, la division Rawlinson ralliant, par Roulers et Ypres, l'armée du maréchal French.

L'armée allemande ne s'était pas attardée à Anvers. Les avant-gardes se fussent jetées aux trousses de l'armée belge si elles ne se fussent, dans les environs de Gand, heurtées aux alliés couvrant la retraite. Mais, dès le 14, on signalait que l'armée de siège rendue disponible, — 40 000 à 50 000 hommes, — marchait, en trois colonnes, de Gand par Bruges sur Ostende, de Deynze par Thielt sur Roulers et d'Audenarde par Courtrai sur Menin. Ce jour-là, les Belges atteignaient les bords de l'Yser et s'y arrêtaient.

A peine s'étaient-ils arrêtés qu'il était sensible que « leur moral se relevait. » On était d'ailleurs bien résolu à assurer la droite belge, ce dont l'amiral Ronarc'h se chargerait. D'autre part, et pour protéger leur gauche, on demandait la coopération de l'escadre britannique, en attendant qu'une division

(1) Pierre Nothomb, *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1916.

française, — ce sera, on le sait, la 42e, — pût être amenée par Dunkerque dans la région de Nieuport.

Le roi Albert, qui venait d'avoir, le 16, la plus émouvante entrevue avec le général Foch, donnait à son armée « ordre de rester sur la ligne de l'Yser et de s'y défendre avec la dernière énergie. » Les chefs avaient compris que « la Belgique jouait son existence. » Quant aux soldats belges, on n'avait qu'à leur demander de tenir bon : on n'entendit pas un murmure; ils sont les petits-fils des piquiers de Courtrai, et le Roi, comme jadis le grand Flamand Arteweld, leur avait dit : « Notre honneur national est engagé. »

Par ailleurs, on annonçait à la même heure « l'envoi dans le Nord d'une nouvelle division » dès que les transports anglais n'encombreraient plus le réseau. En outre, l'ambassade anglaise, saisie le 15 de la requête qu'on sait, avisait, le 17, le général en chef que « trois monitors, portant chacun deux canons de six pouces et deux de sept, seraient à Dunkerque dans la matinée du 17 pour couvrir l'aile gauche des armées alliées. » Enfin, la brigade Ronarc'h qui, pas un instant, n'avait, depuis Gand, séparé sa fortune de celle de l'armée en retraite, était venue s'arrêter à Dixmude où l'amiral avait trouvé les instructions de Foch : « Vous ne devez songer à évacuer la position que sur un ordre formel de vos supérieurs à la suite de l'enlèvement de toute la position. » Ce solide Breton était, on le sait, homme à l'entendre.

Ainsi l'armée belge était-elle, le 16, assurée d'être soutenue à ses deux ailes.

C'est qu'il était « essentiel de rendre inviolable » la ligne de l'Yser, — moins encore pour la sécurité de Dunkerque (où, dès le 15, le général en chef avait pris soin de prescrire qu'on laissât toute la belle garnison) que pour la protection, contre une désastreuse surprise, du flanc gauche de l'armée anglaise qui, en voie de débarquement, allait, nous le verrons, avoir, dès le 20, à combattre. On comprend donc toutes les précautions prises. L'armée belge, — courageusement, — commençait d'ailleurs l'organisation défensive de la ligne, le 17, n'étant inquiétée, ce jour-là, que « par une canonnade assez molle qui dura une heure environ. » Les Allemands semblaient se concentrer vers Roulers et Menin; une forte reconnaissance ennemie dirigée sur Dixmude avait été repoussée par nos marins. En outre, « l'arrivée d'une nombreuse cavalerie française avait produit

un excellent effet moral » sur l'armée belge. Le Roi parcourait toutes les divisions, « leur rappelant que l'armée belge disputait le dernier lambeau du territoire national et affirmant qu'elle devait mourir plutôt que de céder. » Il était accueilli avec enthousiasme. La défense s'organisait : en première ligne, du Nord au Sud, les 2e, 1re et 4e divisions occupaient la rivière de Lombartzyde à Dixmude, les 3e, 5e et 6e étant en deuxième ligne, cette dernière en liaison au Sud de Dixmude avec la 89e division territoriale française et la cavalerie de Mitry opérant entre Dixmude et Roulers.

L'ennemi, cependant, approchait : si le sérieux bombardement qui, le 18, au matin, se déchaînait sur le front de l'Yser, n'eût pas suffi à l'annoncer, les incendies qui, toute la nuit du 17 au 18, avaient illuminé le ciel, — Hoograde, Vladloo et autres villages étaient en flammes, — indiquaient que les hordes du duc Albrecht de Wurtemberg se déchaînaient. Un prisonnier fait le 17 affirmait que ses compatriotes étaient résolus à forcer à tout prix la ligne de l'Yser. L'ordre courait de Nieuport à Dixmude à travers l'armée frémissante : « Tenir. » Mais si, de Nieuport à Shoorbake et, au Sud, de Klosterhoek à Dixmude, la rivière se prêtait à une défense aisée, la boucle faite par elle en face de Keyem, de Shoorbake à Tervaete, était au contraire difficile à tenir : c'était le souci dès le 17, ce sera le *défaut* bientôt.

Le 18, l'ennemi attaquait à Lombartzyde en face de Nieuport et, au Sud, devant Dixmude, tandis qu'un assaut concentrique se produisait sur la fameuse boucle : l'ennemi s'installait à Keyem. Au Nord, le combat continua le 19 et le 20 : au claquement du 77 se mêlait le formidable concert des pièces lourdes allemandes maintenant en batterie : on dut abandonner Lombaertzyde, défense avancée de Nieuport. C'est cependant à Dixmude que l'ennemi attaquait le plus violemment : la brigade belge du général Meiser y avait rejoint l'amiral ainsi que quelques goumiers marocains. Le 19, l'ennemi enlevait Beerst, défense avancée de Dixmude, aux Belges : les marins reprirent à midi le village, mais durent, en fin de journée, céder devant des forces supérieures. Le lendemain 20, l'assaut était donné aux abords de Dixmude : la ville, qui est sur la rive droite, est une tête de pont et déjà devenait un redan : la fureur de l'attaque s'explique par là suffisamment et celle des vingt autres assauts qui, *vingt jours*, allaient venir se briser

contre la résolution des « demoiselles au pompon rouge » et de leur amiral. Tandis que derrière eux les *marmites* venaient tomber sur la malheureuse ville, Belges et Français tenaient bon : les soldats belges de l'héroïque colonel Jacques, commandant le 12e de ligne, se battaient avec plus de flegme que nos marins qui, excités par la lutte, les étonnaient par leurs cris : *On va en moudre*, répétaient-ils, tandis que les mitrailleuses jetaient par terre des files d'Allemands attaquant à rangs serrés.

Le 21, l'effort allemand redouble, — devant Nieuport, cette fois. Entre Saint-Georges et Shoorbacke, d'autre part, l'ennemi se ruait, ainsi que vers Tervaete. La boucle de l'Yser était très menacée. L'artillerie allemande faisait de cruels ravages. Déjà il fallait engager les réserves belges et on n'était qu'au troisième jour de combat. A Dixmude même, où on tenait si bien, ce n'était pas sans « casse, » pour parler comme les marins : l'artillerie allemande y croisait ses feux de Woumen et de Keyem. Tiendrait-on? Une vague inquiétude se répandait des Dunes à Dixmude.

Mais ce soir du 21, un bruit courait de Furnes à Nieuport, à Ramscapelle, à Tervaete, à Dixmude : « Les Français arrivent. » C'était Grossetti, la 42e division, et soudain, à la nuit, dans Furnes angoissé, une éclatante fanfare de clairons ébranlait les vieux murs et réveillait les espoirs. C'était le 16e bataillon de chasseurs à pied qui, au son de la *Sidi-Brahim*, « avec une splendide allure guerrière, » faisait son entrée, avant-garde de Grossetti. Le roi Albert sortit de l'hôtel de ville pour saluer l'arrivée des vainqueurs de Fère-Champenoise qu'assaillait l'enthousiasme « indescriptible » de la foule. Le général Grossetti venait de se présenter au Roi. Et, de Nieuport à Dixmude, l'arrivée de la célèbre division surexcitait tous les courages. Sur la mer, ce soir-là, un sourd grondement se fit entendre. Les monitors de l'amiral Hood et les contre-torpilleurs français donnaient de la voix. La vraie bataille de l'Yser s'engageait.

A cette heure, la bataille *française* des Flandres commençait aussi, puisque se constituait l'état-major du *détachement d'armée de Belgique* qui, sous les ordres du général d'Urbal, allait prendre en main la direction des opérations entre la bataille belge et la bataille anglaise.

V. — LES ANGLAIS AU SUD D'YPRES

Il faut, pour l'intelligence du récit, quitter un instant les rives de l'Yser et descendre plus au Sud où l'armée anglaise, qui vient de terminer enfin ses débarquemens, va, de son côté, s'engager, car la création d'une armée française de Belgique se trouvait justifiée par les événemens du Sud autant que par ceux du Nord. Et d'ailleurs, les deux actions, — celle du Nord et celle du Sud, — resteront constamment liées et il importe de ne pas les séparer un moment.

Tandis que la bataille engagée de l'Oise à la Lys faisait rage, courageusement menée par les soldats de Castelnau et de Maud'huy, le maréchal French, installé à Saint-Omer, achevait d'asseoir son armée dans le Nord de l'Artois et le Sud des Flandres, à la gauche de Maud'huy et sous le couvert de nos corps de cavalerie.

Le 12 octobre, l'armée anglaise avait fait sentir son action au Sud de la Lys : son 2e corps, qui avait atteint Cambrin-Lagorgue, avait pu, par sa brigade de droite, appuyer une contre-attaque de nos troupes sur Vermelles, au Sud de la Bassée. Son 3e corps était arrivé au Nord-Ouest d'Hazebrouck et sa cavalerie avait occupé le Mont des Cats, la route de Cassel à Armentières et celle de Cassel à Ypres. Le haut commandement français espérait que, dès le 13, une offensive pourrait être entreprise par nos troupes sur Lille, récemment tombé aux mains de l'ennemi, et Tournai ensuite, tandis que les corps britanniques attaqueraient dans la direction de Courtrai, — ce qui eût reporté la bataille bien à l'Est de la ligne Ypres-Lille. Mais le commandement britannique, manifestement, préférait ne point porter de grands coups avant que les forces anglaises fussent groupées dans le Nord ; or il n'attendait point avant le 20 l'installation sur sa ligne de bataille de son 1er corps et de la division hindoue de Lahore. Le 14, le gros des forces alliées n'atteignait au Nord de la Lys que le front Ypres-Messines-Neuve Église-Merville ; le 16, il s'étendait à la ligne Paschendaele-Zoonebeke-Messines, — abords d'Armentières. A l'Est d'Armentières, les for cesallemandes, — élémens des XIIe et XIXe corps d'armée que précédait une nombreuse cavalerie, fermaient la route de Menin. Le maréchal attendait que son 1er corps, en train de

rouler vers le Nord, fût au complet et installé à l'Est d'Ypres pour donner le signal d'une offensive générale. Le corps de cavalerie de Mitry allait, lui, de l'avant, — car entre Bixschoote et Woumen, au Nord d'Ypres, il occupait la lisière Ouest de la forêt d'Houthulst, cherchant sa liaison avec les Belges vers Dixmude, et les 87e et 89e divisions territoriales continuant sous son couvert à organiser fort sérieusement de Boesinghe à Vormizele et à Poperinghe la position d'Ypres; la division Rawlinson, loin de songer à se porter à l'avant, se retirait de Roulers vers le Sud d'Ypres, en tendant avant toutes choses à rallier le corps Haig. Le 15 enfin, la 1re division du 1er corps anglais débarquait dans la région d'Hazebrouck et, tandis que le 3e corps anglais à sa droite s'emparait d'Armentières, le 16, et que la cavalerie britannique s'avançait entre Messines et Houthem, la division Rawlinson gagnait, en rétrogradant, la région à l'Est de Gheluvelt (Est d'Ypres). Le 18, le 3e corps anglais atteignant le front Radinghem-Premesques-Frelinghem et la 7e division arrêtée vers Gheluve-Dadizeele, le front dessinait autour d'Ypres, de Bixschoote à Armentières par Dadizeelle, un saillant énorme où le 1er corps anglais, ayant terminé ses débarquemens, allait prendre sa place sous le commandement du général Haig. Le 20, celui-ci poussait ses divisions sur Langemark et Boesinghe.

Mais depuis deux jours, le mouvement en avant qu'en attendant la grande offensive tentaient les troupes alliées, — cavalerie française et anglaise (à l'Est de Bixschoote), territoriaux français (poussés jusqu'à Merkem et Paschendaele), division Rawlinson (remise en route vers l'Est), — se heurtait à des colonnes allemandes de plus en plus denses dont l'origine et la composition restaient mystérieuses, mais dont la force semblait importante; Rawlinson estimait à un corps au moins l'effectif des ennemis débouchant de la ligne Thielt-Courtrai et se repliait de Gheluvelt à Houthem, tandis que le corps de cavalerie Mitry, attaqué dans sa marche vers Roulers par des forces très supérieures, regagnait la région Nachtigael-Bixschoote, ce qui entraînait le repli des divisions territoriales dans la région proche d'Ypres sur le front d'Hoondschoote-Zillebeke.

Évidemment, des forces considérables allemandes marchaient en masse vers la région d'Ypres, tandis que d'autres assaillaient la ligne de l'Yser. Sur la genèse et la nature de ces

forces imprévues, on devait n'être fixé que quelques jours après. C'étaient des corps de constitution récente portant les n°s XXII, XXIII, XXVI et XXVII : formés d'engagés, de volontaires d'un an et de landwehriens encadrés d'officiers déjà aguerris, ils avaient été, deux mois, instruits et entraînés dans le fond de l'Allemagne en grand mystère ; ils étaient brusquement jetés sur la Flandre où ils venaient, nous le verrons, avec leurs 120 000 hommes, presque doubler la force allemande.

Pour le moment, on avait simplement l'impression, pour se servir d'un terme employé par bien des chefs qu'un gros *nuage noir*, aux imprécises limites et à l'épaisseur inconnue, se formait dans notre ciel et que tous les jours se confirmait la résolution des Allemands de passer coûte que coûte, dans le dessein que l'on sait, entre la mer du Nord et la Lys, sur le corps des Anglais et des Belges.

De nouvelles mesures s'imposaient au haut commandement français devant une situation que cette intervention de corps nouveaux aggravait singulièrement.

VI. — UNE ARMÉE FRANÇAISE DE BELGIQUE

Les Belges n'avaient aucune réserve et les Anglais ne comptaient point recevoir, avant des semaines, les renforts que lord Kitchener forgeait au corps expéditionnaire. Le général de Maud'huy qui se battait en Artois pouvait, à la vérité, fortement étayer le 2e corps anglais, mais avait trop à faire sur son front de bataille pour espérer intervenir plus au Nord. Le haut commandement français songeait donc à former une armée importante en Belgique. Relevant sur les différens fronts de nouvelles forces, il les expédierait au Nord de la Lys : unies aux forces françaises éparses et un peu hétérogènes qui se trouvaient déjà en Flandre, elles constitueraient cette armée. Dès le 20 octobre, on savait qu'outre la 42e division qui venait de débarquer à Dunkerque, le général en chef mettait dès ce jour à la disposition du général Foch la 31e division d'infanterie, ainsi que la 9e division de cavalerie ; d'autres forces suivraient ; le 9e corps d'armée d'abord qui, sous le commandement du général Dubois, allait, le 21, commencer ses débarquemens dans la région Doullens-Saint-Pol et les aurait achevés le 24 ; puis on verra le 16e corps d'armée, le 32e corps d'armée (recon-

stitué avec les 38e et 42e divisions), la 43e division, la 26e division, la brigade Cros, la brigade Castaing et enfin, plus tard, le 20e corps d'armée se joindre à ces troupes au cours de la bataille. Ces forces jointes à celles que nous possédions déjà au Nord de la Lys, — corps de cavalerie Mitry, 87e et 89e divisions territoriales, brigade des fusiliers marins et 42e division, — allaient former une magnifique armée. Dès le 20, il avait paru opportun de grouper les forces existantes ou près de débarquer sous un commandement unique et, à l'heure même où le général Grossetti arrivait avec sa division à Dunkerque et où le général Dubois s'embarquait avec son 9e corps, un *détachement d'armée de Belgique* était créé sous les ordres d'un des chefs les plus énergiques et les plus brillans de l'armée, le général d'Urbal, alors commandant du 33e corps. Celui-ci, en quelques heures, accourait, constituait son état-major, installait son quartier général à Rousbrugge, au Nord-Ouest d'Ypres, prenait le commandement de toutes les forces françaises au Nord de la Lys et entrait immédiatement en relation avec le général Haig à sa droite, l'état-major belge à sa gauche.

Quatre jours après, le général Foch lui-même s'installait à Cassel d'où il dirigerait de haut la bataille des Flandres.

On suppose bien que cette nouvelle armée, — constituée de remarquables élémens et commandée par un chef entreprenant, n'avait point qu'une mission purement défensive. Au général Foch, comme au général d'Urbal, il apparaissait clairement que le meilleur moyen de déconcerter l'offensive allemande, tous les jours plus menaçante, était de prendre pour son compte l'offensive et très hardiment. D'Urbal reçut mission de la prendre dans trois directions: Roulers, Thourout et Ghistelles avec l'aide de l'armée anglaise à droite, de l'armée belge à gauche : ainsi pourrait-on peut-être percer les forces ennemies et séparer du gros de celles-ci le détachement considérable opérant dans la Flandre maritime, devant l'Yser. Ce premier résultat atteint, l'armée d'Urbal devait laisser à son aile gauche et à l'armée belge le soin d'acculer ce détachement à la mer et de rabattre la majeure partie de ses forces sur Audenarde et Gand, tandis que les Anglais se dirigeraient sur Courtrai et Menin. Ce pendant, l'aile droite de l'armée d'Urbal et les Anglais franchiraient la Lys et attaqueraient de flanc et à revers la droite du gros des forces allemandes.

Mais si cette pensée offensive ne devait pas cesser d'inspirer les opérations et ceux qui à tous les degrés les dirigeaient, le plan allait se trouver dès l'abord contrarié par l'état d'épuisement trop explicable où se trouvait, nous l'avons vu, l'armée belge. Celle-ci déclarait ne pouvoir participer qu'à une tâche défensive et la nécessité de l'étayer allait, dès les premiers jours, détourner les troupes du général d'Urbal de leur mission offensive; à quoi eût-il servi de s'avancer vers Thourout et Roulers si, au Nord de Dixmude, l'Allemand était parvenu à forcer la barrière? Par ailleurs, avant que les trois corps français qui allaient successivement venir grossir le détachement d'armée de Belgique fussent débarqués au Nord de la Lys, les Anglais allaient se heurter à des forces si importantes entre Ypres et Menin, que les aider à en soutenir l'assaut et à le briser paraîtra déjà victorieuse besogne.

VII. — LES DISPOSITIFS ET LES FORCES

Le 21, la situation était la suivante.

L'armée anglaise occupait la droite du dispositif allié : prolongeant au Sud de la Lys, par son 2e corps, l'armée Maud'huy, elle était, par son 3e corps, à cheval sur la rivière et occupait, par son 1er corps (Haig), l'Est d'Ypres, la gauche de ce corps étant couverte par la 7e division Rawlinson entre Langemark et l'Yser (cette 7e division étant souvent dénommée « 4e corps » par les ordres du maréchal) : le 1er corps de cavalerie (de Mitry), refoulé à l'Ouest de la forêt d'Houthulst, avait rejoint, vers le coude de l'Yser, les 87e et 89e divisions territoriales qui bordaient le canal jusqu'auprès de Dixmude. C'était la région où le 9e corps français (général Dubois) et la 31e division allaient prendre place, en attendant que vinssent y opérer les différens corps français qui allaient débarquer entre le 25 octobre et le 5 novembre. A Dixmude, point de liaison entre cette armée française d'entre Ypres et l'Yser et l'armée belge, se trouvait, on se le rappelle, la brigade de fusiliers marins Ronarc'h avec la brigade belge Meiser. De Dixmude jusqu'aux environs de Nieuport, les six divisions belges, — 4 en première, 2 en deuxième ligne, — tenaient l'Yser canalisé, fortes totalement d'environ 40 000 fusils à cette date du 21, mais qui, avant huit jours, seront réduites de moitié. Enfin, au Nord, la 42e division du

général Grossetti se concentrait à la Clytte et à Nieuport, poussée dès le 21 en avant, dans l'idée de commencer, par la reprise de Lombartzyde, l'offensive projetée. Enfin sur mer, les monitors anglais et les contre-torpilleurs français surveillaient la côte, — prêts à intervenir.

En face, les Allemands déployaient des forces relevant de deux armées : la VIe (kronprinz Ruprecht de Bavière) dont le quartier général était à Douai, et la IVe (duc Albrecht de Wurtemberg) qui avait le sien à Gand, bientôt à Thielt.

C'étaient, du Sud au Nord, le XVIIIe corps au Nord-Est de Lille, des fractions du XIIIe dans les environs du Quesnoy, le IVe corps de cavalerie au Sud de Menin, face à Ypres, deux des nouveaux corps, les XXVIIe et XXVIe corps de réserve, plus haut dans la région de Merkem ; et en face de Dixmude les deux autres : XXIIIe et XXIIe de réserve; au Nord de Dixmude, le IIIe corps de réserve; enfin, entre Nieuport et Ostende, la IVe division Ersatz que devait venir appuyer une division de fusiliers marins. A cette masse de troupes allaient, en cours de bataille, s'ajouter le XVe corps, la IVe division de réserve bavaroise, la XLVIIIe division de réserve, la XXVIe division du XIIIe corps, le IIe corps bavarois, le IIe corps, le IIIe corps de réserve, des élémens du XIXe corps et du Ve corps de réserve, enfin une division et demie de la Garde; et il sera, entre les VIe et IVe Armées, constitué un détachement d'armée confié au général von Fabek, commandant le XIIIe corps, tandis que le général von der Marwitz, commandant les corps de cavalerie, assurera constamment la liaison entre les armées.

La supériorité matérielle de l'armée allemande, — si numériquement considérable, — résidait cependant moins dans ses masses d'infanterie que dans la quantité de ses gros canons : son artillerie lourde, amenée d'Anvers, s'était installée dès le 16 en face des lignes alliées; les Belges en avaient déjà éprouvé les cruelles rigueurs.

Enfin, il est peu contestable que, maîtresse, — tout au moins de Ghistelles à Menin, — d'une position dominante, elle empruntait par ailleurs aux couverts, — notamment aux bois de Keyem et à la forêt d'Houthulst, — un avantage que n'avaient, en aucun lieu de leur front, les armées alliées.

C'est miracle que dans ces conditions l'armée allemande n'ait pu, par trois semaines de combat acharné, forcer nos

lignes. Miracle, non; mais résultat de la force de résistance des armées alliées, servie par la souplesse du commandement et l'entente des grands chefs.

VII — LA BATAILLE DE L'YSER — LA LUTTE POUR LA RIVIÈRE

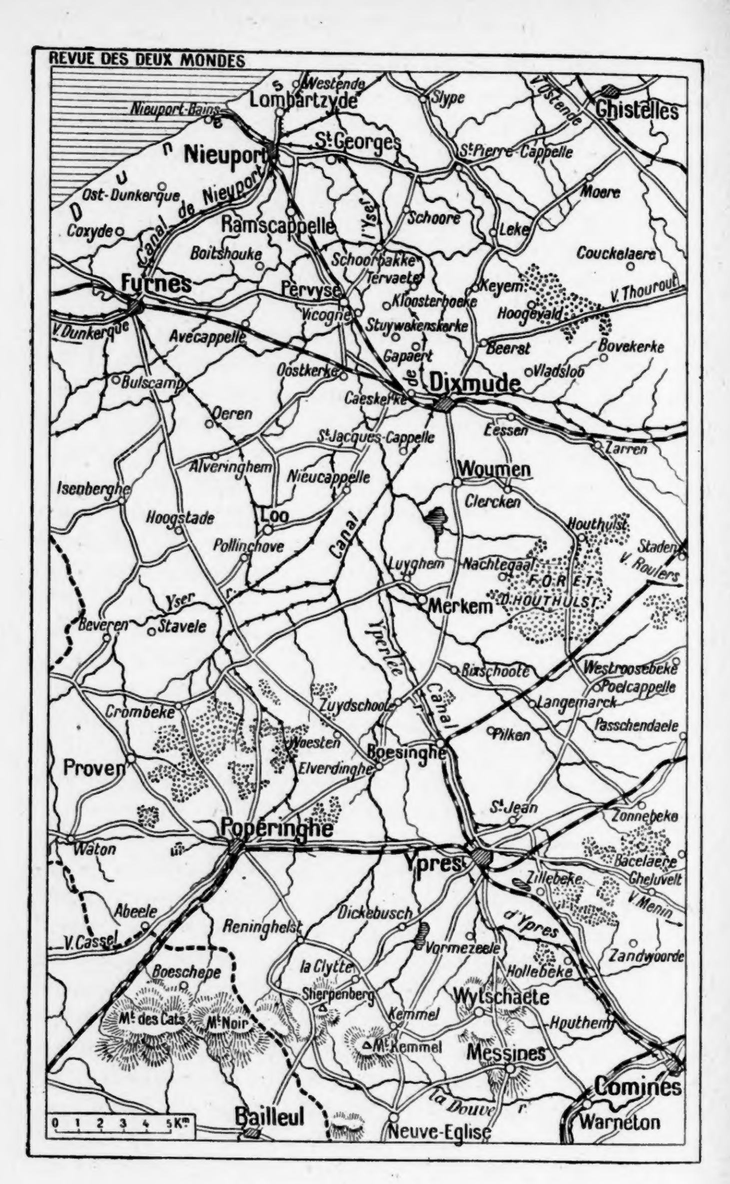
Il est peu douteux que, le 20, le principal objectif ne fût pour les Allemands le passage de l'Yser : d'une part, si légers que fussent autour d'Ypres les mouvemens de terrain, ils suffisaient à rendre cette ville moins abordable que Furnes; d'autre part, avec l'outrecuidant mépris qui si souvent devait préparer leurs déconvenues, les Allemands tenaient pour « inexistante » l'armée belge et hésitaient à croire qu'elle pût être secourue à temps par des forces françaises sérieuses. La ligne droite étant d'ailleurs le plus court chemin d'un point à un autre, il était logique que, visant en ces premiers jours Dunkerque plus encore que Calais, ils tentassent avant tout de passer entre Nieuport et Dixmude, quitte à élargir ensuite leur action ou, si elle échouait' à la reporter sur le saillant d'Ypres.

A la vérité, un facteur imprévu, dès l'abord, les assombrissait, gênant leur épaule droite : les bateaux. « Feu sérieux de onze bateaux ennemis, » télégraphiera non sans souci un des grands chefs allemands. Puis ce fut Grossetti.

La 42e division, dès le 21, était à pied d'œuvre entre la mer et Nieuport. C'est de là qu'elle devait partir pour exécuter la partie de l'offensive qui lui était confiée.

Dans la nuit du 22 au 23, en effet, le général d'Urbal, d'accord avec le général Foch, ordonnait l'offensive générale sur tout le front de l'Yser : le général de Mitry, à droite, commandant le 2e corps de cavalerie et les divisions territoriales, attaquerait entre le canal et la forêt d'Houthulst et empêcherait ainsi l'ennemi de franchir l'Yser entre Bixschoote et Dixmude; l'amiral Ronarc'h continuerait devant Dixmude à tenir le débouché pour permettre ultérieurement à l'offensive sur Thourout de se déclencher, tandis que la 42e division attaquerait sur Slypé entre Lombaertzyde et Ghistelles.

Lombartzyde ayant été, le 22, réoccupé, la 42e division Grossetti avait, le 23, passé tout entière l'estuaire de l'Yser, appuyée par la flotte alliée. Un Belge décrit le passage de l'Yser par les soldats français au milieu des marmites, « se lançant



CARTE POUR LA BATAILLE DE L'YSER

sur les passerelles comme à une fête, » et criant aux soldats belges étonnés : « On va à Ostende, s'pa? » Ils semblaient aussitôt en prendre le chemin, puisque quelques heures après, ils atteignaient Westende et se trouvaient en mesure de marcher sur Slype.

Le général de Mitry, ayant d'autre part réussi à enlever Bixschoote en faisant 350 prisonniers aux troupes du XXIIIe corps de réserve, recevait l'ordre de marcher sur Merkem, tandis qu'à sa droite, la 17e division (la première débarquée du 9e corps) était poussée vers Paschendaele : encadrée par deux divisions du corps de cavalerie, elle pousserait sur Roulers. A Dixmude, le 22, les Allemands, après une violente attaque, avaient été repoussés, laissant entre nos mains des prisonniers et des mitrailleuses.

Malheureusement, entre Nieuport et Dixmude, se produisait le grave accroc qui devait arrêter une opération si bien commencée. Les Belges avaient perdu la boucle de l'Yser : des troupes du IIIe corps de réserve, soutenues par l'artillerie de la 4e Division Ersatz, avaient passé la rivière, occupé Stuyvekenskerke, Shoorbake et Terwaete et, après avoir pu jeter deux passerelles et fait passer six bataillons, menaçaient Pervyse sur la ligne même du chemin de fer dont ils n'étaient plus qu'à cinq cents mètres. Ce fut, toute la journée du 23, une mêlée terrible dans l'intérieur de la boucle : Pervyse pris, c'était la percée, car rien alors n'arrêterait plus le flot allemand. Les Belges se battaient bien, mais cédaient, cédaient encore, quand soudain on vit arriver derrière Pervyse les troupes françaises, — « arrivée qui sembla miraculeuse, » écrit un Belge.

Aussitôt avisé de ce qui se passait, le général d'Urbal avait fort à propos donné ordre au général Grossetti de suspendre son mouvement sur Slype et, ne laissant qu'une brigade à Lombaertzyde, de jeter son gros vers Pervyse. La brigade de Bazelaire (83e), se portant avec une rapidité extrême derrière l'Yser et au Sud, tombait sur les Allemands à Stuyvekenskerke, leur arrachait le village et semblait rétablir la situation, — tandis que, sur le reste du front, les Belges et, autour de Dixmude, les fusiliers-marins tenaient bon sous un bombardement atroce pendant toute cette journée du 23.

« La ligne de l'Yser doit être maintenue ou rétablie à tout prix, » écrivait, le 24, le général d'Urbal au général Grossetti: d'autre part, sur un morceau de papier de fortune, il griffonnait

à l'amiral, de Saint-Jacques-Capelle où il s'était porté, l'ordre de ne pas céder d'une semelle. « Il est du plus haut intérêt que l'occupation de la ligne du canal de l'Yser par les armées alliées soit maintenue coûte que coûte... *Il y va de notre honneur* d'aider les Belges dans cette tâche jusqu'à l'extrême limite de nos moyens. En conséquence, le camp de Dixmude doit être tenu par vous tant qu'il restera un fusilier marin vivant, quoi qu'il puisse arriver à votre droite... Si vous étiez trop pressés, vous vous enterrerez dans des tranchées. Si vous êtes tournés, vous ferez des tranchées du côté tourné. *La seule hypothèse qui ne puisse être envisagée, c'est la retraite.* » C'était prêcher, — dans un style superbe, — un converti : l'amiral était à son bord et voyait la tempête d'un œil fort calme.

Cependant, on essayait d'aveugler la voie d'eau de Tervaete. Sept batteries de 120 étaient installées à l'Ouest de la boucle pour soutenir la contre-attaque de Grossetti. Mais l'ennemi s'était fortifié dans Tervaete et la ligne de la rivière, du fait de cet accroc, paraissait décidément bien scabreuse à tenir par l'armée belge. Un aviateur signalait que onze ponts déjà avaient été jetés par l'ennemi entre Gepaert et Shoorbake. D'autre part le 25, les fusiliers de Dixmude cruellement malmenés par le canon demandaient des renforts; on envoya à Dixmude deux bataillons sénégalais. Enfin, on rappela du Nord tout ce qui restait de la 42e division qui, évacuant Lombartzyde et ne laissant à Nieuport que trois bataillons nécessaires pour maintenir la *protection des écluses* (nous allons voir quelle importance elles prenaient) assumait la défense dans le secteur de Ramscapelle, — du canal de Nieuport au canal de Shoorbake, — pour que tout au moins la chaussée du chemin de fer fût garantie contre toute surprise, notamment à Pervyse.

C'est que cette chaussée du chemin de fer de Nieuport à Dixmude apparaissait comme la suprême ressource; on envisageait la perspective d'y faire replier les forces alliées ; l'armée belge très éprouvée, n'ayant plus une unité constituée et commençant à manquer de munitions, semblait tout à fait ébranlée : son état-major délibérait d'ordonner une retraite. Même si les élémens français ne s'y associaient pas. Mais comment défendre la ligne de l'Yser maintenant crevée et qui ne tenait bon qu'à ses deux extrémités? La 42e division, malgré sa vaillance, n'y pouvait suffire.

C'est alors que la même pensée vint aux grands chefs : *l'inondation*.

VIII. — LA BATAILLE DE L'YSER. L'INONDATION

Il y a à Nieuport, au centre des « Cinq Ponts, » une maison blanche, aujourd'hui crevée d'obus et que le visiteur contemple avec vénération : c'est la *maison de l'Éclusier*. Il est difficile de décrire le dédale de canaux et rivières canalisées qu'est ce point de Nieuport. Sur le plan de la ville, on croirait voir une gigantesque pieuvre à cinq longs tentacules jetés vers le Sud-Ouest, le Sud, le Sud-Est, l'Est ; la plus forte est l'Yser canalisé. Un jeu énorme d'écluses règle le débit de l'eau dans les canaux ; à l'heure de la marée basse, on laisse l'Yser filer vers la mer ; mais à la marée haute, on ferme les portes, car la mer s'engouffrant dans le bras de l'Yser ferait refluer les eaux et après quatre marées recouvrirait le *Shoore* qui redeviendrait lagune de cinq, six, sept lieues de long sur une de large.

Puisque la ligne de l'Yser paraissait intenable, la manœuvre s'imposait qui peut-être conjurerait un grand péril : l'eau viendrait s'épandre entre les défenseurs et les assaillans ; dès que le sol commencerait à s'imbiber, l'armée belge retraiterait rapidement derrière la chaussée du chemin de fer qui, haute d'un mètre cinquante environ, peut-être suffirait à faire obstacle à l'eau ; l'important serait alors de tenir aux extrémités de cette corde de l'arc, à Nieuport et à Dixmude, pour réduire, sur cette partie du champ de bataille des Flandres, l'ennemi à l'impuissance. A cet instant, M. Ch. Louis Kogge, *garde Wateringe* et grand maître des écluses, devient le plus précieux auxiliaire des chefs alliés.

A dire vrai, on hésitait encore le 26 : l'État-major belge craignait qu'il « ne fût pas possible de tendre les inondations. » On insista.

La journée du 26 avait été terrible : comme ils pressentaient le coup qui allait, de là, leur être porté, les Allemands avaient dirigé sur Nieuport et Saint-Georges, son faubourg, une furieuse attaque qu'avait repoussée la 42e division, tandis qu'une canonnade « effroyable » se déchaînait de Pervyse à Dixmude. Un instant même, on avait pu craindre que l'amiral se trouvât enlevé : dans la nuit du 25 au 26, des Allemands avaient pu, par un coup de surprise, se jeter dans la ville où, en pleine rue,

les mitrailleuses du capitaine Marcotte de Sainte-Marie les avaient arrêtés, puis ils s'étaient rejetés sur Caeskerke à l'Ouest de la ville et de la rivière, et, arrêtés par la ligne du chemin de fer, s'étaient égaillés après avoir lâchement assassiné le commandant Jeanniot et quelques marins faits prisonniers au cours de cette surprise (1).

Grossetti, investi du commandement de tous les élémens français engagés derrière la rivière, — groupement hétéroclite où entraient, avec les troupes de la 42e division, les fusiliers marins, le 8e chasseurs à cheval, le 6e hussards, les deux bataillons de Sénégalais de Dixmude, — faisait organiser défensivement la chaussée du chemin de fer; sous lui, ses lieutenans les colonels Claudon, Deville et de Bazelaire et l'amiral Ronarc'h, chargés chacun d'un secteur, tenaient la rivière avec ordre d'assurer à tout prix la défense du front Dixmude-Nieuport; le 6e territorial relevait dans les tranchées au Nord de Pervyse un régiment belge. Mais l'artillerie devenait absolument insuffisante; l'état des munitions commençait à devenir grave; il ne restait plus à l'armée belge que 180 canons non encrassés et environ 130 coups par pièce et les effectifs belges engagés n'étaient plus que de 14 500 hommes. La situation devenait angoissante.

Vers le soir de la journée du 27, qui heureusement avait été relativement calme, les défenseurs sentirent un léger frémissement sous leurs pieds : d'innombrables petites flaques se produisaient, de minces filets d'eau couraient, les fossés se remplissaient. On avait ouvert le matin les écluses de Nieuport au flux; le génie belge travaillait à manœuvrer les crics. Les Allemands ne soupçonnaient pas qu'on allait, en petit, renouveler contre eux la célèbre manœuvre qu'en 1672, grâce aux écluses de Muyden, les Hollandais avaient opposée à Louis XIV. Ayant été repoussés avec de cruelles pertes le 26, ils n'attaquaient pas lorsqu'il en était encore temps. Fatigués, ils étaient en outre attaqués au Sud de Dixmude par Mitry et une brigade du 9e corps; et il fallait qu'ils s'en préoccupassent.

Le 28, la situation paraissait cependant encore « aggravée : » un rapport d'aviateur signalait que « de nombreuses batteries lourdes s'installaient *sur les deux rives* de l'Yser, dont le total

(1) Cf. à ce sujet et sur les épisodes de la défense de Dixmude les articles, — depuis longtemps célèbres, — de M. Charles Le Goffic, dans la *Revue* des 1er et 15 mars 1915.

paraissait supérieur à cent. » Le général d'Urbal, qui entendait faciliter à l'armée belge le retrait prévu, n'en voyait qu'un moyen : intensifier l'attaque au Sud de Dixmude; le colonel Deville, à la tête d'élémens de la 42ᵉ glissant vers cette région, se rendait à Woestern, à la disposition du général de Mitry, dans la direction de Zuydscoote. Le reste continuait à organiser défensivement, dans la journée du 28, la voie ferrée, tandis que les marins de Ronarc'h repoussaient à Dixmude de nouveaux assauts. « La splendide attitude et la résistance des marins, écrit avec émotion un témoin, excitaient dans l'armée belge une généreuse émulation et, si réduite qu'elle fût par des pertes cruelles, celle-ci disputait, avec une nouvelle énergie, le terrain pied à pied. « A la 42ᵉ division, la 38ᵉ, naguère débarquée, venait par ailleurs s'ajouter et toutes deux, — avec la 89ᵉ division territoriale, — constituaient un magnifique corps, le 32ᵉ, placé sous les ordres de « l'Africain, » — comme vont l'appeler certaines dépêches, — ce général Humbert, l'homme de Mondement, bien digne de servir sous un d'Urbal, sous un Foch; sa mission était tout à la fois de défendre le front attaqué et de pousser vivement la diversion au Sud-Est de Dixmude, dans la direction de Clerckem-Zaaren-Thourout.

L'eau s'avançait sournoisement, l'inondation recevant toutes les douze heures un nouvel aliment. Le 28, à la fin de la journée, une légère couche d'eau continue s'étendait entre Nieuport et Ramscapelle et, au rapport du génie belge, passait par-dessus le pavé même du chemin de Ramscapelle; tous les fossés débordaient d'une eau jaune, et des tranchées allemandes envahies on voyait sortir les ennemis effarés. De notre côté, on suivait avec une impatience inquiète la marche de l'inondation qui, écrit un témoin le 29 au soir, « s'étend bien lentement. »

Cette impatience s'expliquait : dans les journées du 28 et du 29, l'ennemi attaquait furieusement, les pieds dans l'eau et d'autant plus enragé. Le 28, ce fut surtout entre Pervyse et Dixmude; il se heurta aux soldats de la 42ᵉ, à quelques élémens belges et aux marins, tandis que, sous cette couverture, les divisions belges se repliaient en bon ordre derrière la chaussée dont l'eau commençait à lécher le revers. On attendait la quatrième marée après laquelle l'inondation deviendrait sérieuse. Le 29, un brouillard épais enveloppait choses et gens : il favorisait l'ennemi qui, après une canonnade violente de dix heures à treize heures cinquante, attaqua en rangs serrés de Pervyse à

Dixmude : nos tirailleurs le rejetèrent cependant au Nord-Est de la station de Pervyse ainsi que sur Klosterhoek et Vicogne, tandis que l'amiral repoussait, en avant de Dixmude, le dixième assaut. Mais l'ennemi poussait fiévreusement son artillerie dans la boucle et sur la rive gauche.

Maintenant, l'inondation était si incommode que l'État-major allemand devait s'en préoccuper. Sa proie allait lui échapper. Il fallait dans les vingt-quatre heures et quand, au risque d'enfoncer dans l'eau parfois jusqu'à la ceinture, on le pouvait encore, pousser jusqu'à la voie ferrée, en saisir, à tout prix, un point et, en franchissant ce faible rempart, rendre vaine l'inondation. Le 30, ce fut une ruée sur Ramscapelle tenue par les Belges. Ceux-ci furent balayés à cinq heures du matin et déjà les Allemands, maîtres de la voie, poussaient leurs *hourras* de victoire : ils dépassaient la station, le village, couraient vers l'Ouest ; ils étaient hideux, mouillés jusqu'à mi-corps, crottés jusqu'aux cheveux, mais d'autant plus excités à élargir la trouée, ne fût-ce que pour échapper à la plaine inondée. A midi, de Dixmude à Nieuport courut la consternante nouvelle : le nouveau front était percé et l'inondation déjouée par l'ennemi.

IX. — LA BATAILLE DE L'YSER : LE COMBAT POUR RAMSCAPELLE

« L'*incident* de Ramscapelle, écrivait à quatorze heures le général d'Urbal au général Humbert, ne modifie pas mes intentions (d'offensive sur le Sud). *Grossetti rétablira certainement la situation*. Donnez-lui un bataillon et un groupe, si vous le jugez nécessaire ; mais ne vous laissez pas influencer par ce qui se passe de son côté : vous vous habituerez comme moi, ajoutait-il presque plaisamment, à avoir mal à l'épaule gauche. »

Et, en effet, tandis que la 38e division attaquait au Sud sur le front Merkem-Luyghem en liaison avec le groupe Mitry, Grossetti jetait, dès le 30, à quatorze heures, sur Ramscapelle, avec mission de reprendre à tout prix village et chaussée, un bataillon du 151e, un du 8e tirailleurs, un du 4e zouaves et le 16e chasseurs à pied, le 7e de ligne belge devant déborder, cependant, le village au Sud et au Nord.

L'attaque fut d'abord brisée par des mitrailleuses placées à la lisière Ouest du village. On fit appel à l'artillerie pour une nouvelle préparation. Pendant qu'entre Pervyse et Dixmude,

une attaque allemande était enrayée, on donnait à Ramscapelle un nouvel assaut. Les grosses pièces allemandes faisaient rage sur toute la ligne, mais les abords de Ramscapelle surtout semblaient un enfer. Sans se laisser intimider, aux cris de « Vive la France ! » nos troupes, zouaves, tirailleurs, chasseurs, fantassins, et les Belges aux cris de « Louvain, Louvain ! » se ruèrent... Moment critique : si le village reste une nuit de plus, avec la chaussée, aux mains de l'ennemi, la bataille de l'Yser peut tourner en irréparable défaite. Avec des pertes cruelles nos gens avançaient : les lisières Ouest et Nord du village sont prises, on se bat maintenant maison par maison : on se prend à la gorge, mais les Allemands reculent. A la chute du jour, on a le village et, dans la nuit, une attaque à la baïonnette permet de reprendre la chaussée d'où les ennemis sont rejetés dans l'eau, — maintenant haute, 400 prisonniers restant entre nos mains. Des reconnaissances aussitôt poussées au delà de la voie ferrée peuvent constater avec quelles forces l'ennemi a opéré. Dans les flots bourbeux de la nouvelle lagune, on voit se débattre un monde de blessés. L'ennemi en fuite a maintenant regagné la rive droite de la rivière qui, sur le terrain inondé, se distingue à peine.

Le 31, l'inondation a gagné Pervyse : déjà, les environs de Dixmude s'imbibent. Le 16e chasseurs achève de nettoyer d'Allemands quelques maisons au Nord de Ramscapelle où ils se sont défendus avec grand courage et « vide les caves. » L'ennemi ne réattaque pas, ne manifestant sa rage que par un bombardement plus violent que jamais. Cruellement déçu, (les prisonniers avouent que deux divisions ont attaqué et que l'Empereur est arrivé,) plus cruellement éprouvé, (ses pertes semblent énormes,) (1) il soufflait, tandis qu'attaqué vers Luyghem et Merkem, il est obligé d'y renforcer sa défense. « L'ennemi, écrit un sous-officier allemand du 24e d'infanterie de réserve, occupe une position colossale, » et la surprise autant que la déception allemande se révèle dans le mot du sous-officier Seipel : « *Nous avons affaire à trop de Français.* »

(1) Un rapport trouvé le 2 novembre sur un mort à Bixchoote révélera que le lendemain de Ramscapelle un *régiment* n'avait plus à mettre en ligne que 350 hommes. Le sous-officier Seipel, de son côté, dit dans son carnet que la 6e division a subi « des pertes considérables. » Un officier prisonnier dira, le 3 novembre, que la seule bataille du Bas-Yser a coûté aux Allemands 30 000 hommes, dont 10 000 morts.

Le 1er novembre au matin, une nappe d'eau continue d'où émergeaient des îlots de verdure, s'étendait de Nieuport aux environs de Dixmude. Deux canons lourds et quelques pièces de campagne s'apercevaient, enlisés, battus par le flot sur lequel flottaient mille débris hideux.

L'ennemi avait reculé derrière la rivière. Un rapport d'agent anglais signalait qu'il « devait retirer des troupes du Nord pour renforcer l'attaque sur Ypres. » Et, de fait, les Allemands semblent abandonner tout espoir sur le Bas-Yser; le 3, les Belges leur reprennent Lombartzyde. Nos ennemis sentaient bien que, sur l'Yser, la partie était perdue. « Notre empire est sur l'eau, » avait dit un jour leur Empereur, on se répétait le mot avec une ironie légitime. Cette mer dont les incursions, jadis, faisaient pour les gens du *Noordland* une ennemie, on l'avait appelée en alliée contre un fléau mille fois pire. Maintenant, elle s'étendait, teinte de sang allemand, entre l'armée belge échelonnée derrière la chaussée, — pour combien de mois, d'années, — et les ennemis déçus, furieux.

Cependant, sur la rive droite même, comme une presqu'île, le redan de Dixmude tenait bon. Un fier marin maintenait les drapeaux des deux nations, comme au-dessus d'un cuirassé battu par le flot. Les fusiliers, qui parfois s'étaient étonnés du sort qui les faisaient *terriens*, souriaient de voir la mer revenir à eux, vieille connaissance qui maintenant les aidait à braver « le Boche. »

C'est contre ce redan insolemment avancé que l'Allemand allait s'acharner, tandis qu'il s'efforcerait, nous l'allons voir, de chercher plus au Sud l'accès des ports de la Manche. Il le fallait bien; il n'était plus permis, ricanaient en 1672, après l'ouverture des écluses, les soldats de Guillaume d'Orange, il n'était plus permis au grand Roi Louis « que *de faire les sièges que les eaux et les marées permettraient.* » On en pouvait dire autant de Guillaume II le 1er novembre 1914. Ypres après Dixmude allait subir ses assauts. Mais Dixmude, hier droite de la bataille de l'Yser, devient gauche de la bataille d'Ypres. Celle-ci bat déjà son plein. Et il nous faut, avec les deux armées, glisser vers le Sud.

Le premier acte du drame était clos. L'Allemand n'avait pu saisir sa première proie.

LOUIS MADELIN.

(A suivre.)

MARSEILLE
PENDANT LA GUERRE

10 mai 1917.

Dans le train, qui m'amène de Nice à Marseille, nous sommes un grand nombre debout, tout le long du couloir, envahi par les soldats et les officiers permissionnaires. Et la prise de possession du convoi par les foules militaires continue à toutes les stations importantes : il en monte à Antibes, à Cannes, à Saint-Raphaël, à Fréjus, à Toulon, par colonnes profondes, par groupes compacts, par vagues d'assaut. On se bouscule, on se serre, on se tasse comme on peut. A mes pieds, un jeune fantassin, écrasé de fatigue et de sommeil, est assis sur son derrière, la tête appuyée contre sa musette en guise d'oreiller. De l'autre côté, un aspirant de marine ne sait quelle posture prendre, pour caser son long corps. Près de lui un monsieur à décoration et à beau pardessus fait une tête austère au milieu du vacarme formidable qui emplit tout le wagon.

Derrière nous, comme dans le couloir, tout est bondé. Des matelots, des fusiliers marins, retour de Salonique, — parmi lesquels beaucoup de Bretons, — se prélassent sur les coussins des premières classes. Oubliant les transes et le harassement d'une traversée longue et mouvementée, ils sont comme pris d'une ivresse à la pensée de revoir bientôt le pays. Ils parlent, ils crient avec une sorte d'exaltation. Ils paradent aussi pour les femmes, en contant leurs alertes ou leurs exploits. Il y a là

une bande de petites bonnes foréziennes et dauphinoises qui ont servi, tout l'hiver, dans les hôtels de la Riviéra, et qui s'en retournent, comme les matelots, au pays, la saison étant close. Des bourgeoises, hiverneuses, femmes d'officiers, leur font vis-à-vis : toutes les classes sont confondues, il n'y a plus de classes. Ou plutôt, il n'y a plus qu'une classe, image officielle de la nation une et indivisible devant l'ennemi... On roule dans le noir et la chaleur. Il est dix heures du soir. Le train a du retard, et l'on s'arrête aux moindres stations, où l'on continue à embarquer du monde, toujours des permissionnaires, qui s'empilent comme ils peuvent dans les recoins ou les réduits encore libres. On n'ose plus se demander quand on arrivera, tant cela traîne, tant le trajet parait devoir être interminable. On s'impatiente, on s'énerve dans l'air orageux et suffocant. Alors les petites bonnes de Saint-Étienne et de Saint-Marcellin, pour tuer le temps, tirent des cahiers de chansons de leurs sacs à main, et se mettent à chanter *le Poilu de Verdun*, ou *le Fusilier de l'Yser*... Immédiatement, les énergies se raniment : des voix, des chœurs répondent dans les autres compartimens, dans les voitures voisines, d'un bout à l'autre du convoi, — et la hurlée formidable, couvrant presque le bruit des roues, nous donne la sensation plus dense, plus oppressante de l'énorme foule, qui roule avec nous dans la nuit et la fumée...

Enfin, nous traversons la banlieue marseillaise. A mesure que nous approchons de la gare Saint-Charles, une rumeur sourde, de plus en plus perceptible, semble venir au-devant de notre convoi plein de clameurs et de tumulte. Le train se ralentit toujours, les feux de la voie se précisent et se multiplient. Voici l'arche immense du hall qui s'ouvre là-bas, dans la pénombre, comme une caverne fourmillante et confuse. Une mer humaine encombre les quais. Accroupis sur leurs talons, à la mode orientale et africaine, des milliers de travailleurs algériens et marocains attendent d'être embarqués à leur tour vers des directions mystérieuses. Et, tandis que le train s'enfonce sous la haute nef métallique, on voit s'incliner et onduler sans fin les rouges chéchias, comme des myriades de coquelicots dans un champ crépusculaire. Serrés les uns contre les autres à ne pouvoir bouger, comment vont-ils trouver place dans ce convoi déjà si encombré, si alourdi de chair lasse et

somnolente?... Pourtant, l'assaut recommence, l'effraction violente des portières, dont les loquets se rabattent, au milieu d'une clameur nouvelle, qui s'enfle, qui s'engouffre sous le hall, comme un grand vent farouche sorti de toutes ces bouches et de toutes ces poitrines d'ouvriers et de soldats. D'autres trains croisent le nôtre. Des figures bouffies et hagardes de dormeurs mal éveillés surgissent aux portières, derrière les vitres bruyamment baissées; des visages de toute couleur, des uniformes de tous pays, puis des chevaux, des mulets, des bêtes et des hommes venus de l'autre bout de la planète, Hindous, Sénégalais, Australiens, Canadiens. Dans la stupeur soudaine du sursaut, les yeux s'affrontent, se scrutent intensément au passage, comme s'ils cherchaient à saisir on ne sait quel secret. Oui! pourquoi est-on là? Pourquoi cette rencontre trépidante et brève dans la nuit, cette confrontation inattendue, entre tant de gens qui s'ignoraient, qui se trouvent jetés, brusquement, face à face, pendant une minute, et qui ne se reverront plus jamais? Où court-on? Où s'en va-t-on ainsi, dans les ténèbres et dans l'inconnu, — vers quelle tragique aventure?...

Dehors, sur le terre-plein de la gare, dans la lueur mourante des lampes électriques très espacées, l'agitation se calme, devient presque indistincte. Le flot des voyageurs qui descendent n'est rien à côté de ceux qui partent. Plus loin, l'obscurité est presque complète. Les boulevards en zigzag qui montent vers la station sont à peu près déserts. Les hôtels et les bars ont éteint leurs feux. Les platanes en bordure, vaguement éclairés par de rares becs de gaz, projettent leur ombre sur les façades des maisons hermétiquement closes et sur les hautes portes de chêne des huileries et des chais. C'est le silence d'une petite ville provinciale après le couvre-feu.

Et puis, à mesure qu'on se rapproche des Capucines et des Allées de Meilhan, voici que la rumeur de foule reprend, comme sur les quais de la gare. Cependant, on ne distingue rien, tout est dans le noir. A la croisée de la Cannebière et du Cours Belsunce, la longue voie montante, qui se développe entre la Colonne de Castellane et la Porte d'Aix, et qui perce d'une vague trouée rectiligne la masse confuse des ténèbres, semble une tranchée de voie ferrée dans une région montagneuse. Le plein cintre de l'arc de triomphe bâille sur le ciel nocturne comme la bouche d'ombre d'un tunnel. Mais autour de vous, la rumeur

augmente, des passans vous heurtent jusque sur les refuges des tramways, des groupes nombreux, continus, de promeneurs traversent la chaussée, et, peu à peu, tandis que les regards s'habituent à cette demi-obscurité, on s'aperçoit qu'une foule très dense déborde des trottoirs, circule continuellement par les larges voies sans lumières. C'est étrange, un peu inquiétant, ces gens qui cheminent dans la nuit, cet énorme fourmillement humain, à peu près invisible, et que l'on sent et que l'on devine à la chaleur des corps et des haleines, aux éclats soudains des conversations, où grondent les rauques syllabes africaines, où détonnent çà et là les miaulemens félins, les chevrotemens vieillots des parlers asiatiques et extrême-orientaux : foules de travailleurs et de soldats, déversés par les grands croiseurs militaires ou les grands paquebots transocéaniques, foules élégantes aussi. Comme d'habitude, Marseille perpétue sur ses boulevards son animation nocturne, qui, pour être moins éclatante, est peut-être plus intense encore qu'en temps de paix. La vie continue tout simplement. On flâne, on cause, on prend le frais, ou on essaie de se donner une illusion de fraîcheur. C'est à peine si l'influence inconsciente des ténèbres met une sourdine aux propos et aux rires. Ni dépression, ni tristesse, pas de gaîté indécente non plus. On se délasse après une journée de labeur, voilà tout. On s'adapte spontanément aux circonstances, chacun accepte sans récriminer sa part d'obligations civiques : on sait que c'est la guerre !



Quelle différence pourtant avec la Marseille bruyante et joyeuse d'autrefois, aux cafés et aux bars tout reluisans de dorures, et dont les hautes glaces, en des perspectives mouvantes et sans fin, reflétaient les terrasses encombrées de flâneurs cosmopolites, sous le givre éblouissant des globes électriques ! Cette arrivée dans le noir me surprend un peu : elle contraste singulièrement avec d'autres arrivées, si je puis dire, plus triomphales. Néanmoins, cette Marseille voilée d'ombre et tendue dans un effort insolite peut bien dépayser mes yeux, elle ne contredit point, elle fortifie au contraire l'idée superbe et tous les rêves de force et de radieuse expansion que je nourris autour d'elle depuis bientôt trente ans.

La première apparition de cette ville extraordinaire, non

point seulement Porte de l'Orient, mais grande Porte mondiale, est liée dans mon souvenir à l'image riante et splendide de toute une jeunesse studieuse, enivrée d'art et de poésie, gais compagnons qui s'élançaient avec tant de confiance vers un avenir renouvelé, et dont beaucoup déjà sont morts dans les batailles de cette dernière guerre. Quelques-uns furent mes premiers élèves : c'est un honneur et un pieux devoir pour moi que de les commémorer au seuil de ces pages à la gloire de Marseille et de la Provence.

Parmi ces visages, maintenant plus que virils, émerge d'abord, pour moi, celui de leur chef de chœur à tous, — de Joachim Gasquet, poète et dramaturge, le tempérament lyrique le plus vigoureux et le plus complet que je connaisse depuis Banville et depuis Hugo lui-même. Je songe à lui avec orgueil et attendrissement. Lorsque je l'avais pour élève au lycée d'Aix, sa ville natale, je sortais de l'École normale ; je n'avais jamais connu de poètes que dans les livres. Et voilà que, sous la figure de ce jeune homme de quinze ans, la poésie vivante venait au-devant de moi, portant sur son front tous les signes et toutes les promesses du génie adolescent. D'instinct, je l'aimai aussitôt comme un frère plus jeune, parce qu'il m'offrait déjà réalisé et épanoui tout ce qu'on avait comprimé et presque atrophié chez moi. Je sentais en lui les mêmes richesses intérieures, une force, une fougue, un jaillissement lyrique, que ni les duretés de la vie, ni les austérités chagrines de la discipline scolaire n'avaient jamais contrariés. Je l'aimais surtout parce que je croyais deviner en lui la génération qui referait la France. Lorrain, vivant à deux pas de la nouvelle frontière, faisant chaque année de longs séjours dans nos provinces annexées, je voyais, par comparaison, que notre pays était bien malade, malade faute de volonté, d'énergie persévérante, d'audace, d'esprit d'entreprise, de sentiment de sa grandeur et de toute grandeur. Or ces instincts vitaux, je les trouvais impatiens de s'affirmer et de resplendir chez ce jeune poète aixois. Sans en avoir précisément conscience, je lui donnais le conseil que Ferdinand Bac prête à un vieux seigneur de l'ancienne France disant à son fils : « Souvenez-vous de faire grand, dussiez-vous y périr ! » Nul n'était mieux préparé que Gasquet pour écouter de telles suggestions. Nous nous exaltions alors dans un même culte pour la Vie, la Lumière, symbole de la vie

ardente et magnifique, l'Empire, suprême efflorescence de toutes les énergies d'une race, et avec cela, — ce qui est bien méridional et bien lorrain aussi, — besoin profond de l'ordre, aspiration confuse vers la discipline, affirmation un peu anarchique de la Loi. Tout cela me ravissait chez mon élève, qui était déjà mon ami. Je sentais que si mon pays devait continuer à vivre, c'était grâce à de riches natures comme celle-là, grâce à des hommes pétris dans cette pâte, taillés d'après cet idéal. Depuis, j'ai connu des poètes plus fins, plus distingués, plus artistes, plus émouvans ou même plus profonds; je n'ai trouvé chez aucun le bouillonnement de sève lyrique qui s'épanchait dans les vers de Gasquet. C'est la source poétique la plus opulente que j'aie connue. Et, par son sens de la grandeur, il s'apparentait aux générations héroïques du Romantisme et de la Pléiade. Parmi les derniers serviteurs, ou les derniers névrosés d'une littérature assurément très raffinée, mais expirante, il était un vivant.

C'est avec lui que j'ai découvert Marseille, voilà longtemps déjà. Notre commune admiration pour cette grande ville de transit et de commerce n'inspirait que du mépris dans les cénacles littéraires d'alors. Il y avait, en ce temps-là, une École d'Aix, dont Gasquet était vaguement le chef, d'ailleurs assez mal écouté et suivi. Il y avait aussi une École de Toulouse, voire une École de Marmande, et, si je ne m'abuse, une École de Perpignan. Dans ces petits milieux étroitement régionalistes, on jugeait avec dédain nos enthousiasmes marseillais. Même en Provence, il était de bon ton de sacrifier Marseille à Aix, — Aix-la-savante, la ville aux vieux hôtels et aux fontaines mélodieuses, dont personne plus que nous n'a aimé la majestueuse et mélancolique décrépitude. Les admirateurs d'Aix se détournaient, avec de petits airs mijaurés, de cette Marseille bruyante et quelque peu triviale, de ce perpétuel roulement de charroi, de ce vacarme strident de locomotives et de sirènes, de ces foules, de cette poussière, de toute cette agitation vulgaire enfin !... Gasquet et moi nous nous y délections. Il se montrait assurément moins sensible que je ne l'étais à la beauté extraordinaire de ce paysage de mer et de montagnes, — paysage si vaste et si varié qu'à chaque séjour j'y fais de nouvelles découvertes, beauté d'un si haut style qu'il faut bien avouer que, décidément, il n'y a rien de pareil en Méditer-

ranée. Mais ce qui nous émouvait surtout l'un et l'autre, c'était moins le spectacle réellement incomparable que le foyer d'énergie provençale et française qu'est Marseille. Pour qui sait entendre sa leçon, cette grande ville affairée et matérielle est une étonnante excitatrice d'exaltation poétique et d'activité positive. Assis à une table de cabaret, sur les quais du Vieux-Port, tandis que les portefaix pieds nus escaladaient les balancelles chargées d'oranges ou les lourds cargos regorgeant d'arachides et de caroubes, nous nous grisions à la contempler. Marseille nous apparaissait comme un lieu de splendeur, de force, de luxe, de volupté, de vie large, active et joyeuse...

Quant à Gasquet, un voyage à Marseille le mettait pour des semaines dans l'état lyrique. De temps en temps, il venait y faire son butin d'émotions et d'images, et, périodiquement, nous avions coutume de nous y rencontrer. J'arrivais d'Alger, et lui, de sa vieille maison familiale d'Aix-en-Provence. On se rejoignait dans un café de la Cannebière, et, tout de suite, sitôt le premier déjeuner expédié, il m'entraînait dans des courses folles et qui ne prenaient fin que lorsque, rendu, harassé, je demandais grâce. On partait sans savoir pour où, ni pourquoi : l'essentiel était de partir. Brandissant une canne, l'air inspiré, les yeux brillans, les lèvres vermeilles et comme humides d'un fruit où il aurait mordu, solide sur ses mollets trapus de fantassin, Gasquet dévorait l'espace, pendant des kilomètres et des kilomètres, sous le soleil ardent et les flots de la poussière. Enfin, très tard dans la soirée, après des courses sans nombre, on rentrait en ville : je me laissais choir à demi mort de fatigue sur un banc du Café-glacier, tandis que mon compagnon, agitant sa canne, commandait intrépidement un bock et proclamait, devant nos voisins ahuris, que cette journée était « un pur *triomm'phe!...* »



D'habitude, on commençait par monter chez Valère Bernard, qui était déjà officiellement le peintre de Marseille. Il avait alors son atelier tout en haut du boulevard Notre-Dame, proche le sanctuaire de la Garde, dans une vieille maison très grande, que je ne me rappelle plus que confusément et que je me représente comme une sorte de hangar maritime, plein d'agrès, de câbles, de cordages, de choses obscures et entassées,

qui sentaient le goudron et la salure marine. Ce dont je suis sûr, c'est qu'il y avait une écurie au rez-de-chaussée : la bonne odeur saine des chevaux et des fourrages pénétrait, à travers les vieux planchers disjoints, jusque dans le studio. Respectueusement, nous grimpions un roide escalier obscur et tout droit, qui débouchait sur le palier du maître. A toute heure nous le trouvions au travail, drapé dans sa longue blouse, comme un prêtre en surplis. Nous admirions de vastes compositions symboliques à la Puvis de Chavannes, qui étaient de mode en ce temps-là, ou nous nous penchions sur des suites d'eaux-fortes, que l'artiste feuilletait d'une main complaisante, et qu'il mettait sous nos yeux, sans rien dire. Un silence auguste, chargé d'émotions et de pensées, emplissait l'atelier. Notre hôte nous montrait notamment sa fameuse série sur *La Guerre*, qui prend aujourd'hui une sorte d'actualité prophétique : c'étaient des scènes de carnages et d'émeutes, de batailles, de parades et d'orgies militaires. Gasquet était surtout sensible aux aspects orgiastiques et dionysiaques de ces gravures. L'inspiration s'emparait de lui, et, à partir de ce moment jusqu'à la fin de la journée, partout où nous allions, chez tous nos amis, devant tous les sites célèbres de Marseille, les alexandrins et les strophes jaillissaient de lui en un flux torrentiel.

Il m'emmenait à l'extrémité du Prado, sur la route de Montredon, où il passait les mois d'été avec sa jeune femme, dans une villa au bord de la mer, et là, devant le cercle éblouissant du golfe et les îlots crayeux de Planier et du Château-d'If, il se mettait à déclamer :

Le matin frissonnant, semé d'îles tranquilles,
Pose ses mains au front des villes.
Elles s'éveillent en chantant.
Les forgerons joyeux jettent sur leur enclume
Un bloc nouveau. La mer s'allume,
Les pins boivent le jour flottant.
. . . .
Un long moment, la mer de roses se couronne,
Les roches d'or qu'elle environne
Sont les autels aimés des eaux.
Des vaisseaux, qui des dieux montrent encor la trace,
Vont emporter toute une race
Plus joyeuse que les oiseaux..

Il était la voix lyrique et triomphale du paysage. Surtout, il débordait de vie, de confiance dans la vie, dans l'avenir, dans une France régénérée par des disciplines à la fois neuves et traditionnelles.

D'autres jours, nous étions à l'Estaque, à l'heure du crépuscule. Par delà les mauves du couchant, qui se déployaient à travers tout l'espace, et la suavité infinie des eaux, la Vierge d'or resplendissait au sommet de la Colline sainte. Gasquet était alors fiancé, il éprouvait d'avance toute la ferveur de l'ivresse nuptiale. Aussitôt il chantait :

O sœur, que j'ai connue au milieu des victoires,
Sagesse de mon cœur, ordre parfait des temps,
Sous les astres pourtant, *là-bas, des guerres noires*
Foulent sous leurs chevaux les autels du printemps.

J'irai, jadis mon peuple a labouré le monde.
Il s'endort à présent à l'ombre des vieux murs.
J'ai faim, j'ai soif pour lui, qu'il se lève et réponde,
Qu'il se dresse, affamé : les temps nouveaux sont mûrs!

Victoire, tout mon corps nourri de ta puissance,
J'irai, j'exciterai cette race à mon tour,
Astres, d'un siècle d'or annoncez la naissance :
Sur la terre et la mer, la joie est de retour.

La Victoire! C'est la haute montagne bleuâtre, qui domine la plaine d'Aix et dont le nom perpétue le souvenir de la défaite des Cimbres et des Teutons écrasés par les légions de Marius. Sa silhouette symbolique a hanté toute l'enfance et l'adolescence de Gasquet, elle domine son œuvre comme son paysage natal. Souvent, il me conduisait vers elle, par les chemins ombreux du Tholonet, et, sous les aiguilles des pins, en face de cette muraille géante qui barre tout l'horizon, il me récitait son *Départ d'Héraclès :*

La pluie a fécondé, ô forêt, tes cheveux.
Je suis pareil à toi, mais plus que toi prospère.
Je sais l'auguste nom que m'a légué mon père.
Je suis libre et vivant, car je sais et je veux.

Dieu brûle au fond de moi, son souffle est sur ma face
Rien ne pourra jamais arrêter mon élan,
Et quand je monterai sur mon autel brûlant,
A mes pieds j'entendrai chanter toute ma race.

O mère, bénis-moi : je pars vers l'avenir.
Pour me voir plus longtemps, gravis ces hautes roches.
Quelqu'un m'appelle au loin, je pars, les temps sont proches.
Baise au front le héros que je vais devenir!

Ce qu'il y a d'étonnant dans ces vers de jeunesse, dont les plus récens datent de vingt ans au moins, — ces vers enivrés, comme gonflés de force et délirans de joie, — c'est le perpétuel pressentiment du départ tragique, de la guerre inévitable. Lorsqu'elle fut déclarée, Gasquet me dit simplement ce mot : « Enfin! » Et je le vis partir en effet pour ce grand départ depuis si longtemps pressenti, lui, simple caporal aux tempes déjà grises, avec les territoriaux de son escouade. Sain et sauf par miracle, nommé porte-drapeau à cause de sa bravoure et de son ascendant sur ses hommes, il a subi plusieurs saisons dans les tranchées de Lorraine. Au lendemain d'une longue convalescence, il m'écrivait cette lettre, la dernière que j'aie reçue de lui : « J'ai repris ma vie guerrière. Je puis passer des nuits à l'affût dans la neige, courir par des sentiers gelés, monter à cheval... Par exemple, il fait un froid terrible, 14 au-dessous de zéro, mais nos hommes préfèrent ce gel à la boue et aux pluies. Ils sont étonnans de tranquille endurance. Nous sommes en pleine Argonne, dans des vallons neigeux, boisés, tout déchiquetés par la guerre de mines, les torpilles et les obus. C'est une guerre toute nouvelle pour nous. On s'y fait vite : il y a du soleil, c'est l'essentiel! »

Les autres, ses compagnons de jeunesse, ses camarades de collège, ses émules en poésie, ses cadets et ses disciples, communient-ils avec lui dans cette confiance, dans cette joie indéfectible? Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup sont morts devant l'ennemi, comme les Lionel Des Rieux, les Léo Latil, et combien de jeunes Marseillais et Provençaux plus obscurs! Beaucoup aussi ont donné leurs enfans, comme le poète Paul Souchon, mobilisé à quarante-deux ans avec ses deux fils : le plus jeune, un adolescent aux yeux de pervenche et au front déjà pensif, est tombé sous les balles allemandes. Parcourez maintenant la région : presque tous les foyers sont en deuil. Dans un petit village près de Gardanne, un vieil homme me disait qu'il y a déjà cinquante morts. Ces Provençaux ont su noblement mourir. Pourtant, leurs aînés avaient rêvé pour eux

un autre destin que cette mort, même glorieuse. C'est une France digne d'eux qui leur a manqué beaucoup plus qu'ils n'ont manqué à la France. A cette ardente jeunesse, au lieu des vagues aspirations qui la firent se gaspiller en de vaines aventures, il aurait fallu un idéal national bien défini, avec un chef pour la conduire. Mais il ne se peut pas que leur sacrifice demeure inutile : plus que jamais nous devons à leur mémoire d'espérer...

***

Leur souvenir m'accompagne à travers les rues de Marseille, transformées par la guerre. S'ils ne sont plus là, si l'habituelle population masculine de travailleurs et de négocians a sensiblement baissé, — en revanche la figuration cosmopolite est devenue quelque chose d'énorme et d'envahissant. Les Balkans, l'Asie-Mineure, l'Afrique du Nord et l'Afrique occidentale, l'Orient et le Moghreb se déversent sur la ville à flots toujours plus nombreux et plus denses. Des fonctionnaires m'assurent qu'en ce moment Marseille a plus de six cent mille habitans.

Le nombre des Hellènes a considérablement augmenté depuis la guerre. Ces métèques qui, en temps normal, constituent à Marseille une importante colonie, se sont vus renforcés par des bandes de fugitifs venus de l'Archipel, de Constantinople et du Levant. Dans le quartier qu'ils affectionnent, entre la Cannebière, la place de la Bourse et la rue du Jeune-Anacharsis, les cliens se pressent aux devantures des cafés peints en bleu et blanc, les couleurs du pavillon hellénique. Des inscriptions en lettres grecques signalent aux nouveaux débarqués les lieux de rendez-vous de leurs nationaux, — *Caphénia* et *Xénodochia,* — avec la nomenclature de leurs boissons et de leurs mets favoris. Ils sont beaucoup (beaucoup plus qu'on ne pense), mais ils font le moins de bruit possible, et l'on dirait qu'ils s'évertuent à ne pas tenir de place. Un deuil, ou une pudeur, paraît peser sur leurs conciliabules. Des groupes restent, pendant des heures, assis autour d'une petite table, devant un verre de mastic. Silencieux et fertiles en ruses, ils méditent dans leurs cœurs des combinaisons profondes. Quelques hommes mûrs, aux nez en bec d'aigle et aux fortes moustaches de pallikares, égrènent, entre leurs doigts velus, le chapelet d'ambre

cher aux Orientaux. Un vieillard tourne fébrilement la queue d'une rose rouge, tandis que ses petits yeux gris sont comme perdus dans des calculs qui semblent franchir des mers lointaines....

Leurs voisins, les Serbes, se font aussi remarquer par leur affluence insolite : officiers aux uniformes flambant neuf, aux buffleteries et aux bottes éblouissantes, ouvriers et paysans aux complets minables, tout déteints par l'eau de mer et les averses. Parmi eux, des Juifs de Salonique, et même des Juifs algériens et tunisiens. Je reconnais, sur les têtes des femmes, les mouchoirs de soie à double corne pendante, qui emprisonnent les chevelures de nos Rébecca et de nos Esther, dans les petites rues d'Alger, aux alentours de la place Randon. En général, tout ce qui est algérien et marocain a élu domicile aux environs d'un terrain vague, qui s'étend derrière la Bourse, sur l'emplacement d'un vieux quartier, prodigieusement sordide et pittoresque, démoli à la veille de la guerre, pour y faire un square. J'y cherche en vain les venelles noires et fétides, encombrées de tas d'ordures, où de perpétuelles tendues de linges claquaient aux fenêtres, sous les coups du mistral, mais qui portaient des noms si poétiques : rasée la rue Ventomagy, et la rue de la Pierre-qui-rage! La rue de la Lune-d'Or est réduite à un misérable tronçon. Quant à la rue Pavé-d'Amour, elle a perdu tout un côté de ses maisons.

C'est une désolation. Une plaie béante s'ouvre dans le vieux Marseille, un grand espace bouleversé et coupé de ruines, comme effondré entre la Bourse et la Nouvelle Poste. Sous le soleil méridional, qui dore étrangement les vieux murs, qui prête une noblesse au moindre débris architectural, ces ruines marseillaises vous évoquent tout de suite un paysage romain, une sorte de *Campo vaccino*, où courent les poules et les coqs du voisinage et où il ne manque que les buffles des anciennes estampes. Pour peu qu'on y mette de bonne volonté, l'illusion est elle-même assez complaisante. Là-haut, cette tour moyenâgeuse, avec ses croisillons et ses mâchicoulis, au-dessus d'une grande bâtisse aux murailles dénudées, c'est la tour carrée du Capitole dominant la Maison du Sénateur. A gauche, cette église rococo flanquée d'un campanile italien, ce ne peut être que Saints-Cosme-et-Damien. Cette voie, pavée de larges dalles et à demi enfouie sous les décombres, c'est l'amorce de la *Vie*

sacra, avant les fouilles du Forum. Et partout des racines de murs, des semblans d'atriums avec des restes de mosaïques, évidemment de la décadence, des voûtes éventrées à fleur du sol... Dans un coin, une petite place rustique, ombragée de quelques platanes, où l'on découvre une fontaine murmurante, entourée d'un bassin quadrangulaire et de baquets pour les laveuses. Une Napolitaine dépenaillée remplit au goulot de la fontaine un affreux bidon à pétrole, en guise de seau, puis elle le place sur son épaule, — et la voici qui s'avance avec le même rythme et la même dignité que si elle portait une amphore. Derrière elle, sur le rebord de la vasque, un Arabe lave du linge, en le pressant en cadence de ses deux pieds nus, à la manière des foulons antiques.

Dans ce terrain vague, aux vestiges hétéroclites, on perd la notion des temps et des milieux. Rome et l'Afrique s'entremêlent et s'embrouillent. Sur les côtés de ce moderne *Campo vaccino*, il y a des cafés maures, hantés par toute une clientèle en chéchias, en gandouras et en culottes bouffantes. Semblables à des autels domestiques, les cheminées lambrissées de faïences peintes exposent leurs burettes et leurs petites tasses aux couleurs crues, que le *kaouadji* apporte toutes fumantes aux joueurs d'échecs accroupis sur les nattes des divans. En face, proche la vieille église dominicaine de Saint-Canat, les Balkaniques ont établi des cafés turcs, aussi primitifs que ceux de leurs voisins, mais beaucoup moins pittoresques : de misérables bancs de bois y remplacent les divans, et l'attitude sans gloire de ces pauvres exilés, le ton discret et comme craintif de leurs conversations forment un vif contraste avec les façons tapageuses et un peu brutales des autres, avec les sonorités cuivrées des gosiers africains.

L'Afrique est, ici, maîtresse. Elle règne, à peu près sans conteste, sur la majeure partie de la Vieille-Ville, où ne s'aventurent guère ni les Français de la métropole, ni les Britanniques, ni les Hindous. Par la Grand'Rue, qui traverse le *Campo vaccino* et le ci-devant boulevard de l'Impératrice, l'infiltration africaine pénètre jusqu'au cœur de l'antique Massilia, et, par les rues aquatiques et grouillantes du Vieux-Port, elle monte jusqu'à la caserne, où sont campés les coloniaux, et ainsi elle submerge toute la vieille acropole massiliote. Ces quartiers regorgeans de restaurans populaires, infestés de bouges et de

cabarets borgnes, semblent appartenir exclusivement à l'armée d'Orient et à l'armée d'Afrique. Messieurs les Sénégalais s'y pavanent, par petits groupes conquérans au milieu des turcos, des tirailleurs, des spahis, fiers de leurs manteaux rouges, de leurs chamarres et de leurs belles bottes. De jeunes officiers indigènes y viennent aussi étaler avec complaisance les cuirs jaunes de leurs ceinturons et de leurs molletières. Quelques fantassins italiens en uniforme gris-vert, des fils adoptifs de Marseille, exhibent, çà et là, les étoiles nickelées de leurs collets. Mais c'est le Croissant qui triomphe sur la plupart des coiffures militaires, képis, tarbouches, et chéchias, — le croissant de la vieille Afrique phénicienne, à qui l'Islam l'a dérobé. Toute cette soldatesque, qui fait sonner ses souliers ferrés sur les pavés gras de la Vieille-Ville, tous ces jeunes gars au teint d'ébène et aux yeux de gazelle sont des enfans de la Déesse lunaire, celle qui s'intitulait « la Reine des choses humides, » — la Rabbetna, qui dilate les pupilles des chats, qui gonfle les coquillages et qui putréfie les cadavres...

Cette Reine humide et méphitique, maîtresse des germes et des pourritures, on dirait qu'elle a élu domicile ici, comme en une colonie de son choix, à cause de la véhémence des odeurs, du foisonnement de l'ordure, et, si l'on peut dire, de l'invraisemblable splendeur de l'immondice. Tous les habitans de ce quartier semblent d'ailleurs se porter à merveille. De même qu'en Orient, la virulence de la saleté tue le microbe. Mais cette invasion d'Africains et d'Orientaux a produit, dans ces ruelles qui sont comme des égouts à ciel ouvert, une telle recrudescence de gadoue, de détritus et d'épluchures, que, pris de découragement devant l'opulence des tas, les services municipaux rendent leurs balais.

Pour oublier cette pestilence et le délabrement farouche de ce quartier, je cherche vainement un endroit propre, une silhouette de bâtisse qui n'attriste pas mes yeux. Je salue au passage, près de l'Hôtel de Ville, la Maison aux Chimères, avec son portail de la Renaissance, et la sombre Maison de Diamant qu'autrefois j'ai chantée, et, sur la place des Accouls, ce bel hôtel Louis XVI, dont on a fait un local administratif. Mais de sordides voisinages vous gâtent ces beaux profils architecturaux. Seule une église peut purifier et ennoblir une telle atmosphère. J'entre dans la première qui s'offre. C'est une vaste chapelle en

rotonde, aux voûtes et aux murailles peinturlurées et dorées, encombrée de toute une flore artificielle et de toute une statuaire sicilienne ou napolitaine. Un Christ de grandeur naturelle, aux plaies livides et saignantes, aux genoux couverts d'ecchymoses, est suspendu derrière la porte, près du bénitier... Soudain, la porte s'ouvre d'une poussée brusque et violente. Une vieille femme, complètement vêtue de noir, une mère ou une grand'-mère de soldat sans doute, se précipite à genoux devant le crucifix, le buste élancé en une supplication muette, les mains jointes avec une tension si fervente des doigts extraordinairement allongés, les yeux levés avec une telle ardeur de prière, que cette pauvresse égale en beauté et en noblesse d'attitude les Mères de Douleur les plus illustres. Puis, elle se prosterne, elle baise la terre, et soudain, avec une pieuse familiarité, elle se relève, s'accroupit sur ses talons, s'installe comme chez elle, et, le menton dans la paume de la main, les yeux dardés vers la Tête couronnée d'épines, elle Lui parle, elle Lui conte toute sa souffrance à elle...

***

Ces contrastes, ces foules mouvantes et bigarrées, ce bariolage amusant ne doivent pas nous faire perdre de vue les dessous du décor, — l'importance capitale de Marseille, lieu d'échange et de passage, base militaire de notre défense en Méditerranée. Ni l'opinion ni nos dirigeans n'avaient prévu cette importance. Il a fallu la force des choses, le déroulement automatique des circonstances pour imposer des notions qui auraient dû être présentes et précises depuis longtemps dans les esprits de ceux qui nous conduisent. Je me souviens qu'en 1914, comme je parlais de Marseille au directeur d'un de nos plus considérables *magazines*, celui-ci haussa les épaules, en me disant : « Marseille? c'est trop loin du front! » Personne ne soupçonnait alors que Marseille commande notre front de mer, lequel est au moins aussi nécessaire que l'autre, attendu qu'il assure, pour une très grande part, notre subsistance, nos ravitaillemens en hommes, en vivres et en munitions, nos communications et celles de nos alliés avec nos possessions africaines et asiatiques. Une pareille erreur a été commise au sujet de la Grèce et de l'Espagne. Avant même d'avoir visité ces deux pays, il suffisait d'y appliquer un instant sa réflexion,

pour en comprendre tout de suite la haute importance stratégique et navale. Quand, à la fin de 1915, je signalais, ici même, à travers des réticences et des mutilations imposées par la censure, le danger permanent que l'Espagne représente pour nous, je ne rencontrai que des sceptiques ou des indifférens : depuis, les sous-marins allemands se sont chargés de faire l'éducation de l'esprit public.

Il suffit de parcourir les quais de Marseille, pour sentir de quel poids cette grande ville méridionale, cette seconde capitale de la France, pèse sur les destinées de la Patrie tout entière. Ces kilomètres de môles, de docks, de hangars sont quelque chose de déconcertant pour l'imagination. Déjà, avant la guerre, les ports de Marseille couvraient une superficie immense. On les a prolongés jusqu'à l'Estaque : les travaux ne se sont pas interrompus, malgré les difficultés de la main-d'œuvre. Une Compagnie suisse en poursuit l'achèvement. Bientôt, grâce au canal, qui va relier l'Estaque à l'Étang de Berre et celui-ci au Rhône, Marseille pourra communiquer avec notre réseau de navigation intérieure : la Porte de l'Orient deviendra de plus en plus la Grande Porte occidentale, celle qui amènera la mer au cœur de notre pays.

Sans doute, le transit habituel de Marseille a quelque peu diminué depuis la guerre : les dangers de la navigation en Méditerranée suffiraient seuls à l'expliquer. Si l'on visite les anciens môles, où nos grandes compagnies maritimes ont leurs hangars et leurs pontons de débarquement, on n'y retrouve plus l'animation d'autrefois. La place d'Afrique, centre de cette région mouvementée, est moins encombrée de barriques et de peaux des Pampas, bien que, cependant, des escouades de prisonniers allemands y entretiennent une activité continuelle. Mais la direction du transit s'est déplacée. Aujourd'hui, le grand mouvement du port se détourne surtout, — ce qui est très compréhensible et très naturel, — vers les nouveaux môles, où s'effectuent les embarquemens et les débarquemens de troupes, de subsistances et de matériel, où le génie, l'artillerie et l'intendance ont leurs services et leurs entrepôts.

Un peuple de travailleurs de toute espèce, de tous pays et de toute couleur assure le bon fonctionnement de ces services. Il faut entrer sous les hangars vitrés du môle D pour se rendre compte de ce que mange un corps expéditionnaire, de ce qu'il

exige et de ce qu'il coûte. Annamites, Chinois, Marocains, Espagnols, Grecs et Yougo-Slaves travaillent pour l'armée d'Orient. On lui envoie de la farine, de l'avoine, de l'orge, du maïs, des affûts de mitrailleuses, des caisses d'obus, des fers pour les mulets et les chevaux, des clous à ferrer, des pointes et des varlopes pour les menuisiers, — sans oublier le vermouth et le tabac pour la consolation du poilu. Une longue file de hangars, — qu'on appelle les « îlots de la Chambre de Commerce, » — est occupée par les services de l'habillement et de ses annexes. Plus de vingt-cinq millions d'effets sont passés par les planches de ce dépôt, depuis le commencement des hostilités : uniformes de chasseurs à cheval, de fantassins, d'alpins, de zouaves et de turcos, dolmans, culottes et ceintures sont là empilés sur des rayons qui s'étagent jusqu'au toit. Chaque mois, le tiers de ces provisions doit être renouvelé. Après cela, les fournitures de toutes sortes, que le dénuement et l'insalubrité des régions orientales rendent indispensables : des toiles de tentes avec leurs supports, sont expédiées par ballots, des moustiquaires, qu'on nomme des « tombeaux, » et qui recouvrent tout le corps du patient, comme sous une carte pliée en deux. Et l'on voit encore, dans ces magasins, des machines à coudre pour les tailleurs de régimens, des rasoirs et des blaireaux pour les coiffeurs, des tas de bûches et de charbon pour la cuisine. Plus loin, des amoncellemens de planches et de planchettes, voire des rondins pour le soutènement des tranchées...

Après avoir ainsi prodigué toutes ces fournitures par milliers et par millions, on s'évertue ensuite à en sauver, à en récupérer le plus qu'on peut. Préalablement désinfectés pour la réexpédition et passés à l'étuve dès l'arrivée, des ballots de vieux pantalons et de vieux vestons kakis reviennent à leur point de départ. On les trie, on les détache, on les lave et on les ravaude de façon à les rendre encore utilisables. Des montagnes d'effets usagés se déploient dans des locaux particuliers. On y entrevoit des cavernes, on y longe des falaises de vieux souliers, de harnais, de cuirs de tout genre. Comme les habits, tout cela est trié, nettoyé, assoupli, remis à neuf. Le rebut est vendu à de rapaces trafiquans qui, grâce à d'ingénieuses préparations ou à d'astucieux maquillages, en extraient les chaussures qui s'achètent soixante francs la paire chez les cordonniers élégans.

Ces services, laborieusement organisés, ont leur pendant chez nos alliés britanniques. A côté de nous, les Anglais occupent leurs môles et leurs hangars particuliers, leurs quais d'embarquement et leurs entrepôts. Les mêmes ouvriers cosmopolites sont employés de part et d'autre aux manipulations. Mais il a fallu les encadrer de vieux dockers marseillais : on n'improvise pas plus un portefaix qu'un commandant d'armées, — cela soit dit en passant pour les fauteurs d'une chimérique mobilisation civile! En général, ces Orientaux sont de fort médiocres manœuvres. Un sous-officier qui commande une escouade de ces dockers asiatiques et qui est un véritable contremaître, me faisait remarquer leur paresse, leur négligence, leur tempérament peu débrouillard, et il classait ainsi ses subordonnés par ordre de valeur : tout en bas de l'échelle, l'Annamite, puis le Chinois, le Marocain, le Tunisien, l'Algérien, enfin, au sommet de la hiérarchie, le prisonnier allemand. On constatera que, chez ces travailleurs, les aptitudes professionnelles augmentent, selon leur degré de culture ou d'adaptation européenne. Il est tout naturel que, parmi eux, l'Allemand, en sa qualité d'Européen, manifeste une certaine supériorité. Il lui est facile d'être supérieur à un Annamite ou à un Marocain débarqué du bled. Autrement, il en prend à son aise, comme on dit : il ne peut pas se plaindre d'être écrasé de travail. Et il faut le surveiller sans cesse, car le sabotage n'a point de secrets pour lui : il a tôt fait de déchirer l'étoffe d'une culotte ou de donner un coup de couteau dans l'empeigne d'un soulier.

Est-il besoin de l'ajouter? Ces prisonniers sont très humainement traités. Que la presse germanique n'essaie pas de nous calomnier aux yeux des neutres! Souhaitons seulement que les nôtres aient, en Allemagne, une vie aussi douce que les prisonniers allemands, chez nous! J'ai visité en détail un de leurs campemens : j'ai été émerveillé de la propreté et, autant qu'on peut le leur donner, du confort de leur installation. Pour tous les visiteurs impartiaux, il n'y a qu'un cri :

— Ils sont mieux que nos soldats!

J'assistai au retour d'une équipe, qui rentrait du travail, après une journée torride. Tous portaient de larges chapeaux de paille, dont les bords leur couvraient presque com-

plètement les épaules. Le commandant, qui m'accompagnait, me dit :

— Voyez! ils ont des chapeaux de planteurs, et le territorial qui les escorte n'a même pas de cache-nuque!

Leurs cuisines, leurs réfectoires sont parfaitement tenus. Des lavabos, voire des appareils à douches, ont été installés en maints endroits du campement. Ils ont une infirmerie très convenablement outillée; ils ont même une espèce de casino, un grand hangar à la fois théâtre, salle de récréation et salle de lecture, avec un piano, une bibliothèque, des journaux, — le tout, il est vrai, organisé par les soins d'une association chrétienne helvétique. Je n'oserais pas affirmer que j'y ai vu des fleurs. Au moins, j'ai vu, autour des baraquemens, des jardinets pleins de *gemüth*, où poussaient des légumes. A coup sûr, ce campement n'est pas précisément un lieu de délices! Sous ces abris en planches, nos soldats n'en ont pas d'autres, il doit faire terriblement chaud en été, et, malgré la douceur du climat marseillais, un peu froid en hiver. Mais, comme ils disent, « la guerre est la guerre! » Et ce n'est pas nous qui l'avons voulue!

Néanmoins, si nombreux qu'ils soient, ces prisonniers allemands sont loin de donner la note dominante dans la physionomie nouvelle du port et des quais de Marseille. Là, comme partout, l'Afrique, — notre Afrique, — est triomphante. Il faut assister, entre cinq heures et demie et six heures du soir, à la sortie des docks et des chantiers. Je reconnais bien, au passage, des groupes de Catalans, de Mahonnais, de Valenciens, de Grecs des îles, mais le flot de nos « Bicots » recouvre tout. Ils s'avancent par files profondes, comme une armée en marche. Un chapeau de feuillage enroulé autour de la chéchia, ou un brin de basilic piqué dans la narine, ils piétinent les rails de la chaussée, en gesticulant et en criant très haut, comme des hommes qui vont toucher une haute paie et faire pleuvoir une pluie d'or, là-bas, dans le gourbi abandonné, où les femmes, tatouées de figures bleuâtres, attendent leur mandat-poste mensuel.

*
* *

Pour nous reposer un peu de ce tumulte et de cette bigarrure cosmopolites, regardons un instant Marseille vue du Vieux Port, sur le quai de Rive-Neuve.

Il est huit heures passées : le crépuscule s'attarde longuement dans le ciel, et le couchant est encore assez clair pour qu'on puisse saisir cette couleur indéfinissable qui revêt d'une splendeur étrange les vieilles bâtisses marseillaises : une sorte de gris ambré et chaud, comme flottant dans une poussière vermeille. En face, sur l'autre quai, les hautes maisons aux façades percées de petites lumières très brillantes semblent faites d'une argile blonde, encore tiède du four. Sous ses corniches et ses moulures rococo, l'Hôtel de Ville prend des tons orangés de palais vénitien, tandis que, derrière lui, contre le firmament d'une pâleur nacrée, se découpent la masse sombre de l'hôpital, le noir clocher des Accouls, et, à peine visible, la lanterne dorée de la Major. Dans l'eau dormante, aux reflets métalliques et aux exhalaisons fiévreuses, des colonnes de feu s'enfoncent verticalement comme des vestiges de cité engloutie. Au milieu, dans l'espace uni et miroitant laissé libre par les carènes des navires, glisse une gaze légère, une ombre bleue, reflet du ciel toujours clair, où vogue un unique et lourd nuage couleur de prune...

Sur le quai envahi par la nuit, entre les blocs de marbre de Carrare, les entassemens confus d'où monte la senteur marine du goudron, des petites filles, qui se tiennent par la main, chantent et font des rondes. La vergue d'un voilier se dresse obliquement sur les profondeurs de l'espace, tournée vers les voies innombrables de la mer, — départ de nuit, par un ciel radieux, vers des paysages que l'on rêve toujours enchantés, malgré les sous-marins...

***

Autour des lampadaires qui s'allument de loin en loin, la presse s'éclaircit : parmi les flâneurs, on ne voit plus guère errer que les soldats permissionnaires. Les travailleurs sont déjà couchés, ou rentrés dans leurs campemens.

Ces campemens des manœuvres coloniaux, c'est tout un monde à part. Dès les premiers mois de la guerre, il a fallu subitement loger ces hôtes inattendus, leur improviser des gîtes aussi économiques et expéditifs que possible : ce ne fut pas une petite affaire. Tout de suite, on songea à utiliser les anciens locaux de l'Exposition Marseillaise et les terrains avoisinans, tout cet immense parc qui s'étend le long de la promenade du

Prado. Le grand Palais et la Galerie des machines offraient des baraquemens tout trouvés, mais qu'il était indispensable de remettre en état et d'approprier à leur nouvelle destination : des dortoirs, des réfectoires, des cuisines avec leurs dépendances durent être aménagés en toute hâte. Mais ces locaux étaient loin de suffire. On construisit autour une véritable cité africaine et orientale, alignement géométrique de baraques en planches et en briques. Pour cela, il devint nécessaire de bouleverser l'emplacement, de raser des pelouses, de combler des excavations et des tranchées, de niveler un sol profondément raviné. L'officier supérieur chargé de cette tâche s'en acquitta à merveille. Aujourd'hui, grâce à ses soins, l'Exposition de Marseille est redevenue le Palais des Nations.

Ces casernemens ouvriers du Prado, qui peuvent contenir près de huit mille hommes, sont traversés par un perpétuel va-et-vient de travailleurs cosmopolites, que l'on dirige vers tous les points du territoire où leur concours est nécessaire. Il y a là des Annamites, des Chinois, des Tunisiens, des Algériens, des Marocains, des Sénégalais. On y a même vu des Canaques jusqu'à ces derniers temps, mais on a dû renoncer aux services par trop défectueux de ces Océaniens. En tout cas, on remarque toujours, parmi ces troupeaux d'Asie et d'Afrique, des Européens très bruns, l'air vigoureux et intelligent, qui portent l'uniforme français avec un léger signe distinctif : ce sont des déserteurs bulgares. On les emploie, au dehors, à des travaux dont il vaut mieux ne rien dire et dont ils s'acquittent à la grande satisfaction de leurs chefs. La plupart montrent une bonne volonté méritoire et font tous leurs efforts pour apprendre le français. Il en est de même de nos ouvriers kabyles, lesquels passent pour les meilleurs de tous. Ceux-là s'acclimatent facilement chez nous, s'adaptent sans trop de peine à la vie de nos paysans. J'ai pu causer avec l'un d'eux, qui arrivait de la Beauce, où il avait travaillé toute une saison dans une exploitation agricole : il parlait couramment le français et se déclarait enchanté de son séjour. Beaucoup de ses compatriotes sont comme lui. On m'assure que les lettres qu'ils expédient régulièrement dans leurs douars, — très nombreuses, ce qui dénote une certaine culture généralisée, — sont au moins aussi souvent rédigées en français qu'en arabe. Tout cela est de bon augure. Le Kabyle, si on l'encourage avec persévérance, peut

être, parmi les Musulmans de l'Afrique du Nord, un élément assimilateur de premier ordre.

Déjà nombre de ces travailleurs ont adopté le costume européen. Bien des Kabyles ne portent plus la chéchia. D'autres Africains, qui continuent à la porter, ont jugé plus prudent, ou plus avantageux pour leur prestige, de s'affubler de défroques militaires achetées au décrochez-moi-ça. Et ainsi des étrangers peu physionomistes peuvent confondre ces honnêtes manœuvres, sous leur travestissement dépenaillé, avec des prisonniers turcs ou des soldats coloniaux mal tenus. Quant aux Annamites, ils sont à peu près vêtus comme nos ouvriers d'Europe. Les Chinois ont sacrifié leur queue légendaire. Tondus de près et coiffés de larges chapeaux de paille, les pieds dans des espadrilles, ou chaussés de forts souliers à clous, ils sont tout habillés de bleu à l'instar de nos mécaniciens, sauf qu'ils ont conservé la culotte bouffante des Orientaux. Ainsi vêtus d'azur, ces Célestes apparaissent comme les vrais fils du Ciel. Ils se présentent généralement par grandes masses, sous l'aspect grégaire, et quand, à la sortie des docks ou des chantiers, ils se répandent sur le pavé en un énorme flot ininterrompu, on dirait un jaillissement de turquoise en fusion.

Les chaleurs presque tropicales de ces derniers jours printaniers leur donnent sans doute l'illusion du soleil d'Extrême-Orient. Nus jusqu'à la ceinture, ou même complètement nus, ils se plongent dans le bassin qui s'arrondit devant la façade exotique du Grand Palais, parmi les grenouilles et les monstres de faïence qui émergent de l'eau. Des sapins et des cèdres, profilés en silhouettes aiguës et précises sur le bleu dense du ciel achèvent d'évoquer l'atmosphère japonaise ou chinoise. Et dans ce parc marseillais, à deux pas du Château Borély, — pur joyau de style Louis XVI, — on est tout surpris de rencontrer un paysage, qu'on n'avait jamais contemplé, jusque-là, que sur les ventres des potiches, ou sur les soies des paravens.

Marseille, Porte de l'Orient, est la première à bénéficier du travail de ces Orientaux. Il est évident que, même en temps de guerre, certaines de ses industries ont pris un essor nouveau. Des esprits chagrins lui en ont fait un crime. Mais par quelle sotte pudeur s'en cacherait-elle ? N'est-il pas honorable, au contraire, d'avoir pu maintenir et développer cette activité

industrielle, au milieu des pires difficultés économiques, d'avoir donné l'exemple du travail, de l'esprit d'initiative et d'organisation, quand ailleurs on pataugeait dans le gâchis, on s'enlisait dans la paresse et la routine? Que Marseille se soit enrichie, c'est évident. Mais demain, après la paix, le pays n'aura jamais trop de capitaux disponibles. Aujourd'hui même, il en a besoin pour se refaire, pour relever les ruines des régions dévastées : c'est à quoi contribuera sans doute l'*Œuvre de la Provence pour le Nord*, dont le Comité à peine formé a déjà réuni deux millions et dont les ressources vont sans cesse en s'augmentant...

***

A côté de ces campemens ouvriers et, un peu partout, dans les faubourgs et dans la banlieue marseillaise, s'essaiment les campemens militaires, beaucoup plus nombreux et, en général, aussi vastes que les précédens. Troupes françaises, troupes britanniques et alliées, permissionnaires de l'armée métropolitaine, de l'armée d'Afrique, ou de l'armée d'Orient, occupent de véritables territoires, qu'il a fallu, comme pour les travailleurs coloniaux, aménager aussi rapidement que possible.

Les cantonnemens de l'*American Park* et du *Skating* de l'Exposition représentent la plus considérable de ces agglomérations militaires : deux mille cinq cents, trois mille hommes, quelquefois même jusqu'à quatre mille, y sont abrités et nourris journellement. Ces hôtes sont des nomades qui ne font que passer. Ils s'arrêtent ici sur la route de Salonique, d'Alger ou du Caire. Le campement en reçoit de cinquante-cinq à soixante mille par mois : c'est la grande étape entre les deux fronts. Bien que les métropolitains y foisonnent, les coloniaux, les indigènes d'Afrique et d'Indo-Chine forment le gros des contingens. Même bigarrure de blancs, de jaunes et de noirs que dans les baraquemens des manœuvres. Joignons-y des Yougo-Slaves et, — détail significatif, qui requiert nos réflexions, — des engagés volontaires japonais. Mais si spacieux que soient ces locaux, ils n'ont pas tardé à devenir insuffisans. Il a fallu en créer d'autres. Le camp de la Delorme et les cantonnemens des Nouvelles Facultés, sur la place Victor-Hugo, proche la gare centrale, se sont ouverts aussi pour abriter, outre les détachemens de la garnison, des troupes de passage, surtout celles

qui stationnent peu de temps à Marseille et qu'on achemine, par voie ferrée, vers des directions spéciales. Des écuries de chevaux et de mulets ont été installées aussi dans ces baraquemens supplémentaires. Ailleurs (qui le croirait?) les ânes, les petits ânes d'Algérie, si vifs, si fringans, et, si l'on ose dire, si spirituels, ont un camp pour eux tout seuls. Le parc aux ânes du boulevard Rabatteau est une des singularités et une des attractions du Marseille de guerre. Ces bêtes indépendantes et capricieuses rendent à nos soldats d'inappréciables services. Je les regarde, derrière les palissades de leurs boxes, se frotter mélancoliquement l'une contre l'autre, en agitant leurs longues oreilles. Pauvres bourricots dépaysés, se doutent-ils des corvées héroïques auxquelles on les destine et qu'ils accompliront comme la chose la plus simple du monde, en braves petits Africains qu'ils sont?... Car, dans ce grand carnage de l'Occident, les bêtes ont payé de leur sang comme les hommes : ânes, chevaux et mulets, plus de quatre cent mille sont passés par ces écuries pour prendre le chemin des fronts. Et comment dénombrer ceux que le commerce et l'industrie marseillaises ont employés depuis trois ans, sur les quais et leurs chantiers, pour les services des subsistances et des munitions ? Chaque fois que je m'arrête sur la place d'Aix, devant cet arc-de-triomphe, qui voit passer tant de malheureuses bêtes fourbues, écrasées sous le poids des charges, je me dis que la municipalité remplirait un devoir de stricte gratitude, en faisant graver au fronton cette belle inscription en lettres d'or : « *Aux chevaux de Marseille, la Cité reconnaissante!* »

Mais Marseille a tant d'hôtes à caser, à héberger, à amuser même! Avec le soin de notre ravitaillement à tous, civils et militaires, elle assume des fonctions hospitalières si diverses qu'elle n'a pas le temps de songer aux animaux!

Parmi les installations étrangères auxquelles elle a dû pourvoir, il sied de rappeler, en passant, celle des Russes, qui, un beau matin, lui débarquèrent de Wladivostock. Leur campement existe toujours. Mais ces contingens ne sauraient se comparer aux contingens britanniques. Quoique numériquement bien inférieure à la base française, la base anglaise de Marseille a une importance qui ne saurait échapper même au passant le plus distrait. Ils sont partout dans la banlieue. A la Pointe Rouge, ils ont un camp spécialement affecté aux troupes hin-

doues et qui comprend un hôpital et des infirmeries. La cavalerie asiatique est parquée à La Valentine et à La Barasse, l'infanterie au Parc Borély. A Santi et à Carcassonne, à Bonneveine enfin, on a construit des cantonnemens pour l'infanterie anglaise. Sur les boulevards extérieurs, le camp Fournier reçoit un dépôt de cavalerie. Et constamment, dans le port de la Joliette, des navires ancrés et prêts à partir constituent de véritables casernes flottantes.

Il est certain que ces troupes jetées du jour au lendemain, et par milliers, sur le pavé de Marseille, y ont causé d'abord un certain brouhaha et même quelque confusion. Mais petit à petit tout s'est tassé et arrangé. A part certaines excentricités un peu vives, comme il s'en commet dans toutes les villes de garnison, les soldats et les officiers anglais ont tenu à donner à leurs hôtes un parfait exemple de correction et de discipline.

Puis, les jours succédant aux jours, à mesure qu'une intimité plus étroite s'établissait entre l'indigène et l'étranger, la cordialité britannique a prouvé qu'elle ne le cédait point, en chaleur de paroles et de sentimens, à la cordialité provençale. Le maire de Marseille, M. Eugène Pierre, me disait qu'il avait reçu, à l'occasion du dernier nouvel an, avec les vœux très amicaux du commandant anglais, des protestations enthousiastes de gratitude, d'attachement et de patriotisme marseillais. Ce même officier supérieur, le très distingué et très aimable colonel T., à qui je parlais de l'armée anglaise, me répondit avec une charmante vivacité :

— Il n'y a pas d'armée anglaise : il y a l'armée franco-britannique !

Comment s'étonner qu'avec ces façons courtoises et fraternelles, et aussi avec leur prodigalité bien connue, les Anglais soient très populaires, non seulement parmi les commerçans, mais dans toute la ville ? Leurs officiers y entretiennent une animation, une gaîté, un train de vie, qui ont permis à Marseille de traverser, sans trop s'en apercevoir, les heures les plus sombres de cette guerre. Leurs troupes asiatiques sont un des grands spectacles pittoresques de la rue marseillaise et la joie des badauds.

Quand les Allemands jettent à la tête de ces Orientaux l'épithète de « barbares, » c'est bientôt dit, en vérité. Ce qu'il

y a de sûr, en tout cas, c'est que ces troupes de couleur sont, comme les nôtres, admirables. Il suffit de les voir manœuvrer, comme de voir défiler nos Sénégalais, le sac au dos et le fusil sur l'épaule, pour que, tout de suite, on s'écrie :

— Voilà des soldats !

Ces vieilles races de l'Inde sont à la fois très militaires et très aristocratiques. Elles sont aussi très modernes. Lorsqu'on pénètre dans leurs campemens, on est frappé d'abord par leur tenue extérieure et aussi morale, par le raffinement de leurs usages, la persistance de traditions très archaïques et l'habitude déjà sensible du confort européen.

A l'exercice, en train de manœuvrer leurs lances ou leurs sabres à larges coquilles, véritables colichemardes de drame romantique, ils font songer à des guerriers du Moyen Age. Mais ces preux Asiatiques se tubent et se douchent quotidiennement comme des Anglais : il est vrai qu'ensuite ils ont coutume de se frotter d'huile comme des lutteurs antiques. Ils mangent nos lentilles et nos pimens, qu'ils écrasent avec un rouleau sur une pierre tendre et dont ils font une sorte de pâte écarlate ; mais le beurre, dont ils usent, vient de leur pays, soudé dans de grandes boîtes de fer-blanc. Ils en assaisonnent des plats spéciaux qui mijotent sur des réchauds de terre brune. Leur cuisine, d'ailleurs entravée par toute espèce de prescriptions religieuses, est d'une extrême propreté. Il faut voir les boulangers accroupis rouler sur une planche circulaire de petites boules de pâte, les taper sur le bois saupoudré de farine et les étendre prestement en galettes souples et minces comme des crêpes : ils en tirent des pains azymes, d'une couleur dorée et d'un goût délicieux. Ces hommes propres ont leurs mosquées établies dans le camp, à peine distinctes des autres tentes, mais tapissées de belles nattes en paille de riz. Seule la couleur d'un étendard distingue de la mosquée musulmane la pagode des Sikhs, sectateurs de Brahma. A côté de ces lieux de prière, très primitifs comme décor et comme mobilier, ils ont des salles de récréation, munies de débits de tabac et de bars à boissons indigènes, de phonographes, d'harmoniums, de jeux de toute espèce, jeux hindous et jeux européens. Près de la porte d'entrée, sur un tableau noir, on inscrit deux fois par jour les dépêches des communiqués, en caractères persans et hindoustanis. Beaucoup d'entre eux sont des lettrés. On me dit même que certains

de leurs officiers parlent notre langue bien plus correctement que l'anglais.

Avec leurs belles barbes en éventail, leurs turbans aux cache-nuques largement étalés, tout leur accoutrement d'Orientaux, les Hindous ont fini par se fondre dans la vieille couleur locale marseillaise. Aujourd'hui, on remarque à peine leur présence. Mais, au début de la guerre, lorsque des régimens entiers débarquaient à la Joliette, lorsque, en files interminables, ils traversaient la Cannebière et le Cours Belsunce, avec leurs fourgons, leurs mitrailleuses, leurs lourds camions automobiles qui ébranlent les pavés, ce fut, pour le patriotisme provençal, un réconfort inoubliable : la puissance de l'Empire britannique était à nos côtés. Et voici qu'en constatant la force de nos amis et alliés, on s'aperçut d'une chose, qu'on n'avait pas assez remarquée jusque-là, dont on n'avait pour ainsi dire pas conscience : la force de l'Empire français. Après que nos colonies africaines et asiatiques eurent déversé sur les quais de Marseille de véritables armées, des troupeaux de bêtes de somme et de boucherie, des tonnes de vivres et de marchandises, nous ne pouvions plus douter de nous-mêmes ni de nos ressources. Nous prîmes une première idée confuse de notre grandeur réelle, comme de notre grandeur possible. Sur près de quatre milllions d'hommes qui sont passés ici depuis le début des hostilités, trois millions sont des soldats français.

***

A mesure que la guerre sous-marine s'intensifie, ce déploiement de force, — non seulement préventive, mais offensive et défensive, — s'amplifie et s'accentue d'un bout à l'autre du front de mer méditerranéen. Il devient aussi actif, sinon aussi meurtrier, que le front terrestre occidental. Partout, l'image de la guerre est présente. A ceux qui seraient tentés de l'oublier, les campemens et les hôpitaux disséminés sur tout le littoral auraient tôt fait de la rappeler. Même dans les villes hivernales, villes de paresse et de plaisir, où il semble que l'on devrait être à l'abri de l'effervescence belliqueuse, il faut prendre sa part des gênes et des tribulations civiques, qui s'imposent à tout le pays.

Comme au temps des pirates barbaresques et des soudaines agressions sarrasines, on tourne les yeux vers la haute mer

avec un sentiment nouveau, qui n'est pas précisément de l'admiration pour la beauté du paysage. Mais nos gardes-côtes et nos avions font bonne garde. A toute heure du jour et de la nuit, on entend ronfler les moteurs de nos sentinelles aériennes. Telle une cage géante, cette baie ou cette anse du rivage est toute bruissante de leur vol. On les voit planer très près du regard, avec leurs queues recourbées de monstres marins et leurs ailes d'oiseaux, — s'abaisser d'une brusque chute, raser le flot, s'y ébrouer dans des jaillissemens d'écume, comme de lourds albatros, puis remonter et se perdre dans l'espace. On ne les distingue plus, mais on est assourdi par l'immense vibration farouche que leurs hélices déchaînent par tout le ciel. Lorsqu'ils sont très nombreux, cette rumeur céleste a quelque chose d'un bruit panique, d'un tumulte sacré : c'est le grondement des sphères, tel que l'imaginaient les poètes et les métaphysiciens antiques. A de certains momens, on dirait une marche héroïque ou nuptiale, jouée là-haut, sur des orgues géantes, par un musicien de l'Azur. Et, tandis que le fracas de la grande phrase mélodique se déroule à travers l'étendue, les maîtres dépossédés de ces régions aériennes, les oiseaux du ciel, s'enfuient devant les oiseaux de la terre, en longues files affolées, comme chassés en déroute par le battement des ailes de la Victoire...

A ces hydravions, dont le rayon de surveillance est forcément assez restreint, on a dû joindre d'autres moyens de défense et d'attaque encore plus efficaces. Parmi ces moyens d'action, nos Alliés se sont chargés d'en fournir quelques-uns. Par exemple, ce n'a pas été une mince surprise pour la population marseillaise, que de voir des torpilleurs japonais jeter l'ancre dans le port, tandis que des cargos nippons continuaient à stationner derrière les môles de la Joliette. Ces navires de chasse ont déjà fait de bonne besogne contre les sous-marins germaniques. Ils sont aussi, pour des yeux attentifs, un des spectacles les plus suggestifs et les plus stimulateurs d'énergie morale, que nous ait donnés cette guerre.

En tout cas, l'attention du peuple de Marseille est vivement frappée par la présence de ces torpilleurs. Deux fois par jour, matin et soir, à l'heure du salut au drapeau, des foules s'amassent le long des quais, avides de contempler les élégans navires, aux poupes arrondies, aux carènes luisantes et nettes comme

des boîtes de laque. On regarde ces équipages inconnus, ces petits hommes lestes et musclés, qui semblent bondir aux coups de sifflet, aux appels des sonneries si semblables aux nôtres, mais qui portent sur leurs bérets des inscriptions en caractères énigmatiques. Ils vont et viennent avec une légèreté d'acrobates, tandis qu'à l'extrémité du pont, les officiers, assis sur des plians, fument des cigares ou jouent de l'éventail... Soudain, une sonnerie retentit, puis un coup de canon : instantanément, tout s'arrête, le mouvement est suspendu sur le navire. D'un bout à l'autre du pont, le long des passerelles et des vergues, on ne voit plus que des files blanches de matelots, immobilisés dans un geste identique de salutation militaire et religieuse. Des trompettes sonnent une musique étrange, qui n'a plus rien de commun avec les nôtres, une musique telle qu'on en doit entendre, là-bas, dans les temples de bois peint, où brûlent les bâtonnets d'encens, parmi les tintemens clairs des gongs. Et, — comme soulevé par l'hymne qui perpétue la psalmodie pieuse des ancêtres, — sur la blancheur symbolique de son étendard, le rouge Soleil nippon monte dans une apothéose...

Regardez-les bien, gens de Marseille, et vous tous, gens de notre France, regardez-les, ces petits hommes jaunes venus de si loin sur les coques de fer de leurs navires, et, devant un symbole national et religieux vieux de trois mille ans, raidis dans une attitude hiératique, comme des statues de la Discipline !...

LOUIS BERTRAND.

RÉCITS DE L'INVASION

I

L'OUBLIÉE[1]

Mme Estier rentrait de l'hôpital en traversant le Luxembourg. Il était rare qu'elle fût libre assez tôt pour goûter ce plaisir, et il lui était plus habituel de gagner la rue de Fleurus à la nuit noire, en contournant les grilles du jardin clos. C'était un soir rose et glacé de la première semaine de février; le jet d'eau qui fusait d'un pilier de glace dispersait dans la solitude enchantée du crépuscule son bruissant cristal. Une lune bleuâtre, phosphorescente à peine, montait au-dessus de la terrasse en demi-cercle couronnée de marronniers. Mme Estier, enveloppée jusqu'au menton dans sa jaquette de fourrure, marchait d'un pas allègre. Après la journée de travail chaude, heurtée, bourdonnante, elle avançait les joues roses, la bouche entr'ouverte et voilée de vapeur, dans l'air froid qui faisait bleuir les visages moins jeunes et se recroqueviller les corps moins actifs. Elle jouissait physiquement de cet air dur et pur et de sa propre vigueur qu'une marche rapide et bien rythmée reposait des fatigues du jour, mais c'était sans y faire attention. L'hôpital peuplait encore son esprit; elle emportait avec elle, dans les oreilles, dans les narines, l'atmosphère de la

grande maison malodorante où l'on apprend à connaître d'une façon si amèrement détaillée la douleur, la patience, la solitude, l'humilité. Le médecin-chef devait amputer demain un de ses malades. Elle pensait à l'innocente figure de petit paysan qui venait encore de lui sourire sur l'oreiller, puis au vide qu'il y aurait, dans quelques heures, à la place du pauvre membre qu'elle avait longtemps soigné. Cela ne se supportait pas facilement ! Elle pressait le pas : « C'est incroyable, se disait-elle, que je n'aie jamais pu m'habituer à ces amputations ! »

Le Luxembourg était si beau qu'arrivée au bord de la terrasse, au lieu d'en descendre les marches, elle alla s'appuyer à la balustrade, derrière laquelle s'alignent les romantiques reines de France. Elle reposa son regard sur le grand cercle désert étendu à ses pieds entre les deux terrasses. Le sol avait cette nuance presque invisible, ce gris si pâle des fortes gelées. Les marronniers d'en face entrelaçaient leurs brunes ramures contre le ciel couleur de lilas. A droite, les vieux platanes s'échevelaient plus haut dans l'infini de l'azur cendré. C'était ce soir mystérieux qui revient, fidèle et furtif, une fois chaque année au penchant de l'hiver, ce soir léger, ce soir transparent qu'on reconnaît soudain comme un parfum et qui vous fait dire avec un délicieux étonnement : « Ah ! comme les jours allongent ! » L'heure nouvelle conquise sur la nuit de l'hiver parut suave à la jeune femme dont le cœur vivait depuis longtemps d'attente et d'espérance. Elle évoqua son mari, — l'hôpital recula vers d'indifférens lointains. L'absent était là ; elle s'appuyait à son épaule... Elle goûta une seconde d'illusion fraîche et surprenante comme à l'assoiffé qui se penche sur un puits l'odeur de l'eau. Elle serra les dents et se redit l'acte de foi quotidien que cette grise lueur du premier printemps rendit plus intense : « Il me reviendra. »

Une femme en deuil, conduisant par la main un petit garçon, apparut du côté des grands platanes. La solitude était si complète que tout de suite Mme Estier remarqua le petit groupe. Les deux silhouettes, nettement détachées sur le sol blafard, lui produisirent une impression de mélancolie. Que tout le monde avait donc l'air chétif et triste dans ce froid ! Elle les suivit vaguement des yeux jusqu'au bord du bassin où elles s'arrêtèrent devant la flexible aigrette de cristal. Alors, sans savoir pourquoi, Mme Estier se mit à penser à Vouziers où

elle avait été élevée dans un joli couvent et à son amie de pension, Denise Huleau, la petite Nise comme on disait, qui s'était fiancée tout juste après elle, six mois avant la guerre, et n'avait pu se marier avant que l'invasion l'eût emprisonnée à Vouziers. « Pauvre petite Nise, si bizarre, si gentille, qu'est-elle devenue ? » Sur cette réflexion, Mme Estier sentit l'onglée lui mordre les pieds, et elle reprit vivement sa marche. Elle passa près du bassin gelé, sauf, au milieu, un rond noir où retombait la pluie du jet d'eau. Elle croisa la femme en deuil, qui tenait dans son manchon d'astrakan la main du petit garçon. Puis elle entendit une voix frêle, presque cristalline, qui disait : « Quand le bassin sera dégelé, Léonard, je te donnerai un petit bateau. »

Mme Estier se retourna : cette voix charmante avait pour elle un son si familier ! Elle fit quelques pas derrière la promeneuse, puis, s'écartant un peu, essaya de distinguer un profil sous les bords du chapeau noir, et soudain elle s'avança en murmurant :

— Denise ! Est-ce possible ?

— Oh ! Adrienne ! s'écria la voix frêle.

Et deux jeunes visages glacés se pressèrent avec ferveur.

— Depuis quand es-tu revenue ?

— J'ai été rapatriée en décembre.

— Et tu ne m'as rien dit ?

— Pas encore. Ne m'en veuille pas.

Et les grands yeux timides se baissèrent.

Adrienne Estier dit tout bas, en touchant le voile de crêpe :

— Je n'ose pas t'interroger ?

Denise dit :

— Mon frère Max il y a un an, maman à l'automne.

Muettes, elles s'embrassèrent de nouveau.

Puis Mme Estier demanda :

— Rentre avec moi, c'est tout près ; où habites-tu ?

— A l'hôtel Corneille.

— A l'hôtel ! Mais, Denise, tu m'as oubliée !

— Non, non, dit Denise avec un battement nerveux des paupières. Mais tu ne sais pas... J'ai traversé des choses très dures. Écoute, pas encore ce soir, demain si tu veux...

Adrienne Estier chercha les yeux de son amie, de grands yeux dont elle avait aimé la clarté depuis l'enfance.

— Encore Mlle Huleau? demanda-t-elle d'une voix tendre.

— Oui.

Il y eut une seconde de silence. Mme Estier regarda le petit garçon qui avait laissé sa main dans le manchon de Mlle Huleau. Mais elle ne demanda plus rien.

— Je suis à l'hôpital toute la journée, reprit-elle, au mieux je rentre pour six heures : tu me resteras à dîner...

La jeune fille secoua la tête. Mme Estier la prit dans ses bras et sentit frémir les minces épaules. « A demain, dit encore Denise Huleau avec un sourire plein d'une grâce humble et blessée. Comme tu es bonne, comme je vais être heureuse que tu m'aies trouvée! » Puis elle se retourna vers le muet petit garçon, lui sourit aussi et l'entraînant, elle s'éloigna rapidement vers la Fontaine Médicis.

L'entrevue avait été si brève dans l'ombre du soir que Mme Estier aurait pu se demander si elle n'avait pas rêvé.

La nuit, dans sa jolie chambre de jeune mariée, où le berceau de son bébé était posé près de son lit, elle dormit mal. La pâle figure de la petite Nise lui apparaissait voletant décolorée parmi des feuilles mortes. C'était dans un bois où un amputé courait sur des béquilles, furieux et cherchant sa jambe. Elle se réveillait la tête pleine de confusion, le cœur étreint — et elle pensait : « Pauvre petite Nise, pauvre mignonne! Est-ce qu'elle est vraiment seule dans la vie maintenant? Son fiancé? elle ne l'a pas nommé... il a dû arriver quelque chose... Et qu'est-ce que c'est que ce petit garçon? » A peine s'assoupissait-elle que de nouveaux songes peuplaient son sommeil de chuchotemens douloureux : c'était Mme Huleau, blanche comme la cire, qui murmurait pendant qu'on la mettait en bière : « Faites bien attention à Nise; » et Denise répondait d'une voix impatiente : « Ne dites pas cela, maman; il n'y a plus personne pour faire attention à moi. Ah! si! les deux bouleaux dans le jardin. Pardonnez-moi, maman! » et la voix s'éteignait dans un long soupir.

Vers deux heures, Adrienne Estier se leva, alluma sa lampe et alla ouvrir un petit secrétaire où étaient rangés quelques souvenirs de sa vie de jeune fille. Elle en sortit une enveloppe pleine de photographies et un paquet de lettres qu'elle ouvrit aussitôt recouchée. C'étaient les lettres que Denise Huleau avait écrites à son amie entre la dix-huitième et la vingt-troi-

sième année, pendant les séparations de l'été ou du printemps. La jeune femme se mit à les relire : de gracieuses lettres d'un ton modeste et tendre où passait quelquefois comme un frisson de mélancolie. Comme des lettres de vieille dame, elles commençaient presque toujours par : « Ma belle... »

Adrienne Estier sourit en revoyant cette appellation. Au couvent, autrefois, on disait : « jolie comme Adrienne! » Elle leva les yeux vers le miroir pendu en face de son lit et regarda sa longue figure claire aux traits fins. Un instant elle pensa à son mari : « Je ne lui ai jamais montré mes vieux trésors, » se dit-elle. Je me demande s'il comprendrait? » Puis elle s'absorba longuement dans ses photographies. C'étaient d'abord des groupes de pensionnaires sous les lilas de leur couvent. Denise Huleau était là, toujours au premier rang parce qu'elle était la plus petite, assise au bout du banc avec un air de diablotin, des cheveux de soie pâle ébouriffés autour de son front et des yeux si grands, si clairs, si sensibles... Une étrange petite fille, changeante et pleine de mystère! Elle n'était pas jolie, trop pâle avec un nez rond quelconque, — un ovale médiocrement dessiné, — mais quand elle était émue et qu'un peu de rose léger palpitait à ses joues, elle devenait ravissante. Elle intéressait tout le monde par sa mobilité. Il y avait des jours où l'on disait : « Tiens, Nise a ses yeux de feu d'artifice! » et, dès le lendemain, quelquefois : « Tiens, Nise est sous la cendre! »

Ces jours-là, les jours de cendre, elle n'était plus qu'une pauvre petite chose vague, chétive, accablée par les leçons trop difficiles, les exigences de la règle, les taquineries des compagnes. Adrienne se rappela Nise, le buste enfoncé sous le couvercle de son pupitre, s'abandonnant au désespoir. Elle se rappela aussi que, devant ce couvercle spasmodiquement secoué, elle avait un jour haussé les épaules, et la honte soudaine que lui avait causée le regard profond et compatissant d'une jeune maîtresse. Elle sentait encore aux joues la chaleur de ce moment-là, et dans son cœur, avec le subit renversement de son orgueil d'enfant sage — la perception obscure, poignante d'un mystère de tristesse qui enveloppait sa petite amie. En rentrant à la maison elle avait demandé à ses parens : « Nise Huleau, elle a perdu son père, n'est-ce pas? Est-ce qu'il y a longtemps? » Plus tard on lui avait raconté la longue agonie

de Denys Huleau, paralysé en pleine jeunesse par une lésion de la moelle dont il avait mis trois ans à mourir. Quand Denise était venue au monde, sœur cadette de deux garçons, le mal était déjà là. L'enfant portait en elle quelque chose d'une nature malade, une avidité découragée. Elle ne ressemblait pas du tout à sa mère, et d'après les portraits qu'Adrienne avait pu voir toute sa vie dans la maison des Huleau, pas à son père non plus, — quoiqu'elle tînt de lui le front bombé et le blond léger des cheveux. Dans ses jours de rêverie, Adrienne avait songé quelquefois : elle ressemble à la maladie de son père, — elle reproduit ce qu'a pu sentir, ce qu'a pu souffrir cet être jeune et condamné, cet infirme amoureux, cette âme qui dans la gangue d'un corps paralysé s'affolait par momens du désir de vivre. On savait que le ménage Huleau avait été passionnément uni. Mme Huleau qui, après son veuvage ne quitta plus jamais le deuil, vit grandir d'un œil un peu lointain et presque sévère ce troisième enfant. C'était comme si elle n'eût pas cru tout à fait que cette créature sensitive et singulière fût vraiment son enfant à elle, le dernier fruit de sa jeunesse et de son amour brisé. Veuve, elle avait essayé de supporter la vie en s'adonnant à la dévotion et aux bonnes œuvres; son caractère s'était précisé, simplifié sous l'action d'une rigide discipline. C'était une femme de volonté cornélienne. Lorsqu'elle retrouva quelque joie, ce fut par ses fils qui lui ressemblaient et dont les études exceptionnellement brillantes lui apportèrent cet élément de fierté qu'une femme de son espèce regarde instinctivement comme son dû. Mais Denise, trop petite, trop nerveuse, avec ses accès de convoitise et ses désespoirs, l'inquiétait sans émouvoir vraiment son cœur.

Tout en scrutant ses photographies de couvent, Mme Estier reformait intérieurement l'image de sa petite compagne, dans les années qui suivent la première communion. Comme elle était touchante et charmante, cette enfant chétive dont les yeux pâles avaient de subites ardeurs! Sur ses tempes presque transparentes sinuait une coulée bleue. Ses cheveux, nattés en semaine sur le sarrau noir, s'étalaient le dimanche entre ses deux épaules, — un flot soyeux, d'un blond où l'on eût dit qu'était coulé un peu d'argent, et qui luisait avec un éclat tiède. Ce flot sur sa robe de pensionnaire, c'était comme l'épanchement visible d'une qualité secrète de son être, l'effluve émané de sa

douceur profonde. Elle avait de petites mains fiévreuses, toujours chaudes, égratignées par les chats. La raisonnable Adrienne éprouvait tant d'attrait pour ces petites mains que souvent, pendant l'étude, elle les cherchait sous le pupitre voisin et leur abandonnait la sienne...

A seize ans, Denise avait été prise de la fièvre typhoïde et était restée un mois en danger. Au couvent, on avait beaucoup prié pour elle. Dès qu'elle n'était plus là, chacun sentait le besoin qu'on avait de sa présence, de son charme humble et ardent, de sa douceur faible, de ses grands yeux où les événemens quotidiens se coloraient d'une manière imprévue. Quand Denise n'y venait plus, les leçons de littérature n'étaient pas moins intéressantes, ni le jeu de barres moins animé, ni le chant du salut à la chapelle moins pieux. Mais c'est au fond de soi-même que l'on sentait manquer quelque chose d'indéfinissable, comme si toute la série bien rythmée des heures se déroulait sur un fond d'ennui. Adrienne se rappelait la classe de seconde consacrant ses récréations à réciter le chapelet, sous les acacias du jardin, pour la guérison de la petite Nise. Pendant longtemps, l'idée de fièvre typhoïde était restée associée pour elle à l'odeur des grappes molles que le souffle de juin balançait au-dessus de la procession.

A la rentrée d'octobre, Nise était revenue changée, grandie d'un seul jet, avec des cheveux courts qui faisaient un désordre soyeux sur sa tête. Elle avait l'air perdu, comme si son âme d'enfant ne pouvait pas s'accommoder de ce corps transformé, allongé, alangui. Elle s'abandonnait à des crises de larmes, en pleine classe, sans aucun instinct de cacher ses peines comme font les grandes personnes. A cette époque, un sentiment passionné qu'elle éprouvait pour la maîtresse d'études épuisait les forces de son être en désarroi. Quand la jeune Mère Perpétue, — droite comme un cierge, — la tête haute et souriante, la démarche invariablement calme, venait prendre la garde de l'étude ou de la récréation, on voyait Denise Huleau rougir et se troubler. Plusieurs de ses compagnes, en l'observant à de tels momens, avaient senti leur curiosité demi-moqueuse se muer en une étrange émotion : le visage malheureux et ravi de la petite Nise exerçait un magnétisme. Adrienne s'attardait dans la nuit froide et silencieuse à cette évocation de souvenirs, les chauds souvenirs de la prime jeunesse, de l'éclosion. Par

delà l'horreur monotone de l'hôpital et des récits de guerre, par delà les brutalités, les angoisses, les désastres de chaque jour et tout cet épouvantable étonnement, quelle tendre lumière brillait sur le couvent de Vouziers! L'insomnieuse, triste, se penchait sur une autre petite image, non plus un groupe de classe, mais une photographie d'amateur tirée un après-midi d'été par une élève qui avait apporté son kodak à la récréation : c'était Nise, debout, en uniforme d'écolière, les épaules minces et tombantes sous la pèlerine plate, la tête un peu inclinée de côté, la bouche aux coins tendrement incurvés, le petit front bombé, les yeux pareils à deux fontaines transparentes. — « Pauvre petite mignonne! songeait Adrienne, qu'est-ce que la guerre t'aura fait, à toi? » Et elle sentit le poids des deux ans et demi de silence et de douleur qui venaient de passer sur sa ville natale, sur tout le petit monde de son enfance et de sa jeunesse, sur son amie. En contraste avec la silhouette énigmatique et endeuillée qu'elle avait embrassée au crépuscule, près du bassin, la fantaisie du souvenir lui montra Nise un soir de bal, chez une de ses tantes. Cette petite Nise, toute chétive et maladroite qu'elle était restée parmi ses compagnes devenues de sveltes et vigoureuses jeunes filles, dansait avec délices, — et comme un sylphe. Le soir de ce bal, elle était apparue portant une robe d'un rouge clair de coquelicot, — bien hardie pour Vouziers, mais cette sévère Mme Huleau savait ce qui était joli! — dans laquelle sa pâleur s'enflammait comme une fleur blanche dans l'incandescence de midi. Elle avait dansé infatigablement, enivrée, sans orgueil, sans coquetterie, lumineuse comme le duvet qui flotte et tournoie dans l'air. Les groupes, inévitablement massés dans les portes, la regardaient. On disait : « Elle est étonnante! C'est Cendrillon! » Mais la chose qui ravissait encore la mémoire d'Adrienne, c'était le radieux regard que sa petite amie lui avait jeté plus d'une fois par-dessus l'épaule d'un danseur, quand elles se croisaient dans les remous de la valse. Quel infini de confiance, quelle puissance d'aimer dans ce regard! Aucune jeune fille n'avait cet amoureux éclair, aucune n'était aussi ouverte, — simple et singulière à la fois, comme les enfans de l'immense nature inconsciente, comme une fleur qui déplie sans inquiétude au soleil sa corolle où s'inscrit un dessin étrange. Les obscurités, les tristesses, les violences de l'âge des tempêtes avaient passé.

On est plus heureux et plus calme à vingt ans qu'à seize. Mais dans l'âge nouveau, les traits inaltérés de l'enfance apparaissaient plus purs. On sentait dans tout son être une irrémédiable sincérité, une naïveté que la vie ne changerait pas, quelque chose d'humble, de réfractaire à toute prétention et même à toute élégance, quelque chose d'aérien et de sauvage, quelque chose de passionné. A côté d'elle, des filles plus jolies et mieux faites semblaient vulgaires; les petitesses cachées devenaient sensibles.

Adrienne était arrivée au bout du petit paquet de photographies; elle tenait la dernière dans sa main. Elle l'avait prise elle-même, elle s'en souvenait bien, dans le jardin de Mme Huleau pendant une courte visite qu'elle faisait à Vouziers au retour de son voyage de noces. La petite feuille était encore toute fraîche... Pourtant, ce printemps de 1914, comme c'était loin! Denise avait vingt-quatre ans; elle était fiancée depuis trois mois, elle devait se marier à l'automne, aussitôt que son fiancé, professeur de philosophie dans un lycée de Paris et qui préparait le doctorat, aurait achevé d'écrire sa *petite thèse*. Il était venu passer auprès d'elle les congés de la Pentecôte. Adrienne avait été invitée pour faire sa connaissance. On avait pris le thé dans le jardin qu'embaumaient les seringas. « Sais-tu qu'il est exquis? » avait-elle dit à Denise au tournant d'une allée. C'était un grand jeune homme, mince, qui avait un beau front élevé, une figure tout en hauteur, des yeux gris légèrement inégaux dans de profonds orbites, des moustaches et une petite barbe châtain doré entre lesquelles on voyait la lèvre inférieure, fine et vivement colorée. Ses mains étaient longues et noueuses. Il parlait d'une voix scandée, un peu âpre, qui se faisait quelquefois très caressante. « Denise, disait-il en souriant avec l'air d'un homme perdu dans un rêve d'opium, promettez-moi que nous ne passerons jamais la Pentecôte ailleurs qu'à Vouziers. »

C'était un ami de Max Huleau, alors élève de troisième année à l'École normale. Il s'appelait Philippe Brunel. Denise l'avait connu au cours d'un séjour à Paris où sa mère l'emmenait quelquefois voir son frère. Au séjour suivant, les deux jeunes gens s'étaient fiancés.

Ils étaient là, tous les deux sur la petite feuille encore fraîche et luisante, couple fluet dans la moiteur d'un jour de juin. Ils avaient un aspect irréel, — on n'aurait su dire pour-

quoi, — elle avec une figure de première Communion; lui, oh! lui, bizarre, charmant du reste, avec une expression à la fois voluptueuse et distraite, comme s'il jouissait non pas de l'heure présente, mais de quelque lointaine transposition de cette heure en musique ou en philosophie... L'image évoquait pour Adrienne les frais et forts parfums de la Pentecôte, et les rossignols du jardin de Mme Huleau.

Elle remit dans leurs enveloppes les lettres et les photographies, les posa sur sa petite table; elle regarda son bébé qui, sous sa tente de mousseline bleue, les lèvres entr'ouvertes, semblait sucer le sommeil comme du lait; une seconde, elle pensa au mystère de la croissance, à l'inexorable enchevêtrement de forces qui du dedans et du dehors pousse chaque être à son destin... elle soupira, éteignit sa lampe, essaya de dormir. Mais elle avait trop ouvert l'écluse des souvenirs et jusqu'au matin le bouillonnement du passé continua de bruire à travers son insomnie.

***

Le lendemain, comme elle rentrait en hâte à six heures, oppressée de tristesse, après avoir passé la journée au chevet de l'amputé, elle trouva Denise qui l'attendait assise au coin du feu dans le salon, — mince, modeste, provinciale, les mains jointes dans le creux des genoux.

Elle avait un air assagi, un maintien tranquille; elle était devenue une jeune dame pareille à beaucoup d'autres de l'espèce menue et discrète.

— Denise, ma mignonne! enfin, enfin! tu es près de moi! Laisse-moi ôter ton chapeau, tes gants; que nous soyons ensemble comme autrefois! Tu as froid, n'est-ce pas? ce froid est affreux!... » Elle s'agenouilla pour remettre deux bûches dans le feu. Puis elle prit des mains de la jeune fille le chapeau noir et le voile de crêpe. « Oh! ce noir! dit-elle. Oh! Denise, que j'ai de peine de te revoir ainsi! » Elle courut ranger ce chapeau et enlever le sien dans le vestibule. « Oh! toi, toi! » murmurait-elle en étreignant son amie. Il lui semblait embrasser sa propre enfance et l'image meurtrie des tendresses et de la douceur d'autrefois. « Comme tu as maigri! et tu ne me dis rien. Tu me brises le cœur... Mon Dieu, comme tu as souffert!...

Les larmes roulaient sur les joues de Mme Estier, tandis qu'entre ses mains elle tenait le visage appauvri aux lèvres pâles, gercées, où les yeux brillaient d'une lumière désincarnée, comme deux étoiles solitaires dans un ciel froid.

— Et toi? demanda Denise. N'est-ce pas? on a peur de raconter et on a peur de demander!

— Moi? répondit Adrienne, je suis une privilégiée, j'ai encore mon mari, j'ai un enfant; et pourtant, je vis dans une angoisse telle que, par momens, il me semble qu'il vaudrait mieux être morte.

— Oh! dit Denise, tu as un enfant!

— Oui, laisse-moi te le montrer, veux-tu? j'aimerais le voir dans tes bras.

Elle disparut et revint aussitôt portant un poupon qu'elle déposa sur les genoux de Denise. Elle-même s'accroupit à côté, collant sa joue à celle de l'enfant.

— Comme il est joli! dit Denise. Quel âge a-t-il?

— Un an ces jours-ci. Mon mari a été blessé en Artois au printemps de 1915, je l'ai eu un mois en convalescence, — il m'a laissé ce petit monstre pour me tenir compagnie, pour que je ne sèche pas de chagrin et d'impatience, n'est-ce pas, Raymond? n'est-ce pas, mon pauvre ami?

Elle fermait les yeux en parlant et arrondissait sa belle petite bouche. L'enfant dévisageait Denise d'un regard intense et noir.

— Oh! dit-elle, comme il me regarde, quel sérieux! Et elle l'embrassa impulsivement, d'un mouvement presque sauvage.

— Est-ce qu'il ressemble à son père? demanda-t-elle.

— Oui, beaucoup.

— Je lui fais peur, il va pleurer, dit brusquement Denise. Tiens, reprends-le.

Adrienne le prit dans ses bras et s'en alla en le berçant.

— Voilà, dit-elle en rentrant, je l'ai rendu à nounou. Je veux t'avoir à moi toute seule. Denise, comment est-ce chez nous?

— Chez nous? c'est comme dans une prison et, pour beaucoup de pauvres gens, c'est le bagne. Ceux qui sont forcés de travailler pour l'ennemi! Je pense que vous le savez ici, qu'il y a des martyrs, là-bas? Des garçons qu'on attache au poteau,

hors la ville, tout nus, jour après jour, parce qu'ils refusent le travail. On les attache avec des fils de fer barbelés, — ils saignent dans le froid, l'hiver, et l'été au grand soleil, piqués par les taons. Un jour on nous en a ramené un à Vouziers qui délirait, frappé d'insolation. Il y en a qui cèdent; j'en ai vu qui s'en allaient en file, tête basse, la pioche sur l'épaule. Nous savions qu'on les emmenait aux tranchées. Tu te rappelles ce petit Julien que nous aimions tant, le fils de notre jardinier? Il y est allé...

— Mon Dieu, Denise! mais c'est horrible!

— Oh! oui! Oh! c'est une abomination de tous les jours. Ces gens-là marcheraient sur le Christ en croix. Ils détruisent tout ce qu'on aime. Nos forêts, tiens, les forêts de notre pays, sont toutes rasées, nous les avons vues passer en camions sous nos fenêtres. Elles aussi elles allaient à leurs tranchées! Pour les abattre, ils emploient des prisonniers belges et russes qu'ils laissent dépérir de faim. Tout leur est machine. Eux-mêmes fonctionnent comme des pièces d'une machine énorme. Le plus étonnant, c'est que, pris en particulier, souvent les soldats ne sont pas méchans. Mais ils font partie de la machine, et cela rend tout possible. Imagine cela, nos vieilles forêts tondues par ces troupeaux d'affamés! Les gens de chez nous partageraient volontiers leur pain avec ces malheureux. C'est une horreur, tu sais, de voir des gens qui souffrent de la faim; ils prennent des expressions effrayantes qui ne vous laissent plus de repos, — surtout ces Russes que nous ne comprenons pas et qui n'ont que leur regard! Les Allemands défendent qu'on leur donne quoi que ce soit : pour un morceau de pain tendu à un prisonnier on paye une amende, — assez grosse pour ne pas pouvoir souvent recommencer! Et il y a eu les déportations de jeunes filles pour le travail des champs. Les journaux en ont souvent parlé ici, n'est-ce pas? On est venu chez nous pour chercher s'il y avait quelqu'un à prendre. On m'a laissée à cause de maman qui était si malade; — du reste je crois que de toute façon, on ne m'aurait pas trouvée assez robuste, — mais bien d'autres sont parties! C'était l'été dernier; depuis, les familles ont reçu de leurs nouvelles deux ou trois fois, pas plus, et on ne sait pas comment ces malheureuses sont traitées, ni quand elles reviendront.

— Et la ville? demande Adrienne. Est-ce qu'il y a eu des destructions?

— Non, mais petit à petit les maisons finissent par être vidées. Les soldats ne volent jamais rien, sauf les légumes quand ils ont mal dîné et qu'ils trouvent moyen d'escalader le mur d'un potager. Mais la *Kommandantur* vous envoie constamment un peloton commandé par un officier pour emporter un jour des chaises, un jour des draps, un jour votre piano, un jour votre batterie de cuisine... Ah! qu'ils sont pédans, qu'ils sont sordides!... Le jour où j'ai vu un Boche ouvrir mon lit pour y compter mes couvertures, j'ai senti que je pourrais lui crever les yeux. Il allait faire la même chose dans le lit de ma pauvre maman si malade! mais cela, je l'ai empêché.

Il y eut un lourd silence entre elles. Le poids de l'oppression leur humiliait le cœur.

Adrienne murmura : « Chérie, parle-moi de toi-même! »

Denise était courbée sur sa chaise basse, le menton appuyé sur ses deux poings, son pâle visage tourné vers le feu.

— Ah! répondit-elle, pardonne-moi! on prend tellement l'habitude de souffrir seule. Et j'ai traversé tant de choses! je ne me connais plus. Maman est tombée malade dans l'été de 1915. Jusque-là, pendant toute la première année, elle n'avait été occupée que de charité. Il y avait beaucoup à faire : dès le premier hiver, nos pauvres ont manqué de vêtemens; et puis il y avait les malades à soigner : on n'en prenait presque plus à l'hôpital qui était toujours plein d'Allemands. Moi, j'accompagnais maman partout. Je ne pouvais plus être seule, je ne sais pas comment j'aurais passé deux heures sans elle. J'avais perdu le sommeil : sans nouvelles de Philippe, sans nouvelles de mes frères, j'étais désespérée. Et maman était si bonne pour moi, elle me soutenait, je ne la quittais plus. Et tu sais comme je suis distraite et maladroite et qu'il faut de la patience pour faire les choses avec moi!

Sans que maman se fût jamais plainte, je remarquais sa mauvaise mine. Je pensais qu'elle se donnait trop de mal, qu'il lui faudrait du repos. Mais elle s'était rendue nécessaire à bien des gens, et toutes les deux, quand nous avions passé un jour sans voir nos pauvres, nous étions trop tristes. Pour moi, tu le devines, l'idée que j'aurais pu me marier dans la semaine de la mobilisation, être à Paris chez Philippe, où maman serait

sûrement venue me rejoindre avant l'invasion ; avoir de ses nouvelles, le voir peut-être quelquefois, le soigner s'il était blessé, le pleurer s'il était mort : c'était le supplice du regret, ajouté à celui de l'absence et de l'inquiétude. J'étais dévorée. Au commencement, je parlais tout le temps de mon chagrin à maman. Mais il me sembla qu'elle n'aimait pas beaucoup Philippe et qu'elle ne regrettait pas vraiment que je ne fusse pas mariée. Dans la suite, je cessai de lui en parler.

Ce fut le 12 juillet, au matin, que notre vieille Danielle entra chez moi comme je m'habillais et me dit avec une figure bouleversée que maman était malade. Je courus chez maman, qui était très pâle, dans son lit, les traits tirés : elle me dit de ne pas m'inquiéter, mais d'aller avec Danielle à l'hôpital demander un médecin. Nous connaissions un peu un jeune major dont maman avait obtenu quelquefois la visite chez un malade pauvre.

J'y allai, le major vint à midi en sortant de l'hôpital ; maman voulut le recevoir seule. Il partit en disant qu'il reviendrait le lendemain et maman ne me donna aucune explication ce jour-là que je passai tout entier près d'elle. Le lendemain quand elle eut revu le major, elle me dit que c'était un cancer au sein. Elle l'avait laissé se développer en secret depuis deux mois : il ne pouvait y avoir aucun doute. Elle était d'un calme absolu. Elle me dit : « C'est une longue maladie, j'espère que je reverrai tes frères. » Moi, hélas ! je ne pouvais pas me contenir, je sanglotais comme une folle : cela lui déplaisait. Elle reprit cette expression sévère qui m'intimidait quand j'étais petite. Je ne peux pas me figurer qu'une sainte aille au martyre avec plus de force et de majesté. Et pourtant elle m'avait emmenée chez des gens qui avaient cette maladie-là, et nous savions toutes les deux ce que c'était. Elle continua de sortir encore quelque temps, et de se lever tous les jours, et presque jusqu'au milieu de novembre. A ce moment-là, un coup terrible brisa ses forces. Nous reçûmes une lettre de Jean qui venait d'être fait prisonnier et qui nous annonçait la mort de Max.

Ma pauvre maman ! On ne peut pas parler de ces choses-là ! Max avait été tué dès le début de la guerre, à la bataille de la Marne.

Jean disait aussi : « J'ai reçu un mot de Philippe un mois avant d'être pris. Il était au front et il allait bien. »

Nous commençâmes un hiver sinistre. Maman souffrait beaucoup. La nourriture à laquelle tout le monde est réduit là-bas ne lui convenait pas et elle s'amaigrissait. Nous n'avions pas de quoi nous éclairer. La première année, il restait dans la ville un peu de pétrole, mais, dès le commencement du second hiver, on n'en pouvait plus trouver. Pas une goutte d'huile non plus. La bougie était si chère qu'il fallait la ménager ; nous brûlions de petites lampes au saindoux, mais le saindoux, nous le prélevions sur la ration qui est bien juste, et c'était quelquefois à choisir entre se nourrir et s'éclairer. Ah ! ce lumignon dans la grande chambre ! Maman me le faisait mettre tantôt sous le portrait de mon frère et tantôt sous le portrait de Max. A partir de quatre heures du soir, nous vivions comme dans un sépulcre. Les bons jours, maman me demandait de lui faire la lecture. Je m'asseyais près de la lumière et de là je la voyais à peine, elle, si pâle sur son oreiller, les yeux grands ouverts comme deux trous d'ombre plus noire, au fond de cette ombre. Elle m'envoyait chercher des livres sur l'étagère de la chambre de mon père (que nous n'avions jamais changée, tu te le rappelles), les livres qu'elle lui avait lus à lui-même pendant sa maladie. Il y avait des choses sur l'histoire romaine ; je me demandais comment cela pouvait l'intéresser. J'aurais eu si envie de lui lire les livres que m'avait donnés Philippe, des livres nouveaux qui avaient passionné Philippe et Max, — écrits par leurs maîtres. Mais j'étais trop timide pour le lui proposer... Quand elle souffrait trop, nous ne lisions pas, je tricotais, toujours près de la veilleuse, mais souvent sans rien voir et mes larmes tombaient dans mon ouvrage. Malgré toute sa force d'âme, maman gémissait quelquefois...

Les soirs où elle me laissait approcher d'elle notre petite lumière, cela m'apaisait de voir sa figure. J'avais là comme une heure d'anesthésie entre le jour gris où l'on traîne sa peine et la nuit insomnieuse, où elle vous ronge. Ce visage de maman, même douloureux, m'apparaissait si beau, si cher, dans une auréole au milieu des ténèbres, séparé de tout ce qui n'était pas lui ! Malgré l'immense respect que m'inspirait maman, je sentais quelque chose d'avare en moi qui se refermait sur la possession de son visage ; c'était à moi, ce visage, à mes yeux, à mon amour. Mais les soirs où elle ne voulait pas que je fusse près d'elle, où elle ne voulait pas être éclairée, et

les nuits où elle gémissait à voix étouffée, dans le fond de cette chambre qui me semblait grande et noire comme une église... je chavirais dans un infini de tristesse. Alors je pris l'habitude de penser à Philippe comme s'il était là, dans la chambre voisine, et plus tard comme s'il était plus près encore, tout à côté de moi. Je le situais dans la pièce, je savais de quel côté il aurait fallu tourner la tête pour le voir, ou tendre la main pour le toucher. Cela me devint un secours, et quelquefois une espèce d'ivresse. Je te dirai une chose étrange, Adrienne; c'est que, depuis la lettre de Jean qui nous annonçait à la fois la mort de Max et que Philippe au mois d'octobre 1915 était sain et sauf, je ne pensais plus jamais à la possibilité que Philippe fût tué. Du moins j'y pensais, mais l'idée ne prenait pas de réalité pour moi; elle ne m'émouvait même plus après m'avoir torturée la première année. Il me semblait que le destin avait été éprouvé, qu'il avait donné une réponse sûre. C'était fini. Je pensais de plus en plus à mon avenir et je me livrais à une vie de rêve qui se développait dans les interminables noirceurs de l'hiver, et m'était comme un philtre pour me donner la force de traverser l'autre.

Maman était soignée par le major allemand, le petit Dr Lucius Godfried, qui avait fait son diagnostic. Il venait à la maison tous les cinq ou six jours à midi en quittant son service, toujours en uniforme, empestant l'éther et l'acide phénique. C'était un petit homme trop malingre pour faire du service au front, un petit jeunet, blond et barbu, un peu voûté, avec une figure inquiète et des yeux clignotans. Nous l'avons toujours trouvé attentif et très poli. Il avait une grande admiration pour maman à cause de son calme et de son courage. Il me disait quelquefois en sortant de sa chambre : *Sie ist doch wunderbar die gnädige Frau !* Quelquefois il m'a vue pleurer; alors il me regardait d'un air navré, il baissait et secouait la tête en répétant : *Ach'Fraülein, ich weiss; es ist schrecklich.* Cette affreuse maladie l'impressionnait vraiment : il avait vu quelqu'un de sa famille, — une tante qui l'avait élevé, m'a-t-il dit, — mourir ainsi. Il s'est donné bien du mal pour nous avoir de la morphine : ce n'était pas facile, les pharmaciens n'en vendaient plus et il y a eu bien des semaines où nous en avons manqué. Pauvre maman, quelles semaines! J'ai passé des jours et des jours à espérer l'instant où je lui reverrais un sourire! Ses

yeux s'étaient creusés, pâlis; ils avaient pris une transparence trouble. Après les grandes crises, ils me regardaient quelquefois comme si ce n'étaient plus les yeux de maman. J'en éprouvais une angoisse indicible.

Que te dire de plus, mon amie? Comment te dépeindre la longueur de ces mois? L'hiver passa : ce fut une éternité. — Au printemps, il y eut un peu de mieux. Maman put descendre tous les jours au jardin; j'y installais sa chaise longue; elle vit fleurir les lilas, les cytises. La fraîcheur et le parfum des fleurs lui faisaient plaisir, elle s'en étonnait elle-même. Les pauvres chez qui elle n'allait plus venaient à elle; on lui amenait des petits enfans; elle distribuait les vêtemens que nous avions cousus et tricotés, Danielle et moi, pendant l'hiver. Moi, je ne sortais plus jamais; je ne voyais plus de soldats boches que les jours où ils venaient chez nous pour quelque réquisition. Quand j'étais assise près de maman qui sommeillait, sous nos vieux arbres filtrant le soleil, la douleur de la guerre s'atténuait... Après de longs recueillemens, maman me parlait souvent de mon père, quelquefois comme s'il était mort l'année précédente. Je me rendais compte qu'elle avait une vie de souvenir comme moi j'avais une vie d'espérance. L'absence complète de nouvelles, le manque de communication avec le monde du dehors effaçaient de plus en plus le présent, et maman glissait tout naturellement vers le passé, vers des choses à quoi elle avait pensé toute sa vie sans nous les dire. Souvent, j'avais l'impression qu'elle m'oubliait en me parlant; elle me parlait comme si j'avais connu tout son passé, elle faisait allusion à des événemens que je n'ai pas sus. Nous ne parlions pas de l'avenir, pas de Philippe. Je me taisais sur lui parce que, vis-à-vis d'elle, j'avais une pudeur de trop penser à lui, de trop vivre par le fond du cœur, perpétuellement en sa présence. Je savais dès lors que maman ne le reverrait pas, — ni Jean, — et que si je devais être heureuse, ce serait loin d'elle, après qu'elle aurait été jusqu'au bout de son calvaire... J'éprouvais le besoin de lui voiler cela.

Jean nous écrivait régulièrement chaque semaine; je lui écrivais de même et ainsi nous partagions la triste vie des prisonniers. Vers la fin de juin, un mot, très habilement voilé, d'un de ses camarades que nous ne connaissions pas, mais qu'il nous avait souvent nommé dans ses lettres, nous fit comprendre

qu'il s'était évadé depuis plusieurs jours et qu'on avait des raisons de croire au succès de son entreprise. Ensuite, nous ne reçûmes plus aucune nouvelle. Maman, qui était fière de cette action, mais qui en ressentait une terrible angoisse, tomba plus malade. J'avais demandé à Jean de se tenir, s'il était possible, en communication avec Philippe et de me transmettre des nouvelles. Deux fois dans l'hiver, il m'avait écrit : « Philippe va bien. » Après son évasion, le seul fil qui me rattachât à l'existence visible de mon fiancé fut rompu. Je n'avais plus de contact avec Philippe que dans l'invisible. Je continuai de vivre en l'évoquant à toute heure. — Sa pensée était mon seul recours, car je ne priais guère dans ce temps-là. Et, de même que je le sentais incorporel près de moi, il me semblait quelquefois perdre le poids, la substance de mon corps et me fondre en lui.

L'été fut très dur; les crises de douleur revinrent plus cruelles que jamais. Maman était vraiment rongée par sa plaie, qui s'agrandissait d'une manière effrayante. Elle avait alors constamment ce regard pâli dont je te parlais tout à l'heure et où je ne reconnaissais plus sa personnalité : un regard anxieux et froid qui avait l'air de venir d'une autre âme. Cela t'étonnera peut-être, mais je te dirai que de tout ce que j'ai souffert par la maladie de maman, le plus intolérable, c'était de lui voir ce regard.

Vers le milieu de septembre, il y eut un brusque changement et, quoique les douleurs se fussent apaisées, je compris qu'elle était beaucoup plus malade. Le major Gottfried me dit que la fin était proche. Elle eut un dernier chagrin : c'est à peu près à ce moment que le malheureux petit Julien, comme je te le disais tout à l'heure, après avoir été deux jours attaché au poteau, s'en est allé travailler aux tranchées des Allemands. Elle le sut, et je vis se peindre sur son visage un degré de tristesse qui appelait la mort. Elle ne souffrait plus que par passages; mais elle était très faible et presque méconnaissable. Je passais mes journées entières près de son lit dans une oppression que je ne soulageais qu'en prononçant tout bas le nom de mon fiancé. Pendant des heures quelquefois, elle restait immobile, ne me demandant rien. Je ne savais pas si elle sommeillait ou si elle s'absorbait dans ses pensées. La profondeur de ses orbites était effrayante à voir. Une fois, en ouvrant ses pauvres yeux que les paupières ne découvraient plus tout à fait,

elle me dit, après un de ces profonds silences : « Ne me plains pas, mon enfant. J'ai bien souffert, mais je suis au bout. On ne peut pas regretter d'avoir souffert. » Et puis elle reprit, après s'être tue un moment :

— Non, je ne regrette rien ; ni mon veuvage qui a dévasté ma jeunesse, ni la mort de mon fils que j'ai donné à la France, ni cette maladie qui m'aura fait mourir aussi cruellement que ton pauvre père. Je veux te le dire et tu te le rappelleras dans tes propres épreuves. La vie est dure, mais c'est le chemin vers Dieu. — Les moyens d'expression lui manquèrent, mais, sa pensée se prolongeant dans la défaillance de ses forces, elle répéta plusieurs fois confusément « le chemin, le chemin... cela vaut la peine! »

Elle me parlait rarement de Dieu et je ne me doutais pas de cette concentration de pensée religieuse qui se révélait dans ses paroles. Elle était si forte, maman, et si solitaire! Max lui ressemblait.

Dans la soirée du même jour, elle me dit : « Nise, tu seras bien seule ici, quand je n'y serai plus. Tu devrais te faire rapatrier. Le docteur m'a promis de t'aider pour les démarches et de donner lui-même un avis favorable. Si tu pouvais retrouver ton fiancé, ce serait bien, et nous avons lieu d'espérer que tu le retrouveras. » Comme je pleurais sans pouvoir lui répondre, elle me caressa doucement la main en disant : « Pauvre petite... c'est long, deux années de jeunesse... je sais... je sais... c'est très long, Je ne voudrais pas que tu en perdisses une de plus ! »

Sa voix était indulgente; elle me caressait comme si j'avais été près d'elle un petit chat perdu. C'est incroyable qu'ayant aimé maman comme je l'aimais, je me sois sentie toujours si loin de son âme.

Deux jours plus tard, elle demanda le prêtre. Ce fut le vieux curé de notre paroisse qui vint la voir. Elle resta longtemps seule avec lui, puis il vint me chercher et me dit de préparer la chambre pour l'Extrême-Onction. Maman désira que je fisse appeler nos deux vieilles cousines, qui venaient régulièrement chez nous le dimanche, au sortir des vêpres, prendre de ses nouvelles et qu'elle n'avait pas reçues depuis trois mois. J'envoyai Danielle pour les chercher. Elles arrivèrent ensemble, cousine Agathe et cousine Rose; elles entrèrent timidement dans la

chambre. Maman les avait toujours impressionnées. Maman leur fit un signe de la main pour leur demander de s'agenouiller, et la cérémonie commença. L'énergie de maman nous dominait à tel point qu'aucune de nous ne pleura. Je sentais dans mon cœur une force qui me venait entièrement d'elle. Quand ce fut fini, elle appela mes cousines, et l'une après l'autre, elle les attira vers son lit pour les embrasser. Elle dit : « Adieu, mes bonnes amies, merci de votre affection. »

Cousine Agathe dit : « Ne te tourmente pas pour Denise. » Mais maman ne souhaitait pas que j'allasse vivre chez nos cousines, — « l'ombre, et l'ombre de l'ombre, » — comme elle les appelait autrefois, avec la triste et indulgente ironie de son sourire; — elle répondit nettement : « Je la confie au bon Dieu. Elle va tâcher d'aller à Paris retrouver son fiancé. »

Ce fut le lendemain vers cinq heures du soir que je perdis maman. Pendant toute la dernière journée, elle ne dit presque plus rien, mais, quand je m'agenouillais près d'elle, sa main me bénissait. Son agonie fut très calme et j'ai eu cette consolation de la voir délivrée de la souffrance avant qu'elle le fût de son corps. Aussitôt qu'elle eut rendu le dernier soupir, ses traits se fixèrent dans une beauté presque effrayante. Elle n'avait pas cet air étranger qui m'avait donné de telles angoisses, — non, elle était elle-même, magnifique et intelligible. Son visage exprimait la somme de sa vie avec une hauteur, une tristesse, une sévérité, une paix dont j'étais confondue et comme glacée. Je restai près d'elle jusqu'à minuit. Une dernière fois, j'avais placé le lumignon à la tête du lit pour la contempler dans la douloureuse lumière de tant de veilles, — d'une contemplation que j'eusse voulu faire pénétrer, par delà l'heure présente, jusqu'à l'extrémité de ma propre vie.

A minuit, Danielle, les yeux rouges de larmes, vint me remplacer à notre prie-Dieu, — et je passai dans ma chambre. La tête me tournait; j'avais besoin d'air. J'ouvris la fenêtre et sortis sur le balcon. Adrienne, comment te dirai-je ce que fut cette heure-là, cette honte de ma vie? Je respirai comme on boit quand on sèche de soif. Il avait plu dans la journée; l'air était léger, lavé. Une odeur humide et un peu amère se dégageait des feuilles mortes et du lierre et des dernières roses suspendues à la grille du balcon. Dans un abîme de bleu pur je voyais les étoiles briller à travers le feuillage déjà bien éclairci

des bouleaux. Elles paraissaient grandes et palpitaient comme des cœurs de lumière. Il y avait bien quinze jours que je n'étais même pas descendue au jardin, et ce silence, cette fraîche profondeur de la nuit m'entrèrent dans l'âme. Quelle beauté lucide, brillante, solennelle! Quel repos qui s'impose à nous, venu des plus lointaines étoiles! Et, au milieu de ce repos, l'âme émet comme une note de musique, simple, et primitive et monotone, pareille au cri des cormorans que j'ai entendus sur la côte de Bretagne par les grands clairs de lune. Une note qu'on ne peut pas étouffer! Je pensai à Philippe. Je pensai que j'allais partir, revivre dans le pays libre où il était soldat, — et seulement l'idée de le retrouver, lui vivant, réel, après avoir embrassé deux années son fantôme, cette idée m'enivrait. Ce fut d'abord simplement une certitude tout à fait suave; il y avait des souffles d'air qui passaient sur mon front et me faisaient frémir comme des promesses de tout ce dont mon cœur avait eu longtemps besoin. Mais à mesure que je m'absorbais dans la pensée de Philippe, mon avidité grandissait. Tout mon chagrin, tout le poids de deux ans de souffrances, de privations, d'attente, de deuil, d'angoisse affreuse au chevet de maman, tout cela se muait en un désir de bonheur qui me labourait la poitrine. Une fièvre, un emportement inouï. Et déjà presque un avant-goût, déjà la saveur de la joie sur les lèvres. C'est monstrueux, n'est-ce pas? ce soir-là! ce soir sacré! Tout d'un coup j'eus honte, j'essayai de dompter cette frénésie, je quittai le balcon; mais je n'osai pas rentrer dans la chambre où Danielle veillait près du lit; je m'agenouillai contre la porte; j'y appuyai ma tête ingrate et puis, je me jetai sur mon lit où je restai tremblante jusqu'au matin. Je crois qu'il fallait que je te dise cela, mon amie, pour que tu comprisses ma vie comme je la comprends maintenant moi-même.

Ensuite, je te dirai que j'engageai aussitôt les démarches nécessaires pour obtenir d'être rapatriée avec Danielle et qu'elles réussirent, grâce à l'appui du Dr Gottfried. Jusqu'en décembre, nous attendîmes de semaine en semaine l'annonce du départ. Je vivais dans un double rêve entre maman et Philippe. Je ne me rappelle presque rien de ce temps-là.

Quand nous quittâmes Vouziers, — une centaine de personnes dans un petit train local, — un sous-officier ouvrit à la dernière minute la porte du compartiment où j'étais assise avec Danielle

et, ramassant vivement un enfant qui était debout sur le quai, il le hissa vers nous. « Orphelin, dit-il en français avant de refermer la porte, rien à faire ici. En France, en France... » C'était un garçon de six ans, brun et délicat. Il avait une expression stupéfiée, passive, mortellement triste. Toutes les places des deux banquettes étaient occupées; mais je ne suis pas grosse et je pus l'asseoir à côté de moi. Je regardai l'étiquette qu'on lui avait suspendue au cou. Son nom : Léonard Seulin, y était inscrit, et la mention : Orphelin.

Ce premier voyage dura huit heures. Il était nuit quand nous arrivâmes dans un village où étaient dressés de grands baraquemens de planches où nous dûmes nous installer. Il s'y trouvait de la paille fraîche. On nous avait avertis d'emporter chacun notre couverture, et j'appris ce que c'est que de dormir comme un soldat. Nous étions en quarantaine et au secret afin de ne pouvoir apporter en France aucune nouvelle récente sur les mouvemens de troupes. Cela dura huit jours. Je m'occupai un peu pendant ce temps du petit Léonard Seulin et de plusieurs autres enfans qui avaient été amenés au train en même temps que lui, et confiés à la charité des voyageurs. Mais il y avait parmi nous des mères de famille qui naturellement avaient pris autorité sur ces petits.

Nous étions une triste société; je me rappelle surtout ceux avec qui j'ai achevé le voyage. Il y avait un jeune homme, — le seul du convoi, — un tuberculeux, si maigre avec ses tempes collées, bleuâtres, sa pauvre bouche saillante et pâle, qui semblait savourer continuellement l'amertume d'un mal auquel il n'y aura pas de remède. Il parlait quelquefois pour rassurer des vieilles femmes qui s'agitaient et disaient qu'on les avait trompées, que les Allemands, au lieu de nous renvoyer en France, allaient nous garder dans ces baraques jusqu'à la fin de la guerre. Il intervenait avec une voix patiente et fatiguée et puis il détournait rapidement la tête comme s'il avait craint qu'on ne lui parlât de lui-même. Il y avait un très vieux prêtre, très poli, qui s'étendait le soir sur son lit de paille avec autant de dignité que s'il se fût assis dans son confessionnal. Il avait une belle couronne de cheveux blancs, de petits yeux brillans et vagues qui ne regardaient nulle part et dont l'expression distraite avait quelque chose d'apaisant. Nous ne comptions guère que ces deux hommes dans le convoi. Eux à part, c'étaient des

femmes malades ou chargées de beaucoup d'enfans. Je me rappelle une pauvresse, une femme en fichu qui avait de grands yeux bruns pleins d'ardeur et des creux profonds sous ses pommettes, — et qui portait son dernier bébé roulé dans un beau vieux châle de cachemire. Quand nous étions entre nous, portes closes, nous parlions des Allemands; chacune racontait ce qu'elle avait eu à souffrir, ce qu'on lui avait pris dans sa maison, qui des siens avait été emmené au travail forcé. On se disait aussi qui l'on allait chercher en France; qui l'on tremblait de ne pas retrouver. Beaucoup de ces femmes avaient un mari dans l'armée. Cela me perçait le cœur de penser que plusieurs sûrement ne trouveraient d'autre réponse au terme de leur voyage que le silence de la mort. Et pour moi-même, j'étais toujours dans la même folie de sécurité. Je n'avais pas un doute réel, pas une inquiétude!...

Après les huit jours de quarantaine, nous rejoignîmes à la frontière d'autres groupes d'émigrans qui venaient pour la plupart du pays minier autour de Lens, et devaient voyager avec nous. La traversée de l'Allemagne dura trente-six heures. Je n'en retiens qu'une vision : celle d'un prisonnier français en uniforme bleu foncé, qui bêchait un champ au bord de la voie et, se redressant au passage du train, nous envoya des baisers des deux mains. Le petit Léonard était toujours dans le même compartiment que moi. Il m'étonnait par sa douceur et son silence. Quand on lui demandait s'il avait connu sa maman, il répondait d'une voix lente et unie : « Elle est morte. » A le regarder, je me sentis convaincue qu'il avait assisté à cette mort, — peut-être tout seul, — qu'il avait contemplé ce mystère affreux de sa maman devenue insensible, indifférente et ne se retournant plus quand il pleurait. Il me parut bien élevé, timide et propre. Il y avait de l'étonnement et de la résignation dans le fond de ses yeux muets; tout son visage était étrangement privé de sourire. Il ne me parlait pas; mais il se tenait volontiers près de moi et me témoignait une sorte de confiance animale qui m'était très douce. Cela m'aidait à supporter un excès d'espoir et d'émotion qui me dévorait. Je me calmais en tenant sa petite main.

A Schaffhouse, nous descendîmes du train allemand. La gare était pleine de femmes suisses qui étaient venues pour nous accueillir, pour secourir nos pauvres; elles distribuaient des

vivres, des vêtemens; elles nous ouvrirent de grandes salles pour nous laver. Les enfans assis dans la gare mangeaient le chocolat qu'on leur avait apporté; beaucoup de femmes pleuraient : nous étions si épuisés de fatigue! Et malgré la bonté des Suisses, la France paraissait encore loin.

Nous y arrivâmes le lendemain matin, après avoir fait encore une nuit de chemin de fer. A Genève, nous avions quitté le train suisse pour monter dans un vilain petit tramway qui nous fit passer la frontière. Il neigeait en abondance, et la neige feutrait tous les bruits, mettait un grand calme, une magie dans l'air. Je crois qu'il n'y eut pas dans notre convoi de cœur si angoissé que cette heure n'ait desserré. Nos petits garçons s'étaient réunis sur la plate-forme du tramway et leurs figures excitées paraissaient très roses dans les tourbillons blancs. Dès que les maisons d'Annemasse furent en vue, ils se mirent à chanter *la Marseillaise*, tous ensemble, à voix aiguë. Ce fut une minute de ravissement. *La Marseillaise!* Comment la savaient-ils, ces petits garçons de dix ans, de huit ans, qui depuis deux ans et demi avaient vécu sous l'oppression allemande? Ah! c'était beau, tu sais! On se sentait comme une rivière gelée qui au printemps se remet à courir...

Je pris le train, le soir, avec Danielle, le train de Paris. Je n'avais pas la force de rien penser. Un seul mot battait en moi comme une cloche et vibrait jusqu'au bout de mes doigts : Demain! Demain!

... La petite Nise, le visage tourné vers le feu avait un regard absorbé comme quelqu'un qui contemple attentivement la profondeur d'un grand trou...

— Voilà, dit-elle... nous étions arrivées à Paris! Je me suis fait mener à ce petit hôtel où j'étais descendue avec maman toutes les fois que nous étions venues voir Max : je n'en connaissais pas d'autre. A mesure que l'heure approchait où j'allais être fixée sur le sort de Philippe, j'étais prise de peur. De loin, je te l'ai dit, depuis longtemps je n'avais pas vraiment douté. Le sentiment de sa vie m'obsédait trop. Mais au dernier moment, la foi me manquait. J'étais comme on dit que sont les somnambules quand on les réveille brusquement au milieu d'une action dangereuse. N'est-ce pas? elles ont le vertige tout d'un coup et quelquefois elles tombent. L'excès de fatigue me laissait l'esprit inerte : je me retrouvais dans cet hôtel où j'avais vu maman,

Max et Philippe ; je ne sentais plus que le vide autour de moi; il me semblait probable que la mort m'avait tout pris.

Dès que j'eus fait ma toilette, je demandai à Danielle de venir avec moi rue de l'Abbé-de-l'Épée. Tu sais que c'est là qu'était le petit appartement de Philippe, son petit logis au cinquième étage, plein de livres et de vieilles étoffes. Max m'y avait emmenée plusieurs fois au début de mes fiançailles. Je pris le bras de Danielle dans la rue; mes genoux se dérobaient. J'entrai seule dans la loge de la maison. Il y avait là un vieux concierge gras et pâle, absorbé par son journal. Je pensai que toute ma vie dépendait de deux ou trois paroles qu'il allait me dire, je regardai sa vieille bouche molle et hargneuse avec une fascination de terreur. Je ne savais comment poser ma question. Ce n'était pas le même concierge que j'avais vu là les quelques fois où j'étais venue. Il me dévisageait par-dessus son journal d'un air ennuyé. Je finis par demander : « Monsieur Brunel a-t-il toujours son appartement ici?

— 30, avenue de l'Observatoire, » répondit-il, et il se replongea dans sa lecture.

Je ne voulus rien demander de plus : je savais que Philippe était vivant; je me rappelle cette bizarre sensation de faiblesse et presque de souffrance, comme si mon corps était trop petit pour contenir l'enthousiasme qui m'agitait. Je brûlais de courir avenue de l'Observatoire, mais je n'osais pas. Il ne savait pas la mort de maman, il fallait lui dire cela d'abord; et je pensai tout d'un coup que lui aussi voudrait peut-être me dire quelque chose avant que nous ne nous voyions. Le concierge avait parlé d'un ton catégorique qui me semblait impliquer que Philippe vivait maintenant à Paris. Du reste, comment eût-il déménagé s'il faisait encore la guerre? Il était donc réformé; il avait reçu quelque grave blessure... Cela ne me faisait pas peur. J'avais trop de joie de le savoir vivant. Il me vint à l'esprit que ce nouvel appartement, il l'avait choisi pour m'attendre, — en pensant à notre mariage, — que c'était l'endroit où nous allions vivre ensemble. Je n'aurais pas voulu y entrer autrement qu'amenée par lui. Je rentrai, je lui écrivis une longue lettre que je portai ensuite à la boîte des pneumatiques. Je lui disais que je ne sortirais plus que je ne l'eusse vu ou que je n'eusse reçu un mot de lui.

Le lendemain, aussitôt après déjeuner, j'envoyai Danielle

faire visite à des parentes qui avaient quitté leur ferme des environs de Vouziers et s'étaient réfugiées à Paris dès le début de la guerre. J'étais sûre que Philippe allait venir. Je remontai dans ma chambre où je ne pus faire autre chose que d'attendre, les yeux fermés. Ah! j'ai pris de mauvaises habitudes à Vouziers pendant les soirées sans lumière! Attendre, les yeux fermés, quand est-ce que je me guérirai de cela?

A deux heures et demie, un petit garçon m'apporta sa carte. Je demandai qu'on lui donnât le numéro et qu'on le laissât monter.

Une minute après, il entrait dans la chambre. Il était en civil, la manche gauche de son veston pendait vide depuis l'épaule, et plate, le long de son corps. J'eus l'impression que sa taille était amaigrie et déviée, son équilibre incertain. Il était extrêmement pâle. Je fus saisie au point de ne pouvoir bouger. Assise au bout d'une vieille chaise longue, je joignais les mains vers lui et le regardais en pleurant. Il ferma gauchement la porte et puis, au lieu de venir à moi, il se tint debout à l'entrée de la chambre comme un homme qui ne sait que devenir. Alors je compris qu'il s'était passé autre chose que ce que je voyais, quelque chose de pire. Je lui demandai tout bas: « Philippe, qu'est-ce qu'il y a? »

Il s'approcha; il s'assit, il finit par dire: « Je n'ai pas tenu la promesse de nos fiançailles, Denise, je me suis marié. »

Je fermai les yeux en essayant de comprendre. Il dit misérablement: « Vous n'auriez peut-être plus voulu de moi, Denise; vous voyez comme ils m'ont arrangé. »

C'est inouï, Adrienne, n'est-ce pas? inouï, les choses que les hommes peuvent dire quelquefois!

Je lui demandai s'il pouvait me raconter comment cela était arrivé. Je pensai que je le voyais pour la dernière fois et que, si c'était possible, j'aimais mieux le comprendre.

Il me raconta en effet son histoire depuis qu'il avait été blessé à Verdun, au mois de mars dernier. On l'avait, me dit-il, amputé une première fois à Bar-le-Duc, — puis amené à Paris où il avait été nécessaire de l'amputer de nouveau, à deux reprises, — et de finir par désarticuler l'épaule. Il me dit que, dans l'excès de la souffrance, on change, que le passé pâlit.

Adrienne se leva impatiemment et, portant haut sa jolie tête

raisonnable, elle se mit à marcher dans la chambre à la manière des jeunes gens :

— Il t'a dit cela, à toi? dit-elle. Et elle pensait : « Oui, oui, les voilà bien, ces rêveurs, ces intellectuels, ces contemplateurs d'eux-mêmes. Voilà ce que ce philosophe a trouvé à dire à cette petite âme fidèle ! La souffrance vous change! Après le récit de Nise, le mot vient à propos ! »

A son irritation se mêlait quelque âpre contentement d'avoir épousé un ingénieur qui était un homme simple. « Ces Huleau, pensait-elle, ont toujours eu sur la vie des perspectives irréelles. Comment le pauvre Max s'était-il entiché d'un pareil garçon, avec cette figure sans volonté ! »

Mais au fond d'elle-même une voix impartiale suggérait : « Est-ce que ce n'est pas tout de même vrai que la souffrance vous change quelquefois? qu'une sensibilité remuée à de certaines profondeurs est prête pour des émotions et des passions nouvelles ? » Elle se rappelait tel et tel blessé de son hôpital, — des gens simples pourtant, — chez qui la fièvre amoureuse du regard l'avait frappée. Elle entendait l'écho des paroles éperdues que bégaient souvent les opérés en se réveillant de l'anesthésie...

— Alors, demanda-t-elle d'une voix amère, qui a-t-il épousé ?

— Une infirmière, répondit innocemment la petite Nise. Il me dit qu'elle l'avait assisté par deux fois après le chloroforme, dans un temps où il regrettait de n'être pas mort. Avant d'être blessé, il avait traversé à Verdun une semaine si affreuse, dans un trou boueux, au milieu de morts et de mourans, qu'il en avait gardé l'impression d'être brisé, tari pour toujours. Hélas! lui qui m'avait si puissamment protégée contre le désespoir, je ne l'en protégeais pas! A l'hôpital il était désespéré. Il me dit que cette jeune fille qui l'avait soigné répandait une influence de consolation, d'apaisement. Je me rappelle les termes qu'il employa : il parlait de sa profonde tranquillité, de sa force, de la beauté de ses gestes. Il m'expliqua qu'il avait trouvé en elle la guérison de l'âme. Cela dit tout, n'est-ce pas? la guérison ! Moi, je n'avais à lui apporter qu'une vie déjà bien blessée; comment l'aurais-je guéri ? Peut-être aussi que je l'aimais trop. Il n'y avait pas de sérénité là dedans. Et lui, ce philosophe, c'est son instinct de chercher à n'être pas troublé. Il me parlait longuement comme à une amie.

« Ces gens-là ont la passion de se raconter, pensait Adrienne. Je suis sûre qu'il l'oubliait tout à fait en lui parlant. Et ils comptent toujours sur la sympathie ! Pauvre enfant, lui raconter son second amour ! »

— Il avait les tempes humides, continuait Denise. Il m'appelait toujours par mon nom. Heureusement ! Je pensais : « Il voit bien qu'il ne peut pas feindre que nous ne nous soyons pas aimés ! » Il me dit qu'une fois rétabli, il avait acquis la certitude que ce sentiment, — né dans la maladie, — durerait au delà, qu'il tenta sa chance, et qu'il sut que la jeune fille l'aimait aussi. Ils se sont fiancés au mois de juillet ; mariés au mois de septembre, en Bretagne, au bord de la mer. Je voulus savoir le jour : ce fut dans la même semaine où j'avais perdu maman !...

Je lui demandai si sa femme avait eu connaissance de ses premières fiançailles. Il devint inquiet, il me répondit avec agitation que non. Elle ne savait pas, — il ne fallait pas qu'elle sût, ce serait pour elle un très grand trouble de conscience. Il se tut, et puis au bout d'un instant il dit : « Elle est très pieuse. » Comme je ne répondais rien, je sentis qu'il s'inquiétait de plus en plus ; son inquiétude m'indignait, et j'avais trop d'orgueil pour dire le mot qui l'aurait dissipée. Je me sentis rougir. Lui ne s'en aperçut pas ; il avait la figure absorbée ; il ne pensait qu'à sa femme ; c'était comme s'il l'avait vue devant lui avec un reproche et une souffrance dans tout son être. Il finit par dire d'une voix timide et dont l'accent de tendresse était à me faire crier : « En ce moment-ci surtout, elle a besoin d'être très ménagée. » Puis à son tour, il rougit brusquement et fixa ses yeux sur le tapis.

« Mais, Philippe, lui dis-je, il ne me serait jamais venu à l'esprit de compromettre la tranquillité d'âme de votre femme. »

Adrienne goûta au passage cette nouvelle ironie : l'archange de sérénité menacé par la petite Nise !

Celle-ci continuait :

— Il y eut ensuite un silence entre nous, — affreux. Il n'osait plus me regarder, et moi, je me sentais devenir inerte comme une pierre.

Je le regardais cependant ; surtout son beau front et ses tempes serrées qu'autrefois j'aimais tant à toucher, et je me disais : « Voilà, c'est fini... voilà... »

Nous causâmes encore un peu. Il me dit qu'il était réformé, qu'il avait repris son cours de philosophie et la préparation de ses thèses.

Puis il se leva et il murmura : « Denise, si j'avais pu croire que je vous retrouverais ainsi, dans ce deuil, dans cette solitude... » Mais il n'acheva pas cette phrase. Il demanda simplement : « Est-ce que je ne vous reverrai plus? Est-ce que je ne peux vous servir à rien? » Je lui fis signe que non. Il insista encore : « Tout est fini? » Adrienne, n'est-ce pas que c'était cruel, que c'était atroce de me demander cela? J'étais tellement tentée, — après qu'il m'eut pourtant fait passer par la torture, je peux le dire, — de me jeter contre son épaule mutilée, — cette épaule qu'une autre avait soignée, — de l'embrasser comme autrefois, lui mon ami, mon fiancé, mon seul trésor, et de lui dire : « Cachez-moi quelque part! Emportez-moi! » Tellement tentée! Si j'avais parlé, j'aurais dit cela. Je lui fis signe avec la tête qu'il fallait s'en aller. Il s'en alla, et je sus que c'était fini.

Qu'est-ce que tu crois qu'on peut faire, Adrienne, quand on est au désespoir? Pendant les deux premières heures après qu'il m'eut quittée, je fus très calme. J'avais de petits travaux de couture à faire. Dès que Danielle rentra, je l'appelai et nous travaillâmes ensemble en disant notre chapelet. Depuis la mort de maman, j'avais pris l'habitude de coudre souvent dans la même pièce que Danielle. A huit heures, je lui dis de préparer mon lit et d'aller dîner. Dès que je me suis retrouvée seule dans cette chambre où il m'avait parlé, je me suis sentie tout à fait malade. C'est bizarre, n'est-ce pas? Malade, glacée, claquant des dents et si faible que je dus me rasseoir plusieurs fois en me déshabillant.

Je sentais cela d'abord plus que le chagrin : ce frisson affreux dans tout mon corps et un obscurcissement des yeux, comme on dit que l'éprouvent les mourans. Je me couchai, j'éteignis la lumière; je passai toute la nuit sans dormir, sans bouger; au moindre mouvement, il me semblait que mon cœur allait se briser. J'étais comme livrée à une force qui me protégeait contre l'excès de mon mal, qui m'empêchait de remuer, qui m'empêchait de penser. Dans une passivité absolue, j'entendais l'écho des paroles de Philippe et des miennes; elles frappaient dans ma tête comme des coups de marteau; je les subissais,

incapable de les maîtriser ou de les dépasser par une réflexion quelconque. Depuis, je me suis dit que cette torture morale ressemble beaucoup à une torture physique. L'intelligence ne peut rien contre. On est pris, happé, solidement mordu, mâché et remâché pendant des heures. On a beau se faire petit, soumis, se tenir coi : la machine à supplice est là ; elle travaille avec toutes ses dents ; on dirait qu'elle vous tient par les pieds, par les mains, c'est horrible !...

Le matin, comme je ne bougeais toujours pas, Danielle entra plusieurs fois, s'informant de ma migraine avec un air dolent. Je me rappelle que le son de ma propre voix m'étonna quand je lui répondis, tellement il était sec et changé. Et je me dis : « Voilà, c'est fini, je ne suis plus jeune, je prendrai l'habitude de n'être aimée par personne. Je parlerai probablement toujours comme cela. »

Vers midi, je m'habillai rapidement et je sortis. En rentrant le soir, je dis à Danielle : « M. Brunel est venu me voir. Il lui est arrivé beaucoup de choses pendant la guerre. Il a été blessé. On lui a coupé un bras, et puis il s'est marié. » Il me sembla que les cris de cette femme si bonne allaient me rendre folle. J'aurais eu moi-même tellement besoin de crier ! Je lui dis : « N'y pensez plus, Danielle. Si vous saviez comme je suis décidée à l'oublier ! » Moi qui n'avais jamais dissimulé ! Moi qui avais pleuré dans ses bras après la mort de maman !

Des trois jours qui ont suivi, je garde un souvenir confus. Je sais que de ma vie je n'avais autant marché. Chose bizarre, je n'avais jamais non plus tant regardé autour de moi les figures, les objets, les vitrines des magasins. As-tu remarqué comme cela vous entre dans la cervelle, ce qu'on voit quand on souffre ? Chez le dentiste par exemple ?... Je me rappelle dans les moindres détails une crémerie où j'ai déjeuné. Le guéridon de marbre, les chaises peintes au ripolin vert, un groupe d'étudians étrangers qui étaient assis à une table voisine, parlant une langue rauque et riant fort, et la tenancière, et la petite servante qui subrepticement doubla pour moi la portion... J'avais évidemment la figure de quelqu'un qui souffre de la faim. Il faisait bien noir et bien sale, cette semaine d'avant Noël, je ne sais si tu te rappelleras — et quels visages on rencontrait, terreux, soucieux, harassés, avec toujours les mêmes plis flasques et tristes des narines à la bouche, et puis

de temps en temps dans la masse une jolie femme, une créature tout à fait d'une autre espèce que les autres avec des joues roses, des dents brillantes, une manière vive et légère de remuer la tête, un air content. Chaque fois que j'en voyais une, je me demandais si elle ressemblait à la femme de Philippe et les mots qu'il avait dits, — les mots les plus cruels, — me brûlaient plus fort : « Elle a besoin d'être très ménagée en ce moment. »

Un soir, j'entrai à la Sorbonne, où Max m'avait emmenée deux ou trois fois entendre un cours qui le passionnait. Je vis une queue de gens qui se pressaient à la porte d'un amphithéâtre, je me rangeai parmi eux et j'entrai. Le cours était justement de ce professeur qu'aimait Max et de qui ses lettres nous parlaient presque chaque jour. Quand il entra, maigre et grisâtre derrière l'huissier, il me fit l'effet d'une espèce de mannequin, le reste, l'ombre d'un homme. Autour de moi j'entendis des jeunes filles qui chuchotaient, je compris qu'on le plaignait d'avoir perdu son fils unique. Il parla d'histoire grecque pendant une heure, d'une voix morte, mécanique; il n'y avait pour l'écouter que des femmes et quelques étrangers dépenaillés. Je n'avais encore rien trouvé qui fût aussi triste. Cela m'apaisa. Il y a des momens où l'on arrive à se reposer dans sa douleur comme un nageur qui fait la planche. On ne cherche pas autre chose. On ne se représente plus qu'il existe autre chose ; on est là tranquille, baigné dans un fluide sombre qui pénètre jusqu'au dernier repli. Les résistances du dedans cèdent, les palpitations meurent, et on croit alors que c'est fini de se débattre, qu'on a vraiment renoncé. D'ailleurs, je te dirai qu'à aucun moment je n'ai senti de révolte. Oh! je vois bien que je ne ferai jamais une révoltée ; je n'en ai pas l'étoffe. Mais le plus dur pour moi, c'était de comprendre, de me mettre les faits dans la tête, de les planter à la racine même de ma vie intérieure qui était tout entière l'amour de Philippe.

J'errais au hasard; je regardais toutes les figures; je regardais surtout les mutilés dont chacun était pour moi comme une ombre de Philippe, et j'étais épouvantée d'en rencontrer un si grand nombre. J'entrais dans les églises; plusieurs fois je m'arrêtai à Notre-Dame. Je m'appuyais au pilier du transept et je regardais la rose Nord, qui est si triste, froide, ensanglantée, glorieuse, comme une promesse de paradis suspendue très

loin au-dessus des plaies humaines. Et le froid de la pierre insensible contre mon épaule me faisait du bien.

Un après-midi, je me trouvai au bord d'un grand cimetière; je crois que c'est le cimetière Montparnasse. J'y entrai; j'y restai longtemps; il neigeait; personne n'était venu chez les morts par un si vilain temps. Il me semblait que j'aurais donné tout au monde pour me retrouver à Vouziers sur la tombe de maman! En sortant, à la nuit tombante, je vis, contre le haut mur tapissé de lierre, un homme et une femme qui s'embrassaient. Je les regardai, là, si près des morts, eux qui étaient comme j'avais été moi-même quelques jours encore auparavant : des gens livrés au transport, des gens pour qui la mort n'existe pas! C'étaient un soldat en uniforme boueux et une femme misérable. Combien de temps avaient-ils été altérés l'un de l'autre? Ils n'ont pas bougé pendant que je passais; je n'ai pas vu les figures, mais j'ai senti la passion de cette pauvre femme, la tension de tout son maigre corps immobile. Elle était suspendue comme l'alouette au sommet de son élan. Bien sûr, ils ne savaient plus qu'il faisait froid et sombre; ils n'étaient plus pauvres; tout était beau pour eux. Je m'en allai, me croyant calme. Ces choses-là me faisaient mal comme un poison qui ne se révèle que peu à peu.

Je rentrai; je trouvai Danielle les yeux rouges d'avoir pleuré, qui me couchait et me montait du bouillon.

Un dimanche vint, le quatrième dimanche de l'Avent qui était aussi la veille de Noël. Un grand désir avait surgi en moi de voir cette jeune femme qui est maintenant la femme de Philippe. J'avais beau souffrir, je n'arrivais pas à croire tout à fait à la réalité. Il y avait quelque chose en moi qui n'y croyait pas. Je te l'ai dit, j'avais tellement pris l'habitude d'un recours intérieur à mon fiancé. J'avais avec lui une vie de rêve qui pendant deux années et demie avait fini par équivaloir presque à une réalité. Je fermais les yeux et il était dans la chambre; je pleurais et il appuyait ma tête sur son épaule. J'avais eu ainsi avec lui une vie de tendresse complète et de toutes les heures, si intense que je me disais quelquefois : « Quand nous serons réunis, ce ne sera pas plus doux. » Alors, tu le comprends bien, cette habitude restait : c'est comme quand on est assis près d'un mort, on croit toujours le voir respirer. Et je pensais : « Si je le vois avec sa femme, ce sera fini. »

Il m'avait dit qu'elle était pieuse, et lui-même avait l'habitude d'aller à la messe. Nous y étions allés ensemble; nous l'avions suivie deux ou trois fois, l'un à côté de l'autre, très attentivement. J'ai toujours eu l'impression qu'il n'avait pas beaucoup de foi, mais les choses de l'Église lui plaisaient. J'ai voulu essayer de les apercevoir à la messe où je ne doutais pas qu'ils n'allassent ensemble, — et tard probablement, — puisqu'elle était « très à ménager. »

J'allai pour la messe de onze heures à Saint-Jacques-du-Haut-Pas. Ils n'y vinrent pas.

J'attendis encore : à midi ils arrivèrent; je le vis, lui, marchant derrière elle dans le jour pâle et comme filtré de cette église. Une grande jeune femme, — oh! Adrienne, — tellement jolie, mais pas comme les jolies femmes qui n'ont pas l'air de la race humaine! — de longs yeux bruns, de longs cils sur des joues mates, et un beau nez recourbé. Elle portait un chapeau noir dont le bord se relevait en arrière sur un chignon châtain, brillant et parfaitement ordonné; une jaquette de loutre, un manchon gris. Ceci me montra que le ménage de Philippe était plus fortuné que je ne l'eusse fait. Elle marchait bien, d'un pas long, aisé. Sa figure était sérieuse, tranquille, avec une expression de douceur et de réserve. Je la suivis des yeux et m'installai dans le bas-côté à un endroit d'où je voyais son dos mince, son beau chignon et, de trois quarts, sa joue pâle. Lui m'était presque caché par le grand chapeau noir. Elle suivit toute la messe, et quand je vis comme elle priait, je me mis à prier moi aussi, à demander la force d'accepter cela et de vivre selon ma destinée.

A un moment, je la vis s'incliner un peu vers Philippe en montrant du doigt une ligne sur son livre : quelque texte qui l'avait frappée. Je conçus à quel point elle était heureuse; cette sensibilité de Philippe si fine, si vibrante qui sait répondre à tout, elle pouvait y faire passer chacune de ses pensées. Et elle avait déjà dans ce simple geste un tel air de sécurité! On eût dit qu'il était à elle depuis toujours. J'eus l'impression qu'elle me démontrait en toute douceur, en toute bonne foi, et invinciblement, que je n'avais jamais existé. Et pourtant, je la plaignais un peu du mal qu'elle m'avait fait, — que je n'aurais voulu faire à personne, — ni elle non plus sans doute...

La messe achevée, ils sortirent; je les suivis du regard dans

la colonne qui se pressait vers la porte; puis je sortis, je les vis descendre les marches; elle l'arrêta, ils se sourirent; elle entr'ouvrit son pardessus, glissa ses doigts dans la poche de son veston et en tira quelques sous qu'elle mit dans la sébille d'un mendiant. Ils s'éloignèrent et je ne les suivis pas davantage.

Je les avais vus; je comprenais mon malheur. Il avait rencontré une femme beaucoup plus belle que moi, meilleure aussi probablement. Ils s'étaient aimés; peut-être même était-ce le cœur de la jeune fille qui s'était ému le premier... Alors, c'était inévitable, n'est-ce pas? Celle qu'on sacrifie, ce ne peut pas être celle qu'on aime.

J'étais brisée de fatigue, je me sentais faible; ma douleur sommeillait lourde, énorme, mais tranquille au dedans de moi. L'après-midi, je retournai à l'église, — une autre église, — j'entendis vêpres, le salut, un long sermon, tout cela du fond d'une torpeur d'épuisement. Je pensai à maman comme, du temps où je la soignais, je pensais à Philippe, — avec cette même impression de me jeter dans un refuge hors du monde. Je n'avais pas le courage de porter mon regard en avant vers aucune forme d'avenir, mais il me semblait déposer toute ma vie, une seule masse indistincte de douleur, sur les genoux de ma pauvre maman. Je pensais que personne n'aurait jamais pitié de moi, hormis elle, du fond de son éternité. J'appelais sa main sanctifiée sur ma tête vaincue. Ah! j'aurai Jean, oui; je ne l'avais pas encore retrouvé à ce moment-là; maintenant je sais qu'il est au front; nous nous écrivons. Mais il ne saura jamais ce que j'ai souffert. Peut-on dire ces choses-là à des garçons? Leur propre vie est trop jeune, trop abondante pour qu'ils soient capables de pitié.

Et alors, mon amie, je revins sur le passé. Je me dis : « Personne n'aura pitié de moi; mais de qui ai-je eu pitié? à peine de maman! » La parole d'agonie du Seigneur se prononçait dans mon esprit : « Eh quoi! vous n'avez pu veiller une heure avec moi!... » Je compris qu'elle était pour moi d'une vérité effrayante. Moi qui ai passé tant de nuits au chevet de maman, je me demandai quand j'avais vraiment *veillé avec elle*, pris ses douleurs pour moi, compati, comme je la suppliais maintenant de compatir. Je le vis clairement : quand je m'ingéniais à la soulager, je cherchais à repousser la souffrance de l'entendre gémir. Son martyre ne m'était pas immédiat. Je

continuais toujours de penser à Philippe, à mon amour, de sentir cette béatitude qui frôlait perpétuellement mon âme... Et enfin j'arrivai au souvenir de l'heure que je t'ai dite, cette heure terrible d'égoïsme et de frénésie. Je goûtai l'humiliation la plus profonde. Je compris que mon cœur trop cupide avait mérité son désastre. Et l'idée me vint que peut-être ce serait mon sort, mon utilisation, que de rester simplement par ma douleur même un être qui croit à la douleur et qui a pitié.

Je partis lentement; j'avais à peine mangé depuis six jours et j'étais très faible. Je crois que si quelqu'un m'avait tendu la main pour m'y appuyer, je l'aurais acceptée. Il n'y avait pas de voiture et le soir était froid. Je rentrai à pied, je me couchai et, pour la première fois depuis la visite de Philippe, je m'endormis d'un sommeil calme et sans rêves.

Vers deux heures du matin, je m'éveillai. C'était la nuit de Noël et l'heure où autrefois nous rentrions à la maison, maman, mes frères et moi, après la messe de minuit. Je m'assis brusquement; j'étais très réveillée, toute tendue, sans aucune fatigue. J'avais l'impression qu'il y avait quelque chose à faire, une décision à prendre, une espérance à embrasser; je sentais que c'était fini maintenant d'errer et de me consumer en pensant à moi. Et cependant je ne savais pas du tout ce qui allait arriver. Mon cœur battait à grands coups espacés. Pendant quelques secondes, je restai ainsi, les yeux ouverts, dans le noir, et puis je sentis monter du fond de moi-même l'image de cet orphelin de Vouziers, ce petit Léonard Seulin, avec sa figure d'abandon, ses yeux où le froid de la mort est entré. Comment l'ai-je si bien revu après l'avoir tellement oublié? Je me dis : « C'est cela, c'est lui; voilà ce qu'il faut que je fasse, » et j'éprouvai une grande joie.

Le soir de ce jour de Noël, le soir même, je repartais pour Annemasse, laissant Danielle à l'hôtel. Je retrouvai tout de suite la jeune femme qui, à notre arrivée, avait pris soin des petits orphelins de notre convoi. Je lui dis pourquoi je venais et comment je m'étais décidée. Elle ne parut pas étonnée. C'était une charmante personne, la femme d'un pasteur; elle avait un visage heureux et sérieux plein d'innocence, un visage de bon augure. Elle m'emmena vers la maison où était logé Léonard Seulin, chez une bonne paysanne de Savoie, avec six autres petits orphelins rapatriés comme lui. La maison était un peu

à l'écart et on voyait de loin ses volets verts au milieu d'un immense champ de neige. Nous entrâmes; les enfans jouaient dans la cuisine; ils étaient tous propres et bien vêtus. Léonard était le dernier arrivé. Dix jours à peine s'étaient écoulés depuis que nous étions descendus ensemble sur la place d'Annemasse. Aucun des autres ne portait sur son visage cette expression fixe d'étonnement et de tristesse. Il me reconnut, mais ne me sourit pas. Je lui demandai s'il voulait venir avec moi pour ne plus jamais me quitter. Il me regarda de ses yeux graves et hocha la tête. En quelques heures, les premières formalités furent accomplies, j'avais le droit d'emmener Léonard. Nous étions à Paris le 28 au matin. Danielle n'a pas été bien contente...

Toutes deux se turent et se regardèrent. Adrienne Estier demanda :

— Tu veux le garder toujours ?

— Naturellement.

— Tu l'aimes?

— Oui, j'ai ce bonheur. Je l'aime plus intimement chaque jour. Quand nous sommes seuls ensemble, et que la pensée de notre commune misère et faiblesse m'accable, je prends sa petite tête entre mes mains, et je sens alors que cette pauvre petite miette d'amour dont nous faisons notre nourriture, lui et moi qui avons tout perdu, suffit à nous tenir en vie, mêlés à l'immense communion des êtres qui s'aiment. Pour un cœur qui s'est cru retranché du milieu des vivans, c'est une résurrection.

— Denise, prends garde; tu es bien jeune encore, quoique tu ne t'en doutes pas ! et si aimante ! L'amour ressuscite, comme tu dis, dans le cœur, le vrai amour, celui de la fiancée pour le fiancé. Ne te crée pas un devoir trop absorbant.

Denise secoua son index devant sa petite figure aux yeux intenses.

— Non, dit-elle, cela, non ! Si Philippe m'avait repris sa parole après un mois ou deux de fiançailles, je te dirais : peut-être... Quoique... un tel charme ! est-ce qu'on ne resterait pas empoisonné pour toujours ? Mais j'ai trop vécu de lui, en lui, pendant ces trente mois de silence où je lui ai donné tout ce que j'avais de passion dans l'âme. Ce qui se passe dans cette profondeur de désir et de souffrance, rien ne peut plus l'effacer. Non, vois-tu. Non.

Il y eut un silence, puis Denise reprit : « J'en adopterai d'autres, plus tard. Un seul, ce n'est pas assez ! — et puis, je l'aimerais trop, je finirais par lui devenir un fardeau... »

Denise se leva pour partir et lorsqu'elle eut fermé son manteau, elle saisit les mains de son amie :

— Adrienne, ramène-moi jusqu'à l'hôtel, je t'en prie. Cela m'a fait tant de bien de te parler, tu ne te figures pas ! On a besoin d'un témoin, de quelqu'un qui vous voie. Cela vous donne de la force. Je sens que maintenant j'en ai pour faire une chose que je n'ai pas encore faite. Mais si tu me laissais aller seule, je ne sais pas, peut-être que je ne pourrais plus.

Sans faire de question, Adrienne remit son chapeau, sa jaquette de fourrure. Elles partirent ensemble. Il était tombé de la neige dans la journée et la lune bleuissait les rues désertes. En chemin, Denise dit :

— C'est bon de respirer, dis, Adrienne? L'air a un goût de neige. Je sens cela maintenant comme si je m'étais relevée de mon cercueil.

— Oui, mon petit.

— Le croirais-tu, reprit Denise, depuis que j'ai revu Philippe, j'ai vécu d'abord dans de telles transes, puis j'ai traversé une lutte si dure pour n'être pas tout simplement écrasée de chagrin, pour sauver ma vie, mon âme, que je n'ai pas versé une larme, pas une seule. J'ai passé du désespoir à l'action presque sans détente, sauf dans cette nuit de grâce, cette nuit de Noël ! Il y a eu des jours où j'aurais bien voulu pleurer, — maintenant plus. J'ai renoncé à cette douceur. Et voilà ce que j'aime : c'est cet air affilé de la nuit, c'est cette lumière calme et impassible de la lune qui me fait froid dans le cœur à l'endroit qui a été si longtemps brûlant.

***

Elles arrivèrent à l'hôtel Corneille. Denise passa la première, conduisit son amie à travers le vestibule à demi éclairé qui sentait la cuisine, — puis par l'escalier, — et, par un long couloir obscur et feutré, à sa chambre. Elle alluma l'ampoule électrique qui pendait au plafond. « Danielle ! » appela-t-elle. Une porte s'ouvrit et une grande femme osseuse qui avait de beaux cheveux gris brillans peignés en arrière de son front ridé, entra dans la pièce. Une lueur éclaira sa figure soucieuse

et ses petits yeux gris vert enfoncés sous des sourcils épais.

— Mademoiselle Adrienne ! s'écria-t-elle.

Adrienne lui serra la main.

— Tu l'appelles mademoiselle, dit Denise, et elle est mère de famille !

— Mademoiselle Adrienne ! reprit la vieille servante, pas possible !

— Mais si, Danielle, et j'espère que vous viendrez voir mon poupon.

— Léonard est couché ? demanda Denise.

— Oui, mademoiselle.

— Viens le voir, dit Denise à son amie. Danielle, s'il te plaît, allume le feu dans ma chambre.

Les deux amies passèrent dans la pièce voisine. Au pied du lit de la servante, il y avait un lit d'enfant où le petit garçon en chemise blanche était encore assis, la figure tournée vers la porte.

Adrienne conçut avec un peu d'ironie triste le détail de cette timide maternité de jeune fille. Elle pensa au gros poupon qu'elle installait chaque matin sur son oreiller et dont elle baisait les petits pieds roses. Denise avait toujours été très pudique ; — nerveuse et passionnée comme elle l'était, elle devait passer une partie de ses nuits à penser à l'enfant. Adrienne se la figurait glissant jusqu'à la porte, pour écouter s'il respirait bien et ne faisait pas de cauchemar, — mais elle aurait cessé d'être elle-même si elle avait pu se résoudre à le coucher dans sa chambre. Ce petit garçon les regardait de ses yeux pleins de silence. Il était singulièrement beau ; la lumière électrique éclairait d'un jour dur son front lisse sous d'épais cheveux, son nez droit, sa nuque fine et cambrée, creusée d'un sillon où s'enfonçait une mèche drue, ses petites mains pâles où se modelaient encore les fossettes de la première enfance.

— Pourquoi parle-t-on toujours de la beauté des femmes ? dit tout bas à Denise la belle Adrienne, quand il y a ces êtres-là !

Denise embrassa Léonard et lui dit quelques mots à l'oreille. Adrienne s'approcha souriante et dit : « Bonjour, Léonard. » L'enfant levait vers elle ses larges et tristes yeux, sa bouche taciturne. Sans résistance, il se laissa caresser la main. Quand elles s'en allèrent, il eut une expression d'angoisse ; il tira la

manche de Denise : « Pas toi, marraine. Reste ici. » Denise lui baisant le front dit tout bas : « Marraine revient tout de suite. » Il y avait un rayon dans ses yeux quand elle entra derrière Adrienne dans sa chambre. Danielle levait la trappe sur une flambée de bois; elle se retira. Denise ouvrit un tiroir dans une table d'acajou : elle y prit un portefeuille.

— Tu devines, dit-elle : ce sont ses lettres. J'en ai vingt-deux. J'ai tout risqué pour les emporter avec moi. Une petite servante qui devait partir dans notre convoi a été retenue pour avoir mis dans sa malle une photographie de sa maîtresse morte, au bas de laquelle il y avait écrit : « Souvenir. »

Quelle folie, n'est-ce pas? J'allais à lui, et il fallait que je risque mon bonheur pour ne pas me séparer de ses lettres! Je les avais cousues dans le fond de ma malle entre la toile et l'osier. A la façon dont on a visité nos bagages, on aurait dû les trouver vingt fois! Quelle folie!...

Eh bien! tu vois, je n'ai pas encore eu le courage de les détruire. Je ne les relis pas, mais je sais qu'elles sont là, et tant qu'elles y seront, je n'aurai pas vraiment accepté ma vie. Tiens, Adrienne, je n'ai pas la force; mets-les dans le feu!

Elle déposa entre les mains d'Adrienne Estier le paquet de feuilles minces et crissantes, couvertes d'une fine écriture d'intellectuel; et, ouvrant la fenêtre, elle s'accouda à la balustrade.

Deux ou trois minutes s'écoulèrent dans un silence absolu. Puis Adrienne posa ses doigts sur l'épaule de son amie et dit tout bas : « C'est fait. » Denise ne bougea pas, et Adrienne se penchant vit à travers le voile de crêpe le profil blanc et crispé levé vers la lune, le bout des ongles appuyé contre les dents.

Tout à coup, Denise chercha la main d'Adrienne, la porta à sa bouche, y colla passionnément ses lèvres. « Merci, balbutia-t-elle, laisse-moi. C'est fini maintenant. Éteins la lumière en sortant, je t'en prie. Merci, merci! »

CAMILLE MAYRAN.

VISITES AU FRONT

SUR LE FRONT ANGLAIS

(JUIN 1916)

II[1]

QUELQUES MÉTHODES

On nous emmène loin pour nous montrer une base. C'est l'un des ports de mer, riches en docks, casernes, dépôts, ateliers, où la force britannique se pose, s'assemble et s'organise avant de monter vers le front.

Une telle visite, paraît-il, est indispensable; on nous l'a répété, et j'ai senti que les Anglais sont très fiers de ces bases.

Nous ne devrions penser qu'à ce que nous allons voir; mais, tout de même, comment ne pas regarder ce morceau de France que nous traversons si vite? C'est la veille de l'été, le moment parfait de l'année, et tout semble plus merveilleux quand on vient de voir l'un des pays brûlés de la guerre.

Je ne connaissais pas cette province de notre extrême Nord. C'est une Normandie plus fine, plus élégante et grave; c'est une Bretagne plus riche et plus claire. Partout, comme en Bretagne, le mouvement profond de la roche se laisse percevoir,

(1) Voyez la *Revue* du 1er juillet.

soulevant le pays par grandes ondes, et l'arbre, à mesure que l'on avance vers la mer, se profile en silhouette pathétique, penché, hérissé, comme s'il avait grandi dans la peur et l'émoi du vent. Un ciel bas, d'un gris tendre, des pinceaux de rayons brumeux, posant sur le pays de pâles traînées d'argent : des éclairages de Finistère. Que tout cela est intime, pénétré de sentiment ! Comme on aimerait s'arrêter, écouter le silence, se replier dans le recueillement de tout ce paysage ! Admirable variété de la France ! Par contraste, dans cette campagne qui touche à la mer du Nord, je songeais à la Provence, aux fastes païens du soleil, aux grands décors de la montagne, au bord d'une autre mer.

Saint-Omer passée, pendant des lieues et des lieues, rien qui rappelle la réalité d'aujourd'hui. Pas un soldat, pas un charroi de guerre. Toujours les mêmes villages, dont les maisons roses sont fleuries de roses, avec le luxe anglais, flamand, des jardins. Toujours les blés, les prés de luzerne et de trèfle, et de loin en loin, un îlot de grands arbres, un bois sombre où, dans l'ouverture d'une avenue, se révèle, un instant, une façade de château, grise, élégante, toute française, comme les lignes de cette noble et sobre contrée.

Comme nous approchions de notre but, le pays s'est rasé, en se faisant plus vaste, plus triste et plus froid. Des voiles troubles, des franges lointaines de pluie sont descendues du ciel, dans l'Ouest. On ne distinguait pas la mer, perdue dans l'universelle grisaille, mais on voyait la terre finir en horizon trop bas, échancré sur le vide : ligne étrange, relevée tout d'un coup sur la gauche, en promontoire pâle et nu qui fuyait et fondait dans une brume. Alors la ville apparut, sombre, sous des fumées industrielles : toits de briques, lignes de corons autour des vieilles nappes d'ardoises, et au centre, de sombres monumens du Moyen âge, le beffroi bruni par le temps, que l'on voit de la mer et qui servit de repère aux marins d'autrefois comme à ceux d'aujourd'hui.



Ce que vous montrent les Anglais ne parle guère aux yeux. Rien, sur ce vaste quai, qui rappelle les foules et les agitations pittoresques de la Joliette. Il est désert : une longue perspective entre des silhouettes de bateaux non moins déserts, et d'immenses

hangars. De l'autre côté de ces hangars, une large voie de chemin de fer, de multiples rails. Le bateau, le quai, le magasin, le rail, si on les représentait par quatre traits contigus et parallèles, ce schéma donnerait le dispositif primordial d'une base.

Cette surface vide d'un quai où passent les approvisionnemens quotidiens d'une armée, c'est peut-être le plus frappant de tout ce que l'on vous montre dans ce port. Dans les docks, des milliers de caisses sont rangées par ordre de matières, comme les livres sur les rayons d'une bibliothèque. Mais le quai est comme le bureau qu'un travailleur méticuleux s'appliquerait à maintenir toujours net. Chaque objet y arrive, étiqueté de chiffres qui correspondent à tel magasin, à telle travée du magasin, à tel rang de la travée. A mesure que les hommes du bateau déchargent, les hommes des docks enlèvent ; la vitesse du premier travail est exactement calculée sur celle du second. Et défense à ceux-là, nous explique-t-on, de poser un colis sur un colis : ce serait un encombrement qui commence. Le principe, c'est que, pour ne pas gaspiller de temps et de travail à lutter contre le désordre (qui croît de lui-même, aussitôt qu'il s'établit), le mieux est de l'empêcher de naître.

Nous entrons dans le magasin des biscuits. Il est immense, aussi désert que le quai. Dans ces longs couloirs, sous les colonnes symétriques de caisses qui montent là-haut dans l'ombre, on marche avec respect, comme dans une cathédrale. C'est ici l'apothéose du biscuit : on n'imaginait pas qu'il pût atteindre à ces proportions. Des lettres et numéros répètent la classification d'un catalogue. Dans cette solitude, l'ordre semble absolu, définitif comme dans une pyramide de Pharaon, scellée pour l'éternité. Mais par les portes de droite, on aperçoit des cheminées fumantes de bateaux ; par celles de gauche, des locomotives et des wagons.

On nous montre une boulangerie militaire : neuf cents ouvriers ; cent vingt mille pains par jour. Tout est pur et blanc : les tables où l'on pétrit la pâte qui circule par des glissières, d'étage en étage, en immense ruban ; les vêtemens des boulangers, autant que la farine. Toujours l'impression de simplicité, de rigoureuse précision. Ces mitrons au visage bien rasé semblent aussi pareils et battant neuf que les soldats que je regardais l'autre jour débarquer, que tous ceux que j'ai vus

depuis, dans les camps et cantonnemens. Une certaine perfection étant donnée, acceptée, comme type et diapason, il semble que l'Anglais mette sa conscience et sa fierté à y rester conforme, — *tuned up*, comme ils disent, sans baisser de ton dans son effort et sa tenue; et cela par une lutte vigilante, incessante contre tout ce qui tend à défaire et affaisser les choses, à les déjeter hors de la norme et de la direction voulues.

Nous allions conduits par le maître boulanger. Petit, rose, digne, tout vêtu de flanelle blanche, il paraissait figé dans son respect des étrangers et de l'officier, aussi bien que dans son respect de lui-même, dans le fier et sérieux sentiment de son grade et de ses fonctions. Il était *the man in charge*, et il présentait ses ateliers, ses hommes, son travail, à un officier, à des visiteurs qu'il jugeait, évidemment, d'une autre espèce sociale que la sienne. Car son attitude n'était pas seulement militaire : on reconnaissait l'Anglais qui se dit qu'il sait sa place *(who knows his own place, — who knows his betters)* dans une hiérarchie de castes. J'essayai de causer avec lui, de le faire sourire, sans réussir une seule fois à le détendre. L'officier lui parlait du ton précis voulu par la discipline et l'étiquette, n'omettant jamais de lui donner son titre : *Master Baker!* Lui, n'appelait ses hommes que : *Bakers!*

Nous allions de salle en salle. A l'entrée de chacune, il s'arrêtait, raide, pour lancer, d'une voix qui nous secouait, le commandement : *Bakers, shun!* (Boulangers, fixe!) Cent mitrons enfarinés se dressaient dans la position du *Garde à vous!* L'officier jetait négligemment son : *Carry on!* (Continuez!) et le travail reprenait, rapide, exact, comme d'une parfaite mécanique.

Puis ce fut un bateau-hôpital. Il était entré la veille, et attendait l'arrivée du train sanitaire. On eût dit qu'il n'avait jamais servi, qu'il sortait d'une boîte avec tout ce qu'il contenait, y compris le médecin-chef, aussi net et luisant dans la simple richesse de son kaki et de ses cuirs, que le vernis des murs, l'acier des instrumens et la blancheur glacée des lits à suspension. Il s'excusa beaucoup du quadrillage d'un certain linoléum : « On le lave plusieurs fois par jour, mais ça n'est pas ça. Il devrait être tout blanc; j'y verrais un grain de poussière. »

On nous montra beaucoup d'autres choses : magasins de conserves et viandes frigorifiées, tout un village de bois, dont chaque bâtiment contient telle série de pièces pour fusils ou mitrailleuses, tel article de métal nécessaire à l'équipement du cheval ou du soldat, et d'où plusieurs trains partent chaque jour pour le front. Et puis d'autres cités improvisées : ateliers de réparations pour canons, autos, harnais, masques, vêtemens, chaussures, — combien épaisses, celles-ci, de cuir souple et copieux, plongées en des bains d'huile! En ces derniers bazars, la population est surtout française et féminine : dix-sept cents ouvrières de la ville, dirigées par des surveillantes d'outre-Manche, et qui besognent en chantant.

Un ignorant n'oserait décrire ces travaux. Mais au cours d'une telle visite, une chose est remarquable : tout ce que l'on voit, et qui fut œuvre de l'État, de ses militaires et fonctionnaires, semble conçu, mené par des industriels et des commerçans. Par exemple, chaque boîte de conserves et de biscuits, chaque caisse de quincaillerie apporte un prospectus. Chaque pain de la boulangerie porte la marque d'un certain four et d'une certaine équipe. Les *tanks* eux-mêmes portaient, nous dit-on, le nom et la réclame du fabricant. Les ateliers de cordonnerie sont dirigés par des patrons et cordonniers de Leicester. Nul objet neuf n'est envoyé que contre remise de l'objet usé et peut-être réparable. On retrouve ce que l'on a tant de fois noté chez les Anglais : des habitudes et méthodes qui sont d'un peuple commerçant, formé, cent ans avant tous les autres, au régime que Spencer appelait industriel.

Voilà le trait qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut comprendre l'organisation anglaise de la guerre : au cours du XIXe siècle chez nos voisins, les activités dominantes furent de l'ordre privé — celles du négoce et de l'industrie, qu'aiguillonne le sentiment de la libre concurrence. Parce qu'elles occupaient le plus grand nombre d'hommes, elles ont donné le ton aux autres, et notamment à celles de l'État. Or, le propre de ces activités, c'est de tout subordonner à cette fin pratique : le succès du travail. Une idée les commande, celle du rendement, de l'efficacité. *Efficiency* (on sait la valeur moderne ce mot), c'est le critère auquel on juge un système, une administration, un homme, — un fonctionnaire. Ce critère, la guerre l'impose aujourd'hui à

tous les belligérans ; mais si l'on se rappelle ce que sont en temps normal, en Angleterre, les postes, les chemins de fer, les téléphones, les tramways, on conclura que, dans ce pays, un service public a vraiment pour objet de servir le public, de le servir le plus vite et le plus abondamment possible. Sans doute, à mesure que l'État étend ses monopoles et multiplie ses fonctionnaires, de nouvelles habitudes tendent à s'établir. Mais si les premières expériences de l'étatisme anglais semblent relativement inoffensives, c'est justement parce que les points de vue, les méthodes et les rythmes de travail qui règnent au pays du *business* et de la libre concurrence ont passé et prévalent encore dans les administrations publiques. Par exemple, dans les bureaux de poste, une chose est frappante : la jeunesse de ce personnel féminin. On estime, en effet, que pour un travail monotone, et que l'on veut aussi rapide que possible, la valeur efficace, — *efficiency*, — est moindre, au-dessus d'un certain âge, et que la nervosité, l'impatience, cette mauvaise humeur de l'employée, que l'on connaît trop en d'autres pays, apparaissent plus vite. *Too old at forty*, disent les *business-men* de la Cité. Et le même souci du rendement a conduit à ces méthodes de travail que l'on suit dans les ateliers dits « taylorisés. » C'en est une, — supprimer le produit anonyme, — que l'on observe en cette boulangerie militaire où chaque pain porte le chiffre d'une invariable équipe. Et c'en est une autre, — ne pas lutter contre le désordre, mais l'empêcher de naître, — que nous apprenions devant la perspective nette du quai. De telles règles, plus simples dans l'énoncé que dans l'application, répondent à des problèmes qui se posèrent d'abord dans les pays de la production et du trafic intenses. C'est à l'expérience de Londres et de New-York que l'on dut avoir recours, quand il fallut enfin débarrasser les rues de Paris d'intolérables encombremens.

Voilà les habitudes générales que les Anglais apportèrent à l'organisation matérielle de la guerre. En 1914, il s'agissait pour l'État d'appliquer à cette lutte pour la vie ou la mort toutes les énergies de travail du pays. Parce que ces énergies, si massives et depuis si longtemps orientées vers des fins différentes, ne pouvaient se retourner tout d'un coup, parce que les techniciens et l'outillage technique manquaient, il y fallut quinze ou dix-huit mois. Ce fut long pour ceux qui ne pouvaient voir que l'urgence; ce fut court, si l'on songe à l'énormité de la

tâche. Les Anglais surent tout de suite la mesurer. Ils commencèrent par installer les fondemens de leur machine combattante, non seulement des bases comme celle que l'on nous montrait en un point de la côte française, mais la base générale qu'est toute leur île changée en arsenal de guerre. Ils les ont construits peu à peu, ces fondemens, avec leur conscience habituelle au travail, avec un souci de la solidité et de la perfection, — on a dit un luxe, — qui étonna, mais qui n'était que proportionné à ce qu'ils avaient prévu, dès le début, des dimensions et des durées du conflit. A mesure qu'il se prolonge et s'exaspère, on découvre l'utilité d'une si riche et minutieuse préparation. Aujourd'hui, cette partie de la tâche est achevée; les armées, qu'une activité parallèle et non moins admirable ont suscitées, peuvent enfin déployer tout leur effort. La puissance industrielle du pays s'est rassemblée, organisée pour en nourrir et porter la puissance militaire. Elle se révèle à la grandeur des camps, à la copieuse richesse des équipemens et de l'outillage, à la densité des services et de la circulation à l'arrière, à l'afflux toujours croissant des canons et munitions, à ces chaînes infinies de camions, à ces chemins de fer à double et triple voie, luisans sur leur lit de pierre, apparus à la place d'une petite ligne économique, et, plus souvent, là où il n'y avait rien, — à ces terminus en pleins champs, dont les rails multipliés sous des réseaux de fils télégraphiques, les grands trains de matériel, de renforts et de Croix-Rouge, les longues locomotives qui manœuvrent (j'en comptai quinze à la fois, quelques-unes accouplées, fumant près d'un simple bourg) rappellent l'approche d'une capitale, les abords noirs et rayés d'acier de King's Cross et de Saint-Lazare.

L'Angleterre industrielle : il faut en avoir connu quelques aspects, le pays noir entre Birmingham et Manchester, des provinces entières, voilées, le jour, d'une éternelle fumée, éclairées, la nuit, du flamboiement infernal des hauts fourneaux; il faut avoir vu la Tamise au-dessous de London Bridge, les perspectives fuligineuses et sans fin de docks, chantiers, usines, les paquets et chapelets de grands steamers immobiles et serrés comme les cabs dans Oxford Street; il faut se rappeler aussi l'histoire de ce monde, son développement continu, vraiment organique depuis le XVIIIe siècle, ses dessous d'énergies spirituelles, sa conscience, ses ardeurs muettes et tenaces

de foi et de dévouement, son passé religieux, ses facultés d'adaptation à l'expérience, ses traditions. Alors on entrevoit la grandeur accumulée et le sérieux de la force que l'ennemi, refoulé et puis contenu par l'héroïsme français pendant les deux premières années de la guerre, a senti anxieusement monter contre lui, et qui se déploie tout entière aujourd'hui.

VOIX DU DIMANCHE

Sur la route d'Arras. De longues formalités de visa nous ont arrêtés à X, quartier général d'armée, où nous avions toujours passé trop vite. J'ai pu respirer un peu, par un dimanche de guerre et de Fête-Dieu, l'air de cette sombre petite cité recluse dans son bas-fond.

Les cloches de dix heures sonnaient la grand'messe. Impression curieuse, ambiguë. C'était bien le dimanche d'une vieille ville de province française, — et je retrouvais aussi l'atmosphère propre au *Lord's Day*, en Angleterre, où le sentiment de paix dominicale se confond avec celui d'une discipline volontaire, — nationale et sociale autant que religieuse ; une discipline qui, depuis trois siècles, est un des grands partis pris de la civilisation anglaise.

De l'autre côté de la rue, on lisait ces mots :

Church of England
Sunday Services
Holy Communion : 7 h. 45
Parade Service : 10 h. 30
Evensong : 6 h. 30

Trois services, comme à Eton, comme à Oxford, comme sur les bateaux de guerre. Mais ici, celui de dix heures et demie seul est obligatoire, et seulement pour les anglicans, les dissidens ayant leur culte particulier. (Chacun, à l'armée, porte avec soi sa religion, — le nom de son Église inscrit avec le sien et celui de son régiment, sur son disque d'identité).

Survinrent deux soldats, au pas plus lent du dimanche, libres visiblement, mais sanglés, astiqués comme pour une revue, et qui s'arrêtèrent devant la notice. Un officier passa, pressé, dont l'épaule portait les trois étoiles d'un capitaine. Ils se raidirent pour le saluer magnifiquement. Il répondit par un

bon sourire et un petit geste amical de la main, qui n'avait rien de militaire. Je remarquai alors que son col était droit et blanc, sa cravate noire, et que, par conséquent, c'était un « chapelain, » le *padre*, comme ils disent, qui, j'imagine, se dépêchait pour son office.

Un peu d'humanité locale reparut sur la place. Une vieille dame courbée, tenant par la main une fillette tout enveloppée de voiles blancs (il devait y avoir à l'église du pays quelque belle procession fleurie de Fête-Dieu). Ensuite, une autre, jeune, en grand deuil, accompagnée d'un collégien pâlot, de mine sage, aux chaussettes bien tirées. Puis, un homme en casquette, dans une voiture traînée par deux chiens, comme on en voit dans le Nord. Dans un jardin, un bourgeois taillait paisiblement ses poiriers.

Un bruit de pas nombreux, martelé, massif, approchait. Un peloton déboucha, par rangs de deux : un corps d'infirmiers qui s'en allait au lieu du culte, des Tommies aussi alertes et solides, exacts et vermeils, aussi conformes au type établi que tous les autres. Ils avaient tous le même petit balancement convenable du bras droit, légèrement plié; et du rythme de leurs pas naissait une ondulation qui traversait régulièrement toute la souple file.

Je les ai suivis de loin, et quelques minutes plus tard, derrière le mur d'une cour, j'entendais monter la calme et pure mélopée anglicane. Voix solitaire du prêtre, modulée suivant le rite, marquant les temps des grandes, solennelles phrases qui supplient. Et puis, grave bourdonnement de cent voix viriles accordées dans la Confession. J'en savais toutes les paroles, si belles, articulées fortement, à l'unisson, coupées de pauses. *For we have not done those things which we ought to have done. — And we have done those things which we ought not to have done. — And there is no health in us.*

Singuliers prestiges de cette liturgie... La tonalité n'en est pas mystérieuse, venue des lointains du monde antique, comme celle des offices romains, mais elle est vieille, déjà, de plusieurs siècles, et ne ressemble à aucune autre. J'écoutais : cette psalmodie m'évoquait en images mêlées, inachevées, ce qu'il y a de plus anglais chez les Anglais. Dimanche au village, quand tout le petit peuple rural s'en va sagement s'asseoir, chaque famille à son banc, suivant les rangs d'une

ancienne hiérarchie, dans la petite église qui tinte. Dimanche à Christ-Church d'Oxford, où les étudians en surplis blanc viennent prendre leur place dans les stalles où passèrent les générations de leurs aînés. Dimanche à Westminster, où la vibration des orgues et des voix résonne aux voûtes obscures, passe dans les tombes de tous les rois. Dimanche aussi, sur le pont d'un grand paquebot de l'Inde. Et toujours cette affirmation d'un ordre fier et proprement anglais. Je savais ce qui se concentre en ce culte actif et ce qui s'y recrée périodiquement, par la magie des paroles, des musiques, des rythmes où tous assemblent leurs voix et leurs âmes, de volonté morale et nationale.

J'entendis le prêtre donner deux fois le numéro d'un hymne, et en réciter fortement le premier vers. La polyphonie monta, pleine, forte, cordiale : on sentait que les hommes chantaient avec élan, qu'ils y mettaient vraiment tout leur cœur. Ils aiment leurs hymnes, m'avait dit un officier. Et il ajoutait : Ils y tiennent comme au roastbeef quasi rituel du dimanche, qu'ils respectent aussi beaucoup. *A good Church and a good feed*, voilà ce qu'il leur faut ce jour-là. Après quoi, ils ont la satisfaction de se sentir moralement et physiquement lestés. Par les prières et les chants articulés en commun, où chacun est porté, entraîné par tous les autres comme dans une marche, et puis par la belle nourriture bien servie, ils se trouvent plus solides et sérieux, plus anglais, plus satisfaits de l'être, rattachés à tout l'ordre assuré des choses de leur Angleterre.

Mais, à l'église, sous les influences encore une fois répétées du rite, des vieilles paroles sacrées et cadencées, au-dessus de cet ordre, plus ou moins clairement ils en entrevoient un autre, auquel celui-là se suspend et dont il tire sa raison d'être et son prestige, — un ordre éternel comme les figures d'étoiles, et qui sert de fond à toutes choses. Vaguement ils ont communiqué avec l'au-delà pressenti dont leur race a tant rêvé, la Puissance dont procède toute loi, tout devoir, toute discipline, celle dont l'autorité et, l'on peut dire, le caractère absolu, passent dans les paroles d'un Kitchener ou du Roi, lorsque ceux-ci leur demandent, demandent à tout ce peuple, — qui obéit parce qu'il est sensible à ce caractère, — un grand sacrifice, ou, ce qui est plus difficile, une privation. Paroles très simples, mais presque solennelles, tant le sérieux en est profond, — si puissantes,

efficaces parce qu'elles participent de la religion, parce que vit, agit en elles ce principe occulte que Burke voyait au fond de toute société organique, et dont nulle logique de construction rationaliste ne saurait avoir la vertu, car il n'est pas de raisonnement qui ne soit à la merci d'un raisonnement, rien de simplement raisonnable qui ne finisse par se soumettre, sous la pression du sentiment ou de l'intérêt, à des compromis et diminutions. La religion dit l'absolu. Depuis des siècles, en Angleterre, elle ne parle que règle, devoir, responsabilité personnelle et complète des actes. La foi au dogme peut baisser, mais le pli imprimé persiste, et beaucoup d'hommes de ce pays sont encore capables de se tourmenter de « n'avoir point fait ce qu'ils devaient faire, et d'avoir fait ce qu'ils ne devaient pas faire. » Et c'est pourquoi, s'il arrive que l'intérêt égoïste l'emporte, il leur faut trouver des raisons morales pour se tranquilliser et s'excuser. Mais l'histoire de la guerre atteste que chez le plus grand nombre, le commandement intérieur du devoir peut tout se subordonner. Ce n'est point par un sentiment social d'honneur, c'est pour satisfaire secrètement leur conscience, c'est, comme nous l'écrivait celui de leurs compatriotes qui les connaît le mieux, « pour ne pas subir, un jour, la punition de leur conscience, » que les cinq ou six cent mille premiers volontaires se sont engagés (1).

Il faut toujours en revenir là : cette civilisation n'est pas de principe intellectuel et rationnel. D'un certain point de vue, elle est matérielle. Nul peuple n'a tant demandé et imposé à la matière. Mais si l'on regarde plus profondément, on voit qu'elle est surtout morale. Dans le domaine de l'esprit, l'éducation, la discipline sont faibles ; chacun pense, raisonne, écrit presque n'importe comment : ce qui n'empêche pas le génie, çà et là, d'apparaître, — il est relativement moins rare que le talent. La Nature règne, et souvent c'est presque le hasard. Au contraire, dans le domaine de la conscience, la discipline, qui est la civili-

(1) On se rappelle les proclamations du Roi, avertissant les hommes de leur devoir. Celles qui recommandaient « aux fidèles sujets » les restrictions étaient du même style archaïque et quasi religieux. Elles se terminaient par ces mots : « Nous ordonnons et enjoignons aux ministres de toutes les religions de lire ou faire lire cette proclamation dans leurs lieux de culte respectifs, dans le Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande pendant quatre dimanches consécutifs. » On se rappelle que la restriction volontaire de viande fut, dès la première semaine, de 25 pour 100.

sation, est stricte. Aussitôt qu'apparaît une condition nouvelle de vie, une nécessité d'adaptation, la question qui se pose concerne la conduite. Qu'est-ce qui est permis ou défendu? La réponse est rapide et générale, et tout de suite impérative pour chacun. Il ne s'agit pas alors de considérer ce que fait le voisin, ni de compter sur tous les autres pour l'accomplissement de la tâche, en se disant qu'on n'y apporterait qu'une part imperceptible. Il s'agit de se satisfaire soi-même en obéissant.

C'est par de telles réponses que l'Angleterre a résolu son problème de la guerre. Devoir de faire la guerre. Devoir pour les hommes valides de se faire soldats. Devoir pour les autres, pour les femmes, de travailler au service national. Devoir pour chaque famille de restreindre d'un quart sa consommation de viande. *Les choses que nous devons faire, et les choses que nous ne devons pas faire*, récitaient les voix anglaises que nous écoutions monter derrière un mur, dans cette petite ville de province, par un dimanche de Fête-Dieu.

LA RUINE D'ARRAS

Arras : 12 kilomètres, Mont-Saint-Eloi : 9, disait un indicateur.

Au pied du poteau, étranger aux mouvemens de la guerre, un paysan lisait son journal. Le canon grondait toujours dans l'Est. A mesure que l'on avançait, on sentait que ces tonnerres s'espaçaient, par là, sur une ligne très longue. C'était comme par un jour de tempête, lorsqu'on approche de l'Océan, et que, sans le voir encore, on entend les coups sourds de ses vagues croulant sur une plage infinie. On savait que le duel se continuait, comme l'assaut de la mer contre la terre, à travers une suite d'horizons, — vers la Belgique, vers la Champagne et la Lorraine.

Nous arrivions à la zone que bat l'artillerie allemande, et déjà dans les vues de l'ennemi. Il fallut prendre un chemin détourné qui descend à droite entre les blés, — magnifiques jeunes blés de juin, presque bleus, ondulant comme de l'eau, au petit souffle matinal. Un ciel vaporeux, frissonnant du chant innombrable des alouettes, semblait couver de sa moiteur le mystère de vie qui se poursuivait, malgré la guerre, dans la paix de ces campagnes mûrissantes. La solitude, la pureté du

paysage, une impression de liberté dans le matin, parmi de libres moissons, m'évoquaient le *bled* infini. On ne croisait, comme au Maroc, que des files de cavaliers.

L'auto s'est arrêtée pour en laisser passer une qui regagnait le chemin, en remontant dans la terre lourde, par une pente raide, d'un ruisseau qu'on voyait au fond de la vallée. Les chevaux étaient magnifiques dans l'effort, la soie des robes ondulant en reflets, avec la contraction des muscles. Les mors, dans un bref rayon de soleil, étincelaient, tintaient. Les hommes avaient dû profiter de l'eau pure pour se laver et se frotter encore. Ils n'en perdent jamais l'occasion. Les jeunes figures, d'un rose neuf, aux traits bien coupés, regardaient clair et droit sous les casquettes plates. On sentait leur joie de cette vie rude, au grand air, dont le désir a excité tant de leurs pareils à quitter le bureau ou le magasin de la grande ville anglaise pour défricher le *bush* en Australie, ou se faire *cow-boy* au Canada.

Le chemin cessant, on descendait tout droit dans la vallée et puis on remontait de l'autre côté, par des terrains vides entre de grands seigles. Tout en haut, on retrouvait la guerre. Les coups de canon qui n'arrivaient qu'assourdis, dans les fonds que nous venions de quitter, semblaient se rapprocher soudain. Deux flocons obscurs vinrent tacher la grisaille égale du ciel, tout de suite dilatés, ramifiés, — fumées traînantes, croissantes, comme le sinistre haillon d'orage qui pend et tourne sur le gris immobile de l'espace. Deux fusans, dont le bruit bref et mat suivit très vite. Un instant, à la ligne de faîte, tout le pays se révéla. Au Sud, Arras, bien plus proche que nous ne le savions, sombre derrière les clairs peupliers d'une route, et d'où montait une chose informe, étrangement pâle, qui ne pouvait être que la ruine tragique du beffroi. Au Nord, dans un inappréciable lointain, deux tours jumelles, au profil ébréché, couronnaient la pointe d'une colline : l'abbaye du Mont-Saint-Éloi, seul point de repère, là-bas, dans les étendues vides. Dans l'intervalle, de longs plis s'étiraient, fondaient au loin dans l'espace. C'étaient les régions ravagées, maintenant stériles comme les grèves à la limite de la mer et de la terre : un long pays que la vague française de 1915 a battu, couvert, définitivement repris. La dernière crête visible appartenait à l'*autre* monde.

Cinq minutes après, nous roulions vite entre les peupliers, sur la route rejointe à cinq kilomètres d'Arras. Je revois un vil-

lage, Walrus, cantonnement de troupes, où l'on retrouve les mêmes noms fantaisistes de rues que dans les tranchées : les *Strand* et les *Piccadilly Circus*. Un kilomètre plus loin, des fantômes gris d'avions se révèlent, planant dans l'axe de la grand'route. Autour de chacun naissent de petits ballons de fumée blanche qui sont du shrapnell boche, car là-bas, au-dessous des grands oiseaux, c'est déjà l'ennemi. Et puis, deux coups violens, si proches, semble-t-il, que l'on cherche des yeux la batterie qui vient de tirer, qui doit être là, quelque part, dans un champ voisin, mais la campagne est toujours vide. Et près d'un talus de chemin de fer, à côté de la traînée blanche que fait un éboulis récent, une sentinelle nous arrête. « *Yes, Sir,* » dit l'homme, en regardant nos papiers, « *shelled this morning.* » Il y a une heure on ne passait pas.

A Dainville, presque un faubourg d'Arras, nouvelle halte, et qui, cette fois, paraît devoir durer. *They are shelling the next corner,* nous dit le chef du poste qui nous barre le passage : *started ten minutes ago.* La demi-lieue de chemin qui nous sépare de la ville est sous les obus allemands. Sur ce ruban de route, rien ne passe en ce moment que les invisibles projectiles venus de l'horizon, et qui mènent inutilement leur danse en cette solitude. Dans le pays, la vie est comme suspendue. Une puissance qui voudrait tuer est à l'œuvre. On n'entend que les coups de foudre qui tonnent en vain là-bas, dans les champs et sous la ligne de peupliers.

Des soldats attendent, assis par terre, contre les murs. Dainville en est plein : troupes de réserve, troupes au repos, comme il y en a partout, le long de l'infini champ de bataille. A l'orée du village, parmi la brique écroulée d'une maison, des officiers attendent, les yeux tournés du côté des explosions. Cette barrière qu'on nous oppose, cette attente et cette immobilité des hommes, cette solitude livrée à des ravages d'obus, tout nous dit que voici, enfin, ce qui s'est annoncé tout le matin, à mesure que se multipliaient au long de la route, les hommes, les convois, les canons, et que grossissaient, sur toute la ligne de l'horizon, les pulsations de l'artillerie : la limite actuelle de notre terre, le commencement du pays de mort qui sépare les peuples opposés, — l'abord des régions défendues que les Anglais appellent le « pays de personne. »

La vie, dans le village, semblait suspendue ; mais peu à peu, on découvrait que c'était seulement la vie nouvelle et militaire. Une autre, tout humble, ancienne, autochtone, de rythme très lent, persistait, comme insensible au tumulte, au danger. Ainsi les créatures indigènes des champs et des bois continuent de vivre, presque invisiblement, sous les agitations de la guerre. Le premier signe en fut une jeune femme dans un jardin que l'on voyait. Les bras nus et levés, elle accrochait à une corde une lessive. Puis des vaches débouchèrent d'une ruelle, poussées par un gamin. La grand'messe devait finir, car une volée de cloches sonna (l'église était intacte, chose surprenante, à cette distance des premières lignes). Mais, au loin, de l'autre côté, on entendit un petit bruit nouveau, sec et saccadé, comme d'un bâton que l'on passerait très vite, à plusieurs reprises, sur les barreaux d'une grille : le cliquetis d'une mitrailleuse près d'Arras. Et puis, *bang*, *bang*, à cinq ou six cents mètres, sur la route déserte, les explosions reprirent.

Non seulement l'humble vie ancienne persiste, mais elle s'adapte et tire vaillamment parti des étranges conditions nouvelles. La devanture d'une toute petite épicerie montrait ce que, sans doute, on n'y avait jamais vu avant la guerre : des brosses à dents, des bouteilles d'eau dentifrice. Une porte présentait cet écriteau : *Washing done here*. On s'accommode bien des Anglais. Une vieille femme, en fichu noir, nous disait : « J'en loge quatre. Oh ! c'est du bon monde... Ils sont bien gentils, bien convenables... »

Elle avait trouvé du premier coup le mot qui rend le mieux la qualité morale de ces hommes. *Convenable :* c'est le vrai équivalent de ceux qui résument en Angleterre tout un idéal d'origine bourgeoise et protestante. Une paysanne anglaise aurait dit : « *They're decent people*, *highly respectable*. » Il ne faut pas oublier que les soldats dont elle parlait sont des volontaires, des hommes de l'armée de Kitchener, la plupart fils d'ouvriers, commis et commerçans en qui survit encore la tradition puritaine, — combien différens des magnifiques *red coats* cambrés et pommadés d'autrefois, qui, la main à la moustache, contaient fleurette, en buvant leur gin, aux *barmaids !*

J'attendais en causant sur le pas de la porte avec cette vieille dame paysanne. Elle nous montrait la maison d'en face, écornée, et un grand trou dans le pavé de la petite place :

« Ça, dit-elle, c'est d'hier. Une bombe d'avion. Un officier a été tué ; il avait trente-neuf blessures. »

Et comme on s'étonnait de la voir rester si tranquillement chez elle :

« Oh ! ces coups-là, c'est rare. Oui, au commencement, tout ce bruit-là, ça gênait. On avait peur. Mais vous savez bien : on s'habitue. »

A midi, la route devenait saine ; on levait la consigne, et les voitures passaient. Étrange fureur de ces bombardemens, qui sévissent pendant une heure sur les mêmes lieux où il n'y a plus personne.

On avait recommandé d'aller vite. La route défila d'un trait. Deux arbres abattus ne la barraient qu'à demi. Une longue bâtisse éventrée, comme nous en avions beaucoup vu, passa. Mais un détail était nouveau : de la fumée sortait de ces ruines. Du travail boche encore tout chaud.

***

Et maintenant, autour de nous, c'est Arras. Une place blanche, une place déserte, où nous arrêtons sous de beaux platanes. Ces arbres, cette solitude, cette herbe entre les pavés, ces façades claires dont plusieurs portent frontons... on se croirait, d'abord, dans un coin écarté de Versailles. Et puis on remarque deux choses : aux fenêtres il ne reste que des morceaux de vitres, et la plupart des toitures ont disparu. Sur le pavé, comme tout à l'heure sur la route, gisent des troncs d'arbres renversés.

Nous sommes restés là un quart d'heure, tandis que l'officier qui nous accompagnait allait se présenter à la place. Nous n'avons vu ni un chien, ni un chat, ni un moineau, ni un civil. Seulement quatre soldats anglais qui passèrent à la queue-leu-leu, en rasant les murs. C'est la consigne générale ici : on contourne, on ne traverse pas les espaces découverts.

Ils passèrent, et l'on entendit sonner leurs pas. Rien d'autre. Pas même, en prêtant l'oreille, ces petits bruits lointains de charrois ou de chiens aboyans que l'on perçoit dans la plus abandonnée des villes de province. Un silence de Belle-au-Bois dormant. Mais les regards, à travers des rangs de fenêtres vcreassées, tombaient sur la ruine intérieure des vieux hôtels,

et l'on voyait que l'enchantement était autre, que la Mort, et non pas le Sommeil, régnait en ces lieux.

Et subitement, tout près, derrière le premier rang de maisons, deux, trois, quatre coups de foudre, plus violens dans ces espaces confinés par la répercussion de toute la pierre environnante. Un officier que notre guide est allé chercher nous renseigne. C'est bien tout près : une batterie anglaise. On tire d'une place voisine, et les Allemands sont à la porte d'Arras. Cinq minutes plus tard, un claquement rapide, régulier passe d'un trait. On dirait encore que cela vient de la ville, mais c'est une de leurs mitrailleuses. Arras est dans le champ de bataille, dans ce champ infini où la bataille est chronique depuis plus de deux ans, où çà et là passent des volées d'obus et des nappes de balles, où s'allongent des feux de barrage, sans que paraissent presque jamais les hommes, tandis que les immobiles ballons veillent, et que bourdonnent les avions.

Le bourdonnement des avions, c'est un autre des bruits intermittens qui rompent le silence de la cité morte. On levait les yeux, et parfois, dans une bande de ciel, entre deux rangées de maisons, on voyait passer lentement l'un des grands oiseaux planeurs. Ce jour-là, par l'effet sans doute de quelque imperceptible brume, ils semblaient tous étrangement pâles, presque translucides : des fantômes d'oiseaux qui s'effaçaient à une grande hauteur.

Deux heures durant, nous avons erré dans ce désert qui fut une ville, et où l'on n'entend plus rien que les épouvantables et prochains fracas des canons. Un cadavre de ville. En beaucoup de points, la forme est encore là : on marche entre des murs continus de maisons. Chacune a ses fenêtres, sa porte close et souvent cadenassée, sa sonnette ; les boutiques, — la plupart, des estaminets, — ont leurs enseignes ; mais tout cela est abandonné comme la longue perspective de la rue qui ne mène qu'à d'autres solitudes. De loin en loin, quelques logis, bien rares, portent ces mots écrits à la craie sur la porte : *Maison habitée*. Mais le plus souvent, derrière le mur presque intact, il n'y a rien ; les rectangles des fenêtres n'encadrent que vide et délabrement. Tout ce que la vie humaine avait organisé derrière ces carapaces, tout l'intérieur de ruche est broyé, consumé, litière de choses sans formes et sans noms. Ailleurs, des pans de

façades sont arrachés, et tout le désastre apparaît à la fois : des planchers pendent; le contenu des étages a glissé jusqu'en bas, écroulé parmi des tisons de poutres et des plâtras.

Parfois, — et la ruine, alors, est plus pathétique, — du haut en bas de ces carcasses, des vestiges subsistent de l'ancien ordre intérieur : un rang vertical de cheminées avec leurs consoles, marquant les anciens étages, quelques-unes portant encore une lampe, une pendule. Des papiers à fleurs se superposent, avec des glaces, des alcôves, des bahuts où sont rangées des vaisselles, des penderies où pendent des vêtemens. On voyait de pauvres petites robes d'enfans.

Et puis, on pénètre en des quartiers où le désastre est celui d'un tremblement de terre. Plus de rues : des sortes de sentiers, des passages parfois difficiles entre d'énormes monceaux de briques ou de pierres. Pour arriver jusqu'à la cathédrale, dont les morceaux de voûtes, caissons et colonnades rappellent de tragiques Piranèse, il faut escalader des pentes de blocs écroulés : c'est une ascension d'éboulis comme au pied d'une falaise. A l'intérieur (mais peut-on parler d'intérieur? — les murs sont arrachés, et les arceaux qui subsistent n'enveloppent que du ciel), des piliers corinthiens surgissent, grêlés de blanc, d'un chaos de débris. Parmi des morceaux de chaises et de candélabres, de chapiteaux, de grilles et de vitraux, on ramasse des morceaux d'acier déchiré. L'un d'eux, trouvé dans la ruine neuve du perron, était encore chaud. Sans doute, un vestige d'une formidable explosion entendue, quelques minutes auparavant, d'une rue voisine.

Car les tonnerres continuaient, allemands ou anglais, précédés ou suivis de stridentes huées, fracassant le surprenant silence, parfois prolongés en tapages retentissans de choses qui dégringolent. J'avais connu, déjà, cette sorcellerie dans la forêt d'Argonne où d'étranges tumultes éclataient autour de nous, en des lieux où les yeux n'aperçoivent que solitude. Les mêmes invisibles démons étaient à l'œuvre, détruisant, peu à peu, dans la ville comme dans la forêt, la forme des choses.

Mais des oiseaux chantaient, comme toujours au naissant mois de juin. La nature semblait profiter du départ des hommes; sa calme vie s'insinuait malgré tout dans les ruines. On cherchait, et par delà les murs calcinés on découvrait les secrets jardins annoncés par ces gazouillis, — des jardins où personne

depuis deux ans n'est entré, avec des rideaux retombant de vigne vierge et de clématites et, parmi des fouillis de ronces et des foisons de folles graminées (il y avait même des épis de blé, dont les vents apportèrent la graine), des globes somptueux de pivoines et de roses.

Et bientôt, au milieu de tant de mort et de dévastation, voilà ce qui prenait l'attention : les signes de la vie, vie actuelle et nouvelle de cette nature, ou bien vie ancienne des habitans disparus. La ruine pure, prolongée pendant des kilomètres, excédait. En ces quartiers d'écroulemens, ce que les yeux cherchaient, ce n'était pas ce qu'on était venu voir, les aspects du désordre nouveau, mais les restes de l'ordre accoutumé. Par exemple, sur un morceau de mur, la plaque subsistante où se lit le nom d'une rue : rue de la Hasse, rue Legrêle, rue des Chariottes, — celle-là bouchée, près de la cathédrale, par des effondremens qui rappellent certaines ruines de l'ancienne Égypte. Quelquefois une enseigne, montrant que le restaurant du *Faisan Gris* avait été là, ou bien l'Imprimerie de *l'Artésien*, ou bien la Mercerie Blanchard. Le gibus rouge qui jadis annonçait un chapelier, intéressait comme un vestige de l'activité qui n'est plus, comme un *graffito*, ou comme le *Cave canem* de Pompéi. Dans la destruction générale, de tels détails devenaient des curiosités. On voyait l'empreinte d'une créature disparue.

D'instinct, nous revenions aux quartiers où la forme des choses subsiste à peu près dans la mort : rangs de maisons ouvertes à tous les vents, perspectives désertes qui s'animent au passage cadencé d'un peloton britannique. Ces soldats jaunes, c'était la nouvelle espèce installée dans la coquille vide et délabrée de cette ville. Ils y menaient leur vie propre, si différente de celle qui fut auparavant.

Peu à peu, ils se révélaient plus nombreux qu'il n'avait semblé d'abord. On n'avait connu d'eux, — sans presque jamais les voir, — que les soudains tapages de leurs canons, à la périphérie de la ville. Mais dans ces rues centrales, alors même que personne ne s'y montrait, on finissait par découvrir leur présence. Présence souterraine, manifestée par un chant grave et multiple, montant de quelque cave. Çà et là, dans ces cryptes improvisées, des cultes s'attardaient. Parfois, au-dessus d'un soupirail, on lisait des mots comme ceux-ci : *English Church, Methodist Chapel, Scottish Church, Brigade Chapel.*

Presque toutes les entrées de ces caveaux, qui s'ouvrent, comme dans les villes du Nord, directement dans la rue, portent le numéro d'ordre d'une escouade. Dans ces gîtes se distribue chaque nuit la troupe anglaise.

Et puis, enfin, on s'apercevait que tout n'avait pas disparu de l'ancienne espèce. Sur des portes fermées, nous avions déjà lu cette annonce écrite à la craie : « *Maison habitée.* » Mais l'annonce pouvait être ancienne, et la maison semblait vide. Cette fois, c'était un magasin, et mieux qu'habité, *ouvert*, sous cette enseigne qu'on lisait avec stupeur : « Mme X..., fabricante de corsets. » Trois jeunes personnes en sortirent, qui vinrent sourire de la façon la plus engageante au groupe qui passait. Cette jeunesse féminine et ce sourire, c'était le plus inattendu de tout, dans l'abandon d'une cité détruite. D'ailleurs, elles paraissaient bien désœuvrées, ces demoiselles, en ce solennel dimanche, tandis que les soldats anglais articulaient les paroles bibliques, se pénétraient dans leurs souterrains des influences qui protègent d'honnêtes garçons contre les tentations du Diable.

A cent mètres de là, une autre annonce, improvisée sur une planche, semblait bien plus de circonstance :

A..., menuisier.
Réparations de toitures par papier goudronné.
Cercueils en tous genres.

Mais cette boutique-là semblait fermée. L'écriteau devait dater des premiers bombardemens, et, les cliens partis, le menuisier avait fini par les suivre.

Nous avons poussé jusqu'aux quartiers neufs, où la destruction était autre, plus saisissante, peut-être, en ces bâtisses de boulevards qui parlent des activités modernes : grands hôtels, Poste, banques (des fougères avaient poussé sur le talus qui protège les soupiraux du Crédit Lyonnais). Inoubliable est surtout la gare, à l'un des bouts de la ville, sur la place isolée qu'on nous avait d'abord interdite, où nous n'allions qu'en file, à distance les uns des autres, rasant toujours les murs.

La gare, si vivante jadis, et par où cette ville de province recevait sa vie, en se reliant à toute la circulation française, c'en est aujourd'hui le lieu le plus désolé, sans doute parce que cette ruine ne s'enveloppe pas de ruines pareilles, parce qu'elle s'es-

pace, seule, en ces espaces toujours vides, où nul bruit n'arrive plus que celui des explosions. Une aire immense de débris où l'herbe a déjà commencé de courir : pavés arrachés, ferraille, zinc, morceaux de bois, culots de 77, verre, — verre surtout, verre brisé, broyé, pulvérisé, tombé comme une pluie du ciel, mettant partout les éclaboussures de ses reflets. Là-dessus, bien au milieu, comme un prodigieux joujou fracassé, la grande cage, déployant sinistrement les mille trous noirs de ses mille vitres.

On errait dans le grand hall, dont la destruction semblait systématique, œuvre non d'un bombardement, mais de mains humaines. On eût dit que la gare, surprise en pleine activité par un ennemi furieux, avait été soudain abandonnée à son pillage. Des horaires de trains vers Lille et vers Bruxelles couvraient encore les murs. On retrouvait les salles d'attente, le buffet, le bureau des bagages. On marchait dans un pêle-mêle de liasses imprimées, de tables, fauteuils de velours, bascules renversées, et les oiseaux, partout, avaient mis leurs fientes. Le guichet du receveur était entr'ouvert, la porte à demi arrachée, les piles de tickets à leur place, dans leur casier, prêtes pour le timbrage, comme si l'employé, laissant tout, était parti au premier coup d'une catastrophe, comme si tout le monde était parti depuis deux ans, sans que personne, jamais, fût revenu.

Et quand on passait sur le quai, l'impression d'arrêt total, ancien déjà, de la vie se précisait encore. Cela rappelait certains songes où l'on croit revenir et visiter quelques restes de notre monde habituel dont un fléau soudain aurait supprimé tous les hommes. Les rails étaient bruns de rouille ; des orties foisonnaient sur la voie : on voyait bien que depuis longtemps aucun train n'était venu là. La voûte vitrée n'était plus qu'aiguilles, lamelles suspendues au quadrillage de fer, à peine visibles, presque fondues aux vides aériens, comme dans une eau grise, les restes d'une glace qui finit de se désagréger. L'horloge pendait de travers, arrêtée à je ne sais plus quelle heure d'autrefois. Le temps lui-même avait cessé de passer là. Le nom de la ville, Arras, gisait par terre, la grande plaque qui le présente, tombée au pied du mur, comme inutile, comme pour dire qu'il n'y avait plus d'Arras...

***

La dernière heure, nous l'avons passée sur la Petite-Place, devant le Palais communal, et puis sur la Grande-Place, au cœur ancien de la ville, au milieu de la beauté détruite qui la rattachait à tout son propre passé, comme la gare banale à tout ce qui n'est pas elle. Quels décors d'estampe ils présentaient jadis, ces grands quadrilatères! Le pavé rond, où se tinrent, des siècles durant, kermesses, parades et marchés, et sur les longues arcades, les maisons pyramidantes, dont les caves ont contenu les ballots de laine des vieux marchands, — les pignons détachés, découpés, dont le rose a bruni, les façades flamandes, aussi bien rangées, régulières, et pourtant individuelles que, dans un tableau d'autrefois, une sage et digne compagnie bourgeoise. Tout au fond de cette perspective, comme le *palazzo* d'une commune d'Italie, dont le campanile s'érige sur une *piazetta*, le glorieux et flamboyant bijou de l'hôtel de ville, avec ses arches d'ombre (le vide portant le plein, comme au Palais ducal de Venise), le balcon de sa tribune percé de fleurs, les ogives de ses fenêtres à meneaux, sa balustrade ajourée, son grand toit guilloché de bronze, et là-haut, élançant jusqu'au ciel l'orgueil de la cité, — couronne, lion, bannière, — la triomphante fusée du beffroi.

Trois siècles durant, cette beauté régna sur la petite capitale d'une province, et des générations en ont reçu les sereines influences. Mais l'Allemand est venu, jaloux de toute beauté comme de toute noblesse et richesse française. En frappant les témoins de notre passé, le beffroi d'Arras, comme Notre-Dame de Reims, il suivait son rêve haineux, qui est de diminuer, supprimer, s'il le peut, par le canon et l'incendie, la signification spirituelle de la France. Il entendait s'assouvir de la basse et cruelle jouissance qui n'a de nom que dans sa langue : *Schadenfreude*.

Il est venu, et voici ce que l'on voit, aujourd'hui, sur la vieille place d'Arras. Des brèches énormes dans les trois rangs de maisons, la moitié des pignons effondrés, les charpentes à nu, calcinées, désolant le ciel de leurs squelettes et de leur charbon. Par terre, bordant ce ravage, trois épais talus de décombres. Du palais, rien que les trois dernières arches, à droite, noires, avec un pan de mur et un fragment de balus-

trade, — et puis, de l'autre côté, un massif informe : le pied du beffroi sur le tragique monceau que la tour a fait en culbutant. Ce tronçon, qui n'a plus d'arête, pas même l'anguleux de la pierre éclatée, on dirait la base subsistante et rongée de quelque très vieux donjon du Moyen âge, — moins encore, un rocher à demi fondu sous les vents, les pluies, les gelées de plusieurs millénaires. Seulement, la couleur est celle de la pierre toute neuve, car rien ne reste de l'épiderme que les siècles avaient hâlé, et toute la surface n'est qu'une blessure blême.

Sur des photographies qu'on nous montrait, et qui furent prises après chaque bombardement, on pouvait suivre l'histoire de la destruction. On voyait l'évanouissement progressif d'une forme qui fut vivante. Après les avalanches d'obus des 6, 7 et 8 octobre 1914, la toiture de bronze avait disparu, mais tout était encore debout. Seulement, les lignes s'émoussaient, les reliefs s'oblitéraient, la couleur s'en allait, tout le détail devenait gris et vague, comme d'une silhouette qui peu à peu s'embrume. Bientôt apparurent de grandes traînées lépreuses, et puis, sous des bordées nouvelles, tout commença de s'effondrer. La moitié du palais tombée, le beffroi resta seul, fondant de plus en plus, et tout d'un coup, le 21 octobre, croulant d'une chute horrible. Ce fut une suite de changemens qui rappellent ceux de la mort, depuis le premier voile aranéen, cendré, qu'elle semble poser sur un visage, depuis les premiers affaissemens des traits qui vont se ronger peu à peu, jusqu'au squelette et la poussière.

Ces images nous étaient montrées par deux femmes, dans une épicerie de la Petite-Place, le seul magasin vivant que nous ayons découvert à Arras, avec celui de la marchande de corsets, et, peut-être, celui du fabricant de cercueils. Cette boutique est sur le côté de la place d'où viennent les rafales d'acier, juste au milieu du rang de maisons, en sorte que les volées qui visaient le palais ont passé sur son faîte. Elles y passent encore : il y a longtemps que le faîte est abattu, tout le haut étage anéanti. Les deux femmes se tiennent, le jour, au rez-de-chaussée, et, la nuit, dorment dans le sous-sol. Elles ont bien une cave très ancienne et profonde, communiquant avec les grands souterrains du Moyen âge, qui, dit-on, s'en vont, à deux lieues d'Arras, jusqu'au Mont-Saint-Éloi. Elles ont dû renoncer à cet abri. Le lieu, disent-elles, n'est pas sûr. Sous le

choc voisin des obus ou la secousse des écroulemens, la roche se détache, sous laquelle la cave est creusée. D'ailleurs, assurent-elles, on est tout à fait protégé dans ce simple sous-sol, dont elles nous font admirer le confort. Lorsque le cri des grands projectiles recommence de fendre le ciel, que les explosions tonnent à l'autre bout de la place, il suffit de descendre quelques marches. On se met « comme ceci, » contre le mur, derrière la porte, que l'on a soin de laisser ouverte, ce qui vous gare contre les éclats qui pourraient venir de la place, et permet, en cas de surprise, de remonter au grand air en trois enjambées. L'essentiel est de ne jamais fermer la porte, car tout de même, quelque chose de sérieux pourrait tomber tout droit dans le sous-sol, et faute d'issue pour les gaz, la maison sauterait, comme quelques-unes ont sauté. Mais à présent que l'on sait, on ne risque rien. Seulement, si le tir allemand baisse d'une petite fraction d'angle, quelque secousse et fracas venus de ce deuxième étage dont on a fait son deuil, et puis une traînante croulée de briques qui s'en va grossir le talus de pierraille devant la place. A part cela, on n'est vraiment pas mal.

« Les Anglais sont très gentils, ajoutait la plus vieille, et grâce à eux, on se ravitaille facilement. Nous leur vendons des cartes postales, des crayons, un peu de bière, — oh non! pas d'alcool, il ne viendrait plus personne. Bien sûr, on ne fait pas grand commerce : c'est plutôt en passant, pour changer, s'amuser que les hommes entrent chez nous. A leur cantine, ils trouvent tout à meilleur marché. Au commencement, ils nous demandaient du thé. On a essayé d'en avoir, mais ils disaient : *No good, no good*. C'est qu'ils en touchent de bien meilleur chez eux. Vous voyez, ça n'est pas pour les affaires qu'on est resté. Mais aller on ne sait pas où! — devenir des réfugiées! On n'est bien que chez soi. C'est toujours là qu'on est le plus tranquille. »

Ainsi causait l'une des deux habitantes de la Petite-Place d'Arras, ce matin de juin, en face des épouvantables ruines. Tandis qu'elle louait la tranquillité de sa vie, le claquement des mitrailleuses avait repris, sonore dans la solitude de pierre. Cela semblait venir d'assez près, de la Grande-Place, derrière nous, où pourtant nous n'avions vu personne. Et comme nous demandions à cette habituée d'où les Anglais tiraient : « Comment! les Anglais? Vous ne reconnaissez pas? C'est les

Boches. Ça s'entend bien! Ils sont à la porte de la ville. A quatorze cents mètres d'ici. »

La bataille recommençait toujours, la bataille interminable dans le temps comme dans l'espace. Quelque chose de grand se préparait, et ses fracas devaient aller croissant, ce jour-là, depuis Ypres jusqu'à la Somme, tout au long de cette lisière dévastée dont Arras n'est qu'un point.

LE CHAMP DE BATAILLE DE L'ARTOIS

A deux lieues plus au Nord, au Mont Saint-Éloi, au pied de la grande ruine abbatiale : deux tours jumelles, et mutilées, où des morceaux de ciel s'encadrent dans les déchirures de la pierre. Plusieurs fois, ce matin-là, elles s'étaient montrées de très loin, petites sur leurs collines, et presque noires dans le gris universel, élargissant l'étendue vide par leur présence, comme une bâtisse bien dessinée dans une estampe militaire du XVII[e] siècle, où l'on voit de grands nuages, des faisceaux de rayons gris, et Louis XIV qui chevauche.

Les tours rappellent celles de Saint-Sulpice, dont elles ont la gravité, la grandeur scolastique, un peu pédante. Elles émeuvent par leurs blessures. Plusieurs fois, elles ont connu la haine allemande. Les obus de la guerre actuelle n'ont fait qu'y reprendre, achever les ravages de 1870, que le temps avait revêtus de ses lierres.

Des tombes, partout des tombes, sur cette colline, entre les buissons qui déjà ont recommencé de vivre. Certaines portent une inscription sur leurs petites croix noires, et celles-là disent un numéro de régiment français. Pendant bien des mois, ces lieux ont fait partie des régions interdites, celles que nos soldats voient au loin comme l'au-delà où tendent constamment leurs regards et leurs efforts. D'une héroïque poussée, à travers les fils de fer et les nids de mitrailleuses, les Français y sont entrés, et la ligne ennemie recula jusqu'à la ligne d'horizon. Sans doute, sur les pentes de cette butte, la résistance fut plus acharnée qu'ailleurs : on a dû se battre mètre à mètre. Nos pieds heurtaient des débris d'équipement, de vieilles cartouches allemandes et françaises. Mais il y avait des fleurs sauvages partout; en bas de la colline, deux soldats anglais, en permission de dimanche, fumaient, jambes pendantes, sur un talus.

Tout semblait paisible, bien différent de ces jours qui sont d'une autre année, et qui sont de la même guerre. Au loin elle continuait toujours : des bruits d'obus et d'avions ébranlaient quelque part l'espace.

En haut de la colline, au pied des campaniles, on trouve une grande aire. Des pans de mur l'entourent, dont la pierre grise, de noble appareil, les corniches sont d'un autre âge, restes de la ferme d'hier et de l'abbaye plus vieille que les tours.

Le sol était bouleversé, fouillé de fosses profondes. Des fragmens de fer, les uns portant encore le bleu de la peinture allemande, les autres, couleur de rouille, se mêlaient un peu partout à la pierraille arrachée. Près d'un mur abattu, il y avait un trou dont la terre était fraîche, et d'où sortait une très faible odeur de kirsch : un reste de gaz lacrymogène. Ce sommet de colline, qui peut servir d'observatoire, venait encore d'être bombardé.

Derrière le mur qui ferme, du côté de l'ennemi, le quadrilatère de la cour, nous regardions, par une fenêtre à meneaux, les étendues disputées. La fenêtre était munie d'un grillage, ce qui suffit à masquer des observateurs.

Dans un éclairage pâle, mais précis, sous un fantôme de soleil, on voyait un pays vide et sans couleur, allongé du Nord au Sud, car, en face, à deux lieues à peine, il monte et finit dans l'Est en une ligne qui n'est pas l'horizon. Ce long pays, aux aspects de désert, semblait vraiment désert. Du détail habituel aux campagnes d'Europe, les yeux ne retrouvaient rien. On remarquait seulement, au loin, des sortes de hachures grisâtres et, peu à peu, des taches d'un ton plus douteux encore. Ces taches, c'étaient des restes de villages, de maisons qui, le toit tombé, et souvent presque tous les murs, se réduisent à de minces lignes d'arasement, à des rectangles ternes, à peine perceptibles sur les fonds morts de la terre. Ces hachures, c'étaient les vestiges des bois canonnés. A la jumelle, on distinguait très bien chaque squelette d'arbre, un squelette en ruine, sans tête ni membres, debout encore sur le sol dénudé, et qui, dans la lunette, fondait en grandissant, prenait je ne sais quelle inquiétante et mystérieuse apparence. Plus que tout, ces rayures lointaines contribuaient à l'impression de mort. C'était, en plus vaste et terrible, ce que j'avais vu, jadis, en

Algérie, quand les flots jaunes de criquets abattus se relèvent, et qu'une campagne que l'on avait connue vivante et verte, apparaît grise, dépouillée de son herbe et de son feuillage, tout arbuste réduit à une terne broussaille. Ici la destruction s'en allait des deux côtés, bien au delà des étendues visibles. L'immensité du champ de mort épouvantait.

Presque rien n'apparaissait dans l'étendue monochrome, mais, à l'aide de la carte, on finissait par y distinguer des lieux dont ne restent guère que les noms, noms illustres, évoquant la mort et la victoire. La plus lointaine procession d'arbres-cadavres, c'était le bois de la Folie. A droite, sur la crête, à peine discernable à la jumelle, Thélus. En avant, à mi-chemin de cette crête, une trace grisâtre, lépreuse, et qu'on ne découvre qu'en cherchant longtemps : Neuville Saint-Vaast. Plus loin on pouvait imaginer Écurie, et dans le Nord, Souchez, Carency, où nous n'avions trouvé, l'avant-veille, que poussière et lignes de briques. Mais on reconnaissait bien la ligne pâle de Vimy et la pyramide noire du crassier à l'extrême horizon du Nord, dans des voiles sombres de fumée, annonçant le pays des houillères.

En face de nous, au-dessus de la dernière crête, trois macules grises s'espaçaient dans le gris moins foncé d'un banc de nuages : des ballons allemands d'observation, tellement immobiles qu'ils semblaient faire partie des vapeurs endormies du ciel.

Au milieu de ces champs déserts, un détail se révélait, qui semblait avoir un sens particulier, — quelque chose comme un signe énigmatique laissé par une pensée : des lignes vagues, par deux et par trois, en zigzags parallèles, ou bien enroulées autour d'un centre, en réseaux enchevêtrés. En ce dessin confus, on devinait un ordre, une intention, un peu comme si quelque tracé géométrique apparaissait, tout d'un coup, au télescope, sur un morceau de planète. C'était, sur la pure matière, la seule marque de la vie, vie actuelle qui a fait le vide autour de soi, les invisibles habitans ayant tout détruit en essayant de s'entre-détruire.

Ces indécises figures ont aussi des noms que le monde a entendus, que répétera l'Histoire, associés pour toujours à l'idée de sacrifice. Le plus visible de ces réseaux était le tragique *Labyrinthe*. Sur cette terre-là, où nous n'apercevions que soli-

tude, combien de Français ont agonisé pour qu'elle redevienne française!

Sur la terre, nous n'apercevions que solitude, mais l'espace était plein de tumultes. L'artillerie anglaise faisait rage derrière nous, comme du côté d'Arras, avec un bruit de tôles remuées et frappées, et le rythme des coups allait s'accélérant. On avait l'illusion que l'air, toutes les choses prochaines tremblaient à chaque profonde percussion, comme un paysage vacille dans l'orage, sous l'éblouissante secousse des éclairs. Des lignes sifflantes, stridentes, se traçaient invisiblement dans le ciel où des fissures semblaient s'ouvrir et peu à peu se propager jusqu'à l'horizon. Les projectiles devaient éclater par delà le dernier pli de la plaine montante. Dans les silences de l'artillerie revenaient les bourdonnemens aériens : avions perdus quelque part dans la profondeur, comme des moustiques que les yeux cherchent en vain dans un jardin crépusculaire, mais on entend zigzaguer leur grêle vibration.

Tout d'un coup, le paysage s'anima, non d'humains, — l'apparent désert resta le même, — mais de feux et de fumées. Au milieu de la plaine, à droite des ruines de Neuville et tout au ras du sol, une suite d'étincelles se mit à pétiller, pâles, brèves et convulsives, revenant toujours, comme promenées en ligne droite par un distributeur de courant. C'était un tir de barrage. Les Anglais devaient attaquer par là. Mais des fourmis jaunes, remuant au loin sur la terre jaune, n'eussent pas été plus imperceptibles. Un peu plus près, du côté de la Maison-Blanche, les obus lourds commencèrent à tomber; leurs énormes ballons de fumée noire naissaient d'un éclair, et puis montaient avec lenteur en se développant. Le petit *staccato* de mitrailleuses lointaines reprit. On tuait, on mourait, sans doute, quelque part. Tout cela, — si dispersé, incohérent, sans mouvement perceptible, avec des espaces de silence, — tout cela, c'était pourtant quelque chose d'une bataille. Le petit bruit discontinu des avions-moustiques évanouis dans la lumière recommençait toujours. Tout d'un coup, à droite, un ronflement énergique nous fit tourner la tête. Par-dessus les deux grandes tours déchirées dont ils semblèrent frôler les crêtes, ils apparurent, par deux, par trois. Nous en comptâmes dix : tout un vol qui s'éleva très vite, jusqu'à presque disparaître à son tour. Mais parce qu'on les avait vus, on pouvait les voir encore. Tout

le pâle essaim bourdonnant s'en allait vers la ligne allemande. Lorsque, l'ayant quitté des yeux, nous voulûmes le retrouver, il avait fondu, lui aussi, dans la lumière.

Nous suivions les danses d'étincelles et de fumée en bas, dans la solitude, et nous écoutions ce que disait l'un des nôtres, un officier français, figure mince, énergique et pâle, le lieutenant C..., qui revoyait pour la première fois le champ de bataille où il était tombé grièvement blessé dans une « intéressante » journée de juin 1915. « Intéressant, » « curieux, » c'étaient les mots les plus forts dont il se servît.

« Le moment curieux, dans une attaque, disait-il, c'est celui où l'on va quitter l'abri de la tranchée. Même sensation que pour entrer dans l'eau froide : ce n'est qu'un manque d'habitude. Dès le premier pas, on s'aperçoit qu'il n'arrive rien, et l'on est tout à la joie de la surprise... Nous étions là, à gauche de... Le colonel, un colonel de spahis, un grand, splendide, en rouge éblouissant, frémissait d'une telle impatience qu'il franchit le talus quelques secondes avant l'heure fixée. Nous courions côte à côte. Je m'aperçus que le cailloutis étincelait par terre. Mais on ne réfléchissait pas; ce n'est qu'après, que j'ai compris ce que cela voulait dire. Tout d'un coup, j'ai entendu : « Heu! » Le colonel était tombé. Je me suis baissé sur lui : ses paupières battaient; c'était la fin. J'ouvrais son col quand j'ai été touché à mon tour. Deux balles : à la cuisse et près du foie. Toute la journée là, sans pouvoir bouger. Je regardais, je suivais très bien ce qui se passait : c'était très intéressant. Je voyais le bois de la Folie devant moi; il n'était pas tout à fait aussi mort que maintenant. Il y eut des contre-attaques allemandes. Nous avons passé toute la nuit là, les Français, les Boches entremêlés, par terre... »

Une exclamation l'arrêta. Au dessus de l'horizon, une des trois saucisses, qui semblaient faire définitivement partie du paysage, avait disparu. A sa place, une très longue et mince vapeur ondulait, debout, exactement comme une fumée de cigarette, mais immense, étrangement lucide, presque lumineuse : une fumée qui montait, s'étirait depuis la terre, et devait bien atteindre à huit cents mètres.

Quelques instans après, l'essaim des victorieux avions reparut; autour d'eux, des flocons naissaient, persistaient, ponctuant l'espace. La troupe victorieuse passa juste à notre zénith,

et revint s'éclipser du côté d'Arras, derrière l'écran des deux tours.

L'air tremblait toujours, aux coups de gong des artilleries; et dans le Sud, cela se prolongeait en rumeur sourde et continue. Grondement irrité d'orage, éclairs entre deux fronts où s'accumulent, comme les électricités contraires qui chargent deux noires nuées, les énergies et les volontés venues de la masse et du profond de deux peuples.

Ce jour-là, — un général anglais nous l'apprit le soir même, — cinq autres saucisses allemandes furent descendues devant la ligne anglaise, et dans la nuit qui suivit, de notre logis, à dix lieues en arrière, nous vîmes tout l'horizon déborder de flamboiemens et de rayons. On était à deux jours de l'offensive de la Somme. Nous avions vu la préparation d'artillerie; elle s'étendait dans le Nord, où il s'agissait de retenir l'attention de l'adversaire. Ces ballons-observateurs espacés de l'autre côté de la plaine, c'étaient ses yeux, épiant, à deux et trois lieues de distance, les batteries anglaises. On s'occupait d'abord de crever ces yeux.

CEUX QUE NOUS GARDERONS

Un cimetière, à côté d'un village, à deux kilomètres du Mont Saint-Éloi.

Le village est tout petit : le cimetière est très grand. Des rangs et des rangs de croix jaunes, suivies par des rangs et des rangs de croix noires.

Les croix noires sont françaises; anglaises les croix jaunes. Comme dans les armées vivantes, la distinction des individus s'abolit : on ne voit que les deux armées, mais la mort, en chacune, a son uniforme distinct. Ainsi, sans s'y confondre, les rangs anglais continuent ceux des nôtres, simplement, sans interruption, comme les hommes d'Angleterre sont venus continuer, en cette partie du front, la garde et la poussée des nôtres. En regardant la date inscrite sur la première des croix jaunes, on saurait la semaine et presque le jour de 1915 où s'opéra la relève.

Il y a des groupes de femmes, qui vont lentement d'une tombe à l'autre, comme si toutes également les attiraient. On dirait qu'elles trouvent une douceur à hanter, aux rayons du

soir, un cimetière, comme leurs sœurs d'Orient qui vont s'asseoir parmi les cippes, sous les cyprès et les beaux oliviers. Les femmes de toutes races ont le culte des morts. Celles-ci sont des habitantes du petit village que l'on voit tout près. L'une, jeune encore, tient deux fillettes de cinq et six ans par la main. Elle semble déchiffrer les noms anglais; je la vois qui redresse pieusement un pot de fleurs que le vent a renversé. Une autre, presque vieille, est immobile, et semble dire une prière. Sans doute, ces paysannes ont des fils, des frères, des maris, qui peuvent être tués, dont plusieurs sont tombés déjà de la même façon, dans la même guerre. Et puis les soldats en khaki font partie maintenant de leur monde habituel, qui reçoit d'eux toute son animation. Le village est un cantonnement. Quelques-uns ont dû y loger, de ceux qui reposent dans ce champ, et peut-être ce sont les noms de ceux-là qui les arrêtent, ces femmes, — les tombes de ceux-là qu'elles essaient d'entretenir.

Les mères, les veuves, les sœurs, de l'autre côté de la mer, savent-elles cette piété féminine penchée sur leurs morts, si près du champ de bataille? Des Françaises ont adopté ces morts qui, vivans, n'étaient déjà plus des étrangers pour elles, mais des soldats comme ceux d'auparavant, menant la même vie, luttant pour la même cause. Plus de différence, maintenant, entre eux et les Français qui reposent sous les croix noires. Tous tombèrent en défendant le village et ce morceau de terre française (1).

Nous avons échangé quelques mots, en passant, avec cette femme dont les yeux pâles devaient avoir vu bien des choses.

« C'est comme vous voyez, a-t-elle dit: les tombes anglaises sont deux fois plus nombreuses que les nôtres, — il y en a six cents; vous pouvez les compter. Et il n'y a que trois mois qu'ils sont arrivés dans le pays. Pourtant il n'y a pas eu de grands coups depuis. C'est les accidens de tous les jours : les

(1) Extrait d'une lettre écrite par un officier anglais :

There they shall lie, those dear dead of ours, unforgotten by us and remembered by you. Far from their own, they sleep their last long sleep in a foreign bu- friendly land.

If we ourselves cannot tend those graves, surely, in the time to come, some kindly hearts, remembering that the dead below died for France as well as for Britain, will prompt gentle hands to place the tribute of a flower on the grave that France has given.

Living we gave them to you, dead you will cherish them for us.

coups de mines, les torpilles, les obus. On dit bien qu'ils ne savent pas se garer. »

Les croix françaises sont presque toutes des grandes journées d'offensive : Juin et Septembre 1915. Avec la date, elles ne disent que le nom, le grade et le numéro du régiment. Et cette simplicité a sa grandeur. Tous sont pareils, et chacun n'est qu'un des morts de la France. Elle seule apparaît derrière eux. Les autres portent des mots d'amour et de religion. C'est l'inverse de ce que l'on voit dans la vie, où le Français montre plus de son être personnel et de ses mouvemens d'âme singuliers, où l'Anglais s'étudie à cacher sous des aspects d'indifférence et de régularité ce qu'il contient ou éprouve de plus intime et de plus profond. L'âme de ce peuple apparaît ici avec son dessous de foi et de sensibilité chrétiennes. Une inscription disait : « Mes péchés méritaient la mort éternelle, mais mon Christ est mort pour moi. » Une autre, rudement gravée à la pointe du couteau, sur un morceau de planche, par quelque camarade : « Repose en paix jusqu'à ce qu'Il vienne. » Plus loin, sur la tombe d'un enseigne de dix-neuf ans, des fleurs fanées sous un verre, avec un papier et ces simples mots d'une longue écriture féminine : « De la part de Mère, en souvenir à jamais aimant. » Dix-neuf ans : quelque volontaire de 1914 ou 1915 dont on a fait tout de suite un enseigne, sans doute parce qu'il fut élève d'une école de la classe gouvernante, dressé à ces jeux et disciplines de volonté que les Anglais croient propres à former des caractères et par conséquent des chefs. L'être social n'est plus, celui que les autres ont connu, — l'Anglais, le gentleman, l'officier. Il reste cette chose éternellement la même en tous les siècles de l'humanité : une mémoire de mère qui revoit toujours un petit enfant.

Les dernières tombes sont toutes récentes. La dernière est d'avant-hier, et puis une fosse vide est préparée. Elle attend, avec un peu d'eau jaunâtre au fond du trou. On a vu les dates de celles qui précèdent, et il faut conclure que probablement celle-ci sera fermée dans trois ou quatre jours. En ce moment, sans doute, celui qu'on y couchera est un joyeux garçon quelque part, à moins d'une lieue de ce village.

Des cavaliers passaient dans le soir, unis dans la cadence du trot. L'un des chevaux se cabra légèrement et se mit à galoper, ce qui me fit remarquer l'homme. Il avait vingt ans, tout au

plus : une silhouette souple et simple, un visage lisse et qui souriait presque sous le casque à larges bords, qui ressemble à un pétase grec. C'était exactement l'un des jeunes processionnaires de la frise du Parthénon, celui dont le corps flexible se rejette en arrière, du mouvement le plus facile, harmoniquement lié à celui de sa monture. C'était la même ligne si pure, le même rythme, la même beauté, le même jeune homme, qui revenaient après des millénaires, — qui reviennent à chaque génération. Une petite fleur que l'on retrouve après beaucoup d'années dans un certain creux de la forêt, dit la même chose. Immortalité de la vie; divine énergie que n'épuise pas la répétition sans fin des formes éphémères.

Toujours les sourds tapages de tôles invisiblement secouées, heurtées par des marteaux géans, un peu partout, dans le voisinage. En l'air, des boules de fumée blanche éclataient autour d'un grand oiseau pâle. On essayait toujours de tuer, au-dessus, comme aux environs du cimetière.

Ce grand rectangle hérissé de croix... C'est la fin du cycle. J'en avais vu le premier temps en Angleterre : ces rangs de jeunes gens, en vêtemens civils, qui se formaient dans les parcs de Londres aux disciplines du soldat. Ensuite le port de France où je les regardais débarquer, avec leurs lourds harnachemens, leur expression de force réticente, leur teint de cuir rouge, leur aspect, déjà, de légionnaires mûris par les fatigues, les pluies et le soleil. Et puis sur nos routes, dans nos campagnes, leurs multitudes, leurs rangs dressés comme de la terre qui marche, leurs travaux, parmi tout ce qu'ils ont apporté, bâti contre l'ennemi commun sur notre sol. Enfin leur patience dans les boues des tranchées, leurs vigilantes immobilités à travers les jours et les nuits, coupées par les fièvres héroïques de l'assaut.

Ici la fin, dans cette terre française qu'ils ne connaissaient pas, qu'ils ont défendue, dont ils feront maintenant partie pour toujours. A côté des nôtres, ils nous sont sacrés comme les nôtres.

André Chevrillon.

UN NOUVEL ACTEUR SICILIEN

ANGELO MUSCO

Si nous voulons, pour quelques heures, chercher une trêve à l'angoisse où cette guerre nous tient plongés, et qui donne à notre sommeil même je ne sais quelle inquiétude, allons écouter Musco.

Musco est une célébrité nouvelle; Musco, inconnu en France, est le plus grand acteur comique de l'Italie, et un des plus originaux qui existent où que ce soit. — La salle est pleine de gens fatigués, nerveux, comme nous le sommes tous maintenant, poursuivis par notre souci intérieur, dans l'endroit même où nous voulons nous divertir. Le rideau se lève sur ce public étrange, avide de sortir de lui-même, et sûr cependant que la comédie ne lui fera pas oublier le grand drame dont les péripéties, depuis trois ans, ont à la fois épuisé et surexcité les cœurs. Les acteurs commencent à parler, et ils nous étonnent, comme s'ils devisaient de choses infiniment lointaines, comme si ce qu'ils disent s'adressait à d'autres qu'à nous. Mais Musco paraît, et l'enchantement commence. On rit. On est entraîné malgré soi; on se laisse aller à la gaîté qu'il excite. On est secoué, « pris aux entrailles, » comme disait Molière; on rit trop, on voudrait attendre, savourer davantage l'heureux moment qui passe : impossible; on a mal à force de rire. La

contagion gagne de fauteuil en fauteuil, toute la salle est conquise; le rire monte en fusées, s'épand en roulemens sonores; bruit énorme et confus, où l'on distingue, sur les basses-tailles des hommes, les voix aiguës des femmes, les voix claires des enfans.

Heureux acteur, capable de faire déferler ainsi la houle du rire, de provoquer à son gré le rire inextinguible qui rend égal aux dieux! Sa physionomie est des plus curieuses : cheveux noirs et crépus, teint fortement bronzé, pommettes saillantes; ses yeux brillans ont une expression malicieuse et futée; ses lèvres découvrent volontiers une rangée de dents d'une blancheur éclatante. Il est petit, agile, mobile : on dirait qu'il a du vif-argent dans les veines. Une force comique singulière jaillit de tout son être. Il a cinquante façons différentes de mettre son chapeau, de remuer sa canne, de marcher, de voltiger; et il est toujours drôle. Sa réplique est prompte, nerveuse; elle jaillit comme une réflexion naturelle, et n'a jamais l'air d'un mot d'acteur, encore moins d'auteur. Mais son plus grand privilège est le geste. Plaignons les gens du Nord, qui ne parlent qu'avec leur bouche, et ignorent l'éloquence des bras, l'éloquence des mains agiles, l'éloquence des doigts nerveux! Avec ses gestes, Musco parle, Musco peint. Il fait jaillir du néant les images; il ne se contente pas de dessiner les lignes, d'imiter les mouvemens : il transpose; il extrait la force dynamique d'un sentiment ou d'une idée; le spectateur n'a plus à supposer, à deviner : il voit l'invisible. Je gage qu'il n'est rien que Musco ne puisse traduire en gestes. Langage très supérieur à celui des mots, qui sont effacés, usés, à la portée de tous, banals : tandis que les gestes restent personnels, restent originaux, et sont vivans. Aucune étude ne saurait en fournir le secret. Pour en posséder le don, il faut être né dans le pays où ni les paroles, ni même les cris, ne suffisent au grand besoin d'épanchement; où les manifestations violentes des passions ne semblent pas exagérées, puisqu'elles sont communes à tous; où les gens gesticulent par besoin et par plaisir : ceux qui ne gesticuleraient pas sembleraient engoncés et ridicules. Il faut être né dans les heureux pays où, sous l'invite du soleil, tout s'extériorise, même les âmes...

Musco est né en Sicile, à Catane, dernier de quatorze enfans. Il a fait tous les métiers : chapelier, pâtissier, gantier, maçon,

tailleur (1). Travailler, soit : moins encore pour gagner son pain, que pour apprendre les secrets merveilleux de la profession. Quand on sait, le métier cesse d'être amusant, on l'abondonne, on en cherche un autre; d'autant plus que le patron est peu empressé à retenir pareil ouvrier. On a vu Musco pousser dans les rues de sa ville une petite voiture chargée des quelques outils indispensables au cordonnier : c'était là tout son atelier. Car pourquoi un atelier stable? Et pourquoi une maison qui est une gêne, et dont il faut par surcroît payer le loyer? On dort bien en plein air; n'étaient les demandes indiscrètes de la police, qui s'obstine à ne pas considérer comme un domicile les portiques de la place Martini. L'occupation favorite de cet invraisemblable bohème était de *girare*, de « tourner, » de traîner par les rues. Voilà qui est amusant! Flâner sur le port, voir les négocians affairés et les matelots braillards; s'arrêter aux bonimens des vendeurs, et suivre sur les visages des chalands l'effet de leur éloquence; examiner de quel pas marche un curé, un soldat, ce vieux professeur qui sort de l'école, et ce malandrin qui passe devant les carabiniers d'un air de défi; surtout, rester des heures au marché, dans la féerie des légumes et des fruits multicolores, dans le bruit assourdissant des voix, dans la cohue des campagnards et des citadins, des cuisinières et des dames, parmi les disputes, les colères, les offres engageantes, les refus, les plaisanteries, les jurons; jouir pleinement de la comédie de la rue : quelle merveille; quelle joie; et, sans qu'il s'en doute, quelle école pour le futur acteur!

C'est par le chant qu'il vint au théâtre. Car il chantait sur les places, soit les romances à la mode, soit des chansons de sa composition, paroles et musique. Un beau jour, le directeur d'une compagnie de marionnettes le remarqua, le prit pour occuper les intermèdes : et tels furent ses débuts. Il dansait aussi, avec les jambes les plus agiles et les plus folles du monde. Aucune école, pas même l'école primaire, puisqu'il n'apprit à lire et à écrire qu'à vingt-quatre ans, par un prodige de volonté. Peu importe l'école! Il dansait, il chantait; il se faisait connaître du public local par l'originalité de ses créations, par sa verve toujours jaillissante. Tant et tant, qu'il finit par entrer dans

(1) Voyez la brochure de L. Bevacqua-Lombardo, *Angelo Musco*. Milan, P. Carrara, 1916.

cette troupe sicilienne de Giovanni Grasso, dont les débuts à Rome, en 1902, furent une révélation.

Il y fut longtemps premier comique. Mais comment les dieux du théâtre auraient-ils permis que deux acteurs, — l'un célèbre, jaloux de ses prérogatives de chef, autoritaire; l'autre conscient de son talent, et désireux de le développer en toute indépendance, — fussent toujours unis? Musco quitte Grasso, et part vers de nouveaux destins. Il sera chef de troupe à son tour; il aura des acteurs à lui, un répertoire à lui; il n'abandonnera pas le théâtre dialectal; mais il laissera le drame, où décidément le couteau joue un rôle exagéré; il sera l'interprète de la comédie sicilienne. Le voilà donc en Sicile, en 1913; il recrute des acteurs et des actrices suivant des principes à lui; il ne demande pas de métier, au contraire; il lui suffit qu'on ait l'intuition. Sa compagnie est formée; il l'instruit.

Seulement, il faut vivre. Les débutans ne font pas recette même à Catane, la ville du théâtre. En route pour le continent! — Le continent se montre rebelle; Musco joue devant des banquettes; les salles où le mène sa course errante sont sinistrement vides. Il y a longtemps que ses économies ont été dépensées; maintenant, il fait des dettes; les objets précieux prennent successivement le chemin du mont-de-piété. La troupe remonte vers le Nord de l'Italie. A Pistoia, Musco rêve qu'il mange de la viande crue et des bonbons : mauvais présage. A Vicence, couchant avec ses acteurs dans une manière de dortoir, il ne trouve pas le sommeil; il sort, il erre dans les rues. Sur les affiches qui annoncent ses représentations, il voit son propre portrait, qui paraît vivre aux clartés étranges de la lune. Il l'interpelle : « Qui es-tu? Un imbécile?... » Il continue, jouant dans des villes infimes, presque des villages, jusqu'au moment où il atteint Milan. Il faut prendre la décision suprême, et se résigner à la faillite, si Milan boude. Musco se démène, va trouver les critiques, harangue ses acteurs avant que le rideau ne se lève : vaincre ou mourir. Il n'y avait pas grand monde dans la salle des Filodrammatici, ce soir d'avril 1915 qui marqua le début de sa fortune. Mais les spectateurs furent conquis. Ils acclamèrent Musco, ils le vantèrent; le lendemain, ils revinrent plus nombreux; bientôt, ce furent les salles combles. Milan la grand'ville, le centre intellectuel de l'Italie

vraiment, toujours prête à reconnaître les talens, s'engoua de Musco, fit de Musco son favori. Elle le consacra aux yeux des autres villes. Quand l'acteur lui revint pour une nouvelle saison, en 1916, il était décidément célèbre.

Deux caractères distinguent son répertoire : la couleur locale, et la farce. La couleur locale consiste moins dans l'étude profonde des mœurs spéciales à la Sicile, que dans l'aspect extérieur des pièces et leur interprétation, l'emploi du dialecte, quelques décors empruntés aux paysages de l'île, et l'évocation de quelques usages; surtout, l'entrain, la verve, les clameurs, les gestes, et tout le jeu ensoleillé des acteurs. Pour la farce, accordons que rien n'est pire quand elle est mal jouée; alors, elle donne la nausée. Au contraire, interprétée par un grand acteur, elle devient épique et admirable. Les traits des caractères, toujours un peu voilés dans la pénombre de la comédie, s'accentuent chez elle, et prennent un relief singulier. L'acteur, en effet, met quelque chose de profondément humain dans les personnages simplifiés et agrandis dont elle se contente. Nous y perdons les nuances délicates d'une psychologie très fouillée : mais, en revanche, nous voyons surgir devant nos yeux les types éternels, qui n'ont pas cessé d'être vrais depuis qu'il y a des hommes, et un théâtre : le glorieux, l'ambitieux, le poltron, le mal marié. L'acteur ajoute à l'œuvre ce que sans doute elle ne donnerait pas d'elle-même : le sens de la vie. Lorsque Musco joue, nous reconnaissons les défauts de notre pauvre race humaine; ceux de nos voisins, quelquefois les nôtres. C'est bien l'allure piteuse du mari faible devant la femme acariâtre; ce sont bien les gestes gauches du paysan à qui la vanité est montée à la tête; l'imitation est saisissante, la réalité est atteinte. Il exagère quelquefois, mais dans le sens du vrai; il ne joue jamais à faux. Il a su voir la vie, la comprendre, et la rendre telle qu'elle est.

Répertoire très simple, par conséquent; répertoire très honnête : non pas prude; mais moralement irréprochable, parce que tout y est franc, tout y est sain. Jamais Musco ne doit mettre sur ses affiches l'annonce fatidique, qui indique, suivant l'usage italien, les pièces faisandées : *lo spettacolo non è adatto per signorine* (le spectacle n'est pas fait pour les jeunes filles). L'analyse des comédies même les plus célèbres ne donne d'elles qu'une faible idée : elles sont sans âme, quand Musco

n'est pas là pour tenir le grand premier rôle. — Un brave homme a quitté sa Sicile natale pour se rendre à Rome, et y subir l'opération de l'appendicite. Il en revient, depuis qu'il a respiré l'air du continent, avec un mépris indicible pour tout ce qui n'est pas romain ; et de plus, avec une chanteuse dont il s'est éperdument épris : une Romaine, cela va sans dire. Ses grands airs, et sa chanteuse, l'entraînent de mésaventure en mésaventure ; il se brouille avec sa famille, se fait conspuer par ses amis âgés, et tromper par ses amis plus jeunes ; jusqu'au jour où il découvre, désillusion suprême, que la chanteuse de Rome est une Sicilienne comme lui. Alors il revient à la sagesse, qui est de vivre honnêtement en son pays : tel est l'*Aria del continente*, qui a eu plus de mille représentations. — Ou bien encore : un brigadier des douanes en retraite a la manie de faire des mariages. Doué d'une imagination exubérante, il voit dans les vieux garçons les plus décrépits des princes charmans, dans les vieilles filles les plus desséchées de douces fiancées. Il réussit à convaincre les récalcitrans, et marie tous ceux qui l'approchent. Or, les mariages tournent mal : les victimes accablent de reproches l'auteur de leur misère ; il est menacé d'un duel, ce qui le met fort en peine. Mais que toutes ces colères s'apaisent un instant, et déjà son imagination reprend carrière, sa manie triomphe : c'est *Lu Paraninfu*, une autre pièce à succès.

Prenons enfin la plus récente, *Lu Malandrinu*, jouée pour la première fois à Milan en juin 1917. Un menuisier de Catane a été condamné à trois ans de prison, par suite d'une erreur judiciaire : il sort des galères avec l'auréole du bandit. Il devient un personnage important et redouté. On a recours à lui dans les cas difficiles. Une étoile est outrageusement sifflée par la cabale ; elle l'implore pour qu'il se rende au théâtre, et impose respect aux siffleurs. Un journal local a insulté le *commendatore*, candidat aux élections : on vient le trouver, pour qu'il aille déposer une bombe devant les bureaux du journal. Le malheur est que ce brigand terrible est en réalité le plus paisible, le plus peureux des hommes. Poussé par le point d'honneur, il essaye pendant quelque temps de soutenir son rôle de bravo : il ne recueille que plaies et bosses ; un rival lui donne rendez-vous, la nuit, pour une lutte au couteau ; il faut que l'un des deux reste sur le terrain. Musco n'attend pas la nuit ; Musco,

dégoûté, fuit les lieux de sa célébrité dangereuse pour redevenir en un coin ignoré le brave menuisier de jadis.

Musco ne met aucune amertume dans son interprétation des faiblesses humaines ; il n'a pas de ces retours tragiques où, brusquement, les spectateurs s'aperçoivent qu'ils devraient pleurer. Tout chez lui est bonne humeur et joie ; il entraîne les pièces dans un mouvement vertigineux ; il ne laisse pas le temps de penser. Cette forte personnalité ne va pas sans quelques inconvéniens. Si bonne que soit la troupe qui l'entoure (et elle est excellente) les autres acteurs risquent de n'être plus que des comparses ; la pièce n'est plus qu'un rôle. Les nouveaux auteurs qui, suivant les traces de leurs aînés, Martoglio, Capuana, Pirandello, cherchent la pièce à succès, ne pensent plus qu'à l'acteur illustre quand ils écrivent : leur ambition se borne trop peut-être à procurer à Musco des effets certains. Ne raffinons pas sur notre plaisir, et contentons-nous d'être divertis. Pourtant, je voudrais voir un jour ce grand acteur sortant de son répertoire habituel, abandonnant pour une fois la comédie sicilienne ; allant plus loin même que les drames qu'il lui plaît de jouer par exception ; — abordant du Molière. Quel régal, que *l'Avare*, ou *le Bourgeois gentilhomme*, ou *le Malade imaginaire* interprétés par Musco !

Il y apporterait cette simplicité profonde qui demeure, en dernière analyse, la caractéristique de son art. Il ne joue pas ses rôles ; il les vit : c'est là son grand secret. On s'en rend bien compte, en voyant à quel point le Musco de l'existence réelle ressemble au Musco qu'on retrouve sur les planches. Aucune différence ; aucun dédoublement entre l'homme et l'acteur. Sa conversation privée est une mimique, comme son jeu ; il se dépense pour un seul interlocuteur comme pour tout le parterre. Il vient à dire qu'il reconnaît la profession des individus rien qu'à leur allure ; il distingue qu'un tel est commerçant, par exemple : et le voilà qui imite aussitôt le commerçant, affairé, pressé, courant à ses affaires, bousculant les passans, distribuant au passage des sourires hâtifs, se précipitant au guichet de la poste pour retirer son courrier. Mais l'employé n'est pas pressé, lui : là-dessus, Musco imite l'employé de la poste qui bâille derrière son guichet, flegmatique, détaché des choses de ce monde, considérant le public avec mépris, consentant à peine à tourner d'un doigt dédaigneux les lettres qu'il extrait de leur casier. —

« Je ne suis pas comme les gens qui vont à la boucherie, et disent : je ne veux pas de ce morceau, ni de celui-ci; je ne veux pas de gras, je ne veux pas d'os. Moi, je prends toute la vie — la chair, le gras, les os, tout. » En faisant cette déclaration de principes, Musco imite le client difficile et le boucher grincheux. Puis il raconte une bonne histoire; et tout heureux, il s'effondre sur votre épaule, en riant du même rire contagieux qui met les salles en délire.

Sa troupe est comme une tribu, qu'il gouverne avec une bonté paternelle. Maris et femmes, mères et filles jouent côte à côte; ce ne sont pas l'intérêt et la vanité qui unissent les acteurs, mais les liens de la famille et ceux de l'affection. Près de Musco se tient son neveu, l'excellent acteur Pandolfini; il y a deux ans à peine qu'il a abandonné le commerce, pour entrer dans la troupe comme administrateur; puis il s'est risqué à jouer : maintenant, il compte parmi les premiers. On n'est pas sans éprouver quelque émotion à l'entendre rappeler les temps difficiles. « L'oncle devait se passer de fumer, faute d'argent; l'oncle et nous souffrions de la faim; pendant trois jours, nous n'avons eu à manger que du pain, avec un peu d'huile dessus. J'ai dû mettre en gage mon anneau de mariage, — cet anneau que voilà, — pour que la troupe pût quitter Vérone. Il n'avait pas grande valeur; mais en s'ajoutant aux autres bijoux sacrifiés comme le mien, il nous a tout de même procuré, l'argent du chemin de fer, — troisième classe, naturellement. » Les répétitions se font *alla buona*, sans cérémonie : Musco dirige, reprend, exécute lui-même les jeux de scène : tous s'inclinent devant sa supériorité incontestable et cherchent à réaliser ses conseils en le remerciant.

Troupe toujours en mouvement, puisque les saisons dans chaque ville ne durent guère plus de quinze jours ou d'un mois : ensuite on boucle les malles, et on va planter ailleurs sa tente. Après Milan, Rome; après Rome, Naples; après Naples, la Sicile, où l'on se retrempera dans la vertu de l'air natal. — Troupe toujours en travail ; car il est impossible de se contenter des trois où quatre pièces à grand succès; il faut enrichir le répertoire. Or, beaucoup de nouveautés sont appelées, mais peu d'élues; souvent elles tombent; il en est même qui sont saluées par les sifflets sonores d'un public sans pitié : peu lui importe que les acteurs lui soient sympathiques : il siffle, et

vigoureusement, s'il estime que la pièce mérite d'être sifflée. Musco est célèbre ; il vient d'être nommé *commendatore* non seulement pour l'excellence de son art, mais parce qu'il s'est prodigué pour la propagande en faveur de l'emprunt de guerre, prodigué pour les soldats malades dans les hôpitaux, prodigué pour les blessés.

Mais ce n'est pas une célébrité assise, et comme inamovible ; il faut la défendre de haute lutte. Comment peut-il jouer tous les soirs, les dimanches et les fêtes deux fois par jour, sans un répit au long de l'an? Comment peut-il choisir et souvent corriger le répertoire, diriger les répétitions, administrer sa troupe ? Problème qui paraîtrait insoluble à nos acteurs français. Quand on lui parle des artistes qui ne jouent que deux fois par semaine, ou moins encore, qui ont le loisir de se promener, d'étudier de se renouveler, Musco répond : *Troppo lússo;* c'est trop de luxe. Le mot est profond. De même qu'il y a, dans sa verve, le souvenir de la misère passée, vaillamment subie et gaillardement vaincue ; de même, ce que le présent contient encore de changeant et d'incertain l'aiguillonne, et donne à sa gaîté son air conquérant. Si l'art de l'acteur devient une fonction, s'il ne connaît plus l'émoi de la lutte, la crainte de la défaite, toutes les dures nécessités d'une vie travaillée, il risque de s'embourgeoiser et de s'engoncer. A l'artiste succèdent le fonctionnaire et le pontife. Rien de pareil ici. Les mœurs théâtrales sont trop différentes des nôtres, et Musco est trop original pour qu'on ait à redouter une si triste fin. C'est encore un peu le char de Thespis, cahoté, mais qui s'avance plein de joie et de cris, semant sur son passage le bienfait du rire et les heures d'oubli. Nous le verrons peut-être arriver jusqu'à Paris, après la guerre : car c'est une des ambitions de Musco, que de mêler à la joie de notre victoire sa triomphante gaîté.

PAUL HAZARD.

L'AVENTURE SENTIMENTALE

DE

J.-H. BERNSTORFF

(1741-1748)

Le nom de Bernstorff, aujourd'hui porté par un zélé serviteur de Guillaume II, est celui d'une famille de hobereaux hanovriens qui se montrèrent parfois animés de la haine traditionnelle des Guelfes à l'égard des Hohenzollern. Cette famille a compté des hommes d'État éminens, adversaires irréconciliables de la monarchie prussienne. Au XVIIe siècle, André Bernstorff, dit l' « Ancien, » s'attacha à la fortune de ces princes de Brunswick-Lunebourg-Hanovre qui aimèrent passionnément tout ce qui venait de France, s'entourèrent de beaux esprits français et parlèrent à merveille la langue de Racine et de Molière. Bernstorff l'Ancien avait fait, à vingt ans, un séjour à Paris et s'était épris des idées françaises. Il était même devenu amoureux de la belle duchesse de Châtillon, sœur du maréchal de Luxembourg, mariée en secondes noces à un duc de Mecklembourg-Schwerin qui résida quelque temps à la cour de Louis XIV. Mais la politique l'accapara bientôt entièrement. Il devint chancelier de l'Électeur de Hanovre George-Louis et son adroite diplomatie fit triompher les prétentions de son maître au trône d'Angleterre laissé vacant par la mort de la reine Anne. Pendant une grande partie du règne de George Ier, il dirigea les affaires extérieures de l'Angleterre dans un sens nettement hostile à la Prusse.

Son petit-fils, le baron J.-H. Bernstorff, arrière-grand-oncle de l'ambassadeur d'Allemagne aux États-Unis à qui M. Wilson a rendu ses passeports, entra au service du Danemark, d'abord comme agent diplomatique à l'étranger, ensuite comme ministre des Affaires étrangères. Grand ami de la France, il détestait le militarisme prussien et reprochait au roi de Prusse de s'être emparé de la Silésie sous l'hypocrite prétexte de servir le protestantisme. Il prononça des paroles prophétiques sur le péril que présentaient pour l'Europe les convoitises de la Prusse. Prévoyait-il que le Hanovre deviendrait au XIXe siècle, comme la Silésie, province prussienne? Plus tard, son neveu A.-P. Bernstorff fut, lui aussi, ministre des Affaires étrangères de Danemark et montra la même sympathie pour la nation française. Pendant son ministère, le Danemark observa une attitude amicale envers la France qui, déchirée par la Révolution, luttait pour défendre son territoire contre ses ennemis du dehors. Le diplomate allemand dont la conduite est si contraire aux sentimens et aux opinions de ses ancêtres est donc un renégat.

Des trois Bernstorff dont l'histoire a retenu les noms, J.-H. Bernstorff est connu en France par sa correspondance politique avec le duc de Choiseul, son ami personnel. Cette correspondance constitue un document du plus grand intérêt. La carrière diplomatique du baron le mit en rapport avec toute la haute société française du milieu du XVIIIe siècle et se corsa d'une aventure sentimentale qui donne un attrait romanesque à la figure de ce Hanovrien.

Il grandit dans un intérieur morose. La manière de vivre de ses parens n'était pas empreinte de cette bonhomie simple et souriante qu'on a si longtemps attribuée aux Allemands. Un piétisme sévère les tenait à l'écart du monde. J.-H. Bernstorff put néanmoins, à dix-neuf ans, effectuer, sous la conduite d'un précepteur, un voyage en Italie, en France et en Angleterre. Paris l'éblouit. Installé à l'hôtel d'Anjou, rue Dauphine, il vit de près la Cour, fut reçu dans les ambassades, applaudit les danseurs et les chanteurs de l'Opéra. Lorsqu'il reprit le chemin du Hanovre, il emportait de son séjour en France l'impression d'une culture raffinée dont le souvenir nostalgique le poursuivit en Allemagne. A l'exemple de beaucoup de nobles allemands, il chercha un poste à l'étranger, dans la diplomatie, et il réussit

à se faire attacher au ministère des Affaires étrangères de Danemark où il montra tant d'application et des aptitudes si heureuses que le roi Christian VI n'hésita pas à le nommer son représentant auprès du roi de Pologne Auguste III, le compétiteur de Stanislas Leczinski. On respirait en Pologne une atmosphère de batailles et de fol héroïsme. « C'est un pays où les grands ont trop d'ambition, » avait écrit la duchesse d'Orléans, princesse Palatine (1). Admis à fréquenter la riche et puissante aristocratie, le jeune Bernstorff fut témoin des discordes et des rivalités qui régnaient parmi les grandes familles; il put aussi constater le vif intérêt que la « société » polonaise portait à la France. Elle gardait vivans les souvenirs du règne de Jean Sobieski, le libérateur de Vienne; elle s'entretenait encore d'un ambassadeur de Louis XIV à Varsovie, le marquis de Béthune, beau-frère de la reine Marie-Cazimire d'Arquien, cette Française que l'illustre Sobieski épousa par amour et qui gouverna longtemps la Pologne. Une petite-fille du marquis, Marie-Cazimire-Emmanuele de Béthune, était la femme du maréchal de Belle-Isle qui, dans la guerre de la succession de Pologne, remportait des succès sur le Rhin (2). A cause de ses alliances de famille, on tenait Mme de Belle-Isle pour une demi-Polonaise; ses deux tantes, filles de l'ambassadeur, s'étaient mariées en Pologne, l'une à un Jablonowski, l'autre à un Sapieha; en outre, son oncle, Louis-Marie-Victoire comte de Béthune, était grand-chambellan de Stanislas Leczinski.

Le baron Bernstorff quitta Varsovie en 1737. Il était nommé ambassadeur du roi de Danemark auprès de la Diète de Ratisbonne. Ses amis polonais, sachant qu'il désirait ardemment le poste de Paris et qu'il espérait l'obtenir un jour, le munirent de lettres de recommandation auprès de plusieurs familles de l'aristocratie française, entre autres les Belle-Isle; ils ne se doutaient pas des liens qui devaient l'unir plus tard à la femme du maréchal.

Après un stage d'un ennui mortel à Ratisbonne où tout se passait en tracasseries inutiles, il eut le bonheur d'être accrédité à Francfort. Un Congrès d'élection venait de s'y réunir pour donner un successeur à l'empereur Charles VI.

(1) *Correspondance* de Madame, duchesse d'Orléans.

(2) Mme de Belle-Isle était fille de Louis marquis de Béthune, mestre de camp de cavalerie, tué à Hochstedt en 1704, et d'Henriette d'Harcourt-Beuvron.

***

L'Europe entière avait les yeux fixés sur Francfort lorsqu'il y arriva au mois de juin 1741. La guerre de la Succession d'Autriche était commencée; cela n'empêchait pas les fêtes de se suivre sans interruption dans la vieille ville libre, terrain neutre qui donnait au monde le spectacle d'une extraordinaire vie internationale. C'était un déploiement de pompe incomparable. Chaque jour les membres du Conseil de Francfort, qu'entouraient des gardes civils en uniforme bleu à broderies d'argent, allaient au-devant de députations. Les électeurs faisaient leur entrée escortés de gardes, de domestiques et de courtisans. L'envoyé d'Espagne, le comte Montijo, peuplait tout un quartier de ses cavaliers en costume espagnol. La multitude des carrosses dorés, des chevaux richement caparaçonnés, rendait la circulation presque impossible dans les rues étroites et tortueuses; des chaises à porteurs encombraient les trottoirs; des pages, heiduques et courriers jouaient des coudes pour se frayer un passage à travers la foule. La trompette des hérauts d'armes annonçait-elle un cortège princier ou une procession religieuse organisée soit par le nonce, soit par un ambassadeur catholique, des bourgeois vêtus de noir et des paysans en habits bariolés accouraient aussitôt, les yeux écarquillés.

Parmi les curieux, beaucoup d'étrangers venus pour chercher fortune : jeunes officiers, cadets de famille qui espéraient réussir auprès de quelque grand personnage, aventuriers de tout pays, cuisiniers et comédiens français, baladins allemands, médecins, charlatans, juristes à qui des contestations suscitées par les questions de préséance procuraient de la besogne abondamment. Au nombre des hommes de loi se trouvait un Danois nommé Terkel Kleve; ces détails sur la vie de Francfort pendant le Congrès lui sont empruntés (1).

Le maréchal de Belle-Isle, représentant de Louis XV, menait un train splendide. De Mollwitz où il avait conféré avec Frédéric II, le petit-fils de Fouquet était arrivé avec une suite de cinquante gentilshommes français, somptueusement habillés à la dernière mode de Paris. Une armée d'ouvriers, venus de France, avaient installé son habitation où il logeait quinze secré-

(1) *Journal de voyage de Terkel Kleve* (Bibliothèque royale de Copenhague).

taires et trois cents domestiques, dont cent employés au service de la cuisine et de la table. Seul l'électeur de Bavière, le compétiteur de la reine de Hongrie Marie-Thérèse, le protégé de la France, avait une suite encore plus imposante; elle comprenait sept cent quarante personnes et deux cent cinquante chevaux.

Terkel Kleve assista à des fêtes chez plusieurs ambassadeurs et prit soin, en se présentant dans les élégantes assemblées, de faire précéder son nom d'une particule. Il observe à ce sujet qu' « en Allemagne la particule différencie la noblesse de la canaille roturière, comme l'âme distingue les hommes des bêtes. » Reçu chez M. de Belle-Isle, il admira fort la richesse des appartemens, surtout le grand salon suivi d'un autre plus petit où sous un dais se voyait un trône de velours rouge à franges d'or surmonté du portrait de S. M. Louis XV. Dans le premier salon étaient dressées cinq tables; presque tous les soirs, plus de cent personnes y soupaient sur de la vaisselle d'argent. Dès qu'une assiette était vide, les laquais présentaient d'autres plats. Tout était servi si copieusement que le bon Kleve, trouvant très chers les repas à l'auberge, se privait de dîner et réservait son appétit pour le souper chez l'ambassadeur de France. Beaucoup faisaient comme lui. Il y avait aussi les bals et les mascarades où l'on servait des rafraîchissemens « à la française : » thé, café, glaces et gâteaux. Ni vins, ni confitures, remarque Kleve qui devait être gourmand. Un pareil train de maison coûtait des sommes folles et rendait soucieux, à Paris, le cardinal Fleury. Mais le maréchal soutenait que sur ce terrain comme sur tous les autres la France avait à conserver sa suprématie. De fait, l'éclat, le rayonnement de la France effaçaient tout.

L'ambassadeur français célébra par de grandes solennités la Saint-Louis de 1741 : « Toute la ville, toute la noblesse, tous les petits princes des environs, tous les ministres étrangers se pressant pour venir souhaiter la bonne fête au roi de France, les réjouissances, illuminations dans les jardins, comédie française, feu d'artifice, joutes sur l'eau, bals, etc., se prolongeant pendant plusieurs jours et l'aimable maréchale, plus jeune de vingt années que son mari, présidant à ces fêtes avec la dignité d'une reine (1).... » Quel brillant tableau!

(1) Duc de Broglie : *Frédéric I. et Marie-Thérèse.*

Mme de Belle-Isle secondait à merveille son mari. Sa naissance illustre l'approchait de deux trônes. Petite-nièce de la reine de Pologne Marie-Cazimire et de Jean Sobieski, elle était cousine du prétendant Jacques Stuart, marié à une Sobieska, ainsi que de l'électeur de Bavière élu empereur à Francfort, grâce à l'appui de la France, sous le nom de Charles VII. Par sa mère Thérèse Sobieska, ce prince était petit-fils du vainqueur des Turcs.

Un écrivain français qui fut contemporain du ménage de Belle-Isle atteste que la maréchale était « une femme respectable, d'une piété austère et d'un esprit profond, qui négocia elle-même, pendant des absences de son mari, des objets très importans à la Diète de Francfort (1). » Le plus souvent elle était seule à faire les honneurs du palais de l'ambassade, car M. de Belle-Isle, absorbé par son travail, assistait rarement aux réceptions du soir. Elle accueillait les invités avec une aisance, un tact admirables. « Avant le souper, raconte Terkel Kleve, Madame se divertit au jeu dans le petit salon. Elle n'est pas grande, mais n'en est que plus charmante; avec cela douce et sans affectation. Ses manières gracieuses la font adorer. »

Sa qualité d'envoyé d'un souverain du Nord ouvrit au baron Bernstorff tous les salons, y compris celui des Belle-Isle. La recommandation de quelques grands seigneurs polonais, les Czartorisky, les Poniatowski, le mit tout de suite sur un pied d'intimité dans la maison du maréchal. Ses rapports avec ce dernier furent empreints de cordialité. Il découvrit chez son hôte « une réunion de qualités dont une seule eût suffi à rendre célèbre une personnalité. » Son admiration s'accrut lorsque Belle-Isle eut fait venir de France en Bavière, en moins de trois semaines, une armée de 90 000 hommes. Ce grand chef avait tout prévu. « Je l'ai vu, écrivait Bernstorff au ministre des Affaires étrangères de Danemark, quitter son cabinet après onze heures de travail ininterrompu, ayant le cerveau net et l'entrain d'un homme qui aurait fourni un court labeur intellectuel. » Bref, le baron tenait le maréchal pour un génie militaire et politique de la plus haute valeur.

A Francfort, J.-H. Bernstorff fut entouré d'une grande considération. Le Conseil voyait en lui un diplomate éminent et le

(1) De Chevrier : *Vie du maréchal de Belle-Isle.*

lui prouva en lui faisant cadeau d'un muid de vin. Le Collège des Princes de l'Empire sollicita plusieurs fois son avis. Son succès ne fut pas moindre dans les fêtes mondaines. Il se livrait à des dépenses de représentation bien supérieures aux appointemens que lui allouait l'État danois. Il était de tournure élégante, s'habillait avec goût et avait le ton et les manières du parfait courtisan. Entre l'exquise Mme de Belle-Isle et lui, une sympathie très vive naquit rapidement. Dans une ville où la femme dn représentant de la France réglait la vie mondaine et en était le centre, ils se rencontrèrent tous les jours : au bal, à souper, à la Comédie où des acteurs de Paris se faisaient applaudir. On les voyait toujours ensemble. Il faut que la conversation du baron ait été très attachante pour que Mme de Belle-Isle y ait pris tant de plaisir. Lui, de son côté, appréciait fort l'agrément d'un délicat esprit féminin. Ils eurent de longs entretiens dans le boudoir de la maréchale où celle-ci travaillait à une broderie.

Ces relations nouées à Francfort préludaient à la future intimité sentimentale. Déjà le baron et Mme de Belle-Isle échangeaient des appellations très affectueuses : « Chère et inoubliable reine », « cher frère. » Mais ils durent se séparer au printemps de 1742. Elle retournait à Paris, lui restait à Francfort. Ils prirent congé l'un de l'autre avec tristesse, en se promettant de s'écrire fréquemment : ils ne savaient s'ils se reverraient jamais.

L'année suivante, Bernstorff accompagna l'Empereur Charles VII dans sa retraite précipitée sur Augsbourg. Les voitures impériales, fuyant l'armée de Marie-Thérèse, avançaient difficilement sur des routes encombrées de neige. Après ce pénible voyage qui altéra la santé du baron, le gouvernement danois le récompensa de son zèle en le nommant ministre à Paris.

***

L'amitié amoureuse était alors de mode en France. M. de Belle-Isle, entre autres, avait eu deux intrigues restées platoniques, la première avec Adrienne Lecouvreur. C'était en 1726. Il était marié à Henriette-Françoise de Durfort de Civrac dont il n'eut point d'enfans et qui le laissa veuf après

(1) De sa seconde femme, Mlle de Béthune, il eut un fils unique, le comte de Gisors.

peu d'années de mariage (1). Adrienne habitait, rue des Marais, l'hôtel de Ranes, proche de l'hôtel de Belle-Isle, qui était situé sur le quai d'Orsay, au coin de la rue du Bac. La comédienne illustre adressait au maréchal de camp, déjà célèbre pour maint acte de bravoure, des billets « remplis du tendre intérêt qu'elle prenait à ses affaires : « Quand pourrez-vous venir dans cette petite rue du Marais? Vous y pourrez parler de gloire tant qu'il vous plaira, vous serez sûr d'être écouté avec avidité et transport, et quand il faudra quelque intervalle, nous y mêlerons un peu de sentiment. »

Une autre fervente admiratrice du petit-fils de Fouquet était Juliette-Charlotte de Gontaut-Biron, femme de ce fou plein de génie, le comte de Bonneval, qui alla chercher des aventures en Turquie, devint pacha à trois queues, réorganisa l'armée ottomane sur le modèle européen et gagna sur les Autrichiens la bataille de Grotzka. Mme de Bonneval, qu'il abandonnait après un mois de mariage, ne devait jamais le revoir. La délaissée était jolie, spirituelle, aimable et bonne. Elle trouva des consolations à son malheur dans son amitié très vive pour le comte de Belle-Isle. Pendant qu'il était à l'armée du Rhin, elle lui envoyait des nouvelles de Paris et lui exprimait en même temps les sentimens qu'elle nourrissait à son égard : « Vous avez, à ce que je crois, plus de talens que personne. La fortune et la gloire sont complètes quand les cœurs ajoutent l'affection à l'estime; je veux que l'on chante vos louanges de toute façon. Soyez bien sûr que rien n'est si constant que l'attachement inviolable que j'aurai toute ma vie pour vous. Je me plais à avoir un ami tel que vous... C'est un fait que vous n'avez personne dans le monde qui vous aime aussi tendrement que moi (1). »

A cette époque, le maréchal était depuis cinq ans le mari de Mlle de Béthune. Le ménage était fort uni. La différence d'âge n'empêchait pas ces époux de bien s'entendre. M. de Belle-Isle savait inspirer l'amour. Son biographe Chevrier dit qu'« il était naturellement froid, ses conversations n'étaient pas gaies, mais instructives, il savait parler avec netteté et bien raconter un fait... Il n'était pas éloquent, mais il persuadait. Haut avec les grands, il était affable et prévenant avec les gens au-dessous de lui. » Ce jugement concorde avec celui qui fut porté par Terkel

(1) Capitaine Sautai : *Deux admiratrices du comte de Belle-Isle.*

Kleve. Chevrier ajoute que cet homme grave, né sobre, n'aimant ni le jeu ni la table, avait beaucoup de penchant pour le beau sexe, et qu'il sut toujours cacher cette passion. Le marquis d'Argenson affirme que le maréchal partageait son cœur entre la nature et l'ambition et tirait de ce partage une fidélité domestique que ne connaissaient pas les autres courtisans (1). » Au plus fort de son attachement pour Bernstorff, Mme de Belle-Isle faisait à ce dernier cet aveu : « J'aime M. de Belle-Isle peut-être ridiculement pour son âge et le mien. »

Les multiples occupations du maréchal le forçaient à de fréquentes et longues absences. D'où le besoin qu'éprouvait sa femme d'une amitié vive et tendre. Elle était ainsi faite qu'elle ne pouvait s'intéresser à quelqu'un sans y mêler un peu de passion. Pendant que Bernstorff était encore à Francfort, elle pensait avec exaltation à ce frère d'élection qui avait si vite gagné sa confiance grâce aux secrètes affinités de leurs âmes. Elle lui écrivait des lettres pleines d'une sollicitude qui étonne lorsqu'on songe qu'ils ne s'étaient connus que pendant une année. Plusieurs passages de ces lettres sont à citer :

« Je veux vous parler à cœur ouvert, et croire que je suis au milieu de cette petite cellule, travaillant à mon métier, où les heures passaient comme des éclairs... Je suis inquiète pour vous, je crains les dangers d'une campagne ; je sais bien que vous ne serez pas exposé autant qu'un autre, et il serait même ridicule que vous le fussiez, mais il arrive tant de choses qu'on ne peut prévoir que je ne peux pas être tranquille ; de plus, la fatigue m'effraie pour vous ; vous avez du courage, il soutient longtemps, mais à la fin, l'on succombe. »

Elle l'adjurait de lui donner fréquemment de ses nouvelles :

« J'exige que, si dans le cours de la campagne il arrivait quelque événement où je pusse avoir quelque lieu de craindre pour vous, que si vous étiez en bonne santé, vous chercheriez le moment, l'occasion de m'écrire sur une enveloppe, — si vous n'aviez pas autre chose, — et cachetée avec une épingle. Autre obligation que je vous impose : de me donner bien régulièrement de vos nouvelles, et, si vous étiez malade, encore plus exactement, et d'ordonner à vos gens que si malheureusement vous aviez une maladie assez sérieuse pour n'être pas en état

(1) *Mémoires* du marquis d'Argenson.

d'ordonner que l'on m'écrivît, que votre valet de chambre m'écrivît tous les jours l'état où vous seriez, mais avec vérité et exactitude; j'en userai de même... »

Elle se montrait pleine d'ingéniosité pour assurer l'expédition des lettres et leur remise en bonnes mains, chose particulièrement difficile en temps de guerre, car il fallait déjouer l'indiscrète surveillance exercée par les commandans d'armée :

« Je vous déclare que le maréchal de Broglie a un talent tout particulier pour faire ouvrir les lettres; ainsi il faut bien de la circonspection; mais si par hasard vous vouliez me mander quelque chose de plus particulier que les nouvelles courantes, il faudrait mettre une seconde enveloppe adressée à Mme du Fresnay, directrice de la poste à Strasbourg, avec un petit billet dedans, sans signature, et qui ne dirait autre chose, sinon qu'elle est priée de me faire passer seulement la lettre ci-jointe... Vous êtes un peu comme moi : vous aimez à conserver les lettres de vos amis; mais vous allez faire un métier où quelquefois messieurs les hussards s'emparent des équipages, et si mes pauvres lettres allaient être prises, j'en serais fâchée. Il y a si peu de gens qui savent ce que c'est que l'amitié, qui la connaissent, et de mon côté je suis si tendre, si expressive pour mes amis que, si l'on trouvait mes lettres, je suis persuadée qu'il y a quantité de gens qui penseraient des choses fort étranges de moi. »

Ses amis de Paris, informés de sa liaison avec Bernstorff, essayèrent de l'en détourner. Parce que le Hanovre suivait la politique anglaise et soutenait Marie-Thérèse dans la guerre de la Succession d'Autriche, ils représentèrent le baron comme un ami des Autrichiens, comme un intrigant dangereux qui se servait d'elle pour se procurer des renseignemens nuisibles aux intérêts de la France. Ces perfides accusations ne modifièrent pas les sentimens de la maréchale. Elle s'en expliqua très franchement avec Bernstorff :

« Je n'ai jamais eu le moindre soupçon de votre façon de penser et de votre conduite. La personne qui me parlait prétendait que, comme Hanovrien, tous vos vœux étaient pour les succès de vos compatriotes, au préjudice de l'empereur Charles et de la France; que vous aviez l'esprit pénétrant et que cela pourrait être dangereux; que vous ne vous étiez pas même caché de dire que tout ce que vous pourriez deviner et

savoir, vous en feriez votre profit. Vous connaissant comme je le fais, est-ce votre caractère, votre façon de parler? Cela vous ressemble-t-il? Je répondis que comme particulier vous étiez fort attaché à la France, que comme ministre ce n'était pas à moi à entrer dans vos vues ; que j'avais beaucoup vécu avec vous, que vous m'aviez donné toutes sortes de marques d'amitié; que je vous avais trouvé toutes les qualités de l'âme, de l'esprit et du cœur les plus respectables, les plus estimables et en même temps les plus aimables ; que je vous étais tendrement attachée ; que moi, misérable femme, je n'étais pas assez au fait des affaires pour vous en instruire quand je le voudrais; que nos lettres roulaient sur ce qui nous regardait et nous touchait personnellement, parce que j'avais grande confiance en vous, et qu'ainsi il n'y avait rien à changer dans ma conduite... Vous savez comme je suis, lorsque je suis convaincue que j'ai raison, et que c'est surtout mon cœur qui me le dicte ; rien n'est capable de m'ébranler et communément même l'on n'y essaie pas (1). »

Il est bien fâcheux que les papiers de Mme de Belle-Isle aient été détruits sous la Révolution, car nous ne pouvons connaître une seule des réponses de Bernstorff à son amie, réponses qui devaient être fort tendres. Quand la maréchale sut que le baron était nommé ministre à Paris, sa joie fut grande. Pendant des mois elle caressa le projet d'aller en voiture au-devant de son « cher petit baron » lorsqu'il arriverait à Paris. Elle lui écrivit, en s'intitulant son « premier chambellan, » pour demander, comme une preuve de confiance, qu'il voulût bien la charger de faire choix d'un hôtel et de le meubler.



La retraite de Prague avait rendu populaire le nom du maréchal de Belle-Isle. On le chansonnait dans des vaudevilles. Le peuple de Paris affichait des vers sur la porte de son hôtel :

Quand Belle-Isle sortit
De Prague la nuit,
A petit bruit,

(1) Ces lettres de Mme de Belle-Isle au baron Bernstorff ont été publiées à Copenhague, ainsi que les autres lettres et billets cités dans cet article, par le distingué historien danois A. Friis, dans son intéressant ouvrage sur les Bernstorff.

Il dit à la lune :
Astre de mes jours,
Compagne de ma fortune,
Soutenez-moi toujours.

Mais Fleury mourut et sa mort entraîna la disgrâce du maréchal. En son hôtel du quai d'Orsay, il vivait en particulier riche lorsque J.-H. Bernstorff vint habiter Paris.

Le « cher baron » arriva le 2 avril 1744, à quatre heures du matin. La maréchale ne pouvait courir au-devant de lui à cette heure matinale. Elle en éprouva une vive déception, mais elle eut ce même jour la surprise de le voir à son lever, et leur entrevue fut très affectueuse.

Il savait toutefois à quoi s'en tenir : il devait accepter de n'être jamais que le second dans le cœur de sa charmante amie. Pendant leur séparation, elle lui avait écrit :

« Mon amitié pour vous est inébranlable et votre place sera toujours la même, après M. de Belle-Isle : mon gouverneur et vous (cette façon de parler n'est pas trop polie, mais elle prouve ma vérité), vous êtes tous deux ce que j'ai de plus cher dans le monde et dont je ne cesse d'être occupée. »

Le baron apporta dans son rôle de sigisbée un tact, un savoir-vivre accomplis. « C'était, a dit le duc de Luynes, une manière de philosophe, capable de grands attachemens. » Il prit domicile d'abord à l'hôtel de Hollande, rue de Vaugirard, et chaque jour, à la même heure, il vint s'entretenir avec la belle maréchale. Dans un long et tendre bavardage, ils se renseignaient mutuellement sur leur santé et se communiquaient les potins du jour.

Cela continua après que Bernstorff se fut installé rue Bourbon, dans un hôtel retenu par Mme de Belle-Isle. Il trouvait dans la matinée la maréchale en négligé, à sa table de toilette, quelquefois au lit, raconte le biographe danois des Bernstorff, l'historien A. Friis. L'ami entrait, l'épée au côté, des fleurs et des fruits dans les mains, toujours habillé avec élégance, guidé dans l'arrangement de ses costumes par Mme de Belle-Isle, qui lui brodait manchettes et jabots et choisissait ses perruques. Elle ne pouvait se passer de lui à son lever; même souffrante, sa porte étant défendue à tout autre visiteur, elle le recevait.

J.-H. Bernstorff se meubla très richement, eut une trentaine

de serviteurs dont un ou deux polonais qui vécurent chez lui en parasites désœuvrés. Il eut une tenue de maison parfaite en tous points, mais son véritable chez-soi fut au quai d'Orsay. Il était de toutes les réceptions, grandes ou petites, qui avaient lieu chez le maréchal, il accompagnait Madame dans ses promenades, en carrosse et à cheval, se chargeait de ses menues emplettes, parfums, pommades, savons de toilette, et lui servait de secrétaire. Ne pouvant passer ensemble la journée entière, ils échangeaient quotidiennement, dans le courant de l'après-midi, des billets, parfois chiffrés. Des courriers allaient constamment de l'un à l'autre.

Ces billets devinrent si nombreux que Mme de Belle-Isle conseilla au baron d'en jeter une bonne partie au feu : « Cela serait raisonnable, car à l'âge que nous avons, si nous vivons longtemps, il faudrait bâtir une maison pour nos lettres. »

Mais Bernstorff ne les brûla pas. Au château de Wotersen, dans le Lauenbourg, propriété de sa famille, on a retrouvé des centaines de lettres et billets de la maréchale, dont fort peu sont datés. Il en est d'une puérilité qui fait sourire. Beaucoup ont pour objet l'état de santé du cher frère et de son incomparable reine, les « vapeurs » de l'une, les douleurs rhumatismales de l'autre, ainsi que les caprices de leur estomac. L'effet produit par des remèdes destinés à « humecter, amollir et rafraîchir les entrailles » est noté avec minutie. « Vous ne sauriez trop vous ménager, écrit la maréchale. Dormez et mangez des choses saines. » Les yeux délicats de Bernstorff sont un gros sujet d'alarmes : « Il y a toujours une chose qui m'effraie, c'est le temps énorme de vos écritures. N'écrivez point la nuit. Je suis bien malheureuse de ne connaître personne en Dannemarc, car je vous ferais donner l'ordre par le Roi votre maître de prendre un secrétaire. »

La maréchale est-elle souffrante, elle envoie à Bernstorff plusieurs bulletins de santé dans la même journée. Souffre-t-il d'une indisposition, elle a recours à une saignée pour calmer l'agitation où la jette cette mauvaise nouvelle. D'autres fois, l'on s'écrit pour dire que tout va bien : « J'ai bien dormi, mon cher frère, je suis fort aise que vous soyez content de votre nuit; votre sœur vous aime de tout son cœur. »

Lorsque le ministre de Danemark dut accompagner le Roi dans les Pays-Bas, sur le théâtre de la guerre, l'amie poussa des

cris d'épouvante : « C'est encore un sacrifice qu'il faut faire que cette absence de quelques mois ; il faut espérer que jamais je ne me trouverai exposée à d'autres plus cruelles. »

Le temps passait sans diminuer cette affection réciproque. Mme de Belle-Isle accordait tous les ans un souvenir romanesque à la date du 22 juillet qui était celle de leur premier entretien sérieux à Francfort. Dans un de ses rares billets datés (il est du 13 octobre 1746) elle écrit : « Les instans que nous pouvons passer ensemble me deviennent chaque jour plus chers parce que j'apprends à vous mieux connaître. »

M. de Belle-Isle et Bernstorff s'aimaient comme père et fils. Le maréchal et son frère, le chevalier de Belle-Isle, furent chargés d'une mission diplomatique à Berlin ; ils entrèrent imprudemment dans le Hanovre, furent arrêtés par des troupes hanovriennes et envoyés à Londres comme prisonniers de guerre. Par l'intermédiaire de son frère, haut fonctionnaire hanovrien, Bernstorff put leur procurer des adoucissemens dans leur captivité qui dura une année, de l'automne de 1746 à celui de 1747. Pendant tout ce temps, Mme de Belle-Isle fut en proie à une inquiétude affreuse qui se renouvela lorsque son mari fut envoyé se battre en Provence. Heureusement, Bernstorff était là pour la distraire de ses soucis.

Dans les instans où ils se sentaient graves, ils causaient religion. La maréchale était d'une dévotion réelle. Elle montrait même une tendance au mysticisme assez fréquente chez les femmes de la maison de Béthune. Une sœur du marquis de Béthune, ambassadeur en Pologne, Anne-Berthe de Béthune-Selles, abbesse de Beaumon-les-Tours, mérita d'être surnommée la Lydwine de Touraine, étant d'une religiosité non moins ardente que celle de la sainte de Schiedam. Mme de Belle-Isle souhaitait de convertir au catholicisme le protestant Bernstorff. L'aimable femme se désolait à l'idée que la différence de foi religieuse les séparerait pour l'éternité.

« A mesure, lui écrivait-elle, que mon attachement augmente, que mon estime se fortifie, que mon respect pour votre caractère et la beauté de votre âme me paraît mieux fondé, mes vœux deviennent plus vifs pour que vous acquériez la seule chose qui vous manque et qui est tout. Si j'avais assez de foi, assez d'amour de Dieu, je désirerais uniquement pour sa gloire qu'une si belle âme fût à lui, mais j'avoue que je suis assez

imparfaite pour que l'excès de ma tendresse pour vous, mon cher frère, y entre pour beaucoup ; je ne peux envisager sans horreur qu'un avenir malheureux — et de quelle durée! — vous est prédestiné. Il faut que j'aie autant de confiance que j'en ai en vous pour vous parler ainsi, car je sens tout ce qu'il y a d'humain dans les vœux ardens que je fais pour vous ; n'en soyez point scandalisé, mon cher frère, plaignez-moi d'être encore si attachée à tout ce qui n'est pas Dieu !... »

Si Bernstorff resta protestant, du moins fut-il toujours profondément respectueux des opinions religieuses de la maréchale. « Cette vertueuse femme, cette tendre amie ajoutait une vive et sincère piété à toutes ses grâces... Elle n'avait pas de corps mais un voile qui recouvrait son âme. » Ainsi s'exprimait-il longtemps après pour accentuer le caractère purement sentimental de leur liaison.

La réputation de vertu de Mme de Belle-Isle était si bien établie que les assiduités du baron à l'hôtel du quai d'Orsay ne prêtèrent pas à la médisance. Un seul homme, le cardinal de Tencin, en voulut au diplomate de son intimité avec la maréchale. Le cardinal, ministre d'État, avait conçu une passion pour Mme de Belle-Isle, « amour platonicien et proportionné à l'âge de l'amant et à la piété de l'objet aimé. Le baron Bernstorff, envoyé de Dannemarc, fréquentait assidûment l'hôtel de Belle-Isle ; voilà le vieux cardinal agité des furies et n'entendant plus les intérêts du Nord que par sa haine contre le ministre danois (1). »

Le cardinal amoureux suscita des difficultés à son heureux rival et menaça de faire échouer certaines négociations entre la France et le Danemark.



Dès son arrivée à Paris, J.-H. Bernstorff s'était vu attaqué de plusieurs côtés. Frédéric II, qui haïssait sa famille, avait écrit à Louis XV pour le représenter comme un espion de Marie-Thérèse. Il lui fallut beaucoup de tact et de souplesse pour triompher des défiances. Il y réussit assez rapidement et se fit apprécier de la haute société où Mme de Belle-Isle l'introduisit. Il fréquenta chez les duchesses de La Vallière, de

(1) *Mémoires* du marquis d'Argenson.

Luxembourg, de Boufflers et de Mirepoix, chez Mme Du Deffand, Mme Geoffrin et le président Hénault. « L'envoyé de Dannemarc a l'air jeune, dit le duc de Luynes dont la femme était dame d'honneur de la reine de France. Il a de la finesse et du goût... il est homme d'esprit et de bonne société... il sait la langue française beaucoup mieux que bien des Français (1)... Il est extrêmement mesuré dans ses démarches, écoute beaucoup, parle peu et toujours en bons termes et à propos. »

J.-H. Bernstorff retrouvait à Paris le parfum de haute élégance dont il avait reçu dans sa vingtième année la très vive et durable impression. L'influence des femmes dans les salons était inconnue en Allemagne; il goûtait fort l'attrait de la causerie féminine. Il fut du cercle de la Reine où il se lia avec le baron Thiers qui, riche de cent mille écus de revenus, marié à une Laval-Montmorency et père de trois charmantes filles, avait une maison splendide à Paris, beaucoup de belles et bonnes terres et menait doucement sa vie tout en regrettant le règne de Louis XIV et en déplorant la frivolité du siècle (2).

Bernstorff fut aussi des intimes de Mme de Pompadour. Lorsqu'il connut la favorite, celle-ci n'était encore que Mme d'Étiolles. Elle conçut, ainsi que Mme Poisson, sa mère, beaucoup de sympathie pour le ministre du roi de Danemark et le reçut plusieurs fois au château d'Étiolles. Un billet de Mme Poisson, daté du 18 octobre 1744 (et dont l'orthographe est ici respectée) montre que la mère et la fille souhaitaient qu'il fût plus assidu encore.

« Deux dames qui ne sont pas si chiene ce plaigne beaucoup de Votre Exelence, Monsieur. Comment, il y a trois mois que nous n'avons eu le plaisir de vous voire, vous écrivé, vous nous scavé à Étioles, et vous ne vené pas y passer une huitaine de jours avec nous, c'est un crime de lèze amittié, qui ne peut être pardonable qu'en partant aussitôt la présente reçue. Je m'imagine vous voire levé les épaules et dire : A propos de quoi ces femmes veult elle croire que j'ay de l'amittiez pour elle! Voilà

(1) Cela est confirmé par Voltaire qui, envoyant au baron Bernstorff les *Prémices du Siècle de Louis XIV*, lui écrit : « A la manière dont vous parlez notre langue, ce serait se tromper de ne pas vous prendre pour un Français et pour un des plus aimables. »

(2) De retour en Danemark J.-H. Bernstorff fit construire près de Copenhague, sur le modèle de Tugny, au baron Thiers, le joli château qui porte son nom, qui a vu, sous S. M. Christian IX, de belles réunions de souverains et qui est aujourd'hui la propriété de S. A. R. le prince Valdemar de Danemark.

bien l'amour-propre des françaisc. Et bien, Monsieur, vous avez tore, en véritté, vous devé nous rendre ce que nous vous avons pretté de sy bon cœur dès les premiers momens que nous vous avons connu. Bonjour, Monsieur, vous êtes désiré, souhaité et atendu pour le plus tard mercredi, sans quoy guères déclaré entre nous. »

Mme Poisson mourut l'année suivante. Devenue marquise de Pompadour, sa fille continua de se montrer bienveillante à l'égard de Bernstorff qui de son côté la voyait avec plaisir, la jugeant bonne, douce, aimable, incapable de se mêler de politique. Il dut, dans la suite, revenir sur cette opinion, mais il ne cessa d'être empressé auprès de la marquise dont il fut bien souvent l'hôte au château de Crécy, à la Celle-Saint-Cloud. Mme de Pompadour lui fit la faveur de l'admettre à son théâtre des petits Cabinets.

Il eut aussi de précieuses amitiés masculines : Voltaire, Maupertuis, Bernis, Fontenelle qu'il connut à Étiolles, et le comte de Stainville, plus tard duc de Choiseul, de qui Bernstorff disait « qu'il était fait pour jouer un rôle ou pour succomber dans la lutte pour y atteindre. »

« Fort peu de gens sont aussi bien instruits que le baron Bernstorff de ce qui se passe dans le royaume, » dit encore le duc de Luynes. Observateur attentif, il examinait tout, voyait tout. Il admirait les ressources qu'offrait la nation française, les richesses dont elle pouvait disposer, les sacrifices qu'elle s'imposait de bon cœur pour la gloire de la France. Louis XV, qu'il approchait souvent, lui paraissait bon envers ceux qui lui plaisaient, mais jaloux des marques extérieures du pouvoir. Le caractère du Roi était difficile à saisir, étant fait de contrastes : orgueil et affabilité, bonté et dureté, mollesse et énergie.

Plusieurs années après qu'il eut quitté l'ambassade de Paris, l'ami de Mme de Belle-Isle donna à son neveu A.-P. Bernstorff, qui faisait à son tour, accompagné d'un précepteur, un voyage d'études en France, les instructions et conseils suivans : « Les Français sont naturellement bons, indulgens, polis et faits plus qu'aucune autre nation du monde pour l'amitié, pour la société et pour la conversation agréable et douce. Mais ils sont sévères contre tous les ridicules et délicats sur les procédés. Parlez peu, ne cherchez pas à faire paraître votre esprit, cela est trop dangereux ; paraissez docile sans être bas, louez tout ce qui est

louable et ne blâmez rien, mais ne paraissez transporté ni étonné de rien... On ne saurait aller trop souvent à Paris chez ceux qui tiennent maison, parce qu'on leur fait toujours plaisir; on ne saurait assez ménager le temps de ceux qui n'en tiennent pas ou qui ont des affaires ou des devoirs à remplir. »

Il recommande à son neveu de rechercher la société de quelques-uns « de ces sages aimables et hauts qu'on ne trouve guère qu'en France, » et il nomme le baron Thiers et le duc de Nivernois. Le modèle du parfait grand seigneur, il le trouvait en M. de Belle-Isle qui joignait à la sobriété du soldat les manières du vrai gentilhomme.

En aucun moment ses succès mondains n'empêchèrent Bernstorff de rester fidèle à sa liaison avec la maréchale. Il revenait s'asseoir au coin du feu, chez son amie, en célibataire qu'attiraient un foyer et une douce présence féminine. Il appréciait dans ses moindres détails l'excellente tenue de cette maison. Ses entretiens avec Mme de Belle-Isle roulaient fréquemment sur des questions de ménage. Ils échangeaient des avis sur l'ordonnance d'un dîner et mêlaient très judicieusement le souci de leur bien-être matériel aux effusions sentimentales. Bernstorff invita la maréchale et quelques intimes à des soupers qui furent très estimés des gourmets parisiens.

L'été apportait d'autres douceurs : la villégiature à la somptueuse résidence de Bisy, en Normandie. Un appartement y était réservé au baron et toute liberté lui était laissée de travailler. Là encore il assistait tous les jours au lever de Madame, il l'accompagnait dans ses promenades et le soir, lorsque tous les hôtes du château circulaient, deux par deux, dans les jardins, c'était lui qui offrait le bras à la maréchale, privilège que personne ne songeait à lui disputer.

Cette intimité charmante durait depuis six ans lorsqu'elle prit fin brusquement : le roi de Danemark rappelait Bernstorff pour lui confier les fonctions de premier ministre et secrétaire d'État aux Affaires étrangères. Il fut affligé, car la France lui était comme une seconde patrie. Le tout Paris, le tout Versailles regrettèrent son départ (1). Et pour Mme de Belle-Isle la séparation était cruelle. Bernstorff dut lui promettre de revenir

(1) Trois ans après son départ, Stainville-Choiseul put encore lui écrire : « On parle de vous comme si vous étiez parti hier; cela n'est pas commun. Je crois que vous êtes le seul absent dont on se souvienne avec autant de regret. »

bientôt; mais la tendre femme ne se faisait pas d'illusion. Elle pressentait que l'ami allait être accaparé par les devoirs de l'homme d'État, qu'un délicieux épisode de sa vie était clos.

Son cœur ne la trompait pas. J.-H. Bernstorff, qui s'attendait à n'occuper que provisoirement le poste de premier ministre, le garda vingt années et ne revit jamais la France. Il fut un des plus grands ministres qu'ait possédés le Danemark. Par lui fut réunie à la couronne danoise la totalité des duchés de Slesvig et de Holstein dont la Prusse, aidée de l'Autriche, s'est emparée en 1864. Il appela en Danemark des généraux, des écrivains et des architectes français, et il introduisit à Copenhague, où le germanisme régnait depuis longtemps, des modes et des coutumes de France. Frédéric II de Prusse rechercha son alliance; ayant échoué, ce souverain essaya plusieurs fois d'obtenir sa disgrâce, mais le roi de Danemark, Frédéric V, le maintint au pouvoir, lui conféra les plus hautes dignités du royaume et le créa comte. La famille royale d'Angleterre le considérait comme un ami personnel. On ne lui connut jamais l'insupportable fatuité, ni la rapacité des Allemands.

Il fut enfin renversé par le célèbre Struensée, favori de Christian VII, et mourut deux ans après sans laisser de postérité.

Il avait épousé une riche héritière; cette union lui permit de reconstituer sa fortune largement entamée par le grand train de maison qu'il avait mené à Paris. Mme de Belle-Isle, chargée d'acheter la corbeille de mariage, s'acquitta de ce soin avec un touchant empressement.

La place laissée vide auprès d'elle par le départ de Bernstorff ne fut pas occupée par un autre. Elle cultiva le souvenir de cet amant platonique et continua de lui adresser des lettres un peu mélancoliques, toujours très tendres, qui le tenaient au courant des événemens de Paris. Mais elle mourut en 1755, âgée de quarante-huit ans. « Il ne me reste, dit Bernstorff, qu'à pleurer sa perte et respecter sa mémoire. »

MARTINE RÉMUSAT.

AUX
RÉGIONS DÉVASTÉES

I

LES RUINES

Noyon.

Les Allemands ne sont plus à Noyon... Et la guerre assurément est entrée dans une phase nouvelle depuis que nous ne sommes plus au temps où, selon une formule célèbre, « ils étaient à Noyon ! » Mais la trace de leurs dévastations volontaires apparaît dès qu'on approche des faubourgs de cet antique chef-lieu d'un des plus riches diocèses de la Picardie. Les débris d'une usine gisent dans les champs ravagés, à gauche de la route qui vient de Compiègne. Une grosse cheminée de briques a sauté ; un de ses tronçons, pareil à un fragment de cylindre, a roulé sur le sol, au milieu d'un amoncellement de débris informes. A droite, on aperçoit, aux pentes des coteaux jadis fleuris et boisés, un château désert et les pelouses d'un parc déchirées en zigzag par des lignes de tranchées. La couleur fauve de la terre bouleversée ressort en larges balafres parmi la verdure de l'herbe rase... Sur ce paysage en deuil se dressent les deux tours de Notre-Dame de Noyon. L'église-forteresse des évêques comtes de Noyon et pairs de France domine encore de sa structure, imposante et fière comme le profil d'un donjon féodal, les vieux logis de la cité mérovin-

gienne, carolingienne, capétienne où s'évoque et se résume en images de pierre le vivant tableau des plus vénérables souvenirs et des plus lointains âges de notre histoire nationale.

C'est dans la matinée du dimanche 30 août 1914 que les Allemands arrivèrent, encombrant de leurs autos blindées et de leurs cuisines roulantes la « rue de Paris, » qui est la plus belle rue de Noyon. Cette rue, aujourd'hui égayée par un va-et-vient d'uniformes bleu horizon, conduit à la place de l'Hôtel-de-Ville. C'est une de ces places comme on en voit dans les estampes d'autrefois. Elle n'est pas très grande, s'étant adaptée aux coutumes des temps anciens où la vie communale était, en quelque sorte, une vie de famille. Mais elle est le centre où aboutissent toutes les rues de la cité. La façade de cette vieille maison de ville a été décorée jadis de fenestrages fleuronnés et d'impostes à guirlandes par des artistes précurseurs de la Renaissance française. Que de mélancolie toutefois dans la grisaille de ces murs, confidens des drames passés et des douleurs récentes! Il n'y a pas longtemps que le bleu horizon du soldat territorial, en faction devant la porte de cet hôtel de ville, a remplacé le *feldgrau* du factionnaire allemand. Sur une bâtisse voisine, on lit encore ces mots : *Orts-Kommandantur*. C'est là qu'une bureaucratie impitoyable organisait la persécution méthodique des gens du pays, préparait froidement, par ordre supérieur, la dislocation des familles, la désolation des foyers, les déportations en masse, les enlèvemens de femmes et de jeunes filles. Devant les étroites fenêtres de ces bureaux maintenant vides, je songe à tous les yeux inquiets dont le regard s'est voilé de larmes en voyant briller la lampe nocturne qui éclairait d'une lueur sinistre ce travail allemand.

Les historiens de l'avenir retraceront le tableau de cette arrivée furieuse des Allemands à Noyon, venant de Ham et de Guiscard, ayant parcouru à grandes enjambées la route presque droite qui va de la Somme à l'Oise. Ils marchaient sur Paris, éternel objet des convoitises tudesques. Tout un quartier de Péronne était déjà en cendres. Les cantons de Rosières, de Chaulnes, de Lassigny étaient pillés, rançonnés, ensanglantés. Chemin faisant, les envahisseurs prenaient un avant-goût des joies que leur réservait apparemment la prise de Paris. Les habitans de Pont-Noyelles ont vu les officiers d'un brillant état-major rouler ivres-morts sous des tables chargées de victuailles et se

réveiller juste à temps pour emporter l'argenterie de la plus riche maison du bourg. A Framerville, sous les yeux du curé de la paroisse, les incendiaires se mirent à danser, au son d'un piano mécanique, en activant par des projectiles inflammables les brasiers allumés. A Guiscard, les plus fieffés hobereaux de la Garde prussienne se firent remarquer, selon le témoignage du maire, par un état d' « ivresse ignoble. » Quant aux conquérans de Noyon, l'image de leur triomphe est digne d'être transmise à la postérité ! Arraché de l'hôtel de ville, l'honorable maire de Noyon, M. Noël, sénateur de l'Oise, directeur de l'École centrale des Arts et Manufactures, homme éminent et bienfaisant, dont les Allemands ne pouvaient pas ignorer le caractère digne de tous les égards et de tous les respects, est forcé d'aller au-devant des troupes qui viennent par le faubourg d'Amiens. On le fait marcher, avec ses deux adjoints, MM. Félix et Jouve, attaché à l'étrier d'un commandant. M. Jouve, ne pouvant suivre le pas des chevaux, sous l'ardent soleil de cette chaude journée d'août, tombe de fatigue : un uhlan le frappe du bois de sa lance pour l'obliger à se relever. Dans la rue du Rouard, les témoins de cette lugubre scène voient M. Jouve tomber de nouveau, ainsi que M. Noël, au milieu des soldats grisâtres, dont le défilé par rangs et par files dure interminablement. Au bout de ce calvaire, à la fin de cette terrible journée, le maire et les adjoints, accablés de lassitude et de tristesse, sont jetés en prison. Ils seront désormais des otages, à la disposition de la *Kommandantur*, et leur vie est à la merci d'un caprice ou d'un hasard. Une parole téméraire, le geste imprudent d'un de leurs compatriotes, une rixe entre soldats et habitans, cela suffira pour les amener devant le peloton d'exécution. Les fusils Mauser sont prêts à partir. Tout sert de prétexte. On montre encore, à deux pas de l'hôtel de ville, l'endroit où un paisible citoyen, M. Devaux, tourneur en bois, fut abattu par une balle. Ce malheureux homme, étant consigné comme otage à l'hôtel de ville, avait cru pouvoir sortir pour aller chercher un objet oublié dans sa maison, située tout près de là...

Lorsque l'on quitte la place de l'Hôtel-de-Ville pour descendre la pente qui mène à la rue des Tanneurs, on se trouve en présence de maisons complètement démolies. Elles ont sauté, en même temps que les ponts voisins, au moment où les Allemands

se préparaient à la retraite forcée. Toute une rangée de vieux logis, singulièrement pittoresques, a disparu dans ce cataclysme Les lucarnes béantes s'ouvrent sur des charpentes effondrées. Il n'y a plus que de l'ombre et du silence entre ces débris de murailles. Les pans de bois, hourdés en maçonnerie, à la mode du xve siècle, apparaissent, çà et là, comme les os d'un squelette désarticulé. On se demande où sont maintenant les habitans de ce quartier en ruines. Dès le 16 mars 1917, ils avaient reçu de la *Kommandantur* un ordre leur enjoignant de se rassembler dans les caves de la ville haute ou dans la cathédrale, et déclarant que toute personne « attrapée » dans les rues par une patrouille serait immédiatement fusillée. Il s'agissait, disait l'ordre, d'une explosion de mines, annoncée pour quatre heures et demie de l'après-midi. En prévision de cet événement, les portes de toutes les maisons devaient rester ouvertes. Ce fut l'occasion d'un pillage général.

On ne saura jamais tout ce que les habitans de Noyon et des autres villes et villages de la Picardie martyre ont souffert pendant cette occupation qui a duré depuis le 30 août 1914 jusqu'au 18 mars 1917. Aux dommages matériels se joignaient les tortures morales. J'ai vu des visages douloureux, qui garderont toujours l'empreinte d'un supplice intérieur et silencieux.

Les affiches de la *Kommandantur* ou du grand état-major allemand n'ont pas encore disparu des murs de Noyon. Ces documens, qui sont signés tantôt des noms tristement fameux d'un Max von Fabeck ou d'un Fritz von Below, commandans d'armées, tantôt du nom obscur d'un certain major Josephson, racontent presque au jour le jour les procédés imaginés par nos ennemis pour rendre la condition des opprimés plus insupportable. Les peines les plus sévères sont édictées pour la plus petite infraction à des règlemens sans cesse renouvelés, compliqués par une bureaucratie méchamment inventive.

Voici une des affiches, une affiche de couleur verte, imprimée par la *Kriegsdruckerei*, qu'on pourrait lire s'étalant sur les murs de Noyon :

AVIS AU PUBLIC

Il est rappelé à la population que, *par ordre supérieur*, tous les habitans du sexe masculin, âgés de douze ans au moins, doivent

saluer poliment, en se découvrant, tous les officiers de l'armée allemande, ainsi que les fonctionnaires ayant rang d'officier.

M. le commandant de place a constaté que, malgré ces prescriptions, beaucoup d'hommes et principalement des jeunes gens *ne saluent pas* ou ne le font que *d'une manière inconvenante*.

En conséquence, pour lui éviter tout ennui, la population est invitée à se conformer strictement aux ordres rappelés ci-dessus.

Une autre affiche, conservée à la mairie, mentionne les noms des Français qui ont refusé de saluer les officiers allemands, et qui, pour ce fait, furent condamnés à la prison. Ainsi, dans cet abîme de détresse, il restait aux âmes libres et fières la satisfaction de goûter en silence, selon l'expression d'un de nos plus éloquens moralistes, « l'âpre volupté qu'on éprouve à mépriser plus fort que soi. »

Il faudra conserver aussi, comme un document, cette autre affiche, qui est datée du 28 juillet 1915, et qui montre bien de quelle façon les Allemands comprennent la juste indemnité qui est due, même en temps de guerre et conformément à la convention de La Haye, pour toute « prestation en nature » et pour tout travail réquisitionné :

Toute la récolte (seigle, blé, avoine, orge) est réquisitionnée pour l'armée allemande.

Les cultivateurs et les propriétaires recevront de l'armée allemande, après la récolte, la part qu'elle jugera suffisante. Ils seront obligés, *sans aucune rétribution*, à aider à la récolte par ordre de l'administration allemande.

Il est sévèrement interdit de couper et de rentrer les récoltes sans que l'ordre leur en ait été donné ; ils seraient punis d'une amende jusqu'à cent marks ou de prison jusqu'à deux semaines, s'ils contrevenaient aux ordres de l'armée allemande.

La dernière notification de la *Kommandantur* aux habitans de Noyon était datée du 11 février 1917, et concernait plusieurs centaines de personnes qui eurent le malheur de recevoir un appel ainsi conçu :

Par ordre supérieur,

Étant capable de travailler, vous serez évacué dans le Nord. Vous devez vous présenter, le 12 février 1917, six heures du soir (heure allemande) au collège.

Si vous manquez à l'appel, la force des armes sera employée contre vous; en plus, vous serez gravement puni.

N. B. — Se munir de vêtemens chauds et de vivres pour trois jours.

C'était une condamnation aux travaux forcés. Les Allemands étaient coutumiers du fait. Ils avaient dépeuplé Gricourt, Bernes, Vendelles, Hancourt, afin de constituer des chiourmes, sous le bâton des subordonnés du général von Fabeck ou du prince Rupprecht de Bavière. Quand on parle de bâton, ce n'est point, hélas! par métaphore. Un officier de notre justice militaire, commissaire du gouvernement, chargé par notre haut commandement de faire une enquête aussi complète que possible sur les crimes de droit commun que les Allemands ont commis en territoire français, a bien voulu nous signaler un document trouvé dans la commune d'Holnon, à cinq kilomètres de Saint-Quentin. C'est un règlement rédigé (on verra ci-dessous en quel style!) par un certain Gloss, chef de la *Kommandantur* locale :

Holnon, 20 juillet 1915.

Tous les ouvriers et les hommes et les enfans de quinze ans sont obligés de faire travaux des champs tous les jours, aussi dimanche, de 4 heures du matin jusqu'à 8 heures du soir (temps français).

Récréations : une demi-heure au matin, une heure à midi et demi-heure après-midi.

La contravention sera punie à la manière suivante :

1° Les fainéans ouvriers seront combinés *pendant la récolté* en compagnie des ouvriers dans une caserne sous inspection des corporaux allemands (1). *Après la récolte*, les fainéans seront emprisonnés six mois; le troisième jour, la nourriture sera seulement du pain et de l'eau.

2° Les femmes fainéantes seront exilées à Holnon pour travailler. Après la récolte, les femmes seront emprisonnées six mois.

3° Les enfans fainéans seront punis de coups de bâton.

De plus le commandant réserve de punir les fainéans ouvriers de vingt coups de bâton tous les jours.

Les ouvriers de la commune de Vendelles sont punis sévèrement (2).

Signé : GLOSS, colonel.

(1) Gloss veut dire que le contingent de ces « fainéans » formera des « compagnies d'ouvriers » dans une caserne, et que ces compagnies seront encadrées par des caporaux allemands.

(2) Vendelles est une commune du canton de Vermand, près de la ligne du chemin de fer économique de Bertincourt à Saint-Quentin. Cet aveu de Gloss est bon à retenir.

Sur cette pièce est apposé le cachet de la *Kommandantur* d'Holnon et, tout à côté, Gloss a griffonné de sa main cet ordre impératif : *Afficher!*

Ainsi, les habitans de cette commune française, hommes, femmes, enfans, vieillards, travaillaient depuis la première aube jusqu'aux derniers rayons du soleil couchant, sous le bâton de ce garde-chiourme. Tels ces captifs d'Asie que l'on voit peiner et souffrir, en longues files lamentables, sur les plus anciens monumens de Ninive ou de Babylone. Aussi bien, la conception archaïque et barbare de ce régime de travaux forcés et d'esclavage en masse n'est pas née uniquement dans le cerveau d'un Gloss, tyranneau d'Holnon ou d'un Josephson, préposé à la persécution méthodique des habitans de Noyon. Ces obscurs comparses ne sont que les exécuteurs d'un vaste plan élaboré sous la surveillance directe du Kaiser lui-même, à Berlin, dans ce mystérieux immeuble du *Koenigsplatz* où travaillent les scribes du grand état-major. L'autorité militaire française est en possession d'un document significatif, qui montre avec quel soin fut étudiée, jusqu'aux plus minutieux détails, dans les conciliabules de cet état-major et dans les conférences secrètes de la *Kriegsakademie* de Berlin, l'organisation des travaux forcés en pays envahis. On a tout prévu : la marque distinctive du forçat, les précautions à prendre contre les tentatives d'évasion et enfin, pour les manquemens à la discipline germanique, une gradation de châtimens, qui va de la bastonnade à la peine de mort. Les affiches relatives à ces travaux forcés étaient si bien préparées d'avance, que, dans certains villages de la frontière lorraine, elles ont fait leur apparition dès le 5 août 1914.

L'un des adjoints de Noyon, M. Jouve, très cruellement éprouvé lui-même par la guerre, a raconté la douloureuse journée du 18 février 1917. « Ce qu'il y avait de plus terrible, dit l'honorable témoin, c'est le spectacle des jeunes filles arrachées à leurs familles. Il en a été enlevé ainsi quatre-vingts. Quelques jours après, un certain nombre de jeunes filles évacuées de la Somme et de l'Aisne ont encore été séparées de leurs parens... Ces mesures abominables ont jeté la consternation parmi nous (1)... »

(1) Témoignage recueilli, sous serment, par la commission d'enquête instituée par décret du 23 septembre 1914. Le président de cette commission, M. Georges

Dans la journée du samedi 24 février 1917, un officier, se disant délégué de la trésorerie de Berlin et accompagné d'un soldat, se présenta chez M. Brière, banquier à Noyon, et le requit d'ouvrir ses coffres-forts. Le banquier ayant refusé, le soldat, muni d'un de ces chalumeaux dont se servent les chimistes dans leurs laboratoires pour fondre au moyen d'une flamme très forte les plus rebelles soudures, procéda à l'effraction. Tout ce qui se trouvait dans la banque, numéraire, titres, valeurs, effets de portefeuille et de commerce, bijoux, argenterie, comptabilité, archives, tout a été enlevé. Comme le banquier faisait remarquer que ses archives ne pouvaient être d'aucune utilité pour les autorités allemandes, l'officier répondit :

— Nous avons ordre de vider les coffres; je vide les coffres.

Le 27 février, la banque Chéneau et Barbier reçut, à son tour, la visite de deux officiers et de deux soldats allemands. La même opération au chalumeau recommença. Il y avait à Noyon, rue Saint-Éloi, un bureau de la « Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, » dont le siège social est à Paris. Huit coffres-forts, gardés dans les sous-sols de cet établissement, furent fracturés et vidés.

— C'est la guerre! disaient les Allemands aux victimes de ces cambriolages méthodiques.

Or, en vertu de l'article 53 de la convention de La Haye, signée par l'Allemagne, « l'armée qui occupe un territoire ne pourra saisir que le numéraire, les fonds et les valeurs exigibles appartenant en propre à l'État, les dépôts d'armes, moyens de transport, magasins et approvisionnemens et, en général, toute propriété mobilière de l'État de nature à servir aux opérations de guerre... »

Je ne veux pas quitter Noyon sans présenter mes respectueux hommages à la sœur Saint-Romuald, supérieure de l'hospice. Un témoignage officiel de la reconnaissance publique a récemment signalé à l'admiration du pays tout entier le dévouement qu'en des jours tragiques cette humble et sublime servante des malades et des blessés a prodigué aux malheureux dont elle a pu prolonger la vie ou adoucir la mort. Par la porte ouverte d'un dortoir plein de soleil et de lumière, je la vois s'activer

Payelle, premier président de la Cour des Comptes, a bien voulu nous communiquer des procès-verbaux et d'autres documens encore inédits.

doucement, vaillamment autour des lits, allant, de chevet en chevet, porter à des vieillards, à des enfans, à des femmes la parole qui réconforte ou le remède qui guérit.

C'est l'heure de la visite du docteur. Le médecin-major, chef de service, et la supérieure ont fort à faire. Car, à Noyon, les derniers jours de l'occupation allemande ont été marqués par les indicibles souffrances de plusieurs centaines de malades, arrachés de leurs lits dans les villages de la Somme, autour de Saint-Quentin, amenés en un long cortège de douleurs, sous la pluie ou dans la neige, et concentrés à l'hôpital civil. Je m'excuse de me présenter au moment où les survivans de cette multitude dolente ont besoin de la présence de la sœur Saint-Romuald. J'ai voulu simplement m'incliner devant une haute et bienfaisante vertu, d'autant plus digne d'admiration qu'elle semble s'ignorer elle-même. De ce bref entretien dans un petit parloir au parquet bien ciré, je garde le souvenir d'un visage où se reflètent, sous la cornette blanche, les clartés de cette lumière intérieure qui donne à certaines âmes une puissance surhumaine. La supérieure de l'hospice de Noyon ne consent à se souvenir des misères toutes récentes et des plaies encore vives, que pour faire l'éloge de ses dévouées compagnes. Mais je connais, par d'autres, l'exemple qu'elle a donné à tous, en ces heures effroyables. Il fallait s'occuper à la fois des vivans et des morts. Il y avait là des agonisans, des paralytiques, des nonagénaires, et même une pauvre vieille de cent deux ans que les Allemands n'ont pas laissée mourir dans son village. Dix-sept vieillards de Roisel sont morts en arrivant à Noyon, épuisés par les privations et transis de froid. On enterra des morts dont on ne savait même pas le nom (1).

Que dire de cet officier allemand qui accepta de se rendre au domicile d'une dame de Gibercourt, atteinte d'une maladie de cœur au dernier degré? Par ordre supérieur, cette malade, alitée depuis plusieurs années, fut obligée de se lever. L'Allemand exigea qu'elle s'habillât en sa présence, bien qu'elle l'eût prié de s'éloigner un peu. Elle est morte à Noyon.

La sœur Saint-Romuald eut à soigner aussi une jeune mère de famille, qui faisait partie du convoi de Flavy-le-Martel, et qui souffrait d'une affection cardiaque. Cette malheureuse

(1) *Journal officiel* du 18 avril 1917, rapport de la Commission d'enquête.

femme avait demandé vainement qu'on lui permît d'emmener à Noyon ses enfans, âgés l'un de sept ans, l'autre de quatre ans. Les pauvres petits s'accrochaient aux roues de la voiture : ils sont restés en chemin!

Une autre femme de la même commune était dans son lit, atteinte de bronchite, lorsqu'on vint lui annoncer que les Allemands emmenaient son mari, avec d'autres captifs. Elle voulut lui dire adieu. Elle se leva, courut au convoi déjà en marche sous les coups de crosse des gens de la *Kommandantur*. Le commandant la repoussa. Elle approcha quand même, disant qu'on la tuerait plutôt... Elle réussit à se jeter dans les bras du prisonnier. Et celui-ci s'en alla plus fort, plus résigné, résumant, dans un dernier geste navré, toute sa tendresse pour elle et pour l'enfant resté au logis en deuil.

Pour soigner tous ces malades, il n'y avait plus de médicamens, la pharmacie de l'hospice ayant été pillée par les Allemands qui emportèrent aussi les instrumens de la salle d'opérations. D'ailleurs, dès le 16 février, les médecins de Noyon, et les prêtres, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient apporter aux malades une aide matérielle ou un secours moral, avaient été emmenés en captivité. Machination vraiment infernale, qui faisait coïncider avec une concentration de malades et de mourans l'évacuation des médecins et des prêtres qui pouvaient les soigner dans leur misère ou les assister au dernier moment.

Les Allemands ont dressé, sur un coteau qui domine Noyon, tout près de nos casernes incendiées, une colonne massive, en l'honneur du corps d'armée et des unités qui ont occupé cette ville et tout le pays d'alentour. Ce monument d'insolence domine un cimetière dont les tombes, soigneusement étiquetées révèlent les numéros des divisions, des brigades et des régimens qui ont piétiné, ravagé pendant plus de deux ans ce coin de France. Grenadiers de Mecklembourg-Strelitz, fusiliers du Schleswig-Holstein, artilleurs et uhlans de la Garde prussienne ont ainsi leur place marquée, dans la série historique des incursions tudesques, à la suite des Boches d'autrefois qui incendièrent Noyon, et mirent toute la Picardie à feu et à sang.

— Nous autres, nous respectons la mort, me dit un de nos officiers. Mais, si vous voulez voir comment ils se conduisent envers les tombeaux, venez visiter avec moi la crypte funéraire du château de Mont-Renaud, dans la commune de Passel.

Mont-Renaud.

Ce château, situé sur une hauteur, dans un paysage harmonieux et doux, parmi les vieilles pierres d'une ancienne chartreuse, appartient au marquis d'Escayrac-Lauture. Un général allemand s'y installa pendant plusieurs mois avec son état-major. Aussi n'y trouve-t-on plus aucun meuble. Tout a été déménagé. Les portes elles-mêmes ont été arrachées de leurs gonds. Le peu de mobilier qui reste a été mis en morceaux. Voici un billard crevé, un prie-Dieu jeté dans un salon désert, quelques livres épars, déchirés, parmi lesquels je remarque les ouvrages scientifiques d'un des ancêtres du maître de la maison, un traité sur le télégraphe, avec cette devise généreuse : *Aperire terram gentibus*. Les portraits de famille ont été décrochés, emportés; les tapisseries déclouées, enlevées.

De ce château, naguère plein de souvenirs vénérables et de reliques charmantes, il ne reste plus que des salles vides, entre quatre murs couverts d'inscriptions où s'exalte l'orgueil barbare de l'Allemagne, « au-dessus de tout. »

Dans le parc de Mont-Renaud, l'état-major du général allemand installé au château découvrit une crypte funéraire où reposaient des morts qui semblaient à l'abri de toute profanation. L'entrée de ce cimetière souterrain était malaisée à trouver, ignorée même des habitans du village voisin. Les profanateurs ont pénétré dans cet hypogée. Et là, éclairés sans doute par la lumière électrique des lampes perfectionnées qui font partie de leur outillage de guerre, ils ont attaqué à coups de hache et de pic le bois et le plomb des cercueils. Ayons le courage de regarder de près les effets de cette besogne macabre. On voudrait pouvoir douter d'une telle infamie, si profondément inhumaine. Mais il faut se rendre à l'évidence, lorsqu'on a vu, par l'ouverture béante des planches de sapin et des lames de plomb, les ossemens des morts qui furent confiés au mystère de ces catacombes, et qui devaient y dormir en paix leur dernier sommeil. Jamais la malfaisance de cette Allemagne qu'on nous avait peinte sous des traits mensongers ne m'a paru plus hideuse que dans l'horreur de ce caveau profané...

Du seuil de ce château saccagé, une jeune fille restée seule, admirablement vaillante au milieu des ruines de son bonheur,

me montre ce qui reste des habitations rurales, dans ce pays naguère florissant et prospère, où les Allemands ont passé. Là, ce petit tas de décombres pulvérisés était une métairie peuplée de travailleurs, riche en récoltes et en troupeaux. Plus loin, sur l'emplacement d'un moulin à vent ou d'une minoterie mécanique, il n'y a plus rien qu'une traînée de poussière et de cendre. L'anéantissement de tout ce qui peut servir à la vie agricole en ce pays d'agriculture faisait partie du plan tactique et stratégique conçu par Hindenburg.

Crisolles, Avricourt, Le Frétoy, Fréniches.

Voici des charrues, des herses, des moissonneuses-lieuses, et même de simples charrettes rustiques, réunies, par ordre supérieur, dans un terrain vague, comme en un camp de concentration. Chacun de ces instrumens de travail a subi sur place, comme un être vivant, la mutilation prescrite et prévue par l'État-major allemand : l'amputation d'un brancard, l'enlèvement d'une paire de ridelles, le bris du moyeu et des rais d'une roue à coups de mailloche, cela suffit pour réduire le laboureur à l'impuissance d'atteler son cheval ou ses bœufs, de charger une gerbe, de tracer un sillon. C'est ce qu'on a voulu obtenir, par les soins d'une équipe spécialement enrôlée pour cet office.

La destruction technique des établissemens industriels dans ce pays d'industrie était indiquée aussi par les directives des chefs militaires stylés par les économistes d'outre-Rhin. Il faut voir en quel état ils ont mis, par exemple, la sucrerie de Crisolles. Un régiment d'infanterie française cantonne à présent dans la carcasse de cette usine. Nos petits « bleuets, » au repos entre deux batailles, peuvent regarder à loisir ce que nous voyons en passant : ces machines, détraquées savamment par des ingénieurs; ces chaudières, défoncées avec art par des métallurgistes; tout cet outillage d'honnête labeur, réduit à néant, et les livres de comptes, les registres, la correspondance, tous les papiers qui étaient les titres de noblesse d'une maison honorable et prospère, déchirés, jetés pêle-mêle avec des monceaux d'immondices.

— Où sont les gens du pays? demandai-je à un vieillard qui venait chercher sa pitance quotidienne dans la gamelle charitable de nos soldats.

Et cet homme, qui est un des rares habitans du village

dépeuplé, me raconte, lui aussi, des scènes d'enlèvemens et de déportations...

Je constate qu'avant de partir, ils ont fait sauter à l'aide de leurs engins explosifs l'église de Crisolles.

— Ils n'avaient pas l'air très fiers de cette besogne, me dit une bonne femme, devant le cadran de l'horloge paroissiale, précipité à terre par l'explosion.

Elle ajoute :

— Nous leur disions : Ça n'est tout de même pas ça qui va vous faire aller à Paris...

Parmi ceux qui, dans les premiers temps de la campagne, se montraient particulièrement assurés d'aller à Paris et pressés d'y faire la fête, figurait un personnage du plus haut rang, qui avait élu domicile au château d'Avricourt. Le joli village d'Avricourt, situé près des sources de l'Avre picarde, est le chef-lieu d'une des vingt-deux communes du canton de Lassigny. Les habitans de cette commune rurale, au nombre de deux cent cinquante environ, cultivaient paisiblement une superficie de sept cents hectares, autour d'un élégant château, qui n'existe plus. Ils sont persuadés que l'hôte indésirable de ce château n'était autre que le prince Eitel-Friedrich, fils puîné du kaiser. Son existence, en tout cas, semblait fort précieuse, et son inquiétude était extrême, car on remarque, dans tous les logis que Son Altesse encombra de sa personne et de sa suite, un luxe inouï de précautions contre les avions. On m'a montré, dans le parc du château d'Avricourt. une des issues du souterrain aménagé à son intention. C'est un solide travail en maçonnerie et en ciment. Le prince pouvait sortir de ce trou par un escalier de pierre, accédant à un terre-plein orné de deux vases que dessina, en style simili-corinthien ou pseudo-étrusque, un archéologue de l'état-major prussien. Cette issue aboutissait, par une cave, à la salle à manger et à la chambre à coucher du prince.

Avant de monter dans l'auto qui devait le mener à une nouvelle étape sur le chemin de la retraite, ce prince allemand résolut de signaler sa présence dans ces parages, à la mode de son pays et de sa race. Le château d'Avricourt fut anéanti par les soins d'une équipe de dynamiteurs et d'incendiaires. On chercherait vainement le dessin de son architecture et le style de sa délicate ornementation dans ces débris informes qui

jonchent le sol bouleversé. La dynamite a dispersé les pierres, brisé les boiseries, disloqué les charpentes, projeté en l'air les toits d'ardoises des pavillons. Un de ces toits est tombé à terre, et recouvre de son faîtage pointu l'inextricable fouillis des tuiles en morceaux, des lattes en miettes et des vitres en éclats qui se mêlent, çà et là, aux feuillets déchirés des livres de la bibliothèque.

Je demande :

— Où est allé ce prince allemand, après avoir mis en cet état le château du comte Balny d'Avricourt ?

— Au Frétoy, et même il a emporté là-bas tous les meubles.

Avant de suivre au Frétoy, dans le canton de Guiscard, la piste du grand personnage prussien qui répond au signalement du prince Eitel-Friedrich, je suis conduit, par l'officier du quartier général qui veut bien me servir de guide, à la maison où fut installé le bureau de la *Kommandantur* pendant le séjour du prince au château d'Avricourt.

Le jardin de cette maison saccagée nous offre, en un étroit espace, le résumé de la méthode appliquée par nos ennemis à l'anéantissement de la nature elle-même. Pas un arbre qui ait échappé à l'arrêt de mort.

— Même le lierre ! disent les pauvres femmes. On n'avait jamais vu ça !

Tous les détails du supplice infligé aux arbres de chez nous ont été minutieusement réglés, par ordre supérieur, au quartier général d'Hindenburg. Pour les pommiers, les poiriers et les pruniers de ce jardin, c'est la mort lente. Une entaille circulaire, qu'on dirait faite avec un instrument de chirurgie, écorche la base du tronc, laissant à nu et à vif la chair meurtrie du blessé. Sans doute quelque docte professeur de pomologie, mobilisé pour cet office, a calculé tous les effets de cette opération : l'écoulement de la sève par l'ulcération meurtrière, le desséchement de l'arbre avant la maturation des fruits, la stérilisation du sol par l'encombrement des racines mortes.

Tel est le travail allemand qui se faisait dans cette commune du canton de Lassigny, tandis que l'hôte princier du château d'Avricourt s'enfuyait au Frétoy, dans le canton de Guiscard, à peu de distance de la route de Ham.

Là, personne ne doute de l'identité du prince qui vint chercher au château du Frétoy, loin à l'arrière des lignes de l'armée

allemande, un refuge contre les aviateurs français qui lui faisaient grand'peur. Le maire de la commune a reçu des observations au sujet des marques de respect qui étaient exigées par ce haut et puissant seigneur. Je transcris, sous sa dictée, les observations qu'il reçut d'un officier allemand :

— Le fils de Sa Majesté se plaint qu'on ne le salue pas convenablement. Vous allez faire annoncer que tous les habitans de la commune sont convoqués pour recevoir des observations à ce sujet. Les femmes doivent incliner la tête devant Son Altesse et les officiers de sa suite. Il faut obéir.

En conséquence, il y eut un rassemblement d'hommes et de femmes, pour faire, sous la direction de l'état-major du prince, la manœuvre du salut, conformément aux rites imposés par le protocole de la cour berlinoise.

Le château du Frétoy, spacieux logis du XVIIIe siècle, est à peine reconnaissable depuis qu'il a servi de séjour à ce prince plein d'orgueil et hanté de terreurs folles. Les allées du jardin sont recouvertes d'une couche épaisse de feuillage et de branchages, pour donner le change à nos aviateurs. Les bâtimens sont camouflés. L'eau des fossés est masquée d'un enchevêtrement de bois mort, afin d'éviter le miroitement du soleil et de la lune. Enfin, les sapeurs ont creusé dans le sous-sol de l'arrière-cour un passage souterrain, protégé par un blindage de ciment, afin de permettre au prince de se sauver, en cas d'alarme, dans un pigeonnier qui communiquait avec sa salle à manger et sa chambre à coucher.

Le voisinage d'un grand seigneur de l'armée allemande ou de la cour de Berlin attirait toujours sur les villageois un surcroît de vexations et d'outrages. Le maire de Fréniches, commune voisine du Frétoy, nous a communiqué la liste de quatre-vingt-dix-neuf personnes qui furent enlevées de leurs foyers. Par la fenêtre du petit bureau où cette communication nous fut faite, on voit le jardin paisible où furent convoquées les jeunes filles de Fréniches, quelque temps avant cet exil forcé. Un médecin militaire allemand, le docteur Chappuis (serait-ce un parent de Son Excellence von Chappuis, ancien directeur au ministère de l'instruction publique en Prusse?) attendait ces jeunes filles dans une pièce voisine où elles furent obligées de défiler une à une, pour la plus humiliante formalité (1). Au

(1) Comparez une page terrible du *Journal d'une déportée*, publié dans la

moment de quitter Fréniches, les Allemands entassèrent dans cette localité la population d'une dizaine de villages des alentours. Ensuite, ils criblèrent le pays d'obus, bombardant notamment le presbytère et la ferme du Bois-Brûlé.

Margny-aux-Cerises.

Dans la fertile plaine du Santerre, que traverse directement la grande route de Noyon à Roye, sur ce sol limoneux et riche où, depuis plus de vingt siècles, le soc de la charrue creuse profondément le sillon propice aux bonnes semailles, il y avait des villages heureux, des bourgades paisibles qui avaient oublié les anciennes invasions et l'horreur des guerres. C'étaient des agglomérations très anciennes, et dont les noms indiquent l'origine agricole. Maisons rustiques, serrées autour d'un clocher paroissial, dans la végétation touffue des vergers, ces habitations, presque toutes bâties sur le même plan, avaient accueilli certaines industries rurales, par où s'était accrue la prospérité du pays. Margny-aux-Cerises, près de l'Avre picarde, à huit kilomètres de Roye, était un lieu si avenant et si tranquille, que les Allemands en firent un cantonnement de repos. On y voit encore l'enseigne de la *Dortmunde Union Bier*, qui est apparemment une société coopérative pour la consommation de la bière. Avant de s'en aller, les Allemands ont fait sauter à la dynamite tout ce qui restait debout. On dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé ce village de Picardie. Et l'on reste confondu par la disproportion des moyens mis en œuvre et des résultats obtenus. Dépenser tant de dynamite et de cheddite pour anéantir des étables, des granges et des poulaillers !

Autour du cimetière où reposent quelques pionniers de la Garde prussienne, Margny-aux-Cerises offre le spectacle d'une dévastation dont le contraste avec ce nom printanier est véritablement tragique. Squelettes de maisons, cadavres d'arbres, tous ces lamentables restes sont plus tristes encore sous l'éclatant soleil qui rayonne magnifiquement sur les tombes et sur les ruines. Contre l'église, les Barbares ont employé un bélier à roues, pareil aux machines de guerre de l'antiquité. Plus une

Revue du 15 juin et dont un des chefs de notre armée nous disait : « Un témoignage aussi accablant devrait être répandu à des millions d'exemplaires dans le monde entier. »

âme vivante dans ce village anéanti. Margny-aux-Cerises n'est plus habité que par des morts.

Les morts eux-mêmes ont subi, en maint endroit de la Picardie dévastée, l'injure des Barbares. L'officier qui a bien voulu m'accompagner et me renseigner dans cette enquête douloureuse me mène au cimetière de Champien, commune située à vingt-quatre kilomètres de Montdidier, dans le canton de Roye. Champien était une riche bourgade... Quelle vision! Le presbytère, attenant au champ des morts, est écroulé, jonchant de gravats le modeste mobilier et le petit jardin du curé. Un cyprès géant, scié à sa base, est étendu tout de son long, parmi des sépultures dont les pierres tombales ont été soulevées. Je vois un cercueil brisé... Au bout de ce cimetière, on avait installé un banc pour prendre le frais!

Roye.

La route de Roye est complètement rasée. A la place des beaux arbres qui ombrageaient cette chaussée ancienne où passa le grand Condé, allant vaincre les Impériaux à Lens, on ne voit plus, hélas! qu'une double rangée de tronçons, qui sortent de terre, pareils à des moignons. Les rails du chemin de fer économique qui longeait la route ont été enlevés...

La destruction des chemins de fer en pays envahi, au cours d'une avance ou d'une retraite, est un acte de guerre. Mais quelle utilité militaire pouvait présenter l'emploi systématique des pompes à pétrole et des grenades incendiaires qui ont dévasté les monumens publics et les édifices particuliers de la ville de Roye? Un honorable témoin, M. Leblan, greffier de la justice de paix, a constaté, pendant le premier hiver de l'occupation allemande, quatre-vingt-quinze incendies, parmi lesquels celui de l'hospice. La sucrerie Mandron, rue de Paris, et celle de M. Labruyère, au faubourg Saint-Gilles, ont été brûlées. Quatre cents maisons, ou peu s'en faut, ont reçu la visite des pillards bavarois qui ont tout déménagé, arrachant même les boiseries attenantes aux murailles. A Roye, les Allemands ont organisé la destruction progressive de toutes les industries et de tous les métiers par le sabotage scientifique de tous les instrumens de travail. Avant de partir, ils ont pris soin de rendre inutilisables les fours des boulangeries; ils ont coupé les conduites d'eau qui alimentaient les habitans. En même temps,

ils sciaient tous les arbres fruitiers dans les jardins et mutilaient tout le matériel agricole. C'était bien la « guerre aux civils, » annoncée aux religieuses de Noyon par le docteur allemand Beneke.

Pendant la nuit du 17 mars, à 3 h. 45, les habitans de Roye, — ou du moins ceux que les déportations successives avaient encore laissés au logis, — furent réveillés en sursaut par une détonation formidable. Une explosion de mines faisait sauter l'hôtel de ville. Sous quel aspect nous apparaît aujourd'hui ce pacifique monument de la vie municipale d'autrefois et de la commune affranchie par Philippe-Auguste! Brèches ouvertes, crevasses béantes, écroulemens de plâtras et de gravats, enchevêtrement de poutres arrachées des mortaises, le beffroi retourné sens dessus-dessous, chaviré dans un tas de pierres et de planches, quel triomphe pour M. le professeur Paul Clemen, de Bonn, « conservateur des Beaux-Arts » en Belgique et dans les départemens de la France envahie! Ce docte professeur, qui a compilé un énorme ouvrage sur l'*Entretien des monumens en France*, connaissait aussi l'église Saint-Pierre de Roye, dont la façade fut construite en style roman, au XII[e] siècle, en même temps que les flèches monumentales de Vermelles et de Richebourg-l'Avoué. La nef de cette église fut achevée en style ogival, au commencement de la Renaissance française, à l'époque où s'élevèrent, sur la plaine de Picardie, dominant l'estuaire de la Somme, les tours de Saint-Vulfran d'Abbeville. Les vitraux de l'église Saint-Pierre de Roye étaient splendides. L'Allemagne savante a décidé l'anéantissement de ce magnifique décor architectural. Une première fois, le 15 décembre 1914, les Allemands ont fait sauter avec des explosifs le clocher et la toiture de cette église, classée au nombre de nos monumens historiques. Dans la suite, le 17 mars 1917, à la veille de leur retraite, ils ont terminé la destruction de l'édifice, en faisant encore sauter une plate-forme, haute d'environ trente-cinq mètres, qui avait été épargnée jusque-là, et qui leur servait d'observatoire. La nef de l'église n'est plus qu'une débâcle de pierres écroulées, de charpentes écartelées, et les fenêtres délicatement ciselées où brillait la féerie multicolore des vitraux s'ouvrent béantes, ébréchées, sur le vide...

Les Allemands procédèrent, selon leur méthode, à la déportation d'un grand nombre d'habitans de Roye. Un convoi de

cent quatre-vingt-deux personnes, âgées de seize à soixante ans, fut mis en route le 17 février 1917. Le départ des jeunes filles, dit un témoin, a donné particulièrement lieu aux scènes les plus douloureuses. Le 13 mars, vingt-trois autres personnes furent emmenées en captivité, notamment M. Lefèvre, boulanger, faisant fonction de maire à Roye; M. Carpentier, huissier, délégué du Comité d'alimentation hispano-américain; Mme Dhilly, faisant fonction de maire à Solente, et plusieurs maires des communes voisines.

Malgré ces angoisses, ces ruines, ces deuils et ces déchirantes séparations, dans ce coin de France où les communes furent si cruellement éprouvées, jamais la vie municipale n'a été interrompue. Régulièrement, il y avait délibération du Conseil. Admirable exemple de continuité dans la vie française et dans la résistance nationale. On sent ici le ferme cœur et la volonté tenace de ces communes de Picardie, qui sont les plus anciennes de toute la France, ayant reçu leurs chartes d'affranchissement, dans les vallées de l'Oise, de l'Aisne et de la Somme, au temps des premiers rois de la dynastie capétienne.

Ham.

— Voyez, me dit M. Étévé, adjoint au maire de Ham, le registre de nos délibérations. Nous sommes fiers de penser qu'il pourra servir de document à ceux qui feront demain l'histoire de la France d'aujourd'hui.

On ne peut regarder sans émotion ce gros cahier dont la calligraphie nette et loyale raconte, avec la sobre précision d'un procès-verbal, la vie de la cité triste, fière, et toujours animée d'une secrète et invincible espérance, malgré la présence odieuse de l'ennemi. Les Allemands, venant de Péronne, arrivèrent à Ham dans la matinée du samedi 29 août 1914. A partir de ce moment, la ville de Ham fut séparée du reste de la France. Et cette épreuve a duré jusqu'au 19 mars 1917, pendant deux ans, six mois et dix-neuf jours!

Un des premiers soins des envahisseurs fut d'emmener en captivité le maire de Ham, M. Gronier, qui fut arrêté en même temps que M. Caurette, notaire, et enfermé au camp de Holzmiden. Selon les propres paroles de l'adjoint, M. Étévé, « ils ont donné ensuite libre cours à leur instinct de destruction, cassant les meubles, coupant les draps, et causant des dom-

mages sans aucune utilité pour eux-mêmes. Les réquisitions sont devenues continuelles; maisons et magasins ont été vidés peu à peu... Un jour, on est venu soi-disant emprunter, pour le chef de la *Kommandantur*, une très belle table, appartenant à l'Hôtel de Ville, et qui avait été estimée cinq mille francs; elle ne nous a jamais été rendue. » Avant de quitter Ham, les Allemands mirent le feu aux fabriques de sucre de MM. Bocquet et Bernot, aux ateliers mécaniques de MM. Mahot et Génin, à la brasserie de M. Serré, à la fabrique d'huile de M. Dive fils.

Dans la matinée du 10 février, plus de cinq cents personnes de Ham reçurent la convocation fatale qui jetait l'épouvante au foyer des familles. Il fallait se rendre à l'esplanade du château, sous prétexte d'une vérification de papiers d'identité. Lorsque l'appel eut été fait, ces pauvres gens restèrent là, piétinant dans la neige, jusqu'à trois heures de l'après-midi, sans rien manger. C'est à peine si quelques mères de famille purent apporter à leurs enfans un peu de nourriture avant la déchirante séparation. Ces malheureuses mères, ayant accompagné leurs filles pour tenter une suprême démarche auprès de la *Kommandantur*, furent brutalement repoussées. Un document public nous a fait connaître ce mot d'un commandant allemand qui, après avoir repéré dans le troupeau des captives une jeune fille de seize ans, a dit : « Celle-là est pour moi (1). »

Dans cette même ville de Ham, les Allemands enlevèrent encore, le 13 mars 1917, quatre-vingts personnes, soixante hommes et vingt femmes, parmi lesquelles se trouvaient quatre malades de l'hospice. Un témoin de ces scènes en a fait ainsi la description : « J'ai assisté aux enlèvemens d'habitans. C'était navrant! Ma femme, âgée de cinquante-quatre ans, a été l'une des victimes de cette horrible mesure. Elle n'est pas encore revenue; je n'ai jamais reçu de ses nouvelles, et j'ignore même où elle est. Elle avait exhibé aux Allemands un certificat médical, établissant l'état précaire de sa santé : il n'en a été nullement tenu compte. J'ai alors demandé à partir avec elle, mais je n'ai pu l'obtenir. »

Dans la nuit du samedi 17 mars 1917, le maire de Ham reçut l'ordre de réunir à l'église et au centre de la ville, avec

(1) Séance du Sénat, 31 mars 1917.

des vivres pour vingt-quatre heures, les derniers habitans de sa ville, dépeuplée par plusieurs enlèvemens d'otages et de captives. Une proclamation du haut commandement allemand disait que les ponts de la Somme, le château de Ham, le beffroi allaient sauter, et que les explosions auraient lieu le dimanche de midi à quatre heures, après avoir été annoncées par des sonneries de clairons. La population anxieuse attendit toute la journée. Mais les clairons annonciateurs de la catastrophe ne sonnèrent point. Et, quand le soleil de ce triste jour se coucha dans un horizon d'orage, nul encore n'avait entendu les détonations prévues et prescrites par l'état-major de Hindenburg. La nuit vint. Personne n'avait l'esprit assez dispos ni le cœur assez apaisé pour songer à dormir. Avait-on calculé cette insomnie comme un surcroît de tourment, infligé par la méthode allemande à une population qui, depuis vingt-quatre heures, endurait de mortelles alarmes? Toujours est-il qu'en pleine nuit, sans avertissement préalable, la ville tout entière, en proie au plus terrible cauchemar, fut secouée jusqu'en ses profondeurs par une brusque détonation, suivie d'un effroyable roulement de tonnerre. On entendit aussitôt un fracas de pierres écroulées. Et maintenant, le vieux château de Ham, la tour du connétable de Saint-Pol, ces murs à créneaux et à mâchicoulis, dont l'ensemble formait un pittoresque monument de l'architecture du xve siècle et fut respecté même par les démolisseurs et les incendiaires aux gages de Charles-Quint, ne sont plus qu'un éboulis de décombres, comme le donjon de Coucy (1).

Le dernier chef de la *Kommandantur* de Ham était un général nommé Fleck. Ce Fleck s'était logé, avec son état-major, rue du Marché-Franc, dans une grande et belle maison, appartenant à Mme Bernot, veuve du regretté sénateur, président du conseil général de la Somme. Dans la semaine qui précéda la retraite de l'armée allemande, c'est-à-dire à partir du 11 mars, Fleck fit emporter par des camions militaires automobiles une cargaison de meubles, notamment un coffre-fort.

— Dès que les camions étaient chargés, dit un témoin, ils filaient dans la direction de la gare.

Le moment vint où Fleck lui-même « fila » dans une auto

(1) Voyez dans la *Revue* du 1er mai 1917, l'article de M. Germain Lefèvre-Pontalis : *Un crime allemand, la destruction de Coucy.*

rapide. C'était le dimanche 18 mars, à huit heures et demie du matin. A cet instant, une vingtaine d'hommes, sous la conduite d'un caporal, vinrent s'aligner dans la rue du Marché-Franc. Ils étaient armés de haches et de bâtons ferrés. Ils avaient reçu des ordres précis. Au moment où le général Fleck disparaissait, le caporal et ses hommes entrèrent dans la maison. Ils avaient dit :

— *Zum Befehl, Herr General.* A vos ordres, seigneur général.

Alors, conformément aux ordres donnés, l'équipe se mit en devoir de détruire tout ce qui n'avait pas été emballé par le général sur des camions automobiles. Cela fut fait mécaniquement, selon la consigne, avec l'automatisme machinal de la discipline allemande, à coups de haches et de bâtons ferrés. Nous avons vu cette maison dans l'état où ce sabotage l'a réduite. Dès qu'on a franchi la grille d'entrée, on marche sur des tessons de porcelaine brisée. Le vestibule, au haut du perron, est jonché des éclats miroitans d'une grande glace cassée. Dans le salon, le buste du maître de la maison, en marbre blanc, a été jeté sur le parquet et barbouillé d'encre noire. Les portes sont enfoncées, les persiennes décrochées, les serrures broyées, les verrous arrachés, les loquets tordus.

On nous rapporte qu'aux témoins de cette scène qui leur faisaient honte, ces saboteurs en uniforme répondaient :

— Ordre du général... *Alles kapout.*

Alles kapout!... Tout doit être détruit. C'est ainsi que les officiers allemands, sous le règne de Guillaume II, prennent congé des personnes chez lesquelles ils ont habité. Je me souviens, à ce propos, d'un passage des *Mémoires* de Gœthe, où l'on voit qu'un officier français, le comte de Thorenc, lieutenant du roi de France, étant logé dans la maison du père de l'auteur, à Francfort-sur-le-Mein, en 1759, « ne voulut même pas clouer aux murs ses cartes de géographie, pour ne pas endommager les tapisseries neuves... »

Allons maintenant à Chauny, où nous attendent d'autres effets de la *Kultur*.

Chauny.

L'arrivée à Chauny, cité naguère avenante, c'est un voyage parmi les ruines d'une sorte de Pompéi. Mais il y a une diffé-

rence : cette dévastation n'est pas un méfait de la nature aveugle et sourde, c'est le crime raisonné, abominable et absurde de la barbarie scientifique.

La ville de Chauny fut dépeuplée avant d'être dévastée. Pendant plus de deux années d'un régime intolérable, la peine de la déportation, arbitrairement prononcée, punissait la moindre peccadille, la plus petite infraction aux règlemens d'une police aussi taquine que vexatoire et brutale. Il était défendu aux habitans de sortir de chez eux avant huit heures du matin; chacun devait rentrer à sept heures du soir et rester au logis sans lumière. La servante d'un vicaire, se trouvant dans le couloir d'entrée de sa maison un peu après l'heure fixée, fut condamnée pour ce fait à plusieurs mois de prison et envoyée dans une geôle d'Allemagne. Le vicaire, ayant protesté, subit le même sort. La déportation des habitans de Chauny, âgés de quinze à soixante ans, commença le 18 février 1917 et dura jusqu'au 23 du même mois, date à laquelle le maire de Chauny, M. Descambres, le directeur du ravitaillement, M. Soulier, le délégué, M. Vasseur, et MM. Halland, Emond, comptables du comité, furent emmenés en captivité. Comme le nombre des malades croissait, on enleva les médecins... Nous sommes heureux de trouver à son poste d'honneur et de dévouement l'adjoint au maire, M. Broglin, qui a résumé en termes saisissans cette longue épreuve : « Notre ville a été occupée sans interruption depuis le 1er septembre 1914 jusqu'au matin du 19 mars 1917. J'ai vu deux invasions. Celle de 1870 n'était rien à côté de celle que nous venons de subir. Pendant près de trente mois, nous avons vécu sous le régime le plus intolérable et le plus humiliant. Obligés de ne pas sortir de chez nous avant huit heures du matin, de rentrer à sept heures du soir, de rester sans lumière dans nos demeures, de saluer chapeau bas les officiers sous peine d'emprisonnement, menacés de perdre ce qui nous restait de liberté, pour les raisons les plus futiles, accablés de contributions et de réquisitions, nous attendions avec angoisse l'heure de la délivrance. Quelle n'a pas été notre joie, malgré l'*horreur des derniers jours*, quand elle est arrivée (1)! »

(1) Une citation à l'*Officiel* vient de porter à la connaissance du pays l'exemple donné par M. Broglin et par ses vaillans collègues qui ont bravé toutes sortes de périls en restant à leur poste. On sait d'ailleurs ce qui s'est passé à Lassigny, où

Cette « horreur des derniers jours » n'apparaît nulle part plus poignante que dans l'état actuel de Chauny. Un simple procès-verbal de constat suffirait à peindre la dévastation de cette ville industrieuse et florissante qui, dans une situation commode et agréable, sur les deux rives de l'Oise, à la jonction de deux canaux, au pied d'une colline verdoyante et boisée, avait oublié ses malheurs d'autrefois, s'était relevée des ruines accumulées par les reîtres et les lansquenets du XVI[e] siècle, au point de réclamer devant l'Assemblée nationale, en 1790, le titre de chef-lieu du département de l'Aisne, comme un privilège dû au chiffre de sa population non moins qu'aux avantages de sa situation naturelle et à l'ancienneté de sa maîtrise des eaux et forêts. Toutes sortes d'industries anciennes ou nouvelles, depuis la manufacture de glaces de Saint-Gobain jusqu'aux plus récentes exploitations des phosphates de chaux, avaient assuré la prospérité de Chauny et l'aisance de ses habitans. C'était un coin de France où l'on vivait heureux. A présent l'aspect de cette ville n'offre que des visions de choses écroulées, effondrées, anéanties, qui n'ont plus de forme, ni de couleur, ni de nom. Sous la formidable poussée des explosions, les murs se sont abîmés, pulvérisés, éparpillés en traînées de poussière et de cendre, en effondrements de gravats calcinés. Les ravages d'une éruption volcanique sont moins cruels que cette destruction exécutée par ordre.

De l'église Saint-Martin de Chauny rien ne subsiste, hormis quelques pans de murs déchiquetés. Les rues, dont le déblaiement occupe de nombreuses escouades de braves territoriaux, sont obstruées de décombres, ne traversent que des ruines et ne mènent qu'à des fondrières. Pour miner la ville de Chauny, les ingénieurs allemands avaient eu soin, deux mois à l'avance, de prendre la mesure des caves de toutes les maisons. Ils savaient

M. Fabre, conseiller général, accourut dès la première alerte et fut fait prisonnier par les Allemands; à Senlis, où le maire, M. Odent, paya de sa vie la haute idée qu'il se faisait de son devoir civique; à Chantilly, où les magistrats municipaux et les fonctionnaires de l'Institut ont rivalisé de courage, en des journées tragiques. (Voyez dans la *Revue* du 15 février 1917, *l'Institut de France et la guerre*, et dans le *Journal des Savans* de janvier 1915, le rapport de M. Elie Berger, conservateur du musée Condé.) Tandis que le maire, M. Vallon, était pris comme otage, l'hospice Condé continuait de recevoir des blessés et des malades soignés par le docteur Chaumel. L'ambulance de l'Institut, dirigée par M. Georges Vicaire, a maintenu sans interruption, au moment du danger, le fonctionnement des services qu'elle n'a pas cessé d'assurer jusqu'à ce jour.

ainsi, fort exactement, la quantité d'explosifs qui leur était nécessaire. Des matières inflammables étaient préparées, pour le cas où les explosifs ne suffiraient pas.

L'opération prévue et prescrite par les directives de l'état-major allemand commença, dans les derniers jours de février, par l'évacuation forcée d'environ 1990 habitants de Chauny, la plupart vieux ou infirmes (à peu près tout ce qui restait d'une population de plus de dix mille âmes!) que l'on entassa pêle-mêle avec trois milliers d'évacués de treize communes d'alentour et même du canton de La Fère, dans un faubourg qui, en temps ordinaire, ne peut guère loger plus d'un millier de personnes. Quand cet internement fut achevé, on procéda méthodiquement au pillage de la ville déserte. Les maisons, avant d'être bourrées de dynamite et de cheddite, furent vidées de tout leur contenu. Les meubles furent déménagés. L'effraction des coffres-forts fut organisée comme à Noyon. On peut voir, en explorant les ruines de l'église Notre-Dame de Chauny, ce que fut ce pillage final. Les trois troncs de l'église sont brisés, et les traces des instrumens de cambriolage qui ont servi à cette fracture sont très visibles. Les serrures des armoires ménagées dans les boiseries sont forcées. Les portes de la sacristie sont enfoncées et l'on a jeté sur le plancher, en vidant les tiroirs, tout ce qu'on n'a pas emporté.

En s'en allant, dans la nuit du 19 au 20 mars, les Allemands firent un dernier geste, qu'il faut noter, comme l'épilogue de ces jours d'angoisse, de larmes et de sang. Leurs batteries, installées à Saint-Gobain et sur les buttes de Rouy, envoyèrent des obus sur les bâtimens de l'institution ecclésiastique Saint-Charles, qui servait de refuge à des vieillards, à des enfans, à des malades, et dont ils ne pouvaient ignorer la destination, puisqu'ils avaient fait peindre eux-mêmes, sur la toiture de cet établissement, plusieurs croix rouges, entourées de cercles blancs. Un enfant de dix ans, entre autres victimes, a péri dans ce bombardement stupide et féroce.

Par un ordre de cabinet, daté du 24 mars 1917, Guillaume II a adressé ses félicitations officielles au maréchal Hindenburg, pour avoir ravagé nos départemens de l'Oise, de l'Aisne et de la Somme.

« Avec une sage clairvoyance, disait le kaiser à son subor-

donné, vous avez, de concert avec votre conseiller éprouvé, le général Ludendorff, pris cette décision... Vous avez donné ainsi une nouvelle preuve de votre grand art de stratège... Cette décision de haute portée ne pouvait être réalisée prudemment que si *tout était prévu dans le moindre détail et méthodiquement préparé*... Le parfait développement de toutes les mesures venues jusqu'ici à exécution constitue une nouvelle page de gloire dans *l'œuvre accomplie par mon état-major général*. De même que je vous ai prié d'exprimer aux troupes toute ma reconnaissance pour leurs exploits, je saisis maintenant l'occasion de vous exprimer à vous-même, au général Ludendorff et à tous vos collaborateurs, mes remerciemens tout particuliers et ma satisfaction sans réserve, et je vous prie d'en faire part à tous les intéressés. »

Cette pièce, signée de Guillaume II, désormais classée au dossier d'un procès qui sera jugé au grand jour, contient un aveu personnel où se révèlent nettement les responsabilités de l'auteur principal et des complices de la plus monstrueuse entreprise qui ait jamais été organisée contre nos foyers, contre le travail humain, contre l'existence même de la civilisation. Enregistrons cet aveu, en attendant avec confiance l'heure inéluctable du règlement des comptes et de l'évaluation des justes indemnités.

GASTON DESCHAMPS.

LES
OFFENSIVES CONJUGUÉES

Il y a six semaines, comme conclusion à mon étude : « Où en sont les deux blocus? » et après avoir observé que, même bloquée hermétiquement, l'Allemagne trouverait encore dans les contrées qu'elle a conquises et qu'elle exploite savamment, des ressources suffisantes pour « tenir » encore au moins dix-huit mois, je posais la question que tant de gens se posent : « Que faut-il donc faire de notre côté? Rester sur la défensive ou, au contraire, faire sur tous les fronts, *y compris le front Nord*, les efforts les plus vigoureux pour disputer aux empires du Centre la libre disposition de ces territoires sur lesquels paraissent compter, comme ressource suprême, les profonds stratèges du grand État-major? »

La réponse, déjà, ne me semblait pas douteuse, mais je prévoyais des objections, la révolution russe, la Grèce, l'infranchissable coupure des Dardanelles et l'obstacle, au moins moral, que nous oppose la neutralité danoise.

Il y en a d'autres dont je ne parlais point alors; il y a surtout, on peut le dire maintenant que le fait, — d'ailleurs parfaitement connu de nos adversaires (1), — a été publiquement admis par des membres du gouvernement français, il y a qu'à la suite des événemens militaires du mois d'avril, bien mal interprétés, du reste, l'opinion a été chez nous mise en défiance contre les résultats d'une grande offensive, quels qu'en soient le théâtre, la portée, les moyens.

(1) Lire à ce sujet le remarquable article publié le 2 juillet par Lord Esher, pair d'Angleterre, dans le *Matin*.

Il semble à beaucoup de Français, — pas à tous, heureusement! — que « tenir » dans les tranchées du front occidental doive désormais suffire à toutes les exigences d'une situation dont l'issue s'enveloppe pour eux de quelques nuages, et qu'en tout cas, on ne puisse pas demander davantage à une nation qui a déjà tant souffert et dont le sang généreux a coulé par tant de blessures. D'ailleurs, l'Amérique n'est-elle pas là avec toute sa énorme puissance? N'aurons-nous pas bientôt, pour reconquérir ce qui reste encore de notre sol entre les mains de l'ennemi, le million de soldats qu'elle nous a promis? Déjà les premiers contingens arrivent!...

Quels périls ne résulteraient pas dans l'avenir, au moment du règlement de comptes final, d'une conception qui attribuerait, *si on la poussait un peu loin*, à d'autres qu'aux Français eux-mêmes le rôle principal dans la récupération de nos territoires, c'est ce que ne se demandent pas les prêcheurs de faiblesse, dont toute la préoccupation n'est, au fond, que de se ménager la faveur de la masse qui ne voit pas au delà des épreuves de l'heure présente...

Mais laissons cela : aussi bien cet état d'esprit où l'on retrouve, avec la déception à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, les angoisses d'une crise économique et le travail souterrain de révolutionnaires suspects d'intelligence avec l'Allemagne, le verrait-on se modifier brusquement au premier succès important de nos armes ou seulement si cette nation, qui a déjà donné tant de preuves de confiante fermeté, se sentait poussée par des mains énergiques dans la voie des mesures décisives, en ce qui touche la politique de la guerre.

Oui, j'en ai la pleine conviction, la France n'attend, pour retrouver tout son élan comme pour voir renaître tous ses espoirs, que des déterminations vigoureuses des gouvernemens alliés, des déterminations de haute portée, où elle reconnaîtra la claire intelligence de ce qu'il faut faire enfin pour vaincre, où elle sentira passer le souffle émouvant des grandes conceptions offensives.

Mais avant d'essayer, comme je l'écrivais le 1er juin dernier, d'indiquer à larges touches, — et en m'excusant de la témérité grande! — « les solutions qui me paraîtraient satisfaire aux données du plus grave problème que cette guerre extraordinaire

ait encore posé à notre constance, » il n'est peut-être pas mauvais de revenir sur les raisons qui ne me permettent pas de croire qu'il suffise du seul blocus, combiné avec des opérations purement défensives, pour venir à bout de l'Allemagne *dans un laps de temps tel que nous ne soyons pas nous-mêmes réduits à l'épuisement matériel ou à l'abattement moral.*

Il y a eu, c'est incontestable, de sérieux progrès réalisés depuis trois mois dans l'organisation du « blocus au travers des neutres, » qui avait fait l'objet, le 30 mars dernier, d'un intéressant débat à la Chambre des députés. Grâce à l'intelligente vigilance des organismes chargés de tenir étroitement serrée la vis de pression économique que nous faisons agir depuis plus de deux ans sur les empires coalisés, on pouvait considérer déjà comme difficile la continuation des trafics variés au moyen desquels les neutres du Nord se chargeaient d'approvisionner l'Allemagne. Les « contingentemens » s'étendaient, ainsi que les opérations de la « politique d'achats, » si bien définie par l'éminent sous-secrétaire d'État au blocus, M. Denys Cochin.

Mais voici que le gouvernement des États-Unis, comme je le faisais prévoir dans mon étude du 1er juin (1), a décidément pris les mesures nécessaires pour contrôler toutes les exportations alimentaires. M. Wilson compterait même obtenir du Congrès de pleins pouvoirs pour exercer sa surveillance sur les exportations de charbon, de munitions et sur les opérations commerciales de toutes les industries susceptibles d'intéresser la défense nationale. Mais là, il se heurte à de sérieuses résistances, tandis que, sur la question du contrôle des objets d'alimentation, tout le monde est d'accord, de l'autre côté de l'Atlantique, parce que le Président a habilement fait valoir l'immédiat intérêt qu'il pourrait y avoir, en cas de mauvaise récolte, à ne pas se démunir complètement de réserves de vivres dont la seule diminution provoque depuis quelques semaines des spéculations effrénées et en tout cas une élévation marquée du prix de l'existence.

C'est qu'en effet, aussitôt qu'ils ont eu le soupçon de ce que M. Wilson préparait, les approvisionneurs ordinaires de l'Allemagne se sont précipités sur les marchés américains et y ont

(1) Voyez la *Revue* du 1er juin 1917 : « Où en sont les deux blocus? » page 671.

accaparé toutes les denrées disponibles à n'importe quel prix (1). Les stocks ainsi constitués ont pris peu à peu le chemin de la mer du Nord et de la Baltique, soit sur des *cargos* américains, soit sur des vapeurs neutres qui, les uns comme les autres, ont « miraculeusement » échappé aux coups des sous-marins allemands, tandis qu'un trop petit nombre d'entre eux se voyaient contraints de subir la visite dans les ports alliés de l'Atlantique, — visite de pure forme, souvent, puisque la destination des cargaisons est presque toujours parfaitement correcte *en apparence* (2).

Il n'est pas aisé d'évaluer ce que les empires du Centre, et l'Allemagne surtout, ont pu gagner à cette curée rapide et violente en *durée de résistance;* mais il est certain que la soudure entre les deux récoltes de 1916 et de 1917 est assez bien assurée, et il est probable que des réserves ont pu être constituées.

Quoi qu'il en soit, pour avoir été peut-être un peu tardives, déjà, les mesures de contingentement rigoureux prises par M. Wilson n'en seront pas moins utiles dans l'avenir ; mais il faut observer ce point important, auquel je faisais allusion tout à l'heure, que les Alliés de l'Ouest de l'Europe ne peuvent compter sur le bénéfice des restrictions imposées aux Scandinaves et aux Hollandais, au sujet des denrées alimentaires, que dans la mesure où les denrées ainsi retenues seront jugées inutiles pour les cent millions d'habitans des États-Unis. Or, il y a là un inconnu préoccupant, car il est impossible de se dissimuler que la popularité de M. Wilson, la popularité de la guerre à l'Allemagne, si l'on veut, résisterait difficilement, chez les masses ouvrières de la grande République, aux épreuves de la « vie chère, » si ces épreuves, déjà sensibles, devenaient bientôt plus pénibles encore.

Enfin, autre inconnu : les quatre puissances intéressées dans cette affaire du contingentement ont envoyé à Washington des négociateurs habiles, — quelques-uns même choisis pour la faveur dont on suppose qu'ils jouiront auprès des syndicats

(1) M. Hoover, directeur de l'alimentation aux États-Unis, affirme qu'en *un mois* les spéculateurs américains ont gagné sur les grains et autres denrées 50 millions de dollars.

(2) N'oublions pas que, pour paralyser les efforts d'investigation des Alliés, les Neutres gardent pour leur consommation les denrées importées, mais *vendent aux Allemands* toutes les denrées analogues produites chez eux.

ouvriers, — qui s'efforcent d'obtenir les conditions les plus avantageuses en majorant les chiffres qui représenteraient les besoins réels des populations dont les intérêts leur sont confiés.

Ce n'est pas tout! Que ces populations des neutres du Nord commencent à souffrir sérieusement des résultats des deux blocus combinés, c'est ce qui apparaît sans aucun doute possible. Or, ces souffrances vont être augmentées par les décisions nouvelles du gouvernement américain et le seront d'autant plus que ce gouvernement semble disposé à exiger que les *cargos* de ces neutres viennent chercher, eux-mêmes, les provisions qu'il consentira à leur céder après s'être bien assuré que rien n'en pourra être distrait pour l'Allemagne. Mais il est clair qu'à ce moment-là, la Wilhelmstrasse et l'Office naval changeront complètement d'attitude et que les torpillages recommenceront de plus belle. On sait que la diplomatie allemande n'a pas encore perdu l'espoir de persuader à ses victimes qu'elles sont, en réalité, les victimes des Alliés, les victimes de « l'odieuse Angleterre. » Pouvons-nous être absolument assurés que d'insidieux raisonnemens de ce genre n'auront jamais d'influence sur des peuples exaspérés par le besoin et constamment travaillés, comme on le voit assez depuis quelques semaines, par les agens de la « Sozialdemokratie » impériale? La populace de Rotterdam ne vient-elle pas de piller les allèges où le gouvernement anglais emmagasine les denrées que, conformément à la « politique d'achats, » il acquiert en Hollande pour empêcher que les Allemands ne s'en emparent, mais qu'il ne peut pas faire immédiatement passer en Angleterre, faute de moyens de transport? Les justes observations du journal socialiste hollandais *Hetvolk*, que je citais ici le 1er juin (1), n'ont pas eu le pouvoir d'arrêter des affamés qui voient des péniches pleines de pommes de terre et jugent tout naturel de les vider séance tenante. Et sans doute, il devait y avoir là bon nombre d'excitateurs allemands, bien plus encore que nous n'en avons eu chez nous au moment des grèves du début de juin; mais justement n'est-ce pas à l'emploi de plus en plus marqué de ce moyen d'action qu'il faut s'attendre de la part de nos ennemis? Cette longue guerre, qui change constamment de physionomie, va voir sa phase économique se compliquer partout de redoutables mouvemens populaires.

(1) *Revue des Deux Mondes*, du 1er juin 1917, déjà citée. (« Où en sont les deux blocus ?» page 670).

Partout, dis-je..., mais ne sera-ce pas surtout en Allemagne même, puisqu'en définitive c'est l'Allemagne qui souffre le plus? Et par conséquent de ce côté-là ne conserverions-nous pas un avantage, un avantage relatif, tout au moins ?...

Je le crois ; je l'espère ; mais je voudrais en être plus certain. Je voudrais l'être, du moins que les émeutes de la faim, au fond assez bénignes, dont on nous entretient depuis deux ans, deviendront assez graves chez nos ennemis pour provoquer de sanglantes répressions et, par un inévitable retour, des insurrections véritables. Malheureusement, de tels espoirs ne viennent guère à l'esprit de qui connaît les Allemands, peuple essentiellement hiérarchisé, soumis craintivement à ses princes, à ses chefs militaires, — et en Prusse, surtout à la police, la terrible « polizei, » — troupeau docile, qui n'a que de brefs sursauts de colère quand il ne peut manger à sa faim. Que l'armée soit suffisamment nourrie, et elle le sera, cela seul importe aux dirigeans de l'Empire.

« Il faut que le public français, disait dernièrement un diplomate étranger qui vient de Berlin (1), soit persuadé qu'il ne doit pas s'attendre à une révolution, à un soulèvement quelconque provoqué chez le peuple allemand par un affaissement moral résultant de la faim et des privations. Il faudra l'abattre les armes à la main. »

Le diplomate dont je cite l'opinion ajoute d'ailleurs que tout s'effondrerait en Allemagne le jour où serait définitivement déçue la confiance en l'infaillibilité du grand état-major et en la capacité des gouvernans. « Le gouvernement allemand le sait et c'est pourquoi il trompe son peuple... »

Il ne le trompe pas complètement, toutefois, en lui promettant qu'il aura toujours de quoi se soutenir, sinon de satisfaire sa faim. Et il convient de répéter ici que si la prochaine récolte sera inférieure à la moyenne, en Allemagne, par suite de l'insuffisance de la main-d'œuvre et des engrais (2), elle sera, semble-t-il, assez belle en Autriche, belle en Hongrie, superbe en Valachie, satisfaisante dans les Balkans et en Asie-Mineure,

(1) M. de Aguero, ministre de la République Cubaine à Berlin (Interview donnée au *Journal des Débats* et publiée le 8 juin 1917).

(2) Il y a en Allemagne plus de 350 fabriques de nitrate artificiel, mais cet engrais ne vaut pas, à beaucoup près, les nitrates naturels du Chili qui n'arrivent plus, depuis deux ans et demi, dans les ports allemands. On estime que le rendement général à l'hectare a baissé de 25 pour 100.

suffisante enfin dans les pays conquis, à l'Est et à l'Ouest de l'Allemagne. Or on sait que nos adversaires, appliquant à l'extrême rigueur le principe : *Suprema lex, salus populi*, accapareront toutes les récoltes dans ces dernières contrées. C'est, une question de savoir s'ils laisseront de quoi vivre, avec les plus rigoureuses privations, aux infortunés habitans, Lithuaniens, Polonais, Volhyniens, Valaques, Serbes, Belges et Français du Nord.

Quant au cheptel qui, fort éprouvé dans les premiers mois de la guerre, a pu se maintenir à un chiffre assez satisfaisant (1), grâce justement aux réquisitions impitoyables pratiquées dans les régions envahies, les Allemands sont bien décidés à l'exploiter cette année-ci et l'année prochaine, où, pensent-ils, l'effroyable lutte se décidera en leur faveur, les armées de l'Entente étant épuisées et les peuples affamés par la campagne des sous-marins poursuivie avec une énergie croissante. On s'étend peu, naturellement, sur les secours de toute nature que les Alliés tireront de l'Amérique, entrée dans le conflit au grand dépit des chefs des puissances centrales; on estime d'ailleurs que ces secours tardifs ne balanceront pas le dommage causé aux ennemis d'Occident par la défaillance des armées russes. Appréciation doublement imprudente, peut-être !...

Telle est la situation envisagée de part et d'autre dans son ensemble. Rien n'est décidé. Nous sommes, l'ennemi et nous, sur le sommet du plateau. Qui, des deux partis, poussera l'autre sur la pente où l'on ne s'arrête plus ? Le nôtre, sans aucun doute, mais à la condition de ne rien relâcher, ni de notre vigueur combative, ni de notre résistance aux élémens de désordre et de désorganisation, ni, surtout peut-être, car enfin il s'agit d'abord de *vivre*, de nos efforts pour restaurer les ressources du pays, à mesure qu'elles s'épuisent.

Et ce qui apparaît clairement, lorsqu'on y réfléchit, c'est la capitale importance du « facteur temps. » Oui, il faut se presser. A tous les points de vue, il convient de « hâter la décision, » en dépit de certaines apparences qui nous inciteraient à temporiser, à attendre, par exemple, pour entreprendre

(1) Bovins : 17 à 18 millions de têtes, au lieu de 27 en août 1914 ; porcs : 20 millions, au lieu de 25 ; moutons : complètement disparus (5 millions en 1914); chèvres : 3 millions, au lieu de 4 500 000 (chiffres fournis par M. de Aguero).

l'assaut définitif, que les États-Unis nous aient fourni, *dans toute sa plénitude*, le secours puissant qu'ils nous ont promis.

Et pourquoi cette hâte? Pour une simple, mais forte raison, c'est que *la guerre est le domaine de l'imprévu*, cette guerre surtout où tant d'intérêts et de si essentiels sont en jeu, où les belligérans sentent qu'il s'agit pour eux d'être ou de ne pas être, où l'Allemagne, en particulier, acculée à une impasse dont elle ne peut sortir que par des miracles d'énergie, mettra tout en œuvre, avec le plus absolu défaut de scrupules, pour provoquer les incidens les plus extraordinaires, les plus inattendus, si elle les juge de nature à diminuer la force morale de ses adversaires. On comprendra sans doute que je n'en puisse ni veuille dire davantage. Que la révolution russe nous fasse enfin comprendre ce capital intérêt de nous hâter. Je pense qu'on ne marchandera pas à reconnaître que si, en 1915 et en 1916, nous avions pu lire dans le livre du destin qu'un si formidable et périlleux événement, — je ne me place qu'au point de vue militaire *immédiat*, bien entendu, — se produirait en mars 1917, nous aurions adopté une politique de guerre plus vigoureuse, ne fût-ce qu'au point de vue de l'étouffement économique de l'Allemagne, au point de vue de la Grèce et des affaires des Balkans, au point de vue des neutres du Nord et de l'utilisation de nos forces navales. Et peut-être la paix serait-elle conclue, aujourd'hui, à notre avantage...

Que convient-il donc de faire, sinon de tendre tous nos ressorts, de mettre en action toutes nos ressources, qu'il s'en faut que nous ayons toutes employées; et puisque l'ennemi compte, pour se maintenir, sur celles qu'il sait tirer de ses conquêtes, de lui disputer ces malheureuses régions, ou de l'empêcher d'utiliser leurs produits en coupant certaines voies essentielles de communications?

Le premier point à obtenir, dans cet ordre général d'idées, c'est que l'on reconnaisse enfin qu'il y a *un front Nord*, comme il y a un front Est, un front Ouest et un front Sud; que ce front Nord a une importance économique et militaire de premier ordre; qu'il est d'ailleurs le lieu d'élection de la mise en jeu rationnelle de la plus grande partie des forces navales *considérables* dont disposent les Alliés (1).

(1) Toutes défalcations faites en raison des pertes déjà subies et des *déchets* résultant d'une usure devenue irréparable après trois ans de guerre, on arrive

Il ne peut être question dans cette étude, — qui n'a qu'une portée générale, — de discuter les raisons que les esprits timorés font valoir pour que l'on reste dans le *statu quo* en ce qui touche l'action des forces navales et la combinaison éventuelle de cette action avec celle des forces de terre. Dans cet ordre d'idées, toutes les propositions fécondes ont toujours été combattues avec acharnement, toutes les grandes entreprises ont failli avorter devant l'émoi des « conseils autorisés, » devant la répugnance instinctive de ceux-là même à qui incombait la charge de conduire ces entreprises à bonne fin et qui, mis au pied du mur, l'ont parfaitement franchi (1).

Ne cherchons d'ailleurs pas davantage — ce ne nous serait pas permis — à définir d'une manière précise toutes les opérations qui peuvent être exécutées avec de raisonnables chances de succès sur ce front Nord. J'observerai seulement, pour répondre à des préoccupations extrêmement vives, qu'il ne saurait être question de donner aux grandes unités de combat, aux trop précieux *dreadnoughts*, un rôle actif dans tout ce qui touche à l'attaque des ouvrages de côte, ni de leur imposer sans des précautions minutieuses, déjà étudiées par les spécialistes, un séjour de quelque durée dans des eaux parcourues par les sous-marins (2).

Non; le rôle tout indiqué de ces bâtimens de haut bord et d'énorme déplacement est de se tenir en réserve, à quelque

aux totaux suivans pour les six grandes nations maritimes alliées, Angleterre, Amérique, France, Italie, Japon, Russie : 190 cuirassés, dreadnoughts et « croiseurs de combat; » 73 croiseurs cuirassés; 155 croiseurs protégés ou croiseurs cuirassés légers, 575 destroyers et grands torpilleurs. En ce qui touche les sous-marins, il est bon de garder le silence.

Toujours est-il que si l'on compare ces chiffres formidables à ceux qui représentent les effectifs de nos adversaires, dans les mêmes catégories de bâtimens, soit, respectivement : 56, 8, 49, 234, on sent combien sont artificielles, circonstancielles et « politiques » les raisons de l'attitude purement défensive des forces navales de l'Entente. Ajoutons que les Alliés ont eu trois ans pour construire le matériel, relativement simple, du reste, de *la guerre de côtes*.

(1) Un exemple remarquable et assez peu connu de cette mentalité spéciale est celui de l'amiral Duperré qui, ainsi, du reste, que toute l'amirauté française, ou à peu près, combattit énergiquement et jusqu'au dernier moment l'expédition d'Alger de 1830, ce qui ne l'empêcha pas de la diriger fort bien. Mais l'amiral voulait « dégager sa responsabilité, » en cas d'échec.

(2) Je me propose d'étudier prochainement la question des blocus maritimes, qui me semble obscurcie par les préjugés tenaces de marins qui ne veulent pas se rendre compte de la valeur des moyens nouveaux que la guerre moderne met à leur disposition à ce sujet.

cent milles au moins des points successivement attaqués, afin d'être en mesure de se jeter sur la flotte de haute mer ennemie, si celle-ci voulait intervenir. Quant aux opérations poursuivies sur les côtes, elles le seront par les unités relativement anciennes, les navires spéciaux à fond plat et armés de gros obusiers, les bâtimens légers de toute catégorie, *les appareils aériens réunis en quantité considérable et dont on peut attendre les plus grands services dans ces circonstances*, les dragueurs, les mouilleurs de mines, et enfin les navires de plongée pourvus d'appareils particuliers que l'on réclame depuis si longtemps pour eux.

Cela dit, nous pouvons sans doute tabler sur les avantages de tous ordres que nous procurerait la méthodique mise en jeu d'une grande force navale dans la mer du Nord et dans la Baltique. Du coup, nous tendrions la main aux Russes, ce qui serait aussi utile au point de vue politique qu'au point de vue militaire. En second lieu, nous diminuerions les chances de succès des sous-marins allemands, en ce qui touche la guerre économique. Non seulement nous paralyserions largement leurs mouvemens de sortie et de rentrée, qu'ils ne peuvent, en beaucoup de cas, effectuer qu'en surface, mais encore, *nous les occuperions chez eux*, puisqu'aussi bien ils seraient obligés de faire face à des attaques immédiates, ou, si l'on veut, à des tentatives de « particularisation » du système de barrage inauguré par nos alliés anglais en février dernier, mais, malheureusement, sur une échelle beaucoup trop grande et à trop grande distance des estuaires allemands.

Et alors, outre que nos propres *cargos* seraient beaucoup moins torpillés, les marines scandinaves et hollandaise libérées de leurs craintes, protégées désormais par l'écran interposé entre elles et l'ennemi, recommenceraient à nous fournir l'appoint du tonnage dont elles disposent encore.

Ce n'est pas tout, j'allais presque dire que c'est peu au regard des bénéfices moraux considérables, que nous tirerions d'une attitude aussi résolue, auprès des peuples du Nord. Je n'ai aucune intention de récriminer. J'admets que l'on a cru bien faire en adoptant, depuis trois ans, dans ces pays, sous prétexte du profond respect que nous devions à leur neutralité et à leurs droits souverains, une réserve qui n'a servi, en définitive, on le voit assez maintenant, qu'à favoriser l'arrogance,

les prétentions et, trop souvent, les entreprises couronnées de succès de l'Allemagne contre ces mêmes droits souverains et cette même neutralité (1). Les hommes sont les hommes. Pris en masse, sous tous les climats, sous toutes les longitudes, ils s'inclinent devant la force heureuse dont rien ne vient balancer l'audace et que personne n'ose mettre en échec. Ç'a été une douleur pour les esprits doués d'un peu de clairvoyance que le déplorable incident du massacre, par un destroyer allemand, de l'équipage du sous-marin anglais échoué *sur l'île danoise de Saltholm, en présence de torpilleurs danois*, n'ait pas provoqué de la part de l'Entente des résolutions décisives auxquelles le peuple généreux du petit royaume scandinave, ce peuple qui s'est montré si noble à notre égard en 1814, et si noble, aussi, vis-à-vis de lui-même en 1864, se serait certainement associé, en dépit de la tyrannie que font peser sur lui les chefs socialistes qui viennent de se révéler agens consciens et décidés de l'Allemagne.

Ce fut une autre douleur lorsqu'on vit, l'automne dernier, une force aéro-navale (2) allemande bloquer impunément, pendant plusieurs semaines, le littoral Sud de la Norvège pour obtenir le retrait de l'ordonnance royale du 13 octobre 1916, au sujet de l'interdiction des fjords du *Norrland* aux sous-marins qui en faisaient leurs bases d'opérations contre les convois alliés destinés au port de Kola. Y eut-il jamais mépris plus complet des « droits souverains » d'une nation et violations plus cyniques des neutralités? Que vient-on, après cela, nous parler d'un respect qui n'est qu'un leurre décevant, et auquel nous devons, dans une large mesure, la prolongation de cette terrible guerre (3)!

(1) « Pour battre l'Allemagne, il faut des méthodes nouvelles, *diplomatiques* aussi bien que militaires. » (Lord Esher, article déjà cité).

(2) Il est fort intéressant de remarquer, au strict point de vue militaire, que nos adversaires nous ont donné là un excellent exemple de la manière dont il faut tenir aujourd'hui le blocus d'une côte. Ils avaient d'ailleurs emprunté, — ils *empruntent* presque toujours, — la composition de la force aéro-navale en question à nos alliés les Anglais, qui en utilisaient une semblable dans le grand « raid » de reconnaissance de Cuxhaven, le 25 décembre 1914.

(3) Au moment même où j'écris ces lignes la presse norvégienne éclate en cris d'indignation à la découverte des complots allemands qui ont eu pour résultat la destruction d'un grand nombre de navires au moyen de bombes que les agens directs, officiels même, du gouvernement de Berlin faisaient introduire dans les cales ou dans les appareils moteurs. On signale les mêmes faits en Suède et si l'on n'ose encore en parler à Copenhague, où certainement les mêmes attentats

Je ne cite que pour mémoire au nombre des avantages de la constitution du « front Nord » l'établissement d'un *blocus effectif* (qu'il ne faut pas confondre avec le blocus rapproché), dont les résultats eussent été autrement rapides, que ceux du *blocus au travers des neutres*, parce que le premier, l'effectif, nous conférait d'une manière complète *le droit de suite des cargaisons* (1); parce qu'aussi nous aurions intercepté d'une manière continue les relations entre l'Allemagne et la grande presqu'île scandinave : les minerais de fer et les fontes de Suède, pour ne citer que cet exemple, ne seraient pas arrivés jusqu'à Essen pour y être convertis en canons et en projectiles (2).

Enfin on me permettra d'ajouter que, dominant la mer du Nord et surtout la Baltique, au grand profit de notre prestige et de notre influence directe sur les royaumes du Nord, les flottes de l'Entente auraient eu tout le loisir d'étudier les points fevorables à des opérations combinées éventuelles dans l'un des intervalles compris entre le mois d'avril et le mois de décembre de chaque année (3). *Berlin n'est pas plus loin de la mer que Paris.*

Si maintenant, poussant jusqu'au fond de cette mer Baltique où les forces navales des Alliés de l'Ouest pourraient aller rejoindre l'escadre russe, nous examinons ce front de l'Est où commençait, il y a plus d'un an, une offensive qui avait donné tant d'espérances, nous sommes obligé de reconnaître que, fort utile pour la défense de la ligne de la Dwina et pour la reconquête de la Courlande, — un des nouveaux « greniers » de l'Allemagne, — la flotte ne saurait exercer une action immédiate efficace sur les opérations qui auraient pour théâtre le cœur de la Lithuanie, la Volhynie, la Galicie. Le « Sea Power » des puis-

ont été commis, c'est que l'on se sent plus immédiatement menacé par l'Allemagne, dont la rage pourrait se traduire par des actes décisifs, pense-t-on. Mais non! Nos adversaires savent trop bien quel bénéfice ils tirent du *bouclier* que leur fournit l'archipel danois, tant que le royaume reste neutre.

(1) Voyez mon étude : « Le nouveau blocus, » dans le n° du 15 février 1916 de la *Revue des Deux Mondes*. Cet article a été traduit dans le n° d'août 1916 du *Journal of the Royal United service Institution*, organe du « War office. »

(2) On se rappelle que les sous-marins anglais et russes réussirent en 1915 à couler beaucoup de « cargos » allemands chargés de minerais.

(3) Voir encore dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre 1916, mon article sur les « opérations de débarquement, » qui a été reproduit aussi, en mai 1917, par le *Journal of the R. U. Institution*.

sances de l'Occident ne peut agir là que d'une manière indirecte, par exemple en assurant le réapprovisionnement continu en matériel et en munitions des armées russes, en leur fournissant entre autres choses l'artillerie lourde qui semble leur manquer encore. Remarquons qu'il faut *jusqu'ici* pour cela que les côtes Nord de la Norvège soient décidément purgées des pirates allemands, ce qui vient à l'appui des réflexions que je faisais tout à l'heure, et que, si nous occupions en force mer du Nord et Baltique, le trajet des paquebots portant en Russie tous ces essentiels objets d'armemens serait singulièrement écourté sans être en réalité plus dangereux. Les découvertes que les Norvégiens font en ce moment même sur les procédés clandestins de l'Allemagne à leur égard sont-elles du moins de nature à hâter une décision qu'ont retenue trop longtemps la crainte, d'un côté, l'appât de profits considérables, de l'autre? Il se peut.

Quoi qu'il en soit, il ne faut plus marchander à procurer aux Russes, en vue d'une offensive aussi immédiate que possible (1), des secours vraiment décisifs. Ces secours, puisqu'on ne peut encore les faire venir de l'Ouest, doivent venir de l'Est où attendent, l'arme au pied depuis trois ans, des forces armées dont nul ne s'aviserait aujourd'hui de contester la très haute valeur. Nous avons déjà des bâtimens légers du Japon dans la Méditerranée. L'un de ces « destroyers » a même été frappé par une torpille et s'est héroïquement tiré d'affaire. Le principe est donc accepté; le premier pas est fait. Qu'est-ce, alors, qui empêcherait de continuer? La politique orientale d'une Russie tsarienne qui n'existe plus? L'amour-propre de la nation? Mais nous-mêmes, Français, n'acceptons-nous pas, que dis-je? ne sollicitons-nous pas franchement des secours qui permettront à nos vieux soldats, depuis si longtemps sur la brèche, d'aller un moment mettre la main à leur charrue? Une aide analogue, certes! les paysans russes l'accepteraient, eux aussi. Dira-t-on encore qu'il faudra payer un tel concours? Je l'ignore. Et puis, pourquoi pas? Peut-on hésiter un moment quand, moyennant ce juste salaire, on rendrait à nos alliés de l'Est tout ce qu'ils ont perdu et qu'en leur permettant de jeter bas l'Autriche, on priverait l'Allemagne du grenier hongrois et du grenier valaque, aussi

(1) Au moment où je corrige les épreuves de cet article, j'apprends la reprise heureuse de l'offensive en Galicie. Ma conviction de l'intérêt de la coopération japonaise n'en reste pas moins entière.

bien que de contingens armés qui lui sont, en somme, indispensables?

Descendons plus au Sud pour jeter un coup d'œil sur ce front malheureusement fragmenté. Négligeons d'ailleurs, pour faire court, la conduite de nos opérations en Mésopotamie, en Arménie, en Syrie même où il semble que l'on se dispose à une sérieuse action combinée. N'allons qu'à l'essentiel et ne perdons pas de vue notre capital objet : « l'étouffement économique » de l'Allemagne.

Étouffement, dis-je. Le mot répond, je pense, à la situation. Quand nous prétendons tout embrasser de cet extraordinaire conflit, nous ne devons pas oublier que *le Pangermanisme a réalisé*, — pour un moment, c'est entendu, mais enfin réalisé, — *son grandiose dessein impérialiste de la « Mittel Europa, »* avec toutes ses conséquences ou à peu près, avec la mainmise sur la Turquie et sur l'Asie-Mineure. Expansion gigantesque, conquêtes colossales qui justifient pleinement aux yeux d'un peuple enivré cet orgueil démesuré dont les prétentions nous irritent, nous, autant qu'elles nous font sourire!

Or, si nous jetons les yeux sur une carte, une de celles où M. Chéradame montre si bien les développemens du plan pangermaniste et toutes les conséquences du succès de cette vaste entreprise, nous constatons que l'Empire nouveau, s'il a sans doute des pieds d'argile, a surtout une ceinture trop étroite, une ceinture où la mer s'est chargée de créer « une ligne de rupture préparée, » une ceinture facile à rompre, dirais-je, si je ne prévoyais pas qu'on m'opposerait tout de suite l'échec que les Alliés ont éprouvé en 1915 lorsqu'ils s'y sont essayés.

J'ai eu à plusieurs reprises, ici même, l'occasion de dire pourquoi l'opération des Dardanelles avait échoué. Bien plus longuement que je ne l'avais pu faire et avec force documens à l'appui de leurs constatations, les Anglais n'ont pas craint de traiter un sujet qui devait leur être, semblait-il, particulièrement pénible. Admirons cette belle franchise; mais du moins, de l'étude si consciencieuse à laquelle se sont livrés nos alliés, sachons tirer la conclusion pratique que le découragement était venu trop tôt, qu'un simple transfert de base d'opérations dans la presqu'île de Gallipoli, — du côté de l'isthme et du golfe de Saros, — aurait suffi pour tout sauver, surtout si l'on s'était décidé à reprendre l'opération navale du

18 mars en substituant à la longue et forcément stérile canonnade des cuirassés contre des batteries de circonstance invisibles ou mobiles, un rapide *passage de vive force*. Cette opération « à la Ferragut » eût certainement réussi, moyennant l'emploi de mesures de précaution et d'appareils spéciaux dont on ne s'avisa qu'après coup.

Mais ce qui n'a pas été fait alors peut se faire aujourd'hui; et si, à la vérité, on ne saurait guère reprendre en sens inverse le grand mouvement stratégique qui a porté l'armée d'Orient des Dardanelles dans la Macédoine — un de ces beaux changemens de base que permet seule la maîtrise de la mer! — on peut parfaitement admettre une opération d'ensemble qui comprendrait à la fois l'offensive générale sur le front actuel de l'armée combinée, une forte démonstration dans le golfe de Saros, *d'où l'on n'est qu'à 75 kilomètres de la grande et essentielle ligne de communications de la Mittel-Europa :* Berlin-Vienne-Belgrade-Sofia-Constantinople (1), enfin le forcement des Dardanelles par une flotte ayant une composition particulière, que je ne saurais indiquer ici sans inconvénient.

Je n'ai pas besoin de m'étendre sur les résultats de l'apparition d'une escadre alliée devant Constantinople. Tout le monde est d'accord là-dessus. N'oublions pas que l'escadre russe de la mer Noire, réorganisée comme il est permis de l'espérer, ferait sentir son action sur l'entrée septentrionale du Bosphore, au moins à titre de diversion, sinon à titre d'attaque principale. Les raisons d'ordre politique qui, au cours de l'année 1915, paralysaient cette force navale, n'existent plus aujourd'hui.

J'ajoute que les heureux événemens qui se produisent en Grèce au moment où j'écris, non seulement nous rendent la libre disposition de notre flotte, mais nous permettent d'espérer qu'à l'automne prochain, — la saison favorable dans le Levant, — une nouvelle armée grecque pourra, ou bien se joindre à celle qu'a formée déjà le gouvernement de Salonique, ou bien participer, dans la mesure qui sera jugée convenable, à l'opération dont je viens de parler.

L'offensive générale de l'armée de Macédoine rentre certai-

(1) Il y a eu déjà des « raids » d'aéroplanes alliés dans cette direction en 1915 et 1916. Observons à ce sujet quelle importance de plus en plus grande prend la coopération de ces appareils et des navires, soit de surface, soit de plongée dans la guerre de côtes. Dans le cas qui nous occupe, cette importance serait capitale.

nement dans les prévisions normales, puisque le principal obstacle au développement complet de son effort a disparu avec la menace que faisait peser sur ses communications essentielles la germanophilie exaspérée d'un souverain déchu. Oserai-je dire ici qu'il conviendrait de profiter des quelques semaines qui nous séparent de l'automne pour donner en abondance au général en chef de cette armée tous les moyens d'action qu'il réclame depuis si longtemps? Je vais plus loin, et je me demande pourquoi les Alliés marchanderaient à réclamer de l'Italie un effort considérable de ce côté-là. J'entends bien toutes les objections de l'ordre purement politique que l'on m'opposera au lendemain de la mainmise, si leste, de nos entreprenans alliés sur l'Albanie et sur une partie de l'Epire. J'avoue que tout cela me paraît de bien faible importance à côté de l'inestimable avantage d'atteindre la ligne Philippopoli-Sofia-Nisch et, qui sait? de tendre la main aux Roumano-Russes, après avoir décidément mis hors de cause l'armée bulgare. Comme le disait fort bien ici même, il y a quinze jours, M. Charles Benoist : « *Jusqu'à ce qu'elle se pose internationalement*, l'affaire albanaise se présente comme une affaire italienne d'ordre intérieur. »

Quand donc comprendra-t-on qu'il n'y a qu'une seule chose qui compte en ce moment : c'est d'abattre l'Allemagne *le plus tôt possible*, et que tous les intérêts particuliers trouveront leur satisfaction dans celle de cet intérêt général et essentiel? Or, qui pourrait douter que l'on viendra plus vite à bout de l'Allemagne, — confondue, n'est-ce pas? avec son satellite l'Autriche, — en portant l'attaque principale au Sud, sur le front macédonien? Ni celui du Carso, ni celui du Trentin ne sauraient, en dépit de l'héroïsme des troupes italiennes et de l'habileté de leur chef, fournir aux Alliés le théâtre de l'opération décisive. Il suffit donc, là, d'une défensive-offensive vigoureuse. Trente et Trieste n'en reviendront pas moins pour cela au noble peuple qui aura fait tant d'efforts pour les rendre à la liberté.

Des considérations analogues pourraient nous conduire, — et conduisent en ce moment, je crois, beaucoup de personnes, — à préconiser l'emploi du même système de guerre sur le front occidental. J'ai dit déjà, au commencement de cette étude, pour quelles raisons de haute portée je ne saurais adopter cette manière de voir.

Mais il faudrait s'entendre et d'abord distinguer entre les

diverses parties de ce front, comme entre les divers objectifs qui s'y peuvent proposer, comme aussi entre les contingens qui se le partagent. Sans entrer dans des détails dont l'indiscrétion n'irait pas sans inconvéniens, je peux dire d'une manière générale qu'il n'est pas à craindre que l'on perde de vue, de ce côté-ci, le double but qui s'impose à notre attention pour « hâter la décision : » d'abord, *détruire le plus possible la force organisée de l'adversaire* par des combats incessans, par des actions violentes dont la modalité, au point de vue tactique, reste à déterminer suivant les circonstances; ensuite, réoccuper le plus tôt possible les régions, si riches autrefois et aujourd'hui encore si utiles à l'Allemagne, de la Belgique et de la France du Nord, étant bien entendu que, par l'emploi « intensif » des appareils aériens que nous devrons en grande partie à nos industrieux et énergiques alliés, les Américains, nous paralyserons les voies et moyens de transport de l'ennemi là où nous n'aurons encore pu l'atteindre par les armes terrestres. Il est aisé de prévoir que, dans son évolution continue, cette guerre incline à donner à la maîtrise de l'air une capitale importance : « Préparons nos facultés » en conséquence, comme disait Kléber à Bonaparte.

Et si l'on s'étonnait que je ne dise rien, en finissant, de l'importance, de plus en plus grande aussi, de la maîtrise de la mer, je répondrais que c'est justement parce que j'espère que des événemens prochains se chargeront de la démonstration. Fixons nos yeux sur un point où se fait nécessairement la soudure de nos forces de terre et de nos forces de mer, un point où passe la charnière des deux fronts de l'Ouest et du Nord. C'est là, sans doute, que sera rompu enfin le charme dangereux qui tenait enchaînée l'énorme puissance navale des nations alliées.

Contre-Amiral DEGOUY.

RÉCEPTIONS ACADÉMIQUES

RÉCEPTION DE M. ALFRED CAPUS

La salle était comble. Au fond de la cuve circulaire qui en forme le centre, le maréchal Joffre était assis ; il était entré au milieu des acclamations ; les cinq étoiles faisaient une constellation sur la manche du dolman ; il avait une main gantée de daim brun. Il était un peu penché, l'air attentif, son regard profond et clair fixé sur l'orateur. Son front de marbre tournait sous ses cheveux qui sont de la couleur du vermeil dédoré. La dure lumière qui tombe de la voûte dessinait ses sourcils touffus, son profil bien établi, et les plans solides de son visage.

De ce fond et de ce centre, le public refluait, couvrant les gradins de velours vert, jusqu'au haut des arcs. Les tribunes regorgeaient. Jusque dans le secteur de cercle réservé aux membres de l'Institut, la foule tassée déferlait jusqu'au bureau élevé où M. Donnay était assis entre M. de Régnier et M. Lamy. Plus loin, à gauche, sous la statue de Bossuet, M. Capus avait pris place, entre M. Bourget et M. Hanotaux. Devant lui, en contre-bas, le président de la République était venu siéger parmi ses collègues : une jaquette noire, une cravate sombre, un air pensif. Auprès de lui, M. Barrès. Près de M. Barrès, M. Bazin. Près de M. Bazin, M. Boutroux, merveilleusement sculpté par la pensée, hérissé, avec des yeux de mage. Sur un banc plus élevé, M. Bergson, la figure étonnée et attentive, la voûte ronde du crâne élevée au-dessus des sourcils en arc de cercle, le nez long, avec petits traits de moustache peints au-dessous. Un jeune officier en bleu horizon, M. Marcel Prévost, semble suivre encore un *amphi*

de l'École. Tout en haut, M. Whitney Warren est reconnaissable à ses traits réguliers, à son teint coloré, à ses cheveux rejetés. De l'autre côté du bureau, au rang d'en bas, M. Widor suit les discours sur sa partition, et rit de plaisir. Ses voisins font comme lui, et la foule des cinq académies s'élève jusqu'à un praticable, au-dessus duquel apparaissent encore des spectateurs, découpés sur un arc vide, comme dans les tableaux de Véronèse. On aperçoit là-haut M. Messager.

M. Donnay reçoit M. Capus, qui siégera au fauteuil de Henri Poincaré En d'autres temps, cette réunion eût amusé l'esprit. Mais le 28 juin de l'an III de la guerre, elle a pris un sens. Dans cet étroit espace sont réunis quelques-uns des hommes qui rendent témoignage pour la France. Sous cette coupole comme au tribunal de l'histoire, ils forment une assemblée éloquente. Avec le vainqueur de la Marne est entrée la gloire des armes, fidèle à une race guerrière. Ces penseurs ont construit à l'esprit humain de nouveaux édifices. Ces romanciers sont lus du monde entier. Si divers, ces hommes sont parens. Ce soldat écoute ces écrivains au style ailé, et on se rappelle que les soldats des Gaules, qui étaient déjà une élite, formaient une troupe sous le vocable d'un oiseau qui chante, et qu'ils étaient la Légion de l'Alouette. Le public a de tout cela un sentiment vif et fort. Il écoute avec plus de plaisir, et il ressent les louanges comme son bien.

***

M. Capus se lève. Il y a un verre près de lui sur un petit lutrin noir. Le soleil illumine le papier qu'il tient, s'y reflète, éclaire le bas de son visage et fait briller son lorgnon. Il a un sourcil plus bas que l'autre, et recourbé en arc. Il parle très distinctement, d'une voix un peu lente, timbrée, grave, qui ouvre les voyelles. Il commence d'un bon ton de sermonnaire ; puis, quand il revient aux malices, il reprend sa voix à la Capus. Il parle très bien de Henri Poincaré.

Une séance de réception à l'Académie Française met en scène trois personnages : un mort et deux vivans. La séance du 28 juin a eu ce caractère que le mort était un illustre géomètre, à qui succédait un ancien élève de l'École des Mines, lequel était reçu par un ancien élève de l'École centrale. M. Capus et M. Donnay se sont étonnés, après H. Poincaré, et en termes excellens, que les hautes mathématiques ne fissent pas partie de l'éducation. Elles apprennent à mesurer les phénomènes continus. Or c'est par une variation continue et un progrès insensible que l'air s'échauffe et s'élève, que le vent s'accroît, que les rivières enflent leur cours et précipitent leur

débit. On apprend aux enfans à raisonner sur des nombres entre lesquels il y a des abîmes... Mais ne peut-on rendre l'accès des mathématiques plus aisé? M. Donnay, dans son discours, a tracé tout le plan d'un jardin des racines carrées, où les enfans se promèneraient avec agrément, et il a supplié M. Capus d'en être le Lancelot. Il a rappelé le mot du Père Gratry : « L'exposition des sciences en langue vulgaire est l'un des plus pressans devoirs intellectuels des grands esprits. » Henri Poincaré (M. Donnay s'en souvient-il ?) a précisément réalisé cette exposition dans un petit livre admirable où il a réussi à exposer la théorie de Maxwell, en la dépouillant de toute formule.

M. Capus et M. Donnay se sont élevés contre la distinction des esprits en scientifiques et en littéraires. Et il est vrai qu'on ne voit pas bien sur quoi elle est fondée. Pour une bonne moitié, nos grands écrivains n'ont jamais fait métier d'être des littérateurs, et les savans, depuis Descartes et Pascal, ont parmi eux une belle place. C'est que les sciences sont l'école du langage. Un écrivain formé par elles aurait de l'exactitude, de la netteté et de la force. Il aurait peut-être des moyens d'expression nouveaux. Quand Charles Péguy s'est mis à écrire en répétant la même phrase, où il introduisait des changemens insensibles, il faisait du calcul différentiel. La géométrie forme l'imagination. M. Capus a cité la curieuse rêverie de H. Poincaré se représentant des êtres sans épaisseur, collés à une sphère dont ils ne pourraient quitter la surface, de sorte que pour eux la plus courte distance d'un point à un autre serait un arc de grand cercle. Mais il y a plus encore. On a découvert que la présence de certains corps était indispensable à des réactions où d'ailleurs ils n'intervenaient point. Quelle lumière sur l'esprit ! On a découvert aussi que quand deux corps étaient en présence, il se produisait entre eux non pas une réaction, mais toutes les réactions possibles, à des degrés divers. S'il en est de même entre les âmes, quelle explication simple de ces mélanges d'antipathie et d'amour, et qui font le désespoir des psychologues ! Ce sont simplement les réactions contradictoires, qui se sont produites à la fois. Jeunes romanciers, étudiez la chimie : vous y trouverez des sujets de contes.

M. Capus a fait un charmant tableau du succès qui accueillit *la Science et l'Hypothèse*, et de la déformation de l'œuvre par ce succès même. C'est une curiosité de notre temps que l'engouement des gens du monde pour un livre difficile, subtil et profond, et cet unique exemple d'intégrales qui atteignent un gros tirage. L'auteur vous

promène avec aisance dans des mondes vertigineux : une sphère assez vaste où la température décroîtrait du centre à la périphérie, laquelle serait au zéro absolu, et où les êtres se mettraient en équilibre immédiat de température avec le milieu, de sorte qu'ils décroîtraient eux-mêmes régulièrement en se transportant du centre chaud vers la limite froide ; faisant dès lors des pas de plus en plus petits, ils tendraient vers cette limite sans pouvoir l'atteindre, et leur univers, si rigoureusement restreint, leur paraîtrait pourtant infini. Il montre que si des êtres de cette sorte, pareils à nous, mais élevés dans un milieu différent, construisaient une géométrie, elle serait éloignée des principes de la nôtre. L'étude des mouvemens d'un solide invariable n'aurait pas de sens pour eux, qui ne connaîtraient pas de solides pareils. Et il conclut qu'il y a une foule de géométries possibles et légitimes ; et que c'est l'expérience qui nous fait choisir la plus commode pour nous.

Sans doute, en lisant, on s'aperçoit que ces critiques ne touchent point à l'objet immédiat des sciences, c'est-à-dire aux rapports des choses entre elles ; c'est la nature des choses qui nous échappe, mais leurs relations nous restent connues. Poincaré croit à la réalité objective des lois, et il l'a souvent répété. Ainsi, tout l'édifice du travail accumulé reste debout : ce ne sont que les théories qui se trouvent par terre. Les catégories même où nous rangions les phénomènes s'écroulent, les fortes colonnes du temps et de l'espace se rompent, et la face du monde disparaît dans cette poussière. Le public ne vit que cette ruine et en fut enchanté. Comment les gens du monde, vers 1900, furent-ils pris d'un tel enthousiasme ? « Le trouble dans les esprits leur procurait une âpre distraction, dit M. Capus, et quelque chose d'assez analogue à de la volupté. Ils se sentirent frappés d'une sorte de grâce à l'envers quand, à la lecture du livre de Poincaré, ils crurent entendre que la science ne reposait que sur des conventions et sur des hypothèses ; qu'elle avait sa source dans l'avidité de l'esprit humain et non dans la nature... La terre ne tourne plus autour du soleil, c'est charmant ! s'écrièrent les femmes du monde qui aimaient l'astronomie. D'autres, moins savantes, se rangèrent à cette opinion avec plus de légèreté. Les messieurs avaient des sourires complaisans. Quel triomphe d'établir sur une théorie scientifique l'incertitude de nos jugemens et l'insouciance du lendemain ! Quelle justification de la vie hasardeuse et de plaisir si les lois mêmes de la science ne sont plus que du provisoire et de l'à peu près ! »

On a applaudi ce joli morceau, où paraissait l'historien des *Mœurs du temps*. Mais bientôt M. Capus a retrouvé, devant ces déductions troublantes, son optimisme accoutumé. « Tout s'arrange, a-t-il dit à peu près. La nature agit vis-à-vis de nous, et malgré nos soupçons à son égard, avec délicatesse et bonne foi. Elle ne nous a jamais promis formellement que le soleil se lèverait tous les matins sans exception, et cet astre, pourtant, n'y a jamais manqué, sans se préoccuper d'obéir à Copernic plutôt qu'à Ptolémée. » Ainsi l'auteur de *la Veine* appliquait à la philosophie de Poincaré son optimisme et cet esprit de confiance qui est une forme de la conservation de l'énergie.

***

Quand M. Capus eut fini de parler, M. Donnay chaussa de vastes lunettes, et se tournant sans se lever vers le récipiendaire, il commenca à lire, à dire, à nuancer un discours aimable, subtil et fort. Et c'était un grand sujet de curiosité que d'entendre Donnay parler de Capus. Avec de grandes différences entre eux, ils sont associés dans l'esprit du public, et ils le seront dans l'histoire des lettres : car ils représentent l'un et l'autre un même moment de l'histoire du théâtre, et, pour les entendre, il faut se rappeler dans quel temps ils ont paru.

L'histoire du théâtre ne va point, comme le temps, d'un mouvement uniforme. Elle passe à des points morts, s'y arrête, et rebondit d'un élan. L'historien qui la divise en périodes ne fait que la peindre telle qu'elle est. Or, vers 1890, elle passait par un de ces temps morts. Au théâtre bourgeois de doctrine et agencé de composition, tel qu'on l'aimait vers 1850, avait succédé, vers 1880, un théâtre nouveau qui était l'application du réalisme. Ce théâtre nouveau a commencé, si l'on veut, quand Becque fit jouer à la Comédie-Française *Les Corbeaux*, le 14 septembre 1882. Au début de 1887, Antoine fonda le Théâtre-Libre, d'où les auteurs réalistes gagnèrent les autres théâtres, y apportant, avec des tempéramens divers, deux traits constans : la satire sociale et le réalisme sentimental. Leur succès resta contesté. A quelques exceptions près, la nouvelle école ne fit guère d'argent. Et l'ancienne, qu'elle avait tuée, n'en fit plus. Les théâtres se trouvèrent, vers 1891-1892, dans la situation la plus fâcheuse. Les caisses étaient vides. Faute de spectateurs, le Gymnase fut obligé, deux fois en pleine saison, de faire relâche. A la fin de la saison 1892, les directeurs éperdus essayèrent de se grouper en syndicat et n'y réussirent pas. Le Théâtre-Libre fut lui-même

entraîné dans la débâcle. Quelques jours avant la représentation du *Missionnaire* de Marcel Luguet (25 avril 1894), Antoine passa la main à Larochelle.

Telles étaient les conditions du théâtre quand, le 23 novembre 1894, M. Capus fait jouer au Vaudeville sa première pièce, *Brignol et sa fille;* le 6 novembre 1895, la Renaissance joue *Amans* de M. Donnay. Les deux auteurs sont très différens et les deux pièces n'ont aucun rapport. M. Capus a représenté la première de ces fripouilles cordiales, presque sympathiques, qu'il excellera à peindre ; M Donnay a chanté la mélancolie des amours mal satisfaites. Mais il y a parmi toutes ces différences les traits communs d'un art nouveau. C'est d'abord l'absence totale de l'intrigue. L'aventure la plus simple suffit. Pas d'événemens extraordinaires. On se quitte : voilà *Amans*. On se quitte et on se reprend : voilà *la Veine*. Cette simplicité était assurément une conquête du réalisme ; car on hérite de ceux qu'on remplace. Le sens de la vérité venait aussi du Théâtre-Libre. Seulement, la vérité n'était plus la même. Elle était plus indulgente, plus intelligente et plus parée. On voyait des portraits divertissans, des personnages pittoresques, en général au premier plan chez M. Capus, au second chez M. Donnay. La même nonchalance succédait aux violences noires des réalistes et aux convictions des réformateurs. Peu de passions, plus de mélancolie que de douleur, mais un mélange de sentiment, d'esprit, de tristesse et de blague, un mélange unique, subtil, auquel il a fallu donner un nom, comme à un parfum : la parisine.

Ce théâtre aimable n'a guère duré plus de cinq ou six ans, jusqu'aux environs de 1900. Il a enchanté le public, et il est vrai qu'il était exquis. M. Donnay a tracé, en recevant M. Capus, un tableau enchanteur des rêveries auxquelles se laissaient glisser les spectateurs de *la Veine*. « Et les spectateurs s'en allaient contens, croyant au hasard, au bon hasard naturellement, car vous ne leur en montriez que les effets heureux. Ils ne faisaient pas de projets, mais ils faisaient des rêves. Pour eux, vous étiez la reine Mab. La petite fleuriste rêvait qu'un bon garçon très riche entrait dans le magasin où elle était employée et mettait à son doigt une pierre magnifique et à ses pieds un petit hôtel; l'ambitieux rêvait qu'une grosse situation lui tombait sur la tête, c'est-à-dire du ciel. Chacun prêtait l'oreille pour entendre sonner à l'horloge qu'on ne voit pas son heure de veine, un moment où les autres hommes semblent travailler pour lui, où les fruits viennent se mettre à portée de sa main pour qu'il les cueille. »

Heureuse maxime, qui a pénétré les foules, et qui a fait considérer

M. Capus comme « le père prodigue d'une doctrine nonchalante et optimiste. » M. Donnay a revisé cette légende; mais déjà M. Capus, dans *les Deux Hommes*, avait pris soin de donner des hasards heureux de la veine une explication moins sommaire. « Enfin, voyez-vous, ma chère amie, dit Marcel Delonze, il y a deux grandes catégories d'hommes civilisés : ceux qui s'adaptent exactement à leur époque, et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, et c'est parmi ceux-là que la vie choisit ses vainqueurs, car ce qu'on appelle la chance, c'est la faculté de s'adapter instantanément à l'imprévu. Et puis il y a ceux qui ne s'adaptent pas, qu'ils soient nés trop tard ou trop tôt, qu'ils aient encore les idées d'hier ou qu'ils aient déjà celles de demain. Et ceux-là, ce sont les vaincus. Je ne vous dis pas qu'ils le méritent; je ne vous dis pas que cela soit très juste, mais cela s'accomplit avec la tranquille fatalité des lois de la nature. » Ainsi, la chance, ce n'est que l'adaptation. Et voilà comment on retrouve chez un auteur parisien les idées dont il avait nourri sa jeunesse par les soins d'un oncle, ami de Littré ; voilà comment on retrouve, par le détour le plus inattendu, sur une scène du boulevard, ce même Darwin, sur qui M. Capus avait fait, en 1885, son premier article. Et si la chance est la survivance du plus apte, voici que son règne devient beaucoup moins consolant. « Eh bien ! moi, ajoute Marcel Delonze, je ne m'adapte pas, c'est bien simple, et je fais un acte de sagesse en disparaissant d'une mêlée où je ne peux que recevoir des coups de tout le monde. » Quel cri douloureux ! M. Capus, par pure bonté d'âme, fera bien épouser, à ce Marcel, Thérèse Champlin qu'il aime; mais changera-t-il son destin de vaincu?

Le moment Donnay-Capus a été fort court. Dès 1900, de jeunes dramaturges apparaissaient, un Bernstein, un Bataille, et restauraient la tragédie moderne. Hervieu construisait de fortes machines. On raconte qu'en 1905, à la représentation du *Réveil*, un spectateur s'écria : « Nous sommes décapusinés. » Mais, en réalité, la loi de réaction avait ramené M. Donnay et M. Capus les premiers à un théâtre plus pathétique et plus dramatique. On voit M. Donnay tourner aux pièces sérieuses par un ouvrage de transition, *Georgette Lemeunier*, joué au Vaudeville le 15 décembre 1898. *Le Torrent*, donné à la Comédie-Française le 5 mai 1899, est déjà de la nouvelle manière. M. Capus a évolué un peu plus tard. Mais relisez *l'Oiseau blessé*, qui est de 1908. Salvière s'éprend d'une fille malheureuse qu'il protège, Yvonne. Sa femme s'en aperçoit, en devient jalouse, puis pense à

se sacrifier. Salvière en est touché et revient à sa femme, tandis qu'Yvonne s'en va. Nous voilà assez loin de Brignol.

Ainsi l'un comme l'autre, M. Capus et M. Donnay ont à peu près renoncé à cet art léger et délicieux qui fut le leur pendant quelques années. Ils n'en ont pas perdu les qualités charmantes, mais de nouveaux soucis ont changé leur parole. On l'a bien vu depuis la guerre. Et en cela encore, ils ont été des images de ce génie français qui a l'air si frivole et dont on reconnaît soudain, avec surprise, que la frivolité est si sérieuse. M. Capus revenant à son état de journaliste a mis, depuis trois ans, chaque matin (le mot est de M. Donnay), « au service du patriotisme son bon sens devenu plus large et plus pro fond. » M. Donnay a composé ces tableaux délicieux, tendres, pittoresques, l'*Impromptu du Paquetage, le Théâtre aux armées*, les *Lettres à une dame blanche*. Il s'attendrit, ce qui fait qu'il raille un peu. Il voit le double caractère des choses, le sublime et le familier ; et il aime cette race de France d'être si familière et si simple dans le sublime. Il a touché là au point vrai. Tous ceux qui ont vu mourir nos soldats ont été étonnés de cette simplicité qu'ils avaient dans le moment suprême, tandis que, dans la tranchée d'en face, les Allemands sortaient en criant de l'univers germanique.

A la fin de son discours, M. Donnay a évoqué ces jours anxieux de 1914 où il était allé trouver M. Capus au *Figaro* pour avoir des nouvelles. « Là haut dans la Belgique violée, nos armées luttaient contre des bataillons innombrables et formidablement préparés. Nous nous taisions, le cœur serré. Vraiment, nous étions comme deux fils pendant qu'on opère leur mère. Elle est là-haut, dans la salle d'opérations... C'étaient des heures tragiques, la France pouvait succomber, et elle n'a pas succombé, pourtant! Depuis, nous avons traversé bien des heures douloureuses, de glorieuses aussi, de désespérées jamais! Notre mère ne mourra pas, monsieur, elle ne peut pas mourir. » On a acclamé ces paroles de foi. Elles répondaient à un sentiment profond, unanime, le même qu'on trouverait dans toute âme qu'on interrogerait, une confiance invincible qui est déjà la victoire. Retenons donc ces paroles pour l'histoire. Il faudra les redire quand on voudra connaître le sentiment commun après trois ans de guerre. Cette fois encore, M. Donnay a exprimé dans son langage exact, sensible et nuancé, ce que pensent tous les Français.

HENRY BIDOU.

REVUE SCIENTIFIQUE

LE RÉGLAGE DU TIR DE L'ARTILLERIE

Naguère mon maître M. Violle, avec un flegme scientifique non dénué d'ironique tristesse, appelait la guerre « un grandiose phénomène physique. » Il vaut mieux en effet, si on veut l'observer avec intérêt, considérer ce phénomène du point de vue de la physique que de la morale ; et il faut reconnaître en particulier que les problèmes que posent au physicien les modalités du tir de l'artillerie sont tout semés d'ingénieuses et passionnantes surprises.

J'ai indiqué sommairement dans ma dernière chronique, comment en s'étayant sur les béquilles hasardeuses du calcul des probabilités, on construit les tables de tir et comment on prépare celui-ci. Cette préparation du tir, c'est-à-dire la détermination préliminaire des élémens initiaux qui serviront à tirer le premier coup de canon aussi près que possible du but, est nécessaire pour deux raisons : d'abord elle permet, lorsque le moment est venu, de tirer efficacement, de ne pas gaspiller inutilement des quantités de munitions tombant très loin de ce but ; ensuite, elle rend possible l'effet de surprise foudroyante d'un tir immédiatement juste qui, outre son résultat moral, ne laisse pas à l'ennemi le temps de s'abriter.

Mais à vrai dire, sauf lorsqu'il s'agit de tirer sur un objectif de vaste étendue, — campement, système de tranchées très serré, colonne de troupes ou de ravitaillement, — ce dernier avantage est rarement obtenu. Si parfaite que soit la connaissance des éléments initiaux du tir, le premier coup du canon va en effet rarement au but, non pas seulement à cause de la dispersion naturelle des coups, mais surtout

à cause de ce qu'on appelle, dans le langage ésotérique des suppôts de Sainte-Barbe, la *hausse du jour*.

Les tables de tir nous donnent en effet la hausse qui convient à la distance du but sous certaines conditions moyennes nettement fixées et étroitement limitées (emploi de cartouches donnant à l'obus la vitesse initiale inscrite dans les tables, conditions atmosphériques définies : température de 15°, pression barométrique de 750 millimètres, air calme). Si un jour quelconque une batterie doit tirer, elle ne se trouvera pas en général dans ces conditions moyennes. Si elle tire par exemple avec la hausse de 3 000 mètres, le *point moyen* obtenu (j'ai déjà défini ce terme) ne se trouvera pas en cette distance, mais par exemple à 3 040 mètres. Pour atteindre le but, il faudra donc inversement employer non la hausse de 3 000 mètres, mais la hausse de 2 960 mètres, c'est-à-dire corriger, et en sens contraire, la hausse théorique de l'écart obtenu. La hausse ainsi corrigée s'appelle la *hausse du jour*, qui dépend surtout des conditions atmosphériques. On admet qu'elle est la même pour toutes les batteries tirant au même moment dans la même direction.

Cette hypothèse n'est exacte que lorsqu'il s'agit de batteries très voisines, car ces conditions atmosphériques peuvent varier beaucoup d'un point du terrain à un autre éloigné. La différence entre la hausse des tables et la hausse du jour est ce qu'on appelle *l'écart de la hausse du jour;* il varie naturellement avec la distance et augmente avec elle. Cet écart est *à peu près* deux fois plus grand lorsqu'on tire à 6 000 mètres par exemple que lorsqu'on tire à 3 000. Je dis à peu près, car il est évident que les variations atmosphériques peuvent n'être pas homogènes, de même sens et proportionnelles, en tous les points des trajectoires intéressées.

De même il est clair que l'expression *hausse du jour* n'a qu'une apparence fallacieuse de précision, les conditions de l'atmosphère variant sans cesse et partout d'un bout à l'autre de n'importe quelle journée. Pour être rigoureux, il faudrait parler de la hausse de l'heure, de la hausse de l'instant... Mais l'art de tirer des coups de canon n'en est pas encore à ce point de complication. Ce sera sans doute pour la prochaine guerre.

Les résultats des expériences faites sur un grand nombre de coups tirés dans les conditions les plus variées ont conduit à admettre qu'avec les armes actuellement en usage il y a une chance sur deux pour que la hausse du jour ne diffère pas de la hausse des tables de plus de deux et demie pour 100 de celle-ci. Autrement dit, si on tire

sur un point réellement situé à 3000 mètres en donnant au canon la hausse de 3 000 mètres, le *point moyen* sera en moyenne à 75 mètres du but.

L'erreur commise peut donc être de ce fait considérable, surtout si l'on vise sur un objectif étroit, comme une tranchée, par exemple. En ce cas, il est évident que si l'on opérait en se contentant d'utiliser les élémens initiaux topographiques du tir, on risquerait, en tirant uniquement sur la hausse théorique, de ne mettre aucun coup au but, même si on en tirait un grand nombre. Le seul moyen qu'on aurait dans ces conditions de toucher sûrement le but serait d'échelonner les coups sur des hausses réparties à plusieurs centaines de mètres de part et d'autre de la hausse théorique ; c'est-à-dire de faire ce qu'on appelle un *tir sur zone*, autrement dit de répartir les coups sur un vaste espace de terrain. Il est évident qu'un tir de ce genre consomme pour un résultat aléatoire des quantités énormes de projectiles et qu'il ne faut pas songer à en généraliser l'emploi, sous peine de gaspiller le plus souvent sa poudre aux moineaux.

***

Préparer le tir n'est donc pas suffisant ; il faut ensuite le régler. Régler un tir, c'est le rectifier, s'il y a lieu, de telle sorte que le *point moyen* ne soit pas éloigné du but de plus d'un écart probable. Il résulte des considérations de probabilité que j'ai déjà développées qu'on ne gagne effectivement rien à vouloir pousser la précision plus loin et qu'un réglage sur un point défini (j'entends le mot au sens géométrique, et en supposant que l'objectif n'a pas une certaine superficie) est illusoire.

Autrement dit, on ne gagnera pratiquement pas grand'chose à vouloir encadrer le but dans une *fourchette* plus petite que la valeur de deux écarts probables.

La fourchette dont il est question ici, et qu'il convient de définir, n'a rien de l'instrument tétradenté dont une civilisation raffinée a armé nos dextres afin de nous empêcher de tremper aux repas les doigts dans la sauce : ce qu'on désigne par cette expression dans l'artillerie, c'est l'intervalle de deux points de chute entre lesquels à un moment donné est placé un objectif. Supposons par exemple qu'une salve tirée sur un croisement de tranchées tombe en deçà du but, c'est-à-dire soit *courte* et qu'on en tire une autre à 200 mètres plus loin (ce qu'on peut faire facilement avec les hausses de tous nos canons) et qui tombe au delà du but, c'est-à-dire soit *longue*. On dit dans ce cas que

l'objectif est encadré dans la fourchette de 200 mètres. Une nouvelle salve tirée juste entre les deux premières ne tombera pas en général exactement sur le but, et encadrera celui-ci dans la fourchette de 100 mètres. Ainsi, de proche en proche, ou, comme disent les mathématiciens, par approximations successives, on peut encadrer le but dans des fourchettes de plus en plus serrées.

Pour prendre un exemple, l'écart probable en portée du 75 à 6000 mètres étant de 20 mètres environ, la règle énoncée ci-dessus veut dire qu'il n'y a plus *pratiquement* intérêt à changer la hausse lorsque le but est encadré entre deux hausses différant de 40 mètres. A ce moment, le réglage du tir peut être considéré comme terminé et il n'y a plus qu'à déchaîner le tonnerre des salves ou des rafales *du tir d'efficacité.*

A côté de la hausse du jour, ou, pour mieux dire, de la hausse du moment, il faut considérer aussi la dérive du moment, c'est-à-dire non plus la portée, mais la direction ou l'azimuth de la trajectoire, corrigée de la quantité dont le vent la dévie à droite ou à gauche, Ces écarts de la dérive peuvent être très importans.

La détermination de la hausse et de la dérive du moment constitue donc le préliminaire essentiel de tout réglage de tir.

* * *

Deux groupes de méthodes s'offrent pour faire cette détermination : D'une part, on peut la faire en utilisant les observations météorologiques combinées avec le calcul ; ces observations sont faites aujourd'hui très ingénieusement dans les armées au moyen notamment de petits ballons pilotes dont on suit et détermine à la lunette la vitesse et la direction aux diverses altitudes et d'où se déduisent les caractéristiques correspondantes du vent. Cette méthode en quelque sorte indirecte a l'avantage d'être économique : le prix d'un seul coup de canon équivaut, à celui de plusieurs thermomètres, baromètres, ballons pilotes, etc. ; elle a l'avantage aussi d'être silencieuse et de ne donner aucune indication préalable à l'ennemi relative aux objectifs sur lesquels on va tirer. En revanche, elle a l'inconvénient de faire intervenir des formules théoriques forcément approximatives et plus ou moins inadéquates, dans leur rigidité mathématique, à la souple et capricieuse fluidité des phénomènes atmosphériques; en outre, les données qu'on introduit dans ces formules sont forcément incomplètes et approximatives.

L'autre catégorie de méthodes auxquelles on peut avoir recours

pour déterminer la hausse et la dérive du moment est moins transcendante peut-être sur le papier, moins artistotélicienne et moins propre à satisfaire les amans des complications numériques et des élégances algébriques; elle est aussi peut-être un peu plus coûteuse en elle-même; mais elle est certainement plus sûre dans ses résultats et par là elle redevient la plus économique en abrégeant mieux la dépense des munitions utiles aux réglages : c'est la méthode expérimentale de notre bon maître Bacon. Pour connaître les écarts de la dérive et de la hausse du moment, elle consiste tout simplement à tirer des coups de canon sur des points dont la dérive et la hausse sont connus, d'après la carte, et à voir, à observer de combien on s'en écarte dans les deux sens.

Il importe le plus souvent, pour ne pas avertir l'ennemi, que ces coups de canon de sondage ne soient pas tirés vers les points sur lesquels le tir doit être réglé, et en admettant même que ces points soient observables. Mais il y a plusieurs moyens pour tourner la difficulté.

Le plus simple consiste à tirer quelques coups sur un but de position bien déterminée sur la carte, dit *but auxiliaire*, distinct du but définitif, mais qui n'en soit pas trop éloigné (pas de plus d'un quart environ en distance et en dérive angulaire). Ce but auxiliaire peut être une haie, une croisée de route, un arbre, un point bien déterminé du terrain. En comparant la hausse et la dérive théoriques à celles qui correspondent à un tir réglé sur ce but auxiliaire, on a pour lui les écarts de dérive et de hausse du moment, qu'une simple règle de trois permet de transposer immédiatement au cas du but définitif. Il me souvient à ce propos, et pour illustrer d'un exemple concret ce qui précède, que pendant longtemps devant Saint-Mihiel, nous avons utilisé comme but auxiliaire une petite maison située presque au sommet du Camp des Romains et que nous appelions la « maison des officiers » parce qu'un jour un coup de canon de ces tirs préliminaires bien assené devant la porte en avait fait sortir précipitamment plusieurs officiers allemands dans des poses peu avantageuses. Une fois les corrections déterminées par le tir préalable sur la « maison des officiers, » on pouvait presque immédiatement tirer avec exactitude sur les batteries que nous avions repérées topographiquement par le son derrière la masse somptueuse du Camp des Romains qui les masquait de la vue.

Une telle opération s'appelle un *transport de tir*.

Il en est encore d'autres sortes : au lieu de tirer sur un but

auxiliaire bien défini, on peut tirer arbitrairement sur une hausse et une dérive données : les recoupemens des observations des éclatemens faites de plusieurs observatoires et immédiatement transmises au P. C. par téléphone, fournissent la position géographique du point de chute moyen ; et la différence entre cette position et celle qui devait correspondre aux hausse et dérive de la pièce donnent les écarts cherchés. C'est une autre méthode de correction par tir sur but auxiliaire, et il ne reste plus qu'à faire ici encore un transport de tir.

Il peut arriver enfin que les buts sur lesquels on tire ne soient pas topographiquement déterminés. Supposons par exemple, — pour anticiper sur ce qui va suivre — qu'on ait réglé par avion un tir sur un objectif invisible de la batterie, puis qu'on ait tiré sur un autre objectif visible au contraire de celle-ci ou de ses observateurs avancés. Il est clair qu'en cas d'impossibilité de régler de nouveau par avion sur le but invisible, on pourra néanmoins faire sur celui-ci quand on voudra un transport de tir après avoir d'abord réglé sur l'objectif visible. En ce cas, celui-ci s'appelle *but témoin*.

***

Il est clair que ces déterminations expérimentales des corrections du moment, si elles devaient être faites isolément par chaque pièce ou même par chaque batterie, coûteraient beaucoup de munitions et seraient souvent de nature à avertir l'ennemi. Aussi s'est on préoccupé, chez les Allemands comme chez nous, de les centraliser et de faire faire pour chaque secteur ces déterminations diverses par des pièces ou des batteries auxiliaires qui les communiquent à toute l'artillerie des secteurs pour être utilisées après correction convenable.

Lorsque les Allemands, pour régler le tir de leurs obusiers géans ou de leurs canons longs à grande portée, utilisent le tir d'une pièce auxiliaire de petit calibre, satellite de la première, ils appliquent en somme ce principe, non pas pour user un moins grand nombre de projectiles faisant multiple emploi, mais pour en dépenser un plus petit nombre de gros.

***

Une fois les corrections de hausse et de dérive du moment ainsi déterminées par l'un quelconque des procédés précédens, il ne reste plus qu'à procéder au réglage même du tir, c'est-à-dire à l'encadre-

ment du but dans la fourchette efficace minima, ainsi que je l'ai expliqué plus haut.

Pour cela, on observe les points de chute des projectiles, et on rectifie la hausse et la dérive du canon jusqu'à ce que ces points de chute tombent dans cette fourchette.

Il est donc essentiel, pour régler un tir, de l'observer, de *voir* les points de chute et le but, et c'est pour cela que les *observations d'artillerie* ont une telle importance.

L'observation des coups dans le réglage du tir n'est inutile que dans le cas où l'objectif a des dimensions telles que, une fois les élémens initiaux connus, les écarts probables et ceux de la hausse et de la dérive du moment soient certainement inférieurs à ces dimensions. Tel a été notamment le cas des tirs allemands à longue portée sur Dunkerque, ville ayant plusieurs kilomètres de diamètre. Si parfois, et surtout les premières fois, ces tirs ont été observés par des avions allemands volant à très grande hauteur, tel n'est plus le cas la plupart du temps.

Mais si les Allemands, au lieu, comme on dit vulgairement, de « taper dans le tas » sur la population pacifique d'une ville, se proposaient d'en atteindre des points déterminés d'importance militaire comme les fortifications, le tir tel qu'ils le réalisent serait inefficace, parce que non réglé. Ils sont assez bons artilleurs pour ne rien ignorer de ceci, et c'est ce qui rend systématiquement et volontairement barbares et inexpiables leurs bombardemens de ce genre.

Hormis donc pour un objectif à surface énorme aux distances éloignées (et il n'existe pas d'objectifs militaires dans ce cas) et pour un objectif à surface assez grande aux distances moyennes, le réglage du tir doit être exécuté et rectifié par l'*observation* et plus généralement par l'observation visuelle. Dans les règlemens d'artillerie d'avant-guerre, il était prévu que le commandant de batterie monterait, le cas échéant, sur une sorte d'échelle-observatoire pour régler à la voix le tir qu'il jugerait à la jumelle. On prévoyait aussi que bien plus rarement il devrait, pour observer, éloigner ses pièces au point de ne les plus tenir à portée de sa voix. En ce cas, il devait commander son tir, soit par un certain nombre d'hommes jalonnant le terrain et qui transmettraient de proche en proche les indications verbales, soit par des signaleurs dont les bras étrangement inclinés suivant le rythme d'un alphabet conventionnel, seraient un peu des succédanés en chair et en os du télégraphe des frères Chappe.

En fait, rien de tout cela n'a été et n'est appliqué, et le règlement

une fois de plus a été submergé par la marée des faits imprévus. Aujourd'hui, dans presque tous les cas, — et sauf parfois lorsqu'il s'agit de ces canons des fantassins qui constituent l'artillerie de tranchée, — la nécessité de défiler, de masquer et d'abriter les pièces et d'assurer la possibilité, la sécurité et l'accès de leur ravitaillement a conduit à les placer quelque peu en arrière de la toute première ligne. En outre, l'immobilisation des fronts a permis l'établissement de centaines de milliers de kilomètres de fils téléphoniques, et c'est par téléphone que presque sans exception celui qui observe règle le tir et communique avec la batterie.

Cela a permis de rendre les choix des positions de batterie et des postes d'observation complètement indépendans, et sans que l'un se doive subordonner à l'autre.

***

On a longtemps discuté, — surtout entre troupiers, — la question de savoir si les observatoires d'artillerie devaient être très en avant ou pouvaient être relativement en arrière. En fait, la puissance de l'armement de l'infanterie ne nécessite pas un champ de tir étendu ; au contraire, le tir de l'artillerie demande des vues lointaines et étendues. D'une manière générale, les observatoires d'artillerie ne devront donc pas être placés comme les postes de guetteurs d'infanterie, mais si possible plus haut, le plus haut possible de façon à dominer la plus grande étendue de terrain. — Mais plus haut veut-il dire plus loin, plus en arrière? Pas nécessairement. On a objecté pendant longtemps à l'établissement des observatoires d'artillerie très en avant que la difficulté du réglage est plus grande : il est certain qu'un observateur placé près de la batterie juge bien si un coup est à droite ou à gauche, tandis qu'un observateur près du but juge quelquefois à droite du but un coup en réalité à gauche par rapport à la batterie, et trop court un coup long par rapport à elle. Pour appuyer tout cela d'une démonstration, j'aurais besoin du secours du dessin, mais on voudra bien me croire sur parole; et d'ailleurs, chacun peut facilement se convaincre de tout ceci en faisant un croquis. Quoi qu'il en soit, cette objection n'avait guère de valeur, car les observateurs avancés d'artillerie peuvent facilement rectifier leurs observations de façon à les rapporter à la batterie même; c'est une petite éducation à faire. L'objection qui valait encore un peu du temps que chaque batterie ou groupe n'avait qu'un observateur, ne subsiste plus depuis que les observateurs se sont multipliés et conjugués de telle sorte que tout coup de

canon est vu par au moins deux postes différens. Ces deux guetteurs d'artillerie munis de viseurs gradués spéciaux, déterminent chacun une direction. Le recoupement sur la carte de ces directions communiquées par téléphone fournit sans ambiguïté le point cherché.

Les Allemands emploient comme nous-mêmes sur une vaste échelle ce procédé classique d'observation par recoupement. Si, au lieu de deux observateurs, trois ont fait des visées, on a par surcroît une valeur de la précision obtenue, ou si on préfère de l'erreur maxima commise, qui est toujours petite ; mais par surcroît le troisième observateur a l'avantage de démontrer qu'il s'agit bien d'un même coup de canon, et non de deux différents confondus par erreur, comme il pourrait arriver.

Ces postes d'observation d'artillerie consistent généralement, comme les postes de guetteurs d'infanterie, en un abri enterré, blindé si possible et muni d'une fente étroite pour l'observation. Il va sans dire qu'il y a de nombreuses variantes moulées sur les conditions locales.

Pour avoir des vues sur les objectifs éloignés de l'artillerie il est essentiel de placer ces postes sur les points élevés. C'est pour ce motif que la lutte pour la possession de ces points est toujours si âpre d'un bout à l'autre du front.

La bataille terrible qui se poursuit depuis des semaines pour la possession du tragique « Chemin des Dames » illustre d'une manière sanglante cette importance des observatoires. De la crête que dessine le Chemin des Dames nos observateurs découvrent tout l'arrière des positions allemandes vers l'Ailette, leurs positions d'artillerie, leurs voies de communication. — Inversement la possession de cette crête d'observation permettrait à l'ennemi des vues étendues en profondeur sur nos lignes et lui permettrait de nous faire beaucoup de mal en assurant le réglage de ses tirs. De là l'acharnement de la lutte en ce lieu, et en tant d'autres analogues comme la crête de Messines, si brillamment conquise naguère par les Anglais.



Tout ce que nous venons d'expliquer relativement au réglage par l'observation des coups s'applique aux coups percutans, c'est-à-dire aux obus éclatant à la surface du sol où ils projettent généralement une gerbe sombre de terre déchiquetée bien visible. Mais tel n'est pas toujours le cas. Il peut arriver que les coups percutans ne soient pas observables ou que la nature du sol rende irrégulier l'éclatement de

ces coups. Dans ce cas, on procède au réglage en se servant de coups fusans qui éclatent à une certaine hauteur au-dessus du sol en projetant le petit nuage pommelé bien connu de tous ceux qui ont combattu. On cherche alors à encadrer le but entre deux coups fusans pour en déduire la position où la trajectoire prolongée jusqu'au sol aurait rencontré celui-ci si elle n'avait pas été coupée avant sa fin par l'éclatement aérien.

Le plus généralement on opère ce réglage par fusans en les faisant éclater au ras du sol, c'est-à-dire très près du point de croisement de celui-ci avec la trajectoire. Dans ce cas, si le nuage d'éclatement apparaît derrière le but, on est certain que la trajectoire est trop longue; mais la réciproque n'est pas toujours vraie et il peut arriver qu'un éclatement vu en avant du but et au-dessus de celui-ci appartienne à une trajectoire dont l'extrémité tombe en réalité en arrière.

Ce n'est qu'un jeu pour nos artilleurs de se débrouiller dans ces difficultés.

***

L'observation terrestre lorsqu'elle est possible est assurément le plus sûr moyen de régler efficacement le tir des canons. Mais il est des cas où elle n'est pas possible. Tout d'abord, même armés de jumelles ou de bonnes lunettes de Galilée et même en terrain découvert à l'œil, il est difficile d'observer avec exactitude des objectifs et des éclatemens à plus de six ou sept kilomètres. — Comment régler le tir des gros canons longs qui tirent beaucoup plus loin et jusqu'à une vingtaine de kilomètres et au delà? Il n'y avait qu'un moyen : l'avion, l'avion qui à volonté va survoler l'objectif si éloigné qu'il soit et signale par T.S.F. à la batterie si ses coups sont trop longs, courts, à droite, à gauche et de combien... ou au but. J'ai indiqué naguère ici même quelles devaient être les caractéristiques des bons avions de réglage et je n'y reviendrai donc pas. Mais une chose ressort avec évidence de ce qui précède : puisque le tir d'artillerie ne vaut que par son réglage, on peut bien dire que c'est l'avion seul qui a rendu possible l'emploi aujourd'hui fondamental de l'artillerie lourde à longue portée; c'est lui qui par cela a donné à cette guerre son caractère si particulier. Cela fait que de tous les avions de guerre, l'avion de réglage est sans conteste le plus important, bien que son rôle soit apparemment moins brillant que celui de l'avion de chasse : celui-ci et les « as » qui l'ont illustré ne jouent réellement un rôle utile qu'en

fonction de l'avion de réglage et parce qu'ils le protègent chez nous et le détruisent chez l'ennemi.

Sur la plus grande partie du front de France, le terrain n'est pas suffisamment accidenté pour que les observatoires terrestres, même aux points culminans, aient des vues assez étendues pour épuiser la limite de la visibilité, et la ligne sèche d'un horizon borné vient rapidement mettre un trait final aux velléités indiscrètes des observateurs. D'autre part ce n'est pas nous partout qui tenons ces points culminans; c'est par endroit l'ennemi, et pourtant le problème reste toujours le même et plein d'angoisse shakspearienne : Voir ou ne pas voir, voilà toute la question; car pour l'artilleur c'est cela qui est être ou ne pas être.

Tout cela a donné un développement imprévu à un mode d'observation et de réglage du tir qui n'a ni la sécurité de l'observation terrestre, car il dépend un peu des vicissitudes atmosphériques, ni la vue très lointaine de l'avion, mais qui a plus de champ que celle-là et plus de sûreté de visée que celui-ci à cause de son immobilité : je veux parler des ballons-observatoires.

Si je ne me trompe, c'est il y a plus d'un siècle, à Fleurus qu'on employa pour la première fois un ballon à l'observation du champ de bataille. Ainsi fut trouvé, suivant l'expression d'un citoyen de l'époque, « le moyen de porter sans cesse des yeux observateurs sur les manœuvres de l'ennemi. »

La France créatrice de la navigation aérienne avec Montgolfier et Charles inventait ainsi l'aérostation militaire. Malgré cela, et comme il est arrivé trop souvent dans trop de domaines, nous nous étions un temps laissé dépasser dans cette voie ouverte par nous; et au début de la présente guerre — on peut bien le dire maintenant que nous avons regagné sur ce point notre avance — les Allemands avaient des ballons d'observation très supérieurs au nôtre.

Le ballon sphérique, qui seul était jusqu'à la guerre utilisé par notre armée, est le jouet des moindres brises qui tendent à le coucher vers le sol, diminuent son altitude et lui donnent un mouvement d'oscillation qui rend toute visée précise impossible, d'autant qu'il tourne continuellement au bout du long câble qui l'amarre. Aussi l'officier observateur placé dans la nacelle de cette flottante bouée aérienne n'a aucune fixité dans sa direction de visée et dans les points de repère qui lui permettraient de régler le tir.

Pour échapper à ces inconvéniens qui rendaient presque impossible le réglage par ballon des tirs d'artillerie, puisque le moindre

vent les rend inutilisables ou peu efficaces et qu'il y a toujours du vent, le capitaine Sacconney avait, longtemps avant la guerre, imaginé d'utiliser à cet effet des trains de cerfs-volants qui, eux au contraire, fonctionnent bien dans le vent, mais seulement dans le vent.

Il restait à trouver un observatoire aérien qui synthétise les avantages des deux systèmes. C'est ce que réalise l'étrange « drachen-ballon » imaginé par les Allemands et dont ils firent grand usage pour régler leurs tirs dès le début de la campagne. Comme son nom l'indique — *drachen* veut dire cerf-volant en allemand — c'est un engin amphibie tenant à la fois du ballon et du cerf-volant. Du ballon il a la flottabilité dans l'air même calme, étant gonflé à l'hydrogène, comme le sphérique. Du cerf-volant il tire ses autres avantages : sa forme allongée fait que comme une barque amarrée dans une rivière il s'oriente invariablement dans le lit du vent, ce qu'assurent par surcroît des ailerons et une poche à air placée à l'arrière de l'aéronef, où s'engouffre le vent et qui se comporte comme un stabilisateur d'orientation. — Ainsi la rotation de la nacelle, si gênante dans le sphérique, est tout à fait supprimée.

D'autre part on sait que lorsque le vent augmente il tend à faire monter le cerf-volant par la pression exercée sur sa face inférieure, et au contraire à abaisser et à coucher vers le sol le ballon sphérique captif.

Le *drachen* est construit de telle sorte que ces deux actions antagonistes se compensent exactement, et ainsi l'appareil, à peu près indifférent aux variations du vent, reste sensiblement immobile et à l'abri des oscillations et des variations d'altitude, quelles que soient les irrégularités des mouvemens de l'air.

Nous sommes aujourd'hui largement pourvus de ces engins qui constituent des auxiliaires précieux pour les réglages d'artillerie grâce au téléphone qui les relie au sol. D'ailleurs beaucoup d'armées européennes les avaient adoptés dès avant la guerre. Il y a quelques semaines, sur un tout petit coin du front de Champagne, j'ai compté trente-deux des nôtres simultanément au-dessus de l'horizon.

En baptisant du nom de « saucisses » ces grosses outres aériennes nos poilus ont trouvé une image pittoresque, parfaitement adéquate à l'objet, et qui sans doute restera dans la langue. Elle manque peut-être un peu de poésie, mais tout n'est pas poétique à la guerre.

CHARLES NORDMANN.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

Comme un bonheur ne va jamais seul, à l'heure même où le premier bataillon du premier contingent américain arrivait à Paris pour y célébrer avec nous la Fête de l'Indépendance, nous avons eu une bonne nouvelle. Le 1er juillet, l'armée de Broussiloff a repris l'offensive sur le terrain qui lui est glorieusement familier et où, l'autre printemps, elle avait remporté de si éclatantes victoires. Elle a presque inopinément attaqué l'ennemi chez lui, en Galicie, à quatre-vingts kilomètres de Lemberg, aux environs de Brzezany; c'est-à-dire qu'elle recommence son effort au point extrême où ses campagnes précédentes l'avaient amenée. En deux jours, elle a fait dix-huit mille prisonniers, capturé trente canons, et la manœuvre, partie du village de Koniuchy, brillamment enlevé dès le début, semble se développer, entre les deux routes de Brzezany et de Tarnopol à Zloczov, dans la direction générale du Sud-Est au Nord-Ouest. Les résultats militaires en sont déjà intéressans, ils peuvent devenir considérables. Mais, quels qu'ils soient et si grands qu'ils puissent devenir, l'événement est d'ordre politique bien plus encore que stratégique.

Il a signifié au monde, suivant une expression jaillie spontanément de tous les cœurs, la résurrection de l'armée russe; à l'Allemagne, aux Empires du Centre, la fin de leur rêve de paix séparée, de paix brusquée. La flamme des proclamations de M. Kerensky a rallumé l'immense et salutaire incendie. La révolution russe a compris qu'elle ne vivrait que par la victoire, qu'elle ne fonderait que sur elle le régime nouveau, et peut-être s'est-elle souvenue que son modèle, la Révolution française, aurait vite péri de la guerre civile, sans ce qui devait la tuer, la guerre étrangère. Aujourd'hui, ce n'est plus seulement un homme en qui veillait et souffle l'âme des Danton, c'est le Soviet lui-même, et non pas seulement le Soviet de

Pétrograd, mais le Congrès de tous les Conseils de tous les délégués ouvriers et soldats de toutes les Russies, qui, d'une voix quasi-unanime, font entendre l'appel ou le rappel aux armes.

Nous ne nous vanterons pas de l'avoir bien prévu, mais c'est une des solutions qui nous avaient paru possibles, et c'est la meilleure. Elle est due sans doute avant tout, à la sagesse, heureusement alliée au courage, du ministre de la Guerre Kerensky, à l'esprit énergique et fertile en initiatives du généralissime Broussiloff, et, pour une part aussi, car il faut être juste, aux adjurations de M. Albert Thomas, de M. Henderson, de M. Vandervelde, de M. Elihu Root; par là-dessous, à un mouvement national profond qui a rejeté avec horreur loin de la trahison, aussitôt qu'il l'a aperçue, ce peuple loyal et impulsif, tout frais, tout près encore de la nature, qui se meut précipitamment d'une seule masse, comme une force naturelle, et dont la diplomatie allemande a eu le tort d'ignorer la psychologie autant que celle de plusieurs autres : *Slavus saltans*. Mais il convient d'en faire également honneur à la fermeté que s'est enfin décidé à montrer le Gouvernement provisoire, en refusant de dissoudre la Douma sur la sommation des extrémistes, et en découvrant du même coup leur folie, leur faiblesse, ou du moins la limite de leur puissance, beaucoup plus courte en réalité que leur tapage ne le faisait croire, et la liaison, consciente ou inconsciente, de leur action avec l'intrigue germanique. La révolution paraît, à l'intérieur et à l'extérieur, sortir de l'anarchie et s'orienter vers une organisation; la victoire de Broussiloff est le premier bienfait du Gouvernement, qui en sera récompensé, s'il y prend une conscience plus claire de lui-même. Le nuage asphyxiant se dissipe, le ciel s'éclaircit dans le Nord. Et tout cela, ce miracle, s'est accompli, sans que nos socialistes, dont le voyage en Russie n'aura pas été inutile, aient eu besoin de se rendre à Stockholm; cela les dispense d'y aller. A moins d'être ingrats ou aveugles, ils ne remercieront jamais trop les bons Français, grâce à qui leur aura été épargné un faux pas, où pouvait trébucher leur patriotisme.

Voilà donc le front oriental réveillé. Sur le front occidental, l'armée anglaise continue, ainsi que ses bulletins le disent volontiers, à faire « d'excellent travail. » Les vues qu'elle s'est données, au prix de sanglans combats, du haut de la crête de Vimy, elle ne les a pas acquises, on le pense bien, par dilettantisme, pour voir se lever et se coucher le soleil sur la plaine. Village par village, faubourg par faubourg, cité par cité, elle enserre et investit Lens, décrivant autour de

la ville un demi-cercle de plus en plus étroit : Lens, la capitale du pays minier, consacrée déjà autrefois par une bataille libératrice. La cité Saint-Pierre, la cité Jeanne-d'Arc, au Nord, et, au Sud, la commune d'Avion, où sont les fosses 4 et 4 *bis* de Liévin, en forment comme les avancées. La prise ou plutôt la reprise de Lens, outre sa valeur intrinsèque, aurait une valeur de symbole. Ce serait en quelque sorte la clef de toute une région industrielle, où sont accumulés dans un petit espace nos moyens de production, les alimens et les instrumens de notre vie de paix et de guerre, qui serait remise entre nos mains. Mais c'est ici qu'il importe de tenir fortement en bride nos imaginations et de ne pas voir du coup la chose faite. Ce sera probablement long et dur. En tout cas, il vaut mieux le croire que de s'exposer à une déception, qui risquerait, étant donné notre penchant à nous exagérer le mal comme le bien, et la fatigue légitime de trois accablantes années, d'être suivie d'une dépression. Mieux vaut le croire que de nous ménager encore le désenchantement, le découragement d'une fausse défaite, ou simplement d'un faux échec, qui n'aurait jamais existé que par rapport à l'énormité de nos espérances, mais qui n'en aurait pas moins l'inconvénient grave de nous abattre ou de nous rabattre en nous-mêmes, comme devant nos alliés, nos ennemis et les neutres. Nous ne pourrions être vaincus que par cette inclination de notre caractère que nous pensions avoir vaincue. Il y a longtemps qu'on a écrit de nous : « Ils savent si peu supporter leurs malaises et leur gêne, et, à la longue, ils négligent tellement les choses qu'il est facile de les trouver en désordre, et de prendre le dessus sur eux. » Mais trois ans de constance paraissaient avoir démenti ce dicton de trois siècles. Il ne s'agit plus que du dernier quart d'heure ; et il est vrai qu'étant le dernier, il dure plus, compte plus, pèse plus que d'autres heures tout entières ; mais aussi, étant le dernier, il est décisif et définitif. C'est le moment de nous rappeler que si, dans certains parlers locaux, on dit : « espérer » pour « attendre, » patienter, en bon français, signifie « supporter, » et, au besoin « souffrir. »

Depuis deux mois, nous supportons, au Chemin des Dames, au plateau de Craonne, l'assaut sans cesse renouvelé des Allemands, qui, eux, ne se sont pas trompés sur le prétendu insuccès de nos offensives du 16 avril et du 5 mai. Des deux cent trente divisions, qui, sauf erreur ou omission, composent à présent l'armée impériale, nous en avons sur le corps, sur les bras, les Anglais et nous, plus de cent cinquante. Nous les y avons, ou nous les y avons eues, puisque nous en avons usé beaucoup, et que, les Russes rentrant en activité,

le jeu de navettes, où se plaît Hindenburg, est devenu ou va devenir plus difficile. Malgré ce déploiement colossal, le Kronprinz impérial n'a pas pu réussir à prendre la revanche de ses déconvenues. Ni en Champagne où il se venge bassement par le lent assassinat de Reims, ni à Verdun où il s'entête à vouloir enlever la cote 304 et le Mort-Homme, les sacrifices qu'il consent, comme s'ils ne lui coûtaient point, ne lui ont procuré le moindre avantage. N'eussions-nous fait rien de plus, — mais nous avons fait plus, et notre gain ne se borne pas à n'avoir pas perdu, — nous contenons les trois quarts de l'armée allemande, nous tenons contre les trois quarts de la puissance allemande. De Belfort à Dunkerque, notre ligne n'a bougé que pour se porter en avant; tâtée partout, nulle part elle n'a été percée; partout secouée, elle n'a fléchi nulle part.

Cependant la Chambre des députés s'est enfermée pour discuter en Comité secret sur la façon dont furent, au mois d'avril et au mois de mai, conduites les opérations, et sur plusieurs questions accessoires. Il est, à ce propos, permis d'émettre l'opinion, et nous ne nous en sommes pas fait faute, qu'il ne faudrait pas abuser de la procédure, nécessairement exceptionnelle dans le régime parlementaire, du Comité secret qui a ou peut avoir de sérieux défauts, dont le pire serait qu'il est secret, si ce n'était qu'il ne l'est jamais hermétiquement. En d'autres termes, un de ses vices, qui se double du vice contraire, est qu'au dedans, il autorise à tout dire, et qu'au dehors, il invite à tout supposer. Bien des secrets qui se confient là à des centaines d'oreilles sont, heureusement, de pauvres secrets; mais la foule, qui ne le sait pas, ou qui n'en attrape que des bribes, souvent déformées, les grossit, et se repaît, s'afflige ou s'irrite de ce qu'on lui cache.

On a, tous ces jours-ci (le texte des demandes d'interpellation en témoigne), beaucoup parlé de « contrôle » et de « sanctions. » Contrôle de qui, sur quoi, et quel contrôle? Quelles sanctions, pourquoi, et contre qui ? On dirait qu'il est des esprits chagrins et, à leur manière, agressifs, qui se font, pour leur plaisir, les inquisiteurs de la République. C'est assurément un adage contresigné par d'excellens auteurs que « les accusations sont nécessaires dans les républiques, » mais il ne faut pousser rien à l'excès. Et c'est d'ailleurs, aussi, une maxime dûment établie que les peuples forts, avant le combat, « donnaient à leurs généraux les commissions libres, » en style moderne, ne les emprisonnaient pas, ne les emmaillotaient pas dans un contrôle tâtillon, ne les frappaient pas comme d'une espèce de sus-

picion préalable ; et qu'après la bataille, ils ne se ruaient pas sur eux pour éplucher leurs actes et leur faire cruellement expier leur malheur. Même coupables de mauvaise intention, ce qui est rare et ce qui, en pareille matière, implique presque le crime, ils ne les punissaient que doucement, « humainement. » A combien plus forte raison quand un chef, n'avait « péché que par ignorance! » Non seulement ils ne le punissaient pas, mais ils l'honoraient, et il arrivait même qu'ils allassent jusqu'à le récompenser. Cela non plus n'était pas d'une très exacte justice, mais c'était d'une très fine et très prévoyante politique. Ils avaient moins peur de la faute qui avait été commise que de la faute inverse qui pourrait l'être. Ils se souciaient moins d'atteindre par un châtiment rétrospectif le consul qui sortait de charge que de ne pas terroriser préventivement, de ne pas paralyser ses successeurs par la menace et l'effroi de la peine.

Je sais qu'il y a l'autre école, la jacobine, celle de la Convention, celle des « commissaires aux armées. » On ne veut regarder que les exploits, les succès, que les « grands ancêtres » ont provoqués; on ne retient que ce qu'ils ont fait faire ; mais le passif l'emporterait peut-être, si l'on tenait compte de ce qu'ils ont empêché. Nous avons eu déjà l'occasion de citer une phrase du duc de Rovigo, qui a écrit, ou à peu près : « Personne n'acceptait plus de commander, personne n'osait plus entreprendre. » C'est le péril que porte en soi la manie délirante de la faute et de la sanction. Rien ne saurait être plus funeste pour une nation engagée dans une lutte à mort, où qui ne sera pas victorieux sera écrasé. Il ne peut pas suffire que la clameur d'une assemblée ou d'un parti exige des têtes pour qu'on les lui livre. Le rôle d'un homme d'État, dans les temps de crise, consiste moins souvent à céder aux entraînemens pseudo-populaires ou parlementaires qu'à leur résister. C'est à quoi, en l'occurrence, nous reconnaîtrons que nous avons un gouvernement.

Tandis que nous sommes en veine de préceptes, nous serions tentés d'ajouter que plus la forme d'un État est mobile, et plus les circonstances de sa vie sont agitées, plus il doit y avoir quelque chose de stable. Le point fixe de l'État, au milieu des vicissitudes de la guerre, lorsque ce n'est pas le gouvernement, ce devrait être le commandement. Or, nous avons déjà changé deux fois de général en chef. L'Allemagne, et, derrière elle, sa coalition, a eu successivement pour chef d'état-major Moltke le neveu et Falkenhayn, avant d'avoir Hindenburg; mais, depuis qu'elle a, pour lui, réorganisé le commandement, encore qu'il n'ait vraiment pas fait merveille, elle s'est

ingéniée à lui créer une légende, et elle l'a tenu pour *tabou*, fétichisé, presque divinisé. De son côté, l'Italie, avec la vigueur et la subtilité de son sens politique, s'est bien gardée de toucher au commandement, bien qu'un régime monarchique ait autre part son point fixe et donne un gouvernement de guerre plus facilement que ne le fait un régime démocratique. Entré au comité secret, où il a été, lui aussi, ballotté toute une semaine, en un état voisin de la dissolution, le ministère Boselli en est sorti comme un gouvernement vivant, avec un commandement renforcé. Avant toute autre considération, le président du Conseil italien a placé celle-ci, car, à Rome également, la « politique militaire » avait été portée dans le Comité secret : « Le Gouvernement entend assumer, a-t-il dit, toute la responsabilité qui lui incombe, parce que le Gouvernement veut maintenir au commandement suprême l'homme qui a su conduire glorieusement la guerre. Le pays peut être certain que rien ne peut ébranler la confiance que le Gouvernement et le pays ont mise dans le général Cadorna. »

Au surplus, il ne semble pas que le général Cadorna fût directement, ostensiblement visé. Autant qu'on peut de loin la débrouiller, l'affaire était montée et dirigée, sous des prétextes différens, voire opposés, d'une part contre M. Sonnino, ministre des Affaires étrangères, et, de l'autre, contre le ministre de l'Intérieur, M. Orlando. Les uns blâmaient en M. Sonnino, sinon sa témérité (une hardiesse avisée n'est pas téméraire), du moins la certitude hautaine, l'intransigeante rectitude de sa politique ; les autres, en M. Orlando, la timidité, le flottement, la mollesse de la sienne. Les adversaires, comme les motifs d'opposition, se croisaient : contre M. Sonnino, c'étaient les neutralistes, les socialistes, les « fatigués » des salons et de la rue, les gagne-petit inconsolés du *parecchio ;* contre M. Orlando, les nationalistes, les interventionnistes de droite et de gauche. M. Sonnino, à coup sûr, ne demandait rien, ne désirait rien, ne se prêtait à aucune combinaison, et, dans son poste, attaché seulement à son œuvre, ne briguait aucun autre poste. Pour M. Orlando, ses amis, et quelques-uns même de ceux qui ne le voulaient plus au ministère de l'Intérieur, le désignaient ou l'indiquaient pour la présidence du Conseil, et il n'était pas évident qu'il la repoussât.

Savant juriste, professeur éminent, orateur éloquent, M. Orlando serait parfaitement qualifié pour un rôle de premier plan, et nous ne dirons pas qu'il y songeait, mais le fait est qu'on y songeait pour lui dès la fin de 1915. On le disait alors assez tiède à l'égard, sinon de M. Salandra personnellement, du moins de son *sacro egoïsmo*. Mais

il parla. Il parla à Palerme, dans une réunion solennelle, au lendemain du jour où, dans le naufrage d'un grand navire torpillé, des femmes et des enfans avaient péri; et le vent de la mer, qui avait apporté les cris des victimes, remporta ses cris de colère et de vengeance, haussés au ton des voix siciliennes. On ne vit plus alors quelle différence il pouvait y avoir entre M. Orlando et son président du Conseil : avec des accens plus tragiques, et peut-être une autre pensée, il exprimait les mêmes sentimens que M. Salandra.

C'est une aventure du même genre qui de nouveau vient de lui arriver. Menacé comme ministre de l'Intérieur à cause de son manque d'énergie, il a dû se redresser, et, pour ne pas se plier, il s'est roidi. Mais on n'a entendu de son discours que les applaudissemens qui l'ont salué. En revanche, M. Sonnino, qui a été plus acclamé encore, s'est montré tel qu'il est et qu'on le connaissait. On devine, par le langage qu'il avait tenu quelques jours auparavant en séance publique, et par une allusion de M. Barzilaï dans les explications de vote, ce qu'il a pu dire ou répéter en Comité secret. Il a oublié sa personne « pour n'avoir que la vision de l'intérêt de la nation. » Il a affirmé que l'Italie voit et veut, dans cette guerre, « la continuation de la guerre de Mazzini et de Garibaldi, pour la libération de la terre de Battisti et de Sauro, pour la maîtrise de l'Adriatique. » C'est la guerre « pour une paix durable, fondée sur la sûreté des frontières nationales, comme condition indispensable d'une indépendance effective. Unité et indépendance de notre race (*della nostra gente*), selon la libre volonté populaire, voilà notre programme national, comme ce le fut en 1859 et en 1866; dans le dessein que l'Italie puisse représenter sûrement et d'une manière permanente en Europe un élément de paix et de civilisation. »

Langage sec et net d'un homme d'État à l'œil et à l'esprit clairs, qui hait les « vagues idéologies » et qui ne croit pas qu'il ait ni à s'expliquer longuement, ni à s'excuser. En résumé, M. Sonnino n'a pas plus consenti à reviser ses « buts de guerre » que M. Boselli n'a eu l'idée de changer le commandement. Une grosse majorité, 361 députés contre 63, les a suivis et soutenus. C'est maintenant le tour du Sénat, puisque, en Italie comme chez nous, les comités secrets alternent entre les deux Chambres. Le ministère, récemment modifié, et d'où s'est retiré en dernier lieu l'amiral Triangi, ministre de la Marine, n'est pas encore, bien que certain d'être dans le courant des aspirations nationales, complètement sorti de ses difficultés.

Celles de la Grèce étaient incomparablement plus grandes; elle

prend peu à peu le chemin d'en sortir. M. Venizelos, revenu de Salonique à Athènes, a formé, après la démission de M. Zaïmis, un ministère où nous retrouvons ses principaux collaborateurs, M. Politis aux Affaires étrangères, et, à la Marine, l'amiral Coundouriotis. Le général Danglis a été nommé généralissime. Les triumvirs sont ainsi chacun à sa place : les deux gouvernemens se sont fondus en un seul, et l'on peut espérer que bientôt il ne restera rien du conflit intérieur qui faillit déchirer la Grèce. Le jeune Alexandre, émancipé de la triple tutelle de son père, de sa mère et de son oncle, de tous ses oncles, paternels et maternels, dégagé de sa soumission déférente à son frère aîné, débarrassé des familiers tyranniques de sa maison, des Streit, des Dousmanis, des Metaxas, des Mercouris, a l'air de prendre goût à la royauté, et se fait fort accommodant. Son style personnel n'est plus du tout celui de sa proclamation, où l'on sentait la main d'un autre. Avec de bons guides, de bons maîtres à penser et à écrire, comme M. Jonnart et M. Venizelos, il a réalisé de rapides progrès. A tout ce que lui dit le Président du Conseil, il paraît qu'il n'a qu'une réponse : « *Poly kala*. Très bien ! » Et nous disons aussi : très bien, pourvu que cela soit sincère et que cela dure.

Mais il y a, contre tout retour offensif, des précautions à prendre. M. Venizelos n'est pas homme à les négliger. Il va, dit-on, convoquer prochainement la Chambre, sa Chambre, celle de juin 1915, la dernière légalement ou régulièrement élue, où il avait et n'a jamais perdu la majorité, et qui ne fut brisée que par un coup de force. Transformée en Constituante, elle réglera, — et elle en a le droit, aux termes de l'article 52 de la Constitution elle-même, quoique ayant été dissoute, — la question encore en suspens de la dévolution de la couronne, et remettra la Grèce dans les voies constitutionnelles, le long desquelles elle plantera deux haies assez hautes pour qu'aucun Constantin ne puisse, à l'avenir, la faire sauter par-dessus. Après quoi, le royaume apaisé renouera, s'il est sage, le fil de ses destinées. Déjà M. Venizelos l'a fait rompre diplomatiquement avec les puissances de l'Europe centrale ; et, pratiquement, il est en guerre contre elles, une de ses provinces étant envahie par les Turcs, les Bulgares et les Allemands. Ainsi les choses s'arrangent pour la Grèce, et elles s'arrangent en même temps pour nous, en ce sens que notre armée d'Orient n'a plus cette menace derrière elle, et qu'au contraire elle aura désormais sa base naturelle et nécessaire. Mais il reste des points délicats, il s'en élève, il va s'en élever, ou il peut s'en élever d'autres, précisément parce que la Grèce unie rejoint la troupe des

Alliés. Il y aura du moins à « causer. » Observons avec attention Rome, Athènes, l'Épire, les Douze-Iles et l'Asie-Mineure.

La situation demeure incertaine en Espagne. Sans la pousser au noir, et sans dire que le germe éclora, il n'y a pas de doute qu'en tout pays il serait mauvais que se formassent dans l'armée des Comités de défense d'officiers et de sous-officiers, mais que c'est particulièrement mauvais en un pays où, pendant trois quarts de siècle, se sont succédé des *pronunciamientos* de généraux et de sergens. C'est un sol à tremblemens de terre, c'est un milieu où les maladies politiques prennent subitement des allures et exercent des ravages d'épidémie. L'agitation des partis, des groupes, des groupemens est extrême, et d'autant plus redoutable qu'elle se développe çà et là, à Barcelone, par exemple, dans le cadre de la région. Elle a causé assez d'inquiétude pour que M. Dato se croie obligé de suspendre les garanties constitutionnelles. Une censure impitoyable surveille les journaux avec une rigueur telle que l'un des plus modérés, l'*Imparcial*, imprime en gros caractères la liste des sujets qu'il est défendu d'aborder, et qui sont : la question militaire, les mouvemens des troupes, les comités de défense, les manifestes et proclamations de sociétés, les meetings et les grèves, le mouvement des navires de guerre, les torpillages de navires nationaux ou étrangers dans les eaux juridictionnelles, les exportations ; enfin, sont prohibés tous commentaires sur la guerre.

L'énumération est instructive : c'est le tableau en raccourci des embarras nationaux et internationaux de l'Espagne. Et ils n'y figurent pas encore tous. Tandis que le parti libéral officiel, qu'on pourrait appeler la gauche dynastique, l'ancien parti de M. Sagasta, celui qui, à la mort du roi Don Alphonse XII, rendit possible ou plus facile la transmission du trône à son futur héritier mâle, est en pleine crise, et que les épigones, le comte de Romanonès et M. Garcia Prieto, se querellent pour la *jefatura*, les gauches plus avancées, les gauches radicales, réformistes et républicaines, lancent un manifeste lourd de sous-entendus. On voit renaître des mœurs politiques déplorables qu'on croyait mortes, et que Cánovas avait mis tant de soin à détruire, entre autres, le *retraimiento*, la retraite hors l'État, la bouderie hostile, cette plaie des démocraties latines depuis que le peuple de Rome s'était retiré sur le Mont-Aventin. Un détail marque la gravité de tels incidens, qu'un rien précipiterait, répétons-le, en véritables événemens : le Roi a désiré avoir un entretien, sous couleur de le consulter sur les réformes sociales, avec le vieux républicain que fut

toujours D. Gumersindo de Azcárate. La bonne volonté du souverain, la sincérité de son cœur, et l'ouverture de son intelligence, ne sont pas plus contestables que ne le sont la haute valeur, la loyauté, les bonnes intentions du président du Conseil, M. Dato. Mais, de toutes parts, les problèmes se pressent.

L'un des plus obsédans est celui que, par la cynique impudence de ses sous-marins, l'Empire allemand pose à l'Espagne comme à tous les neutres. M. Dato essaie de le résoudre pour son compte, dans un décret où, tout en s'appuyant sur la Convention XIII de La Haye, de 1907, il la complète en ce qu'elle avait de trop sommaire et la corrige en ce que l'expérience a montré qu'elle avait de défectueux. L'article premier « interdit à tous les sous-marins des puissances belligérantes, de quelque classe qu'ils soient (de guerre ou de commerce), la navigation dans les eaux territoriales et l'entrée dans les ports nationaux, pour quelque motif que ce soit, et sous peine d'être internés jusqu'à la fin de la guerre. » Quant à présent, l'Espagne n'a reçu la visite que de sous-marins allemands, et il eût donc été plus simple de nommer en toutes lettres l'Allemagne, comme il eût été plus carré de commencer par garder l'*U. C. 52*. Si M. Dato ne l'a pas fait, c'est qu'il en a eu d'impérieuses raisons. Nous ne les lui demandons pas, parce que nous les soupçonnons, mais il a dû sentir que sa décision nous a été pénible. Elle l'a été certainement aussi à la fierté espagnole, quoique nos amis d'outre-monts, on doit l'avouer, n'aient pas vu, dans le renvoi du pirate réparé et ravitaillé, ce que nous y avons vu nous-mêmes. Tout est bien qui finit même médiocrement, si, une bonne fois, c'est bien fini.

Les Pays-Bas non plus, et les Pays Scandinaves non plus, ne vivent point tranquilles, dans un repos que la neutralité ne protège pas. Comme l'acte, en d'autres temps le plus ordinaire, a dans celui-ci des répercussions immenses, il s'en est fallu de peu que l'exportation des pommes de terre hollandaises n'amenât des complications. Du moment que la Hollande exporte, l'Angleterre veut avoir sa part, et du moment que la Hollande exporte, les États-Unis réduisent et limitent, pour ce qui les concerne, ses importations. Afin de les contrôler mieux, la Grande-Bretagne ne laisse aux communications maritimes des Pays-Bas qu'un chenal, qu'un passage plus étroit, et étend dans la mer du Nord, jusqu'aux approches du rivage, la zone interdite. A la frontière de terre, l'Allemagne affamée gronde et découvre de longues dents, comme un loup maigre. Mais c'est douceur au prix de ce qu'elle fait en Norvège. Le hasard a permis de saisir, dans sa valise

diplomatique, des documens d'un nouveau genre : bombes du plus récent modèle, à éclatemens gradués, engins de meurtre et d'incendie à terme, à soixante-douze heures, à vingt et un jours, briquettes explosibles imitant à s'y méprendre l'inoffensif charbon de soute. En conséquence, le ministre impérial à Christiania, M. Michaëlis, a été prié de demander ses passeports. Mais la légation n'a point chômé, et la Chancellerie a proposé à l'agrément du gouvernement norvégien qui ? le fameux amiral von Hintze, que précède un renom sinistre. L'Allemagne, dit-on selon la formule, a proposé. Mais la Norvège ne disposait pas. Le diable a, chez elle, remplacé l'ermite.

Pourtant, la cote de l'Empire que nous donnions l'autre quinzaine, ne remonte point. Les neutres, même tout petits auprès d'elle, qui veulent être libres, sont libres. La Suisse n'a pas craint de le lui faire voir, dans la suite et la conclusion de l'affaire Hoffmann Grimm. C'est un Suisse romand, un Genevois, dont la correction est irréprochable, mais dont les sympathies ne se sont jamais déguisées, le propre président de cette Croix-Rouge à qui nos blessés et nos prisonniers doivent tant, M. Gustave Ador, qui a été choisi comme chef du département politique, autrement dit comme ministre fédéral des Affaires étrangères. Il n'est, devant un brutal, que de se tenir droit. Tendre le cou, c'est appeler les coups.

L'Allemagne les assène en aveugle, mais son bras se lasse et son poing s'écorche, bien que ce soit encore ce qui lui reste de plus solide. Surtout, ses illusions s'envolent, à mesure que se multiplient ses déceptions. Elle a, l'un sur l'autre, encaissé l'échec de sa manœuvre de Stockholm, l'insuccès de ses tentatives sur l'Aisne et contre Verdun, l'avance de l'armée anglaise, la reprise de l'activité militaire des Russes et l'arrivée du secours américain, que ses sous-marins, même en essaim, n'ont pas pu empêcher ; bientôt elle va se trouver face à face avec lui, et, drapeau déployé, il lui fera voir ses quarante-huit étoiles. Dans leurs confidences au Reichstag, M. Zimmermann, M. Helfferich, M. von Rœdern, l'amiral von Capelle, vice-dieu de la torpille, et le ministre de la Guerre, sous leurs assurances de commande, ne se sont pas du tout montrés lyriques. Ils ont évidemment le caquet rabattu. Et, par compensation, le ton des parlementaires qui réclament des réformes et des foules qui réclament du pain ne cesse de monter. N'en attendons à bref délai ni la révolution ni même l'émeute ; n'en disons pas plus qu'il n'y en a ; mais il y en a assez ; et au trouble allemand s'ajoute le trouble austro-hongrois, qui peut aller beaucoup plus vite.

La double monarchie se distingue et s'affirme, comme de raison, à ce que son mal est double : elle est atteinte tout ensemble du côté autrichien, et du côté hongrois. A Vienne, le chevalier de Seidler, qui a succédé, avec un cabinet de fonctionnaires, au comte Clam-Martinitz, est fragile comme verre et, au premier choc, ira se briser contre quelque bloc slave, polonais, ruthène ou tchéco-slovaque. L'amnistie qu'accorde l'empereur Charles est à demi un geste de clémence, à demi un signe de détresse. A Budapest, le comte Esterhazy est, dans la Chambre des députés, faite à l'image d'Étienne Tisza, en minorité de cinquante voix. Toutes les nationalités de l'Empire et du royaume se jetteraient les unes sur les autres avec bien plus d'ardeur qu'on n'en a éveillé en elles pour les jeter sur un ennemi qu'on leur présentait comme commun.

Mais, ici encore, n'exagérons rien, ne rêvons pas, regardons. Attendons plus de nous-mêmes que des autres, et plus de la force de nos armes que de l'expansion de la démocratie. Qui pourrait le nier? Un soleil inconnu paraît se lever sur la Russie, sur l'Orient européen, et, jusqu'en Asie, certains s'imaginent qu'une aube blanchit sur la Perse, par delà ce vingt-cinquième degré de longitude Est, que le parlementarisme et le libéralisme semblaient ne pas devoir dépasser. Ainsi chantent joyeusement, dans les pleurs que versent tant d'hommes et de femmes de toute nation, les disciples de Walt Whitman. Sur ces entrefaites, et pendant que monte l'hymne à la démocratie rayonnante, à la bienfaisante et purifiante démocratie, une république, là-bas, tout là-bas, se retransforme en Empire. Et le philosophe aurait de quoi méditer, si, à la vérité, cela ne se passait en Chine, qui n'a jamais rien pu faire comme tout le monde.

CHARLES BENOIST.

Le Directeur-Gérant,

RENÉ DOUMIC.

on, à
côté
qui
am-
iser
que.
de
nte
nne
Em-
ien
un

ns.
de
er ?
en,
la
le
er.
ant
alt
la
ie,
le
ait